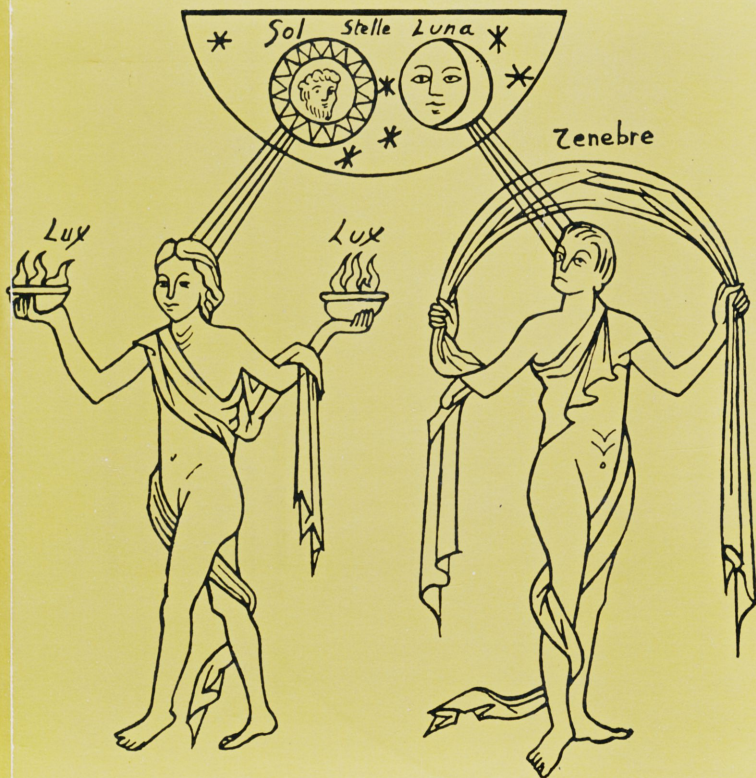


dictionnaire des symboles

MYTHES, RÊVES, COUTUMES, GESTES, FORMES, FIGURES, COULEURS, NOMBRES



SEGHERS

Dictionnaire des Symboles

Mythes, Rêves, Coutumes, Gestes, Formes,
Figures, Couleurs, Nombres

Jean CHEVALIER - Alain GHEERBRANT

P à S



Réalisation MARIAN BERLEWI - Neuvième édition.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES	2
INDEX.....	2
AVERTISSEMENT.....	4
P	5
Q	76
R	83
S	119

INDEX

P		
PACTOLE	5	PERLE..... 24
PAIN	5	PERSÉE..... 27
PAIX..... 5	PALAIS	PERSÉPHONE
PALME	6	PERTE
PAN	6	PÉTRIFICATION
PANDORE	7	PEUPLIER
PAON..... 8	PAPE	PHALÈNE..... 29
PAPE	9	PHALÈRES
PAPESSE..... 9	PAPIER..... 10	PHALLUS
PAPIER..... 10	PAPILLON..... 10	PHÉNIX
PAPILLOTE	11	PHOQUE
PAPYRUS	12	PIE
PARADIS	12	PIED (Pas)
PARAPLUIE..... 14	PARASOL	PIÉDESTAL..... 33
PARASOL	14	PIERRE
PARFUM	15	PIERRE (à feu)
PAROLE..... 15	PAROLE..... 15	PIEVRE..... 40
PARTURITION (mortelle)	17	PIGEON (Colombe*)
PASTÈQUE	17	PILIER..... 41
PÂTE	17	PILON
PAULOWNIA	17	PIN..... 42
PAUVRETÉ	18	PIVERT
PAVOT	18	PIVOINE
PÊCHER (arbre, fruit)..... 18	PÊCHER (l'art de la pêche)..... 19	PLACENTA..... 45
PÊCHER (l'art de la pêche)..... 19	PÉGASE	PLAINE
PÉGASE	19	PLANCHE..... 45
PEIGNE..... 20	PEIGNE..... 20	PLANÈTE
PÉLERIN	20	PLANTAIN
PÉLICAN	20	PLANTE (herbe*, végétation*) . 46
PENDU (Le)	21	PLÉIADES
PENSÉE	22	PLIAGES
PENTACLE	22	PLOMB..... 48
PENTAGRAMME	22	PLUIE
PERCE-NEIGE..... 23	PERCHE..... 23	PLUME..... 50
PERCHE..... 23	PERDRIX..... 23	PLUTON
PERDRIX..... 23	PÈRE	POIGNET
PÈRE	23	POIL
		POINT
		POINTS CARDINAUX..... 52
		POIRIER
		POISSON
		POITRINE
		POLE
		POMME (Pommier)..... 59
		PONT
		PORC
		PORC-ÉPIC
		PORTE..... 62
		POSÉIDON (Neptune)..... 65
		POT..... 66
		POTIRON..... Voir Courge
		POUCE
		POUCET (Petit)..... 67
		POULE..... 67
		POULET..... 67
		POUSSIÈRE..... 68
		PRÉPUCE..... 68
		PRINCE (Princesse)..... 68
		PROCUSTE
		PROMÉTHÉE
		PROSTITUTION SACRÉE
		PROTÉE
		PRUNIER
		PSYCHODRAME..... Voir Jeu
		PSYCHOSTASIE
		PUITS..... 71
		PUNCH..... Voir Alcool
		PURIFICATION..... 72
		PUTRÉFACTION
		PYRAMIDES
		PYTHIE
		PYTHON
		Q
		QUARANTE
		QUARANTE-NEUF..... 76
		QUARTZ
		QUATERNAIRE
		QUATRE
		QUATRE CENTS Voir Vingt, cent
		QUENOUILLE..... 81
		QUEUE

R

RAMEAU.....	83
RAMEAU d'or.....	83
RAT.....	84
RATE.....	85
RAYON.....	85
RÉCIFS.....	86
RECTANGLE.....	86
REGARD.....	86
RÈGLE.....	87
REINS.....	87
RENARD.....	87
RENNE.....	89
REPOS.....	89
RÉSINE.....	89
RESPIRATION.....	89
RÉSURRECTION.....	90
RETOUR.....	90
RÊVE.....	92
REVENANT.....	98
RHOMBE.....	99
RICIN.....	99
RIDEAU DE FEU.....	100
RIZ.....	100
ROCHER.....	100
ROI.....	101
ROITELET.....	104
ROKH.....	104
ROSAIRE.....	104
ROSE.....	105
ROSEAU.....	107
ROSÉE.....	108
ROSSIGNOL.....	109
ROUE.....	110
ROUGE.....	115
ROUX.....	117
RUBAN.....	118
RUBIS.....	118
RUPTURE.....	118

S

SABBAT.....	119
SABLE.....	120
SABLIER.....	120
SACHET.....	121
SACRIFICE.....	122
SAFRAN.....	124
SAGITTAIRE.....	124
SAISONS.....	125
SAKAKĪ.....	125
SALAMANDRE.....	125
SALIVE.....	126
SANCTUAIRE.....	126
SANDALE.....	126
SANG.....	126
SANGLIER.....	127
SANGSUE.....	128
SAPHIR.....	128
SARBACANE.....	129
SARCOPHAGE.....	129
SATAN.....	129
SATIRE.....	130
SATURNE.....	131
SAULE.....	133
SAUMON.....	133
SAUT.....	134
SAUTERELLE.....	134
SCARABÉE.....	135
SCEAU.....	136
SCEAU (de Salomon).....	137
SCEPTRE.....	138
SCHEKINA.....	138
SCINQUE.....	139
SCORPION.....	139
SEC.....	140
SEICHE.....	142
SEIN.....	142
SEL.....	142
SEMAINE.....	143
SEMENCE.....	144
SEPHIROTH.....	144
SEPT.....	144

SÉRAPHIN.....	150
SERMENT.....	151
SERPENT.....	152
SESAME.....	164
SETH.....	164
SEUIL.....	164
SÈVE.....	165
SEXE.....	165
SHAKTI.....	165
SHALA.....	166
SHEOL.....	166
SIBYLLE (Pythie).....	166
SID (Paradis).....	167
SIÈGE.....	167
Silence.....	167
Simorgh.....	168
SIMPLES.....	168
SINGE.....	168
SIRÈNE.....	172
SIX.....	172
SOIXANTE-DIX.....	174
SOLEIL.....	174
SOLSTICE.....	180
SOMA.....	181
SON.....	181
SORCIER (Sorcière).....	182
SOUFFLE.....	183
SOUFRE.....	185
SOULIER.....	186
SOURCE.....	188
SOURIS.....	188
SPHÈRE.....	189
SPHINX.....	190
SPIRALE.....	190
SQUELETTE.....	193
STATUETTES.....	193
STERNUM.....	194
STUPA.....	194
SUBSTITUTION.....	195
SUDATION.....	196
SVASTIKA.....	196
SYCOMORE.....	197
SYMÉTRIE.....	197

AVERTISSEMENT

1. Les mots marqués d'un astérisque* font l'objet d'une notice spéciale à rechercher dans l'ordre alphabétique réparti sur les quatre volumes de la présente édition. Il est utile de s'y reporter pour une plus complète intelligence du texte où ils se trouvent occasionnellement employés. Nous n'avons pas hésité à multiplier ces corrélations internes, qui épargnent en outre de nombreuses redites.
2. Afin d'éviter une répétition de noms d'auteurs et de titres, des sigles ont été adoptés pour presque toutes les références. Les trois premières lettres des sigles correspondent au nom de l'auteur, la quatrième à l'un des mots principaux du titre. Les œuvres collectives et les revues sont indiquées par un sigle comprenant les initiales des mots principaux du titre. Il est aisé dès lors de retrouver les indications complètes dans la bibliographie qui, pour cette raison, a été intégralement insérée à la fin de chaque volume
3. Sauf indication contraire, les références aux auteurs classiques latins et grecs sont empruntées à la collection des Universités de France, aux Editions des Belles-Lettres.
4. Les citations de la Bible, sauf très rares exceptions dépendant de la volonté de certains auteurs, sont empruntées à la traduction française de la «Bible de Jérusalem», dans la «première édition œcuménique» des éditions Planète.
5. Les dieux et les héros de la mythologie classique sont mentionnés sous leur nom grec, avec l'indication entre parenthèses de leur homologue romain : Zeus (Jupiter), Ares (Mars), Héraclès (Hercule), Perséphone (Proserpine), etc. Cependant, quand un nom de dieu désigne une planète : Jupiter, Mars, Saturne, etc., c'est à ce nom de planète que le symbole est examiné. Cette distinction n'empêche pas de signaler les relations existant entre les symbolismes mythologique et planétaire.
6. Les notices et fragments de notices sont signés des initiales d leurs auteurs, sauf lorsque le texte est le résultat d'une synthèse, qui a porté sur le fond autant que sur la forme.

J.C.

PACTOLE

Le roi Midas était initié aux mystères dionysiaques. Il reconnut un jour en un prisonnier déchaîné, que lui ramenaient ses gardes, Silène, un des compagnons du dieu, qui s'était égaré. Aussitôt Midas le délivra et le reconduisit auprès de Dionysos. Celui-ci lui promit en récompense d'exaucer un vœu. Le roi demanda au dieu de transformer en or tout ce qu'il toucherait. Midas faillit en mourir ; le pain et le vin qu'il portait à sa bouche se transformaient en lingots d'or. Il courut demander au dieu de lui retirer ce privilège, Dionysos y consentit, à la condition que Midas se purifiât aux sources du Pactole. Le roi s'y plongea, le don le quitta, mais, depuis lors, le Pactole devint un fleuve d'or ou, tout au moins, chargé de paillettes. Homère, dans *l'Iliade* (2, 460), raconte que ce fleuve, aux sables d'or, devint le rendez-vous des cygnes. Etant donné le symbolisme des cygnes, il apparaît ici que l'or était l'inspiration du poète, l'esprit divin soufflant en ceux qui s'approchaient de la source sacrée.

On sait que Midas fut affligé par Apollon de grandes oreilles* d'âne. En rapprochant ce châtement de la légende du Pactole, Paul Diel en donne une interprétation nouvelle : *Cette mésaventure symbolise le châtement de tout homme qui ne désire que la richesse. Victime d'un appauvrissement d'intensité vitale, il s'expose à perdre graduellement la capacité de jouir de ce qu'il prend pour la fortune. Il est menacé de mourir de faim. La mort corporelle par inanition est symbole de la mort de l'âme par manque de nourriture spirituelle* (DIES, 129).

PAIN

Le pain est bien évidemment symbole de nourriture essentielle. S'il est vrai que *l'homme ne vit pas seulement de pain*, c'est encore le nom de pain que l'on donne à sa nourriture spirituelle, ainsi qu'au Christ eucharistique, le *pain de vie*. C'est le *pain sacré de la vie éternelle* dont parle la liturgie. *Bienheureux*, écrit saint Clément d'Alexandrie, *ceux qui nourrissent les affamés de justice par, distribution du Pain*.

Les *pains de proposition* des Hébreux n'avaient pas eux-mêmes une signification différente. Et le pain azyme — dont l'hostie est aujourd'hui composée — *représente à la fois*, dit saint Martin, *l'affliction de la privation, la préparation à la purification et, la mémoire des origines*.

Il est de tradition que **Beith-el**, la *maison de Dieu*, qui est la pierre* dressée de Jacob, soit devenue **Beith-lehem**, la *maison du pain*. La maison de pierre est transformée en pain, c'est-à-dire la présence symbolique de Dieu en présence *substantielle*, en nourriture spirituelle, et non point matériellement, comme le propose encore le tentateur de l'Évangile.

Le pain — sous les espèces eucharistiques — se rapporte traditionnellement à la vie active, et le vin à la vie contemplative ; le pain aux *petits mystères* et le vin aux *grands mystères* ; ce qu'on peut rapprocher du fait, note M. Schuon, que le miracle du pain (sa multiplication) est d'ordre quantitatif, tandis que le miracle du vin (aux noces de Cana) est d'ordre qualitatif.

Le symbolisme du levain s'exprime, dans les textes évangéliques, sous deux aspects : il est d'une part le principe actif de la panification — symbole de transformation spirituelle — ; son absence comporte d'autre part — nous revenons ici à la signification du pain azyme — la notion de pureté et de sacrifice (GUEM, SAIR, SCHG). P.G.

PAIX

La paix entre États, comme la paix civile, sont d'universels symboles de la *paix du cœur*. Ils en sont aussi les effets. La *Grande Paix (T'ai-p'ing)* des Chinois se manifeste, certes, par l'harmonie sociale et la parfaite sérénité dans le gouvernement de l'Empire. Yu-le-Grand organise le monde en *pacifiant* les eaux et la terre. La **T'ai-p'ing kiao** des Han était une

organisation taoïste ; Hong Sieou-ts'iuian, fondateur du mouvement **T'ai-ping** au XIXe siècle, se proclamait fils de Dieu, La *Cité des Saules* des sociétés secrètes est aussi appelée **T'ai-p'ing tchouang** (*Maison de la Grande Paix*) : or elle est l'image d'un centre spirituel, et même **du** Centre immobile, situé à l'aplomb de la Grande Ourse. La Paix est donc celle de l'état *central*, édénique, libéré de toutes les agitations du monde. C'est semblablement la **Salem** (Paix) dont Melchisédech est le roi : Jérusalem est la *vision de paix**. C'est vers une *Cité de la Paix* que conduit une navigation dans le **Livre des Morts** de l'ancienne Egypte, tout comme dans les légendes des sociétés chinoises. Cette *Grande Paix*, c'est littéralement la **Sakīnah** arabe, laquelle correspond à la **Shekinah** hébraïque, qui est la *Présence réelle* de Dieu. C'est aussi la **Pax profunda** des Rose-Croix et le *Grand Refuge* des confréries médiévales, la *paix dans le vide* dont parle Lie-tseu et la *Tranquillité* yoguïque de Shankarâchârya.

La *Paix* du Christ, si chère aux Pères grecs, est un état de contemplation spirituelle. Chez les Hindous, la **Shanti** est la recherche d'une paix intérieure. La *pacification*, c'est l'extinction de l'agitation, l'extinction des feux passionnels, c'est aussi la mort sacrificielle. Le **shântipada** bouddhique, [*état de paix* n'est pas différent de la béatitude du **samâdhi**. Les textes canoniques disent du Bouddha qu'il a atteint le *repos*. Car la *Grande Paix*, c'est en définitive le **Nirvana** (CORT, CORM, GKAD, GRAP, GRAR, GUEV, GUEC, GUET, SCHP, SILI). P.G.

PALAIS

A la symbolique générale de la maison*, le palais ajoute les précisions qu'évoquent la magnificence, le trésor et le secret. Le palais est la demeure du souverain, le refuge des richesses, le lieu des secrets Pouvoir, fortune, science, il symbolise tout ce qui échappe au commun des mortels.

Sa construction même est soumise aux lois de l'orientation*, qui l'inscrivent dans un ordre cosmique. Le palais apparaît donc à la fois comme produit et source de l'harmonie, harmonie matérielle harmonie individuelle, harmonie sociale. A ce titre, il est centre de l'univers, pour le pays où il est bâti, pour le roi qui l'habite, pour le peuple qui le regarde. L'édifice possède toujours une partie où la verticale domine : le centre* est également axe*. Il joint les trois niveaux : souterrain, terrestre, céleste : les trois classes de la société ; les trois fonctions. Il symbolisera également, du point de vue analytique, les trois niveaux de la psyché : l'inconscient (le secret), le conscient (le pouvoir et la science), le surconscient (le trésor ou l'idéal).

Dans le langage hermétique, le Palais mystérieux des alchimistes *représente l'or vif, ou philosophique, ou vil, méprisé, de l'ignorant, et caché sous des haillons qui le dérobent aux yeux, bien qu'il soit fort précieux à celui qui en connaît la valeur* (FULC, 129).

PALME

La palme, le rameau, la branche verte, sont universellement considérés comme des symboles de victoire, d'ascension, de régénérescence et d'immortalité. Ainsi du *rameau d'or** d'Enée et de celui des mystères d'Eleusis ; du saule chinois, du **sakaki** japonais ; de l'acacia maçonnique ; du gui druidique ; des rameaux de saule encore, dont parle le **Pasteur** d'Hermas ; du buis planté sur les tombes à la fête des Rameaux.

Les palmes des Rameaux, dont le buis est pour nous l'équivalent, préfiguraient la Résurrection du Christ à l'issue du drame du Calvaire ; la palme des martyrs n'a pas une signification différente. Et notre brin de buis signifie la certitude de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des morts (GUED, ROMM). C.G. Jung en fait un symbole de l'âme. P.G.

PAN

Dieu des cultes pastoraux, d'apparence à moitié humaine, à moitié animale ; barbu, cornu, velu, vif, agile, rapide et dissimulé : il exprime la *ruse bestiale*. Il est à l'affût des nymphes et des jeunes garçons, qu'il assaille sans égards ; mais sa faim sexuelle est

insatiable et il pratique aussi la masturbation solitaire. Son nom, Pan, qui signifie *tout*, lui fut donné par les dieux, non seulement parce que *tous* lui ressemblent dans une certaine mesure par leur avidité ; mais aussi parce qu'il incarne une tendance propre à tout l'univers. Il serait le dieu du Tout, indiquant sans doute l'énergie génésique de ce Tout (GRID, 342), ou le Tout de Dieu, ou le Tout de la vie. Il a donné son nom au mot panique, cette terreur qui se répand dans toute la nature et dans tout l'être, au sentiment de la présence de ce dieu qui trouble l'esprit et affole les sens.

Dépouillé de cette sensualité primaire irrépressible, il personnifiera plus tard le Grand Tout, le tout d'un certain être. Des philosophes néo-platoniciens et chrétiens feront de lui la synthèse du paganisme. Plutarque rapporte une légende : des voix mystérieuses, entendues par un navigateur, annonçaient en pleine mer : *la mort du Grand Pan*, C'était sans doute *la mort des dieux* païens, résumés dans sa personne, que les plaintes de la mer faisaient présager, à l'avènement de l'ère nouvelle, et qui glaçait d'épouvanté le monde gréco-romain.

L'expression *Pan, le Grand Pan est mort* est passée dans la langue pour signifier la fin d'une société. *Les ombres des héros se lamentent et les enfers frémissent. Pan est mort ; la société tombe en dissolution. Le riche se clôt dans son égoïsme et cache à la clarté du four le fruit de sa corruption ; le serviteur improbe et lâche conspire contre le maître ; l'homme de loi, doutant de la justice, n'en comprend plus les maximes ; le prêtre n'opère plus de conversions, il se fait séducteur ; le prince a pris pour sceptre la clef d'or, et le peuple, l'âme désespérée, l'intelligence assombrie, médite et se fait. Pan est mort, la société est arrivée au bas.* (Proudhon). La mort de Pan symbolise la fin des institutions. Curieuse évolution d'un symbole qui passe du débridement sexuel à un ordre social, dont la disparition entrevue plonge dans le désespoir.

PANDORE

Tous les dieux, sur l'ordre de Zeus, concoururent à la naissance de Pandore, la première femme : *Je ferai présent aux Hommes, dit Zeus, d'un mal en qui tous, au fond du cœur, se complairaient à entourer d'amour leur propre malheur.*

*...Il dit et. éclate, de rire, le père des dieux et des hommes; et il commande à l'illustre Héphaïstos de tremper d'eau un peu de terre sans tarder, d'y mettre la voix et les forces d'un être humain et d'en former, à l'image des déesses immortelles, un beau corps aimable de vierge; Athéné lui apprendra ses travaux, le métier qui tisse mille couleurs ; Aphrodite d'or sur son front répandra la grâce, le douloureux désir, les soucis qui brisent les membres, tandis qu'un esprit impudent, un cœur artificieux seront, sur l'ordre de Zeus, mis en elle par Hermès, le Messager, tueur d'Argos. Il dit, et tous obéissent au Seigneur Zeus, fils de Cronos. En hâte, l'illustre Boiteux modèle dans la terre la forme d'une chaste vierge, selon le vouloir du Cronide. La déesse aux yeux pers, Athéné, la pare et lui noue sa ceinture. Autour de son cou, les Grâces divines, l'auguste Persuasion mettent des colliers d'or ; tout autour d'elle les Heures aux beaux cheveux disposent en guirlandes des fleurs printanières. Pallas Athéné ajuste sur son corps toute sa parure. Et, dans son sein, le Messager, tueur d'Argos, crée mensonges, mots trompeurs, cœur artificieux, ainsi que le veut Zeus aux lourds grondements. Puis, héraut des dieux, il met en elle la parole et à cette femme il donne le nom de **Pandore** parce que ce sont **tous** les habitants de l'Olympe qui, avec ce **présent**, font présent du malheur aux hommes qui mangent le pain (HEST, 58-82).*

Pandore symbolise l'origine des maux de l'humanité : ils viennent par la femme, selon ce mythe, et celle-ci a été façonnée sur l'ordre de Zeus, comme un châtiment pour la désobéissance de Prométhée, qui avait volé le feu du ciel pour le donner aux hommes. Selon la légende de Pandore, l'homme a reçu les bienfaits du feu, malgré les dieux, et les méfaits de la femme, malgré lui. La femme est le prix du feu. Il n'y a lieu, bien entendu, de retenir que les symboles inclus dans la légende : elle montre l'ambivalence du feu*, qui a donné à l'humanité un immense pouvoir, mais celui-ci peut tourner à son malheur, aussi bien qu'à son bonheur, selon que le désir des hommes sera droit ou pervers. Et c'est souvent la femme qui détourne le feu vers le malheur.

PAON

1. Si nous faisons volontiers du paon une image de la vanité, cet oiseau d'Héra (Junon) l'épouse de Zeus (Jupiter) est avant tout un symbole solaire ; ce qui correspond au déploiement de sa queue en forme de roue.

Il est l'emblème de la dynastie solaire birmane. La danse birmane du paon, l'usage du paon dans la danse cambodgienne du **trot**, sont en rapport avec la sécheresse provoquée par le soleil. La mise à mort du paon, comme celle du cerf, est un appel à la pluie, à la fertilisation céleste, **Kumâra (Skanda)**, dont la monture est le paon (il en existe notamment une représentation célèbre à Angkor-Vat), s'identifie à l'énergie solaire. Le paon de **Skanda** est certes le destructeur des serpents (c'est-à-dire des attachements corporels, et aussi du temps). Mais l'identification du serpent à l'élément eau confirme l'apparement du paon au soleil, à l'élément feu, l'antithermique de l'eau. Le paon est d'ailleurs aussi, dans le **Bardo-Thodol**, le trône du Bouddha **Amitabha**, auquel correspondent la couleur rouge et l'élément feu.

C'est encore dans ce cas, dit-on, le symbole de la beauté et du pouvoir de transmutation, car la beauté de son plumage est supposée produite par la transmutation spontanée des venins qu'il absorbe en détruisant les serpents. Sans doute s'agit-il là surtout d'un symbolisme d'immortalité. On l'interprète ainsi en Inde, outre le fait que **Skanda** lui-même transforme les poisons en breuvage d'immortalité.

Dans les **Jataka** bouddhiques, le paon est une forme du **Bodhisattva**, sous laquelle il enseigne le renoncement aux attachements mondains. Dans le monde chinois, le paon sert à exprimer les vœux de paix et de prospérité. Il y est aussi appelé *l'entremetteur*, à la fois parce qu'il est utilisé comme appeau et parce que son seul regard, dit-on, suffit à faire concevoir une femme.

Dans la tribu Maa du Sud-Vietnam, les hommes se plantent des plumes de paon dans le chignon : ce qui les identifie sans doute au peuple des oiseaux ; mais ce n'est peut-être pas sans rapport non plus avec le symbolisme du rayonnement solaire. Le paon est, au Vietnam, un emblème de paix et de prospérité (BELT, BENA, DAMS, DANA, DURV, EVAB, GOVM, KRAA, MALA, PORA). P.G.

2. Dans la tradition chrétienne, le paon symbolise aussi la roue solaire et de ce fait il est un signe d'immortalité ; sa queue évoque le ciel étoilé.

On remarquera que l'iconographie occidentale représente parfois les paons s'abreuvant dans le Calice eucharistique. Au Moyen-Orient, ils sont représentés de part et d'autre de l'Arbre de Vie : symboles de l'âme incorruptible et de la *dualité psychique* de l'homme.

Le paon sert parfois de monture, il dirige de façon certaine son cavalier. Appelé *l'animal aux cent yeux*, il devient signe de la béatitude éternelle, de la vision face à face de Dieu par l'âme.

On le retrouve dans la sculpture romane et dans le symbolisme funéraire (CUMS). M.-M.D.



Art byzantin. X^e-XI^e siècle (Paris, Musée du Louvre).

3. Symbole cosmique pour l'Islam : lorsqu'il fait la roue, il figure soit l'univers, soit la pleine lune, soit le soleil au zénith.

Une légende soufie, probablement d'origine persane, dit que Dieu créa l'Esprit sous forme d'un paon et lui montra sa propre image dans le miroir de l'Essence divine. Le paon fut saisi d'une crainte respectueuse et laissa tomber des gouttes de sueur dont tous les autres êtres furent créés. Le déploiement de la queue du paon symbolise le déploiement cosmique de l'Esprit (BURD, 85).
E.M.

4. Dans les traditions ésotériques, le paon est un symbole de totalité, en ce qu'il réunit toutes les couleurs sur l'éventail de sa queue déroulée. Il indique l'identité de nature de l'ensemble des manifestations et leur fragilité, puisqu'elles apparaissent et disparaissent, aussi vite que le paon se déploie et se replie.

PAPE

Le Pape, cinquième arcanes majeur du Tarot*, est séparé de la Papesse (II) par l'Impératrice (III) et par l'Empereur (IV). La Papesse et l'Impératrice, puissances féminines, portaient un habit bleu* sur du rouge* ; le Pape comme l'Empereur met le rouge sur le bleu et enveloppe d'une cape rouge bordée de jaune sa robe bleue. Ses manches sont blanches*, car ses bras restent purs ; sa main gauche, gantée de jaune* et marquée d'une croix, tient la hampe d'une croix papale à trois traverses, qui symbolise la puissance créatrice à travers les trois mondes, **divin, intellectuel et physique** (PAPT). *Du ternaire s'engendre ici un septénaire formé par les terminaisons arrondies des traverses et du sommet de la croix. Or, sept est le nombre de l'harmonie, celui aussi des causes secondes qui régissent le monde ; ces causes correspondent aux influences planétaires ou aux sept notes de la gamme (WIRT, 142).* Le Pape est assis entre deux colonnes bleues, qui évoquent celles du temple de Salomon ; sa main droite bénit les deux personnages tonsurés, qui sont de chaque côté du bas de la lame. L'un, vêtu de rouge, a une étoile jaune ; sa main gauche est levée, tandis que l'autre, couvert d'un manteau jaune à capuchon rouge avec un chapeau bleu, baisse la main droite en un geste exactement inverse. L'un est actif, l'autre passif, abandonné à l'humilité qui lui fait recevoir d'en haut la doctrine traditionnelle et dogmatique, tandis que le premier s'efforce de la répandre. Ainsi, à la suite de l'Empereur qui affirme simplement sa force active, le Pape, lui, communique son savoir. Il n'a plus besoin du livre, qui est ouvert sur les genoux de la Papesse ; symbole de celui qui sait, il transmet sa connaissance ; arcanes cinq* du Tarot, il porte le chiffre de l'homme, considéré comme médiateur entre Dieu et l'Univers. De sa position supérieure, il dit aux disciples *Allez et enseignez toutes les nations. Le Pape ou Le Maître des Arcanes est remplacé souvent dans le Tarot belge par Bacchus. Il représente la cause qui mène l'homme sur le chemin du progrès prédestiné (Enel) ; le devoir, la moralité et la conscience (O. Wirth) ; le pouvoir moral et la responsabilité conférés à l'homme (Fr. Rolt-Wheeler). Il correspond en Astrologie à la cinquième maison horoscopique (A.V.).*

Avec lui se termine le premier groupe des arcanes du Tarot, celui qui pose le sujet (le Bateleur) en face de l'objet multiple des connaissances, que symbolisent les quatre puissances investies de fonctions soit laïques, soit religieuses. Après elles, l'homme va devoir prendre une première option personnelle : ce sera celle de l'Amoureux*. M.C.

PAPESSE

Deuxième arcanes majeur du Tarot*, la Papesse, par opposition au Bateleur* qui était debout, est une femme assise, immobile et mystérieuse. Elle cache sous un manteau bleu*, à col et fermoir jaunes*, sa longue robe rouge* sur laquelle se croisent deux cordons jaunes ; symbole de la force de l'Esprit qui ne veut pas encore se manifester au-dehors. Elle porte la tiare pontificale, à trois couronnes, dont la dernière déborde un peu le cadre de la lame (voir arcanes XXI, le Monde*). Un voile blanc tombe sur ses épaules et sa tête se détache sur une draperie de couleur chair, comme le sont ses mains, la manche visible de sa robe et le livre qu'elle tient ouvert devant elle. Ce voile blanc a fait penser à Isis et à l'inscription que Plutarque nous dit avoir été gravée sur sa statue à Saïs : *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui*

est et tout ce qui sera, et mon voile, jamais aucun mortel ne l'a encore soulevé. Parfois appelée Porte du Sanctuaire occulte (RIJT, 229), la Papesse a le Livre des livres, celui du Dies irae dans lequel tout est contenu et par quoi le Monde sera jugé. Elle est encore comparée à Junon qui représente la sagesse, la richesse ; la stabilité, la réserve ; l'inertie nécessaire ou nuisible. Elle correspond en Astrologie à la deuxième maison horoscopique (A.V.). Peu importe de savoir si une Papesse a ou non existé au Moyen Age. Ce qu'elle symbolise ici, c'est la Femme, prêtresse ou déesse elle-même, qui détient, sans vouloir les montrer, tous les secrets du monde. Elle n'est pas encore la manifestation, la déesse-mère. Derrière le rideau des apparences, elle couvre la force (rouge) d'un manteau bleu (comme l'Impératrice, la Justice*, et l'Hermite*), elle est celle qui attend : loi morale... sacerdoce... savoir opposé au Pouvoir (WIRT, 125), contradiction intérieure de la dualité, éternelle antithèse de l'Existence et de l'Essence (RIJT, 228),*

M.C.

PAPIER

Le symbolisme courant du papier est lié, soit à l'écriture qu'il reçoit, soit à la fragilité de sa texture (papier froissé, mâché, mouillé).

Les bandes de papier pliées jouent un rôle symbolique et rituel important dans le **Shinto** : le **gohei**, dont il existe une vingtaine de variantes aux significations différentes, est à la fois offrande et signe de la *présence réelle* du **kami** dans le temple. Des pliages* très voisins de ceux des **gohei** symbolisent les quatre **mitama**, qui sont les quatre aspects traditionnels de *rame*, de la partie intemporelle de l'être.

Il faut encore citer le **haraï-gushi**, instrument de purification rituelle constitué par un bâton, auquel sont fixées des bandes de papier blanc. Le **tamagudhi**, qui est offrande, mais symbolise probablement un lien entre l'âme et le **kami**, est une branche de **sakaki*** portant des bandes de papier pliées. Les notions de pureté, et semble-t-il, de *subtilité* sont constantes (HERJ).

P.G.

PAPILLON

1. Nous considérons volontiers le papillon comme un symbole de légèreté et d'inconstance. La notion du papillon se brûlant à la chandelle ne nous est pas particulière : *Comme les papillons se hâtent à leur mon dans la flamme brillante, lit-on dans la Bhagavad Gîta (11, 29), ainsi les hommes courent à leur perte...*



PAPILLON. - Rouleau chinois. XVI^e siècle.

Grâce et légèreté, le papillon est, au Japon, un emblème de la femme ; mais deux papillons figurent le bonheur conjugal. Légèreté subtile : les papillons sont des esprits voyageurs ; leur vue annonce une visite, ou la mort d'un proche.

Un autre aspect du symbolisme du papillon est fondé sur ses métamorphoses : la chrysalide est *l'œuf* qui contient la potentialité de l'être ; le papillon qui en sort est un symbole de résurrection. C'est encore, si l'on préfère, la sortie du *tombeau*. Un symbolisme de cet ordre est utilisé dans le mythe de Psyché*, qui est représentée avec des ailes de papillon. Et aussi dans celui de Yuan-k'o, l'immortel-jardinier, dont la belle épouse enseigne le secret des vers à soie et qui est peut-être elle-même un ver à soie.

Il peut sembler paradoxal que le papillon serve, dans le monde sino-vietnamien, à exprimer un vœu de longévité : cette assimilation résulte d'une homophonie, deux caractères de même prononciation (**t'ie**) signifiant respectivement *papillon* et *grand âge, septuagénaire*. En outre le papillon est parfois associé au chrysanthème pour symboliser l'automne (DURV, GUEM, KALL, OGRJ).

P.G.

2. Dans le **Tochmarc Etaine** ou *Courtise d'Etain*, récit irlandais du cycle mythologique, la déesse, épouse du dieu Mider et symbole de la souveraineté, est transformée en une flaque d'eau par la première épouse du dieu, qui est jalouse. Mais de cette flaque naît, peu de temps après, un ver, qui devient un magnifique papillon, que le texte irlandais appelle quelquefois une mouche ; mais le symbolisme est éminemment favorable. Les dieux Mider, puis Óengus, la recueillent et la protègent : *Et ce ver devint ensuite une mouche pourpre. Elle était de la taille de la tête d'un homme, et c'était la plus belle qui fût au monde. Le son de sa voix et le bourdonnement de ses ailes étaient plus doux que les cornemuses, que les harpes et que les cornes. Ses yeux brillaient comme des pierres précieuses dans l'obscurité. Son odeur et son parfum faisaient passer la soif et la faim à quiconque autour de qui elle venait. Les gouttelettes qu'elle lançait de ses ailes guérissaient tout mal, toute maladie et toute peste chez celui autour de qui elle venait.* Le symbolisme est celui du papillon, celui de l'âme débarrassée de son enveloppe charnelle, comme dans la symbolique chrétienne (CHAB, 847-851). L.G.

3. Chez les Aztèques, le papillon est un symbole de l'âme, ou du souffle vital, échappé de la bouche de l'agonisant. Un papillon jouant parmi les fleurs représente l'âme d'un guerrier tombé sur les champs de bataille (KRIR, 43). Les guerriers morts accompagnent le soleil dans la première moitié de sa course visible, jusqu'à midi ; ensuite, ils redescendent sur terre sous forme de colibris ou de papillons (KRIR, 61).

Toutes ces interprétations découlent probablement de l'association analogique du papillon et de la flamme, du fait de ses couleurs et du battement de ses ailes. Ainsi le dieu du feu, chez les Aztèques, porte comme emblème un pectoral nommé *papillon d'obsidienne*. L'obsidienne*, comme le silex est une pierre* de feu ; on sait qu'elle forme également la lame des couteaux sacrificiels. Le Soleil, dans la *Maison des Aigles* ou Temple des Guerriers, était figuré par une image de papillon.

Symbole du feu solaire et diurne, et pour cette raison de l'âme des guerriers, le papillon est aussi pour les Mexicains un symbole du *soleil noir*, traversant les mondes souterrains pendant sa course nocturne. Il est ainsi symbole du feu chthonien caché, lié à la notion de sacrifice, de mort et de résurrection. C'est alors le papillon d'obsidienne, attribut des divinités chthoniennes, associées à la mort. Dans la glyptique aztèque il devint un substitut de la main, comme un signe du nombre cinq, nombre du Centre du Monde (SOUC).

4. Un apologue des Baluba et des Lulua du Kasai (Congo central) illustre à la fois l'analogie âme-papillon et le glissement du symbole à l'image. L'homme, disent-ils, suit de la vie à la mort le cycle du papillon : il est dans son enfance une petite chenille, une grande chenille dans sa maturité ; il devient chrysalide dans sa vieillesse ; sa tombe est le cocon d'où sort son âme, qui s'envole sous la forme d'un papillon ; la ponte de ce papillon est l'expression de sa réincarnation (FOVA). De même, la psychanalyse moderne voit dans le papillon un symbole de renaissance.

5. Une croyance populaire de l'Antiquité gréco-romaine donnait également à l'âme quittant le corps des morts la forme d'un papillon. Sur les fresques de Pompéi, Psyché est représentée comme une petite fille ailée, semblable à un papillon (GRID). Cette croyance se retrouve chez certaines populations turques d'Asie centrale, qui ont subi une influence iranienne et pour lesquelles les défunts peuvent apparaître sous la forme d'un papillon de nuit (HARA, 254). A.G.

PAPILLOTE

(O-MIKUJI : tirage au sort)

Contre une somme minime, le visiteur des temples shintoïstes peut acquérir le droit de secouer une boîte cylindrique qui contient plusieurs baguettes. Lorsqu'il réussit à en faire sortir une, il peut lire un numéro. Il reçoit alors une feuille imprimée correspondant à ce numéro et sur laquelle il découvre des instructions ou des prédictions. Si par malheur elles sont mauvaises, afin de conjurer le sort, il placera le papier sur une branche d'un arbre

poussant dans l'enceinte du temple. C'est pourquoi les touristes étrangers sont très étonnés de voir auprès des temples japonais du Shinto des arbres complètement habillés de papillotes. La papillote est le symbole du hasard, auquel est suspendu le destin des hommes. Le mot même du Kuji signifie : tirage au sort. Mais ce destin peut être infléchi par des forces inconnues que la papillote essaie d'immobiliser ou d'exorciser dans l'arbre sacré, quand elles s'annoncent mauvaises. M.S.

PAPYRUS

Du mot grec **papyrus**, qui a donné **papier** et qui dériverait d'un mot égyptien signifiant *le royal*. Le papyrus est un équivalent du livre*. Au temps où il couvrait, en touffes serrées, les étendues marécageuses du delta du Nil, il était *l'image vigoureuse du monde en gestation ; transformé en colonne galbée, il supporte le temple, cadre des renaissances quotidiennes de l'univers. Verdoyant et vivace, signe de joie et de jeunesse (— vert, en hiéroglyphes), il est le sceptre magique des déesses ; il sert à former de splendides bouquets, emblèmes de triomphe et d'allégresse, qu'on offre aux dieux et aux morts* (POSD, 212).

Le papyrus roulé, dans les hiéroglyphes, signifiait la connaissance. Le fait de le rouler et de le dérouler correspond aux deux mouvements d'involution et d'évolution, aux deux aspects ésotériques et exotériques de la connaissance, à l'alternance du secret et de la révélation, du non-manifeste et du manifesté. Au point de vue psychique, il exprime les deux phases d'élan et de repos, d'exaltation et de dépression.

PARADIS

1. Les œuvres d'art et les rêves, ceux du sommeil comme ceux de l'éveil, qu'ils soient spontanés ou qu'ils soient provoqués par des drogues, sont remplis de représentations inspirées de ce que l'on a appelé **la nostalgie du Paradis**. *Nous entendons par là*, explique Mircea Eliade (ELIT 322) **le désir de se trouver toujours et sans efforts au cœur du monde de la réalité et de la sacralité, et en raccourci, le désir de dépasser d'une manière naturelle la condition humaine et de recouvrer la condition divine ; un chrétien dirait : la condition d'avant la chute**. Un magicien moderne, regardant l'avenir plutôt que le passé, dirait : la condition surhumaine.

Telle était bien la situation d'Adam au paradis terrestre : dans un état de grâce surnaturel. Une seule chose lui manquait : le droit de toucher à l'arbre de la connaissance du bien et du mal, qui est au milieu du jardin. Cet interdit entraîna la chute de l'homme. Mais voici la description de ce Paradis, selon la Genèse : *Yahvé Dieu planta un jardin en Eden à l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait modelé. Yahvé Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin et de là il se divisait pour former quatre bras. Le premier s'appelle le Pishôn : il contourne tout le pays de Havila, où il y a l'or ; l'or de ce pays est pur et là se trouvent le bdellium et la pierre d'onyx. Le deuxième fleuve s'appelle le Gihôn : il contourne tout le pays de Kush. Le troisième fleuve s'appelle le Tigre : il coule à l'orient d'Assur. Le quatrième fleuve est l'Euphrate. Yahvé Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder. Et Yahvé Dieu fit à l'homme ce commandement : Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement. (Genèse, 2, 8-17).*

2. Le paradis est le **paradêsha** sanscrit, la *région suprême*, le **Pardes** chaldéen. C'est, avec sa source centrale et ses quatre fleuves coulant dans les quatre directions, le centre spirituel premier, l'origine de toute tradition. C'est aussi, universellement, le *séjour d'immortalité*. C'est le centre immuable, le *cœur* du monde, le point de communication entre le Ciel et la Terre, il s'identifie en conséquence à la montagne *centrale* ou *polaire*, **Meru** hindou, Qaf musulman... Le premier paradis hindou, **Uttarakura**, est le pays du *nord*, le centre *hyperboréen*. L'ésotérisme islamique parle aussi d'une *caverne** d'Adam, dont le symbolisme est lié à celui de la montagne*. Si le *Paradis terrestre* est devenu inaccessible, c'est que les relations entre le Ciel et la Terre ont été rompues par la *chute*. L'aspiration au

Paradis perdu est universelle : elle se traduit, ont noté plusieurs théologiens, par une *prière vers l'Orient*, mais cela n'est valable que pour les Occidentaux christianisés. Le paradis **d'Amida**, celui du mont **K'ouen-louen**, sont situés au contraire à l'Occident ; celui des Grecs aussi, ou bien au nord. Ce qui peut faire supposer l'intuition universelle d'un centre primordial unique — sans localisation, bien sûr — car cette convergence troublante est moins dirigée vers un *lieu* que vers un *état*.

Le paradis est le plus souvent représenté comme un jardin* dont la végétation luxuriante et spontanée est le fruit de l'activité céleste. Nous avons dit le rôle de la fontaine*, ou de la source centrale, origine de la vie et de la connaissance. Les animaux y vivent en liberté : leur langage est compris par l'homme qui les domine spontanément. Il s'agit bien là d'une caractéristique de l'état édénique : c'est la fonction d'Adam *nommant* les animaux ; elle traduit, dit la théologie, la domination de l'intellect sur les sens et les instincts, ainsi que la connaissance de la nature propre des êtres. On retrouve la même notion en Chine où les Iles* des Immortels., où le paradis du **k'ouen-louen**, sont peuplés d'animaux paisibles. Le jardin circulaire **P'i-yong**, entourant le **Ming-t'ang**, est peuplé d'animaux ; les paradis bouddhiques sont peuplés d'oiseaux, symboles *angéliques*.

Nous avons dit qu'il s'agissait moins de lieux que d'états : le retour à l'état édénique est en effet l'atteinte d'un état *central*, à partir duquel peut se faire l'ascension spirituelle le long de l'axe terre-ciel. Les cieux sont d'ailleurs, bien souvent, multiples et hiérarchisés, pour symboliser une hiérarchie d'états atteints successivement. Le *centre du monde* correspond au **Brahma-loka**, qui est au *centre* de l'être, l'état d'immortalité *virtuelle*. De même, dit Abu Ya'qûb, que le *jardin* paradisiaque est peuplé d'arbres, de plantes et d'eaux vives, *de même les hautes connaissances et les dons infusés par l'Intellice et par l'Ame sont le jardin de la claire perception intérieure* (CORT, ELIT, ELIM, GROC, GUEV, GUED, GUEM, GUER, GUES, LIOT, SCHC, GRIB). P.G.

3. La tradition islamique multiplie et amplifie les détails concrets. L'entrée du paradis a huit portes. Chaque étage paradisiaque a cent degrés. L'étage le plus élevé est au septième ciel. Selon un **hadith** (tradition prophétique) célèbre, la clef ouvrant ces portes a trois dents : la proclamation de l'Unicité divine (**Tawhid**), l'obéissance à Dieu, l'abstention de tout acte illicite.

Le paradis est aussi représenté comme ayant un printemps et une clarté éternels. Une journée de paradis vaut mille journées terrestres ; quatre fleuves coulent des montagnes de musc, entre des rives de perles et de rubis. Il y a quatre montagnes (Uhud, Sinaï, Liban, Hasid). Un cheval au galop mettrait cent années pour sortir de l'ombre du bananier. Une seule feuille du *jujubier* de la limite* pourrait abriter toute la communauté des croyants.

Musique merveilleuse, anges, élus, collines, arbres, oiseaux, tout concourt à créer une mélodie universelle, les délices paradisiaques.

La plus merveilleuse mélodie est la Voix de Dieu accueillant les Elus. Chaque vendredi, ceux-ci rendront au Très-Haut une visite, sur son invitation. Les hommes, à la suite du Prophète, les femmes à la suite de sa fille Fatima, traversent les deux, passent par la **Ka'ba** céleste, entourée d'anges en prière, s'approchent de la *Table gardée* où le Calame* écrit les Décrets divins ; le Voile de Lumière se lève, et Dieu apparaît à Ses hôtes *comme la lune en son plein*.

Dans les **Ecoles mo'tazilites**, les anthropomorphismes appliqués à Dieu sont interprétés métaphoriquement ; au contraire, les délices sensibles du Paradis sont prises au sens propre.

Les premiers **Asharites** insistent sur le caractère incomparable et ineffable des jouissances paradisiaques, sans aucune commune mesure avec les plaisirs terrestres.

Pour les philosophes, pour Avicenne en particulier, Je sage doit entendre la Résurrection au Paradis en **symboles** et **allégories**.

Les **Soufis** développent le **sens spirituel supérieur**, révélé par le **Kashf** (dévoilement). Pour Ibn-ul'Arabi, le Paradis est une *demeure de vie*. Les *lits élevés* représentent les degrés de perfection ; la *doublure de brocart*, la face inférieure de l'âme ; les Houris, les âmes célestes, etc. (ENCI, art Djanna, 459). E.M.

4. Les moines irlandais du haut Moyen Age ont assimilé globalement le paradis chrétien au **sid** de l'ancienne tradition celtique. Mais, en vertu de la correspondance établie par eux-mêmes entre les éléments de la tradition celtique qu'ils connaissaient encore très bien et la chronologie biblique traditionnelle, ils ont assimilé aussi l'Irlande à une terre promise et à une image terrestre du paradis : terre fertile, au climat doux, que n'habitent ni serpent, ni bête nuisible. (**Autre Monde***) (LEBI, 1, passim.). L.G.

PARAPLUIE



PARAPLUIE. - Peinture à l'ongle sur papier. Art Mandchou, Europe Ts'ing (Londres, British Museum).

Tout autre que l'ombrelle*, dont, malgré son nom, le symbolisme est solaire et glorieux, comme celui des dais, et des parasols*, le parapluie se tient, lui, du côté de l'ombre, du repliement, de la protection. Son usage ne fut introduit en Europe qu'au XVII^e siècle. Il ne semble pas exact d'y voir une signification phallique, à moins d'attribuer au père toute espèce de protection. Il serait également excessif d'en interpréter le sens, comme celui d'une coupe renversée, qui signifie la descente des dons célestes. Symboliquement, il trahirait plutôt un refus timoré des principes de la fécondation, qu'elle soit matérielle ou qu'elle soit spirituelle. S'abriter sous un parapluie est une fuite devant les réalités et les responsabilités. On se dresse sous une ombrelle, on se courbe sous un parapluie. La protection ainsi acceptée se traduit par une diminution de dignité, d'indépendance et de potentiel de vie.

PARASOL

Le parasol est un symbole du Ciel et, en conséquence, dans toute l'Asie, un emblème royal. Ainsi le *Parasol blanc* du Laos. C'est d'abord l'insigne du roi-**chakravartî**, le monarque universel situé au centre de la *roue*. Les arceaux du parasol concourent à son axe, comme les rayons au moyeu. Le souverain s'identifie à cet axe cosmique, que représente le manche du parasol. Le *dais* lui-même est le Ciel et répond de toute évidence au symbolisme du dôme. Au Laos, on place, du moins la légende l'assure, un parasol sur les *monts de sable*, images du **Meru**, axe du monde. Dans les cérémonies funéraires des Tai, on dispose un parasol au sommet d'une colonne pourvue de petites traverses, en vue de l'ascension de l'âme vers le Ciel. Le manche, **danda**, du parasol hindou comporte lui-même un nombre variable de divisions. Le char royal chinois de l'antiquité comportait un dais rond, figurant le Ciel, la caisse carrée étant la terre, et le support du dais l'axe du monde, auquel s'identifiait l'empereur, car le Ciel *couvre* et la terre *supporte*. Le parasol emblème de **Vishnu** est insigne de royauté, en même temps que symbole céleste.

Son sens est le même dans les représentations aniconiques du Bouddha : le parasol figure le Ciel, le trône le monde intermédiaire et les empreintes de pas la terre ; mais il est aussi l'emblème du **chakravartî** qu'est le Bouddha. Au sommet des **stupa*** et des pagodes, les parasols étages sont les degrés célestes : ils sont situés, notons-le, au-delà du dôme, sur la partie de l'axe qui le dépasse, c'est-à-dire qu'ils figurent des degrés extra-cosmiques, des états supra-humains. Ils correspondent, dans la symbolique tibétaine, à l'élément Air ; mais ils sont surmontés d'une *goutte flamboyante*, qui est l'élément Ether.

Dans le Tantrisme, les chakras (ou roues) qui s'étagent le long de la colonne vertébrale (axe microcosmique) sont expressément identifiés à des parasols. Mais le crâne lui-même du **Brahmarandhra**, qui est percé en son centre, est un parasol ; il est le *dais fleuri*, insigne impérial chinois, que la symbolique taoïste identifie pour sa part aux deux sourcils, abritant le *soleil* et la *lune*. Guenon a remarqué la double perspective sous laquelle le parasol doit être considéré : vu *d'en bas*, il protège de la lumière ; vu *d'en haut*, ses brandies (**salâkâ**) sont les rayons mêmes du soleil enveloppant le monde.

En mode coranique, le baldaquin (**al rafrâf**) est en rapport avec le Paradis. Les *Baldaquins suprêmes* désignent une *demeure* de la Gloire divine, c'est-à-dire un *degré de la manifestation informelle* (Burckhardt). (BENA, JILH, MALA, MASR, PORA). P.G.

PARFUM

1. Le *parfum agréable*, dont parle la liturgie catholique, est l'un des éléments de l'offrande sacrificielle, destiné à la faire agréer par la Divinité. Les aromates jouaient un rôle particulièrement important dans les rites des Hébreux. De même, dans les cérémonies religieuses des Grecs et des Romains, les parfums étaient largement employés : on les répandait sur les statues des dieux, les cadavres en étaient embaumés, des flacons étaient déposés dans les tombes, la stèle même en était frottée. En Egypte, les essences des parfums étaient extraites et mêlées dans les temples ; les déesses étaient censées éclipser toutes les femmes par leur parfum. La subtilité insaisissable, et pourtant réelle, du parfum l'apparente symboliquement à une présence spirituelle et à la nature de l'âme. La persistance du parfum d'une personne, après le départ de celle-ci, évoque une idée de durée et de souvenir. Le parfum symboliserait ainsi la mémoire et, peut-être, serait-ce l'un, des sens de son emploi dans les rites funéraires.

2. Mais le parfum est aussi l'expression des vertus : c'est ce que dit Origène à propos de la *très bonne odeur* du cyprès. Il est aussi, dans le **Yoga**, la manifestation d'une certaine perfection spirituelle, car l'odeur qui se dégage d'un homme peut être fonction de son aptitude à la transmutation de l'énergie séminale. Est-il **urdhvaretas**, le parfum qui en émane est celui du lotus.

3. Le parfum joue un rôle de purification, d'autant qu'il est souvent l'exhalaison de substances incorruptibles, telles les résines (**encens***). Toutefois, alors que l'encens correspond, dans le rituel hindou, à l'élément air, les parfums correspondent à l'élément terre ; ils représentent la perception de la conscience.

4. *Parfums* est le nom des **Gandharva**, êtres célestes qui, plutôt que de produire de suaves émanations, s'en nourrissent. Ils sont en relation, tantôt avec le **sôma**, tantôt avec le souffle ou la force vitale. Le Bouddhisme tibétain fait de leurs *cités* le type de la fantasmagorie, du mirage, des constructions irréelles (AVAS, DANA, EVAB, SAIR). P.G.

5. Le parfum est également symbole de lumière. Toute lampe est une plante, écrit Victor Hugo, le parfum est de la lumière. Tout parfum est une combinaison d'air et de lumière, selon Balzac, (dans BACC 73).

PAROLE

1. Les Dogons distinguent deux types de parole, qu'ils nomment *parole sèche* et *parole humide*. La parole sèche ou parole première, attribut de l'Esprit Premier Amma, avant qu'il ait entrepris la création, est la parole *indifférenciée, sans conscience de soi*. Elle existe en l'homme comme en toutes choses, mais l'homme ne la connaît pas : c'est la pensée divine, dans sa valeur potentielle, et, sur notre plan microcosmique, c'est l'inconscient.

La parole humide a germé, comme le principe même de la vie, dans l'œuf cosmique. C'est la parole qui fut donnée aux hommes. C'est le son audible, considéré comme une des expressions de la semence mâle, à l'égal du sperme. Elle pénètre l'oreille*, qui est un autre sexe de la femme et descend s'enrouler autour de la matrice pour féconder le germe et créer l'embryon. Sous cette même forme de spirale, elle est la lumière qui descend sur la terre,

portée par les rayons du soleil et qui se matérialise, dans la matrice terrestre, sous forme de cuivre rouge. La parole humide, comme l'eau humide, la lumière, la spirale, le cuivre rouge, n'exprime donc que les différentes manifestations — ou acceptions — d'un symbole fondamental, celui du monde manifesté, ou de son maître le Nommo *dieu d'eau* (GRIH).

2. Pour les Bambaras, dont la totalité des connaissances mystiques est contenue dans la symbolique des vingt-deux premiers chiffres, Un, l'unicité première, est le chiffre du Maître de la Parole et de la Parole elle-même. Le même symbole recouvre les notions de chefferie, de droit d'aînesse, de tête, de conscience (DIEB). A un niveau et dans un contexte différent, l'idée analogue transparaît dans Jacob Böhme, pour qui le Verbe, parole de Dieu, est *mouvement ou vie de la divinité et toutes les langues, forces, couleurs et vertus résident dans le Verbe ou parole* (BOEM, 56-57).

3. La notion de parole fécondante, de *verbe* porteur de germe de la création et placé à l'aube de celle-ci, comme la première manifestation divine, avant que rien n'ait encore pris de forme, se retrouve dans les conceptions cosmogoniques de beaucoup de peuples. On l'a vu en Afrique Noire (Dogons), on la retrouve chez les Indiens Guarani du Paraguay pour lesquels Dieu a créé le fondement du langage, avant de matérialiser l'eau, le feu, le soleil, les *brouillards vivifiants*, et enfin la première terre (CADG),

L'association Parole-Principe vital immortel se rencontre chez les Indiens d'Amérique du Sud, notamment dans les croyances des Tau-lipang, pour lesquels l'homme est doté de cinq âmes, dont une seule gagne l'autre monde après la mort, celle qui contient la parole, et qui déserte périodiquement le corps pendant le sommeil (voir **Ame***) (METB).

Chez les Canaques de Nouvelle-Calédonie, selon l'expression de Maurice Leenhardt (LEEC, 254) *la parole est un acte ; elle est l'acte initial*, d'où la terrible puissance de la malédiction, considérée traditionnellement comme une arme absolue ; non pas par la force de celui qui maudit, car *l'homme lui-même n'a aucune force intrinsèque*, mais par cet acte qu'est la parole du Dieu ou du Totem invoqué, lequel coupe le flot de vie et anéantit l'homme maudit. A.G.

4. Dans la tradition biblique, l'Ancien Testament connaissait le thème de la Parole de Dieu et celui de la Sagesse, existant avant le monde, en Dieu ; par qui tout fut créé ; envoyée sur la terre pour y révéler les secrets de la volonté divine ; faisant retour à Dieu, sa mission terminée. De même, pour saint Jean, le Verbe (la Parole) était en Dieu ; préexistant à la création ; il est venu dans le monde, envoyé par le Père, pour y remplir une mission : transmettre au monde un message de salut ; sa mission achevée, il retourne vers le Père. Il appartenait au Nouveau Testament et particulièrement à Jean, grâce au fait de l'Incarnation, de dégager clairement le caractère personnel de cette Parole (Sagesse) subsistante et éternelle (BIBJ, Jean 1, 1 ; on trouvera dans cette note toutes les références aux textes bibliques, sur lesquels s'appuie cette synthèse).

Dans la pensée grecque, la parole, le logos, a signifié, non seulement le mot, la phrase, le discours, mais aussi la raison et l'intelligence, l'idée et le sens profond d'un être, la pensée divine elle-même. Pour les stoïciens, la parole était la raison immanente en l'ordre du monde. C'est sur la base de ces notions que la spéculation des Pères de l'Eglise et des théologiens a développé et analysé au cours des siècles l'enseignement de l'Ecriture, et tout particulièrement la théologie du Verbe.

5. Quels que soient les croyances et les dogmes, la parole symbolise d'une façon générale la manifestation de l'intelligence dans le langage, dans la nature des êtres et dans la création continue de l'univers ; elle est la vérité et la lumière de l'être. Cette interprétation générale et symbolique n'exclut en rien une foi précise en la réalité du Verbe divin et du Verbe incarné. Le Pseudo-Denys l'Aréopagite a jeté les bases d'une synthèse, dans un passage extrêmement riche de son traité des **Noms divins** : *Seul le Verbe sursésentiel assumait pour nous notre propre substance de façon entière et vraie ; par son action comme par sa Passion c'est lui seul qui, proprement et singulièrement, assumait la totalité de l'opération humano-divine. A cette œuvre, ni le Père, ni l'Esprit n'ont pris aucune part, sinon,*

pourrait-on dire, par l'existence en eux d'un Vouloir bienfaisant et d'un amour de l'humanité et parce que l'opération divine qu'exécutera par son Incarnation humaine cet Etre immuable qui est Dieu et Verbe divin, est une opération totale, transcendante et indicible de la Dêité. C'est ainsi que nous tâchons dans nos raisonnements d'unir et de distinguer les propriétés divines selon qu'elles correspondent en Dieu à l'unité ou à la distinction (PSEO, 83-84). La parole est le symbole le plus pur de la manifestation de l'être, de l'être qui se pense et qui s'exprime lui-même ou de l'être qui est connu et communiqué par un autre.

PARTURITION (MORTELLE)

Chez les Aztèques, les femmes mortes en couche rejoignent les guerriers sacrifiés ou morts en combat. Elles prennent le relais de ceux-ci, à midi, pour accompagner le Soleil dans la deuxième moitié de sa course diurne (SOUP). Elles forment avec ces derniers le couple dialectique évolution-involution. Revêtant la face *descendante* de cette dualité, de la lumière vers les ténèbres, elles font partie de l'expression dangereuse du sacré. Soustelle précise : *elles apparaissent quelquefois sur terre au crépuscule, aux carrefours**. *Elles effraient ceux qu'elles rencontrent, elles les frappent d'épilepsie ou de paralysie, c'est-à-dire de maux sacrés. La femme qui meurt en mettant un enfant au monde, prend dans toutes les cultures une signification sacrée, qui rejoint celle du sacrifice humain destiné à assurer la pérennité, non seulement de la vie, mais de la tribu, de la nation, de la famille.*

PASTÈQUE

La pastèque, ou melon d'eau, est un symbole de fécondité, en raison des nombreux pépins qu'elle contient. C'est pourquoi, au Viêt-Nam, on offrait autrefois des graines de pastèque aux jeunes mariés, jointes à des oranges qui ont la même signification (DURV). Dans le monde hellénique, c'est le grain de grenade qui joue ce rôle de symbole de fécondité (voir **Déméter**). P.G.

PÂTE

1. Symbole de la matière informe : *L'union de l'eau et de la terre donne la pâte. La pâte est un des schèmes fondamentaux, du matérialisme. Et il nous a toujours paru étrange que la philosophie en ail négligé l'étude. En effet, la pâte nous semble le schème du matérialisme vraiment intime où la forme est évincée, effacée, dissoute. La pâte pose donc les problèmes du matérialisme sous des formes élémentaires, puisqu'elle débarrasse notre intuition du souci des formes (BACE, 142).*

2. L'action de pétrir la pâte symbolise le geste du créateur et trahit une volonté virile de faire quelque chose : *Le travail des pâtes, écrit encore Bachelard, se met forcément d'accord avec une volonté de puissance spéciale, avec la joie mâle de **pénétrer** dans la substance, de **palper l'intérieur** des substances, de connaître l'intérieur des grains, de vaincre la terre intimement, comme l'eau vainc la terre, de retrouver une force élémentaire, de prendre part au combat des éléments, de participer à une force dissolvante sans recours. Puis, l'action liante commence et le pétrissage avec son lent mais régulier progrès procure une joie spéciale, moins satanique que la joie de dissoudre ; la main directement prend conscience du succès progressif de l'union de la terre et de l'eau (ibidem. 146). On comprend le goût des enfants pour le pétrissage des pâtes et la valeur éducative de ces gestes. Mais ce double symbolisme de pénétration de l'eau dans la substance informe et de pénétration des doigts dans la pâte peuvent aussi se charger de significations sexuelles, dont Bachelard donne plus d'un exemple.*

PAULOWNIA

Le paulownia est, dans la Chine antique, un arbre cardinal : la porte du paulownia, (**t'ong**) est la porte du nord. Il s'agit surtout, il est vrai, du paulownia creux (**k'ong-tong**). Or le paulownia sert à la fabrication d'instruments de musique, et notamment de caisses de résonance à l'aide desquelles on peut rythmer la marche du soleil. Il sert encore à faire des tambours de guerre. Le caractère **t'ong** qui désigne le paulownia est homophone du caractère **t'ong** qui désigne le bruit du tambour.

Quant au palais de Paulownia (Tong-kong), où fut inhumé Tang-le-Victorieux, où fut exilé T'ai-kia, lieu de deuil et de retraite, il peut très bien avoir été situé au nord. On se souvient en effet que le séjour des morts est au septentrion. C'est à partir du solstice d'hiver que se développe le processus de régénération, et le paulownia se substitue, au nord, à l'acacia, emblème bien connu de l'immortalité (GRAD). P.G.

PAUVRETÉ

La pauvreté est très généralement le symbole du dépouillement de l'esprit dans la quête ascétique. C'est l'évangélique *Heureux les pauvres en esprit* (Matthieu 5, 3). Pour Maître Eckhart, il s'agit d'être *dépouillé de soi-même et revêtu de l'Eternité de Dieu* (voir **vêtement***) l'un conditionnant l'autre. *Et quiconque aura quitté maisons, frères, sœurs... à cause de mon Nom, recevra le centuple et aura en partage la vie éternelle* (Matthieu, 19, 29). La *parfaite Pauvreté* est une expression médiévale classique de cette progression spirituelle par le dépouillement. La *pauvreté* est semblable à *l'enfance* : c'est le retour à la *simplicité*, le détachement du monde manifesté, l'enfance étant retour à sa source. La même notion existe dans l'Islam, où la pauvreté spirituelle est dite **faqr** : le *pauvre* contemplatif étant le **faqîr**. C'est le détachement du multiple et la dépendance exclusive du Principe. Il n'est pas jusqu'à Tchouang-Tseu (ch. 4) qui n'oppose l'authentique *jeûne du cœur (sin-tchai)* à la pauvreté matérielle qui n'est *qu'abstinence préparatoire aux sacrifices* (ECKT, GUEC, SCHP). Tous ces auteurs insistent sur l'aspect positif de la pauvreté ; le dépouillement matériel n'en est que l'apparence ; la joie exultante de la possession de Dieu, et de Dieu seul, en est l'essentiel, ainsi qu'en a témoigné le Poverello d'Assise.

PAVOT

1. Dans le symbolisme éleusinien, le pavot que l'on offre à Démêler symbolise la terre, mais représente aussi la force de sommeil et d'oubli qui s'empare des hommes après la mort et avant la renaissance (MAGE, 136). La terre est, en effet, le lieu où s'opèrent les transmutations : naissance, mort et oubli, résurgence. On comprend que le pavot soit l'attribut de Déméter, avec qui il s'identifie symboliquement.

2. En Russie, on dit d'une jeune fille qu'elle est *belle comme une fleur de pavot et rester en pavot* signifie rester vieille fille.

PÊCHER (ARBRE, FRUIT)

1. Le pêcher en fleurs est, en raison de sa floraison précoce, un symbole du printemps. La Chine en fait simultanément, et pour la même raison de renouvellement et de fécondité, un emblème du mariage. Les fêtes célébrées au Japon en l'honneur des fleurs de pêcher (Momo) semblent y ajouter la double notion de pureté et de fidélité : la fleur de pêcher symbolise la virginité.

Le fruit se rattache en revanche au mythe **d'Izanagi** qui, grâce à lui, se protégea du tonnerre. Il possède un rôle de protection contre les influences mauvaises, une valeur d'exorcisme, qu'on retrouve très nettement en Chine. L'exorcisme est pratiqué à l'aide d'un bâton* de pêcher, peut-être parce que Yi-1'Archer fut tué par un tel bâton, lequel est une arme royale. Au nouvel an, des figurines en bois de pêcher sont placées au-dessus des portes* pour éliminer les influences perverses.

Souvent, le pêcher — et la pêche — sont des symboles d'immortalité. Le pêcher de la **Sîwang mou**, la Royale Mère de l'Ouest, produit tous les trois mille ans des pêches qui confèrent l'immortalité. Les Immortels se nourrissent de fleurs de pêcher (et de prunier) ou, comme Koyeou, des pêches du mont Souei. La sève du pêcher, rapporte le **Pao-p'ou tseu**, rend le corps lumineux. La pêche apporte *mille printemps*, assure l'iconographie populaire.

Les légendes des sociétés secrètes chinoises reprennent symboliquement le thème historique du *Serment du Jardin des Pêchers*. Or certaines versions en font un *Jardin d'immortalité*, sorte d'Eden de la nouvelle naissance, ce qui identifie le pêcher à l'*Arbre de Vie* du Paradis terrestre, aboutissement ici du voyage initiatique.

On ajoutera que la vue des fleurs de pêcher fut la cause de l'illumination du moine Lingyun, c'est-à-dire qu'elle produisit spontanément son retour au *centre*, à l'état *édénique* (COUS, DURV, GRAD, HERS, KALL, LECC, RENB,). P.G.

2. D'après *le livre des monts et des mers*, petit ouvrage de géographie mythologique, composé vers le III^e siècle avant notre ère, il y avait un pêcher colossal, avec un tronc de 3000 lis de tour (environ 1500 mètres), dans les branches duquel s'ouvrait *La Porte des Revenants*. Les gardiens de cette porte étaient chargés de saisir les revenants malfaisants et de les donner en pâture aux tigres, car les tigres ne se repaissent que d'individus tarés. C'est le fameux empereur Houang-Ti, qui eut l'idée de ne plus utiliser de gardiens, mais de suspendre tout simplement leur effigie en bois de pêcher sur les portes. C'est également en bois de pêcher que l'on fabrique les pinceaux de divination, le *Ki-Pi*, sorte de fourche laquée de rouge dont les mouvements, en dessinant les caractères, rendent l'oracle.

PÊCHER (L'ART DE LA PECHE)

Mythes, rites et œuvres d'art sont remplis de scènes de pêche, de marins lançant leurs filets*, de poissons pris et embarqués, etc.

En Egypte, c'est grâce à la pêche qu'Osiris recouvre son intégrité ; de même, *la Lune, œil arraché à l'Horus céleste, avait été retrouvée dans un filet ; les mains coupées du Dieu l'avaient été grâce au panier de pêche*. Jean Yoyotte se demande si la pêche de beaux chromis, représentée sur un hypogée thébain, *ne cache pas une pêche du bonheur éternel* (POSD, 214-215).

Le *pêcheur d'hommes*, titre donné à saint Pierre dans l'Évangile, désigne celui qui sauvera les hommes de la perdition, l'apôtre du Sauveur, le convertisseur. La pêche est ici le symbole de la prédication et de l'apostolat : le poisson à prendre, c'est l'homme à convertir. Ceci n'a rien de commun avec le poisson que l'on appelle le symbole du Christ et qui n'en est que l'anagramme : Iktus signifie, en grec, poisson ; mais ces lettres correspondent, nous l'avons déjà indiqué, aux initiales des principaux titres du Christ en grec : **I**esus **C**hristos **T**heou **U**ios **S**oter, **J**ésus-Christ, fils de Dieu, **S**auveur (voir **Croix***). Et de fait, le Christ est souvent représenté, notamment aux Catacombes, par un poisson.

Pêcher, au sens psychanalytique, c'est aussi procéder à une sorte d'anamnèse, extraire des éléments de l'inconscient, non point par une exploration directive et rationnelle, mais en laissant jouer les forces spontanées et en cueillant leurs résultats fortuits. L'inconscient est ici comparé à l'étendue d'eau, fleuve, lac, mer, où sont enfermées les richesses que l'anamnèse et l'analyse ramèneront à la surface, comme le pêcheur des poissons dans son filet.

PÉGASE

1. Dans les légendes grecques, Pégase, le cheval ailé, est très souvent en relation avec l'eau : il serait fils de Poséidon et de la Gorgone ; son nom est rapproché du mot source (pègè) ; il serait né *aux sources de l'Océan* ; Bellérophon l'aurait trouvé buvant à la source Pirène ; d'un coup de sabot sur une montagne Pégase fit jaillir une source ; il est lié aux orages, *portant le tonnerre et la foudre pour le compte du prudent Zeus* (HEST, 42). Une source ailée. La signification symbolique de Pégase doit tenir compte de ce rapport : fécondité-élévation, qui pourrait servir d'axe à l'interprétation du mythe. Nuage porteur d'eau féconde.

Le cheval* figure traditionnellement *l'impétuosité des désirs*. Quand l'homme fait corps avec le cheval, il n'est plus qu'un monstre mythique, le centaure : il s'est identifié avec les instincts animaux. Le cheval ailé, au contraire, figure *l'imagination créatrice et son élévation réelle... les qualités spirituelles et sublimes (capables d'élever l'homme) au-dessus du danger du perversissement*. C'est, en effet, porté par Pégase, que Bellérophon triomphe de la Chimère*. Pégase apparaît ainsi comme le *symbole de l'imagination sublimée... l'imagination objectivée, qui élève l'homme dans les régions sublimes* (DIES, 86-87).

On retrouve unis dans cette interprétation les deux sens de la source et des ailes : la créativité spirituelle.

2. Il est normalement devenu le symbole de l'inspiration poétique. *Mon Pégase*, dit Henri Heine, *n'obéit qu'à son caprice, soit qu'il galope, ou qu'il trotte, ou qu'il vole dans le royaume des fables. Ce n'est pas une vertueuse et utile haridelle de l'écurie bourgeoise, encore moins un cheval de bataille qui sache battre la poussière et hennir pathétiquement dans le combat des partis. Non ! Les pieds de mon coursier ailé sont ferrés d'or, ses rênes sont des colliers de perles et je les laisse joyeusement flotter.*

PEIGNE

Si le peigne est vulgairement considéré chez nous comme le symbole de la saleté, il joue, dans la mythologie japonaise, un rôle particulièrement important, encore que de nature complexe. Le point le plus intéressant paraît être que le peigne placé sur la tête, à titre non utilitaire, est un moyen de communication avec les puissances surnaturelles ou d'identification à ces mêmes puissances. Les dents du peigne figureraient les *rayons* de la lumière céleste, pénétrant l'être par le haut de la tête (voir le rôle de la couronne* à pointes).

Le peigne est encore, note M. Herbert, ce qui *tient ensemble* les cheveux, c'est-à-dire les composantes de l'individualité sous son aspect de force, de noblesse, de capacité d'élévation spirituelle. Le peigne ramassé est susceptible de modifier l'individualité de qui le trouve. Dans les récits de **Nihongi**, le peigne semble également jouer un rôle de protection, que sa transformation en massif de bambous n'explique pas clairement. Le massif de bambous* a cependant parfois le sens d'une jungle impénétrable (HERS). P.G.

PÈLERIN

Symbole religieux correspondant à la situation de l'homme sur la terre, qui accomplit son temps d'épreuves, pour accéder au moment de la mort à la Terre Promise ou au Paradis perdu. Le terme désigne l'homme qui se sent étranger dans le milieu où il vit, où il ne fait que passer, à la recherche de la cité idéale. Le symbole exprime non seulement le caractère transitoire de toute situation, mais le détachement intérieur, par rapport au présent, et l'attachement à des fins lointaines et de nature supérieure. *Une âme de pèlerin* peut signifier aussi un certain irréalisme, corrélatif à un idéalisme quelque peu sentimental. On peut noter, en rapport avec le symbole du pèlerin, les idées d'expiation, de purification, ainsi que l'hommage à Celui (Christ, Mahomet, Osiris, Bouddha) qui sanctifia les lieux du pèlerinage. Le pèlerin en se rendant en ces lieux cherche à s'identifier, à s'assimiler à Celui qui les illustra. En outre, le pèlerin accomplit son voyage non dans le luxe, mais dans la pauvreté ; ce qui répond à l'idée de détachement et de purification. Le bâton* symbolise à la fois l'épreuve d'endurance et le dépouillement. Toutes ces conditions préparent à l'illumination et à la révélation divine, qui seront la récompense au terme du voyage. Le pèlerinage s'apparente aux rites d'initiation : il identifie au maître choisi.

PÉLICAN

On fit autrefois du pélican, oiseau aquatique, sous le faux prétexte qu'il nourrissait ses petits de sa chair et de son sang, un symbole de l'amour paternel. Pour cette raison, l'iconographie chrétienne en a fait un symbole du Christ ; mais il en existe aussi une raison plus profonde. Symbole de la *nature humide* qui, selon la physique ancienne, disparaissait sous l'effet de la chaleur solaire et renaissait en hiver, le pélican a été pris comme figure du sacrifice du Christ et de sa résurrection, ainsi que de celle de Lazare. C'est pourquoi son image fait quelquefois pendant, à celle du phénix. Le symbolisme christique se fonde aussi sur la plaie du cœur d'où s'échappent le sang et l'eau, breuvages de vie : *Eveille-toi, chrétien mon*, écrit Silesius, *vois, notre Pélican t'arrose de son sang et de l'eau de son cœur. Si tu la reçois bien... tu seras à l'instant vivant et bien portant* (DEVA). P.G.

PENDU (LE)

Ayant son origine et sa dérivée dans l'Hermite* (lame IX) et le Diable* (lame XV), qui équivalent aux deux femmes de l'Amoureux* (lame VI) sur le plan spirituel, le douzième arcane majeur du Tarot*, dont le complémentaire est la Roue de Fortune*, nous présente un Pendu, dont le visage ressemble fort à celui du Bateleur*.

Un jeune homme est suspendu par un pied à un gibet vert sombre, soutenu par deux arbres jaunes, portant chacun six cicatrices rouges, qui correspondent à des branches coupées, arbres plantés sur deux monticules verts, sur lesquels pousse en outre une plante à quatre feuilles. Les cheveux et les chaussons du Pendu sont bleus, ainsi que le haut de sa veste à demi-manches rouges, à basques jaunes, marqués l'une et l'autre d'un croissant horizontal, boutonnées par neuf boutons (six au-dessus de la ceinture, trois au-dessous), boutons blancs, comme le col, la ceinture et la partie du vêtement sur laquelle ils sont cousus.

Le Pendu a les mains dans le dos au niveau de la taille et sa jambe droite est repliée derrière l'autre à la hauteur du genou. **Le Pendu — ou le Sacrifice ou La Victime — représente : l'expiation subie ou voulue, le renoncement (M. Poinsoy) ; le paiement des dettes, la punition, la haine de la foule et la trahison (Fr. Rolt-Wheeler) ; l'esclavage psychique et l'éveil libérateur, les chaînes de toutes sortes, les pensées coupables, les remords, le désir de se libérer d'un joug (Th. Tereschenko) ; le désintéressement, l'oubli de soi-même, l'apostolat, la philanthropie, les bonnes résolutions inexécutées, les promesses non tenues, l'amour non partagé (O. Wirth). Dans un Tarot français du commencement du XVIII^e siècle, cette lame ne s'appelle pas le Pendu, mais la Prudence, qui est un conseil à donner devant l'ensemble des significations de cet arcane. La douzième maison horoscopique lui correspond en Astrologie (A.V.).**

Au premier regard, cette lame est celle de la défaite et de l'impuissance totale. Pourtant, les bras et les jambes du Pendu dessinent une sorte de croix sur un triangle, signe alchimique de l'accomplissement du Grand Œuvre. C'est assez dire qu'il faut, encore une fois, aller au-delà des apparences. Ce Pendu n'est-il pas victime, d'abord, d'un asservissement magique ? La corde, dont les extrémités peuvent faire penser à de petites ailes, ne passe pas réellement autour de son pied et il est permis de se demander comment elle tient réellement. C'est que le Pendu symbolise ici tout homme qui, absorbé par une passion, soumis corps et âme à la tyrannie d'une idée ou d'un sentiment, n'a pas conscience de son esclavage.

Tout être humain dominé par une habitude mentale relève de la lame du Pendu, dit Van Rijnberk, qui ajoute : de même, tout homme dominé par un préjugé moral, contre ou sur quoi que ce soit, appartient à la catégorie des gens non-libres, liés tête en bas au plateau de leurs préjugés (RIJT, 242).

Mais le symbole du Pendu débouche aussi sur un autre plan. Son inactivité apparente, sa position, indiquent une soumission absolue qui promet et assure un plus grand pouvoir occulte ou spirituel : la régénéscence chthonienne. Le Pendu a renoncé à l'exaltation de ses énergies propres, il s'efface pour mieux recevoir les influences cosmiques : les douze marques rouges des branches coupées évoquent les signes du Zodiaque et surtout, sa tête, entre les deux monticules, paraît s'enfoncer dans le sol, qu'il touche de ses cheveux bleus, couleur des puissances occultes. Nous songeons ici à Antée, le Géant qui reprenait des forces chaque fois qu'il touchait terre ; à la position des yogis, dressés sur leur tête et les avant-bras appuyés au sol, pour obtenir une plus grande concentration intellectuelle par une régénération et une circulation de forces de bas en haut entre le ciel et la terre. Le Pendu marque bien la fin d'un cycle, l'homme se renversant pour enfouir sa tête dans la terre, on pourrait dire pour restituer son être pensant à la terre dont il fut façonné. Le Pendu est l'arcane de la restitution finale, écrit A. Gheerbrant. Mais cette restitution est la condition de la régénéscence.

Symbole de purification par inversion de Tordre terrestre, le Pendu est alors le Mystique par excellence et c'est en ce sens que Wirth voit dans ce douzième arcane majeur celui qui ouvre la série de l'initiation, passive, par opposition aux douze premiers qui sont ceux de l'initiation active, *fondée sur la culture et le déploiement des énergies que l'individu puise en lui-même* (WIRT, 182). M.C.

PENSÉE

Le symbolisme de cette fleur vient essentiellement du nombre de ses pétales : elle en a cinq et ce chiffre est précisément l'un des symboles de l'homme*. La pensée désigne l'homme par ce qui lui est propre : penser ; elle est ainsi choisie pour désigner la **méditation** et la réflexion.

PENTACLE



PENTACLE. - Pentacle pour l'amour. Clavicules de Salomon (Paris, Bibliothèque de l'Arsenal).

Dans les traités de magie, on donne le nom de pentacle à un sceau magique *imprimé sur du parchemin vierge fait avec de la peau de bouc, ou gravé sur un métal précieux, tel que l'or ou l'argent*. Des triangles, des carrés, des étoiles à cinq ou six branches s'inscrivent dans les cercles du sceau ; des lettres hébraïques, des caractères cabalistiques, des mots latins se dessinent sur ces figures géométriques. Les sceaux sont censés être en relation avec des réalités invisibles, dont ils font partager les pouvoirs. Ils peuvent servir à susciter les tremblements de terre, l'amour, la mort, et à lancer toutes sortes de sortilèges. Ils symbolisent, captent et mobilisent à la fois les puissances occultes.

PENTAGRAMME

1. Le pentagramme peut présenter deux formes, pentagonale ou étoilée (dix angles). La symbolique est multiple, mais elle est toujours fondée sur le nombre cinq, qui exprime l'union des inégaux. A ce titre, il est un microcosme. Les cinq branches du pentagramme accordent en une union féconde le 3, qui signifie le principe mâle, et le 2, qui correspond au principe féminin. Il symbolise alors l'androgynat. Il sert de signe de reconnaissance aux membres d'une même société ; par exemple dans l'Antiquité, entre pythagoriciens : il intègre au groupe. Il est une des clefs de la Haute-Science : il ouvre la voie au secret. Le pentagramme signifie encore le mariage, le bonheur, **l'accomplissement**. Les anciens le considéraient comme un symbole de l'idée de **parfait**. Selon Paracelse, le pentagramme est un des signes les plus puissants.

Le pentagramme pythagoricien — devenu en Europe celui de l'Hermès gnostique — apparaît non plus seulement comme un symbole de connaissance, mais comme un **moyen de conjuration et d'acquisition** de la puissance (**ghyn**, 2, 77). Des figures de pentagrammes étaient utilisées par les magiciens pour exercer leur pouvoir : il y avait des pentagrammes d'amour et de mauvais soit, etc.

2. Le pentagramme, sous sa forme d'étoile et non de pentagone, a été appelé, dans la tradition maçonnique *l'Etoile flamboyante*. J. Boucher ne cite toutefois pas sans réserve cette interprétation de Ragon : *Elle était (l'étoile flamboyante), chez les Egyptiens, l'image du fils d'Isis et du Soleil, auteur des saisons et emblème du mouvement ; de cet Horus, symbole de cette matière première, source, intarissable de vie, de cette étincelle du feu sacré, semence universelle de tous les êtres. Elle est, pour les Maçons, l'emblème du Génie qui élève l'âme*

à de grandes choses. L'auteur rappelle que *le Pentagramme était le symbole favori des Pythagoriciens... Ils traçaient ce symbole sur leurs lettres en manière de salutation, ce qui équivalait au mot latin vale : porte-toi bien. Le pentagramme était encore nommé ugeia ; la déesse Hygie étant la déesse de la santé et l'on plaçait les lettres composant ce mot à chacune de ses pointes.*

Le pentagramme exprime une puissance, faite de la synthèse de forces complémentaires.

PERCE-NEIGE

Petite fleur blanche parfumée, qui fleurit à la fin de l'hiver ; elle annonce le printemps. En Occident, elle est devenue symbole de consolation et d'espérance.

Elle est un symbole du courage, de l'endurance, de la fidélité inébranlable, chez les Indiens de la Prairie (ALEC, 238-239).

PERCHE

Symbole de l'appétit sexuel, en Extrême-Orient.

Ce poisson est considéré en Chine comme un aphrodisiaque. *Avoir de l'appétit pour la perche, être avide de la perche* sont des locutions imagées qui s'interprètent en conséquence (BELT). P.G.

PERDRIX

Si la Chine, comme l'Europe, a remarqué le désagrément de son cri, elle en fait cependant parfois un **appel à l'amour**. La perdrix passait autrefois pour protéger des poisons.

Dans l'iconographie de l'Inde, la perdrix sert de référence pour la **beauté des yeux** (BELT, MALA).

En Iran, on compare l'allure de la perdrix à la démarche d'une femme élégante et hautaine (sous, 185).

Dans la poésie et les traditions populaires kabyles, la perdrix est *le symbole de la grâce et de la beauté féminine* (SERP, 155). Manger sa chair, c'est comme absorber un philtre d'amour.

La tradition chrétienne en fait un symbole de la tentation et de la perte, une **incarnation du démon**. Une légende grecque en fait aussi un oiseau plutôt méchant. Un neveu de Dédale que son oncle précipitait, par jalousie, du haut des rochers de l'Acropole, fut sauvé par la pitié d'Athéna, qui le transforma au cours de sa chute en perdrix. Mais cet oiseau aurait assisté *avec joie aux funérailles d'Icare, le fils de Dédale mort d'une chute* (GRID, 358).

On le voit, le symbolisme de la perdrix est assez indécis.

PÈRE

Symbole de la possession, de la domination, de la valeur. En ce sens, il est une figure inhibante ; castratrice, en terme de psychanalyse. Il est une représentation de toute figure d'autorité : chef, patron, professeur, protecteur, dieu. Le rôle paternel est conçu comme décourageant les efforts d'émancipation et exerçant une influence qui prive, limite, brime, stérilise, maintient dans la dépendance. Il représente la conscience en face des pulsions instinctives, des élans spontanés, de l'inconscience ; c'est le monde de l'autorité traditionnelle en face des forces nouvelles de changement.

Le père atteint une *grandeur culturelle* dans les mythes des origines ; sa symbolique se confond alors avec celle du ciel et trahit le sentiment d'une absence, d'un manque, d'une perte, d'un vide, que seul l'auteur des jours pourrait combler.

Dans son traité *De l'interprétation* (Paris, 1966), Paul Ricœur attribue la richesse du symbole de père en particulier à *son potentiel de transcendance*. *Le père figure dans la symbolique, moins comme géniteur égal à la mère que comme donneur de lois* (p. 520), Il est *source d'institution* ; comme le seigneur et le ciel, il est une image de la transcendance ordonnée, sage et juste ; *suivant une inversion habituelle en symbolique, le père des origines*, note également Paul Ricœur, *se mue en Dieu qui vient* ; il est à la fois archaïque et prospectif ; la génération qu'il est censé apporter devient une régénération, la naissance, une nouvelle naissance, suivant toutes les acceptions analogiques du terme. Son influence peut alors s'apparenter à celle de l'attrait du héros ou de l'idéal. Le père est non seulement l'être que l'on veut posséder ou avoir ; mais aussi celui que l'on veut pouvoir devenir, être ou valoir. Et ce *progrès* passe par la voie de la suppression du père *autre* vers l'accession au père *moi-même* (Œdipe*, Brutus, Persée*). Une telle identification au père entraîne le double mouvement de mort (lui) et de renaissance (moi). Le père subsiste donc toujours comme une image permanente de transcendance, qui ne peut être acceptée sans problème que par un amour réciproque d'âge adulte. J.C.

Dans les traditions celtiques, la notion de *père de la race* s'exprime dans le surnom du dieu Dagda Eochaid Ollathir *père tout-puissant*. Elle permet de le comparer au Dis Pater, mentionné par César et dont tous les Gaulois se disaient issus. Le *père de la race* se situe à la fois au-delà de l'homme primordial ; il est le premier dieu et *l'Etre* absolu, le père des vivants et le maître des morts, **détenteur des** deux aspects, sombre et **lumineux, de la divinité**. Il ne procréé pas par lui-même, mais il est responsable de la procréation. Il représente un pouvoir unique dans son essence et double dans sa manifestation (OGAC, 12, 359). L.G.

PERLE

1. Symbole lunaire, lié à l'eau et à la femme. La constance de ses significations est aussi remarquable que leur universalité, ainsi que l'ont montré en divers livres Mircea Eliade et nombre d'ethnologues.

Née des eaux ou née de la lune, trouvée dans une coquille, la perle représente le principe Yin : elle est le symbole essentiel de la féminité créatrice. *Le symbolisme sexuel du coquillage lui communique toutes les forces qu'il implique ; enfin la ressemblance entre la perle et le fœtus lui confère des propriétés génériques et obstétricales ; de ce triple symbolisme : Lune-Eaux-Femme, dérivent toutes les propriétés magiques de la perle : médicinales, gynécologiques, funéraires* (ELIT). A titre d'exemple, elle sert, en Inde, de panacée ; elle est bonne contre les hémorragies, la jaunisse, la folie, l'empoisonnement, les maladies d'yeux, la phtisie, etc.

En Europe, elle était utilisée en médecine pour traiter la mélancolie, l'épilepsie, la démence...

En Orient, ses propriétés aphrodisiaques, fécondantes et talismaniques priment sur les autres. Déposée dans un tombeau, elle régénère le mort *en l'insérant dans un rythme cosmique, par excellence cyclique, présupposant, à l'image des phases de la lune, naissance, vie, mort, renaissance,*

La thérapeutique hindoue moderne utilise la poudre de perles pour ses propriétés revigorantes et aphrodisiaques.

Chez les Grecs, elle était l'emblème de l'amour et du mariage.

En certaines provinces de l'Inde, on emplit de perles la bouche du mort ; la coutume se retrouve à Bornéo. Quant aux Indiens d'Amérique, Streeter écrit que *comme en Egypte au temps de Cléopâtre, en Floride, les tombeaux des Rois étaient ornés de perles. Les soldats de Soto découvrirent dans un des grands temples, des cercueils de bois où gisaient, embaumés, des morts ; près d'eux étaient de petits paniers remplis de perles*. Des coutumes analogues ont été signalées, notamment en Virginie et au Mexique.

Le même symbolisme recouvre l'usage de perles artificielles. Dans les sacrifices et les cérémonies funéraires du Laos, Madeleine Colani précise que : *Les morts sont pourvus de perles pour la vie céleste. On en enfonce dans les orifices naturels du cadavre. De nos jours, les morts sont enterrés avec des ceintures, des bonnets et des habits ornés de perles.*

En Chine, la médecine utilisait uniquement la *perle vierge*, non perforée, qui passait pour guérir toutes les maladies d'yeux. La médecine arabe reconnaît à la perle des vertus identiques.

2. Avec les Chrétiens et les Gnostiques, le symbolisme de la perle s'enrichit et se complique, sans toutefois jamais dévier de sa première orientation.

Saint Ephrem utilise ce mythe ancien pour illustrer aussi bien l'Immaculée Conception que la naissance spirituelle du Christ dans le baptême du feu. Origène reprend l'identification du Christ à la perle. Il est suivi par de nombreux auteurs.

Dans les *Actes de Thomas*, célèbre écrit gnostique, la quête de la perle symbolise le drame spirituel de la chute de l'homme et de son salut. Elle finit par signifier le mystère du transcendant rendu sensible, la manifestation du Dieu dans le Cosmos (ELIT). A.G.

3. La perle joue un rôle de centre mystique. Elle symbolise la sublimation des instincts, la spiritualisation de la matière, la transfiguration des éléments, le terme brillant de l'évolution. Elle ressemble à l'homme sphérique de Platon, image de la perfection idéale des origines et des fins de l'homme. Le musulman se représente l'élus au Paradis comme enfermé dans une perle en compagnie de sa houri. La perle est l'attribut de l'angélique perfection, d'une perfection, toutefois, non pas donnée, mais acquise par une transmutation.

4. La perle est rare, pure, précieuse. Pure, parce qu'elle est réputée sans défaut, qu'elle est blanche, que le fait d'être tirée d'une eau fangeuse ou d'une coquille grossière ne l'altère pas. Précieuse, elle figure le *Royaume des deux* (*Matthieu, 13, 45-46*). Il faut entendre par cette perle *qu'on peut acquérir en vendant tout son bien*, enseigne Diadoque de Photice, **la lumière intellectuelle dans le cœur**, la vision béatifique. Nous rejoignons ici la notion de perle *cachée* dans sa coquille : comme celle de la vérité, de la connaissance, son acquisition nécessite un effort. Pour Shabestari, la perle est la *science du cœur* : *lorsque le gnostique a trouvé la perle, la tâche de sa vie est accomplie*. Le Prince d'Orient des Actes de Thomas cherche la perle comme Perceval le **Graal**. Cette perle précieuse, une fois obtenue, ne doit pas être *jetée devant les pourceaux* (*Matthieu, 7, 6*) : la connaissance ne doit pas être livrée inconsidérément à ceux qui en sont indignes.

5. La perle naît, selon la légende, par l'effet de l'éclair, ou par la chute d'une goutte de rosée dans la coquille : c'est en tout état de cause la trace de l'activité céleste et l'embryon d'une naissance, corporelle ou spirituelle, comme le **bindu** dans la conque, la perle-Aphrodite en sa coquille. Les mythes persans associent la perle à la **manifestation primordiale**. La perle en sa coquille est comme le génie dans la nuit. L'huître contenant la perle est plus immédiatement, en diverses régions, comparée à l'organe génital féminin.

Associée par nature à l'élément Eau — les dragons la détiennent au fond des abîmes — la perle est aussi liée à la lune. **L'Athar-va-Veda** la dit *fille de Soma*, qui est la lune, ainsi que le breuvage d'immortalité. Dans la Chine ancienne, on observe une *mutation* des perles — et des animaux aquatiques — parallèle aux phases de la lune. Les *perles lumineuses*, les escarboucles, empruntaient leur éclat à la lune ; elles protégeaient du feu. Mais elles sont à la fois eau et feu, image de l'esprit naissant dans la matière.

La perle védique, *fille de Soma*, *prolonge la vie*. Elle est, en Chine aussi, symbole d'immortalité. Le vêtement orné de perles, ou les perles introduites dans les ouvertures du cadavre empêchent sa décomposition. Il en va de même avec le jade ou l'or. Il faut remarquer que la perle naît de la même façon que le jade, possède les mêmes pouvoirs et sert aux mêmes usages.

P.G.

6. Symbole d'un ordre analogue : celui des perles enfilées sur un fil. C'est le rosaire, le **sûtrâtmâ**, la *chaîne des mondes*, pénétrés et reliés par **Atmâ**, l'Esprit universel. Ainsi, le collier de perles symbolise l'unité cosmique du multiple, l'intégration des éléments dissociés d'un être dans l'unité de la personne, la mise en relation spirituelle de deux ou de plusieurs êtres ; mais le collier brisé, c'est l'image de la personne désintégrée, de l'univers bouleversé, de l'unité rompue.

7. La perle a une valeur symbolique particulièrement riche en Iran, tant au point de vue de la sociologie que de l'histoire des religions.

D'après une légende reprise par Saadi (poète persan du XIII^e siècle) dans le **Bustân**, la perle est considérée comme une goutte de pluie tombée du ciel dans une coquille qui vient à la surface de la mer et s'entrouvre pour la recevoir. C'est cette goutte d'eau, semence céleste, qui devient perle. Voir également Jalâl-od-Din Rûmî, **Mathnawî**, et Nizâmî, **Sekandar nâma**, ainsi que **Haft-paykar**.

Cette légende tire son origine du folklore persan et constitue un thème fréquent dans la littérature. On cite d'ailleurs un **hadîth** du Prophète : *Dieu a des serviteurs comparables à la pluie ; lorsqu'elle tombe sur la terre ferme, elle donne naissance au blé, lorsqu'elle tombe sur la mer, elle fait naître les perles.*

La perle intacte est prise comme symbole de virginité dans les œuvres folkloriques et les littératures persanes, ainsi que dans les écrits des Ahl-i Haqq, et d'une manière générale chez les Kurdes ; on emploie l'expression *percer la perle de la virginité* pour indiquer la consommation du mariage.

Sur un autre plan, cette même secte des Ahl-i Haqq se réfère à ce symbole : les mères des avatars de Dieu sont toutes vierges et leur nom principal est **Ramz-bâr**, c'est-à-dire *Secret de l'océan*.

Selon la cosmogonie des Ahl-i Haqq (Fidèles de Vérité en Iran) ... *au commencement il n'y avait dans l'Existence aucune créature que la Vérité suprême, unique, vivante et adorable. Sa demeure était dans la perle et son essence était cachée. La perle était dans la coquille et la coquille, était dans la mer et les ondes de la mer recouvraient tout.*

Ainsi dans une poésie de **Sekandar-nâma**, Nizami parle de la conception d'Alexandre comme de la formation d'une perle royale dans une coquille fécondée par la pluie printanière.

Une ligne familiale est parfois comparée à un fil de perles régulièrement disposées, **durr-i manzûm**. La même image s'emploie également à propos des paroles mises en vers. Dans la littérature persane, on désigne par *perle* une pensée raffinée, tant à cause de sa beauté que du fait qu'elle est le produit du génie créateur de l'auteur. On dit par exemple, *une pensée subtile plus fine qu'une perle rare. Répandre des perles éclatantes hors des lèvres de coralline, c'est prononcer des paroles brillantes. Enfiler des perles, c'est composer des vers.*

8. Au sens mystique, la perle est aussi prise comme symbole de l'illumination et de la naissance spirituelle. On peut lire notamment le célèbre *Hymne de la Perle, des Actes de Thomas*. Le mystique cherche toujours à atteindre son idéal ou son but, c'est *la perle de l'idéal*. La recherche de la perle représente la quête de l'Essence sublime cachée dans le Soi. L'image archétypale de la perle évoque ce qui est **pur, caché, enfoui dans les profondeurs**, difficile à atteindre. La perle désigne le Coran, **la science, l'enfant**. *Si quelqu'un rêve qu'il perce une perle, il commente bien le Coran. S'il rêve qu'il vend une perle, grâce à lui les bienfaits de la science seront répandus dans le monde.* Hafez parle de *la perle que la coquille du temps et de l'espace ne peut contenir*, Harîrî exalte *la perle de la Voie mystique gardée dans la coquille de la Loi canonique*.

9. En Orient, et surtout en Perse, la perle a en général un caractère noble dérivé de sa sacralité. C'est pourquoi elle orne la couronne des rois. On retrouve des traces de ce même

caractère dans les parures de perles, spécialement les boucles d'oreilles, ornées de perles rares et précieuses : quelque chose de cette noblesse sacrée rejaille sur celui qui les porte.

Dans la symbolique orientale des rêves, la perle conserve ses caractéristiques particulières et s'interprète généralement comme l'enfant ou encore la femme et la concubine. En outre, il peut s'agir de la science et de la richesse. M.M.

PERSÉE

1. Le mythe de Persée illustre la complexité de la relation père-fils, fils-père, existant en tout homme. Persée n'a pas de père humain, il descend directement de Zeus, transformé en pluie d'or, et de Danaé. Mais Acrisios, le père de Danaé, redoutant d'être tué, suivant un oracle, par son petit-fils, le lance avec Danaé sur la mer dans un coffre de bois. Ils arrivent sur une île ; Persée grandit et multiplie les exploits. Il ne s'agit point ici d'interpréter tous les détails du mythe. Notons seulement qu'il symbolise, selon l'interprétation de Paul Diel, l'existence en l'homme de deux représentations simultanées du père : l'homme autoritaire et hostile, l'homme sublime et généreux ; la première image n'était que la perversion de la seconde. L'aspect négatif serait le *vieil Adam*, responsable de la faute originelle, de tous les maux et de toutes les faiblesses, de toutes les obligations pénibles et, par-dessus le marché, vaniteux. L'aspect positif est celui du père symbole de l'esprit, qui illumine, de la puissance, qui crée, distribue et rassure. Lequel des deux pères tuera-t-il ? C'est-à-dire qui choisira-t-il ? Le mythe est comme le symbole du choix.

2. Mais Persée est aussi le vainqueur de la Méduse, la reine des Gorgones*, grâce également à Pégase*, qui permit à Bellérophon* de triompher de la Chimère*. Si la Méduse représente l'image excessive de la culpabilité, lui couper la tête, c'est maîtriser de façon durable le sentiment excessif, paralysant et morbide de la culpabilité ; c'est acquérir le pouvoir de se regarder soi-même sans déformation minimisante, ni maximisante. En face de l'univers morbide de la faute, c'est la lucidité sans miroir déformant. Là encore Persée symbolise un choix : rester pétrifié devant l'image de la faute déformée par la vanité séduite, ou décapiter cette image en triomphant de la vanité par l'exercice d'un jugement mesuré, par le glaive* de la vérité (DIES, 90-105).

En récompense de son triomphe sur la vanité, sur ses propres monstruosité, Persée devient par l'ordre de Zeus l'une des constellations célestes ; il symbolise l'idéal réalisé au prix de difficiles combats.

PERSÉPHONE

Fille de Zeus et de Déméter, déesse de la fécondité, *qui donne la nourriture comme une mère* (Platon), ou, selon une autre tradition, de Zeus et de Styx, la nymphe du fleuve infernal. Son symbolisme réunit ces deux légendes, car Perséphone séjournait trois saisons sur terre, une en enfer. Elle symbolise ainsi l'alternance des saisons. Trois mois de l'année, l'hiver, elle redevient la compagne d'Hadès, dieu des Enfers, son oncle, son ravisseur et son mari. Sa prisonnière aussi, car il l'avait induite à manger un grain de grenade* ; ce qui, rompant le jeûne de rigueur aux Enfers, la condamnait à tout jamais.

Lors de ses séjours terrestres, elle aurait été amoureuse d'Adonis qu'elle entraîna à sa suite aux Enfers. Il serait excessif d'en faire exclusivement la déesse des Enfers. Elle symboliserait plutôt la parabole : *si le grain ne meurt, la moisson ne lèvera pas*.

A Rome, elle fut identifiée à Proserpine. Elle était appelée aussi **Cora**, la jeune fille. Elle joue un rôle important dans -les religions à mystères et notamment dans les rites initiatiques d'Eleusis, où elle pourrait bien symboliser le candidat à l'initiation, qui passe par la mort pour renaître, par les Enfers pour accéder au Ciel.

PERTE

Les rêves d'objets perdus sont à mettre en relation avec le sentiment de possession ou avec le désir d'un trésor*, aussi bien qu'avec le souci de se débarrasser d'un bien. D'où

l'ambivalence du symbole de perte : il est lié à la culpabilité, si le trésor a été perdu ; à la convoitise, si le trésor est recherché ; à la répulsion, si l'on veut le rejeter.

Avec Jung, J.E. Cirlot rattache la sensation de perte à l'annonce d'une ultime purification, d'un pèlerinage, d'un voyage, ainsi qu'à l'idée de la mort et de la résurrection. D'un point de vue analytique, l'image et le sens d'une *perte* correspondraient au fait que la conscience est limitée à la perception exclusive des choses de ce monde et entièrement fermée à l'ordre des réalités spirituelles, qui sont par définition invisibles et imperceptibles.

PÉTRIFICATION

Les yeux de la Méduse* étaient si brûlants, qu'ils changeaient en pierre quiconque les regardait. Pour tuer la Méduse, Persée* fut protégé par un bouclier poli comme un miroir ; il échappa à la pétrification : ce fut la Méduse qui mourut décapitée, pendant que sa propre image l'immobilisait. En revanche, Athéna plaça la tête de la Méduse sur son bouclier et, à son seul aspect, ses ennemis s'immobilisaient, transformés en pierres. Dans la Bible, la femme de Loth fut transformée en statue de sel, pour avoir regardé en arrière et vu la pluie de soufre et de feu qui tombait sur Sodome et Gomorrhe (*Genèse, 19, 26*).

Tout au contraire de la pétrification, ce sont des pierres qui se transformèrent en hommes, quand Deucalion et Pyrrha, après le déluge et sur l'ordre de Zeus, jetèrent des pierres par-dessus leur épaule et donnèrent ainsi naissance, Deucalion aux hommes, Pyrrha aux femmes.

Les deux mythes sont corrélatifs : ils révèlent un arrêt et un nouveau départ dans l'évolution biologique et spirituelle. La noosphère et la biosphère rétrogradent dans la lithosphère : mais le mouvement progressif peut repartir.

Ce qui est assez remarquable, c'est que la pétrification vient par les yeux : qui regarde la Gorgone, qui regarde Sodome et Gomorrhe, est transformé en statue de pierre ou de sel.

C'est pour avoir vu Artémis se baigner que Colydon est transformé en rocher ; c'est pour avoir espionné Dionysos amoureux de leur sœur Carya que Lyco et Orphé furent aussi transformés en rochers ; c'est pour avoir vu et déclaré ses enfants plus beaux que ceux de Lêtô, la mère d'Apollon et d'Artémis, que Niobé vit massacrer ses enfants et fut elle-même transformée en rocher.

Et maintenant, dans les rochers, au milieu des pics solitaires, sur le Sipyle, ou l'on dit que gîtent les nymphes divines qui s'ébattent aux bords de l'Achéloos, muée en pierre par le vouloir des dieux, Niobé rumine ses chagrins. (Iliade, 24, 615.)

La pétrification symbolise le châtement infligé au regard indu. Elle résulterait, soit d'un attachement qui subsiste après la faute — ce regard qui s'attache ; soit d'un sentiment de culpabilité excessif — ce regard qui paralyse ; soit de l'orgueil et de la convoitise — ce regard possessif. La pétrification symbolise le châtement de la démesure humaine.

PEUPLIER

D'après les légendes grecques, le peuplier était consacré à Héraclès. Lorsque le héros descendit aux Enfers, il se fit une couronne de rameaux de peuplier. Le côté des feuilles tourné vers lui resta clair, le côté tourné vers l'extérieur prit la couleur sombre de la fumée. De là vient la double couleur de ses feuilles et c'est sur cette différence qu'est fondée la symbolique du peuplier. Il signifie la dualité de tout être. Observation amusante ; cet arbre, qui pousse sur les terrains humides, sert aujourd'hui à fabriquer les allumettes, eau et feu. Les Héliades, sœurs de Phaéton, qui avaient confié sans autorisation à leur frère la conduite du char solaire furent transformées en peupliers. Une Hespéride également, fut changée en peuplier, pour avoir perdu les pommes du Jardin sacré. Le bois de peuplier blanc était le seul dont il fût permis de se servir, lors des sacrifices offerts à Zeus. Hadès transforma Leucé en peuplier, qu'il plaça à l'entrée des Enfers, pour garder auprès de lui cette mortelle qu'il aimait.

Cet arbre apparaît généralement lié aux Enfers, à la douleur et au sacrifice, ainsi qu'aux larmes. Arbre funéraire, il symbolise les forces régressives de la nature, le souvenir plus que l'espérance, le temps passé plus que l'avenir des renaissances.

PHALÈNE

Symbole constant de l'âme en quête du divin et consumée par l'amour mystique, à l'instar du papillon* qui vient se brûler les ailes à la flamme autour de laquelle il vole. Ce thème est un leitmotiv de la littérature mystique persane. E.M.

PHALÈRES

Plaques rondes en métal précieux ou en ivoire... ou petits disques creux en forme de coupe avec un bouton saillant au centre, ... ou encore colliers de ces plaques, (LAVD) parfois sertis de pierres ou gravés de figures. Ces plaques circulaires ornaient les harnachements des chevaux et décoraient soldats et généraux comme des médailles.

Elles participent du symbolisme du cercle* et du disque* et attribuent une perfection, dans un certain ordre, à celui qui en est porteur ; la vigueur et la vitesse du cheval, l'héroïsme au combat des militaires, la sagesse aux civils. L'image dont étaient gravées où rehaussées les phalères, lion, aigle, empereur ou divinité, précisait de façon symbolique la perfection particulière manifestée par son titulaire. Lui reconnaître cette perfection par une distinction matérielle, elle-même souvent œuvre d'art, c'était confirmer en lui cette perfection et en quelque sorte les identifier.

PHALLUS

1. Symbole de la puissance génératrice, source et canal de la semence, en tant que principe actif. De nombreux symboles possèdent un sens phallique, tels le pied*, le pouce*, la pierre levée, la colonne*, l'arbre*, etc. Leur représentation n'est pas forcément ésotérique (voir **linga***, **omphalos***) ni érotique : elle signifie simplement la puissance génératrice, qui, sous cette forme, est vénérée dans de nombreuses religions.

2. La symbolique phallique — comme d'ailleurs dans toutes les anciennes traditions — tient un rôle important dans la pensée juive.

La neuvième Sefira **Jessod** considère la puissance de la génération comme le fondement de tout ce qui est vivant. Dans le Sefher **Bahir** le phallus est aussi comparé au juste. Celui-ci telle une colonne — est à la fois soubassement et lieu d'équilibre entre le Ciel et la Terre. En raison des rapports étroits qui existent entre le microcosme et le macrocosme, à l'action terrestre accomplie par le juste fait pendant **l'énergie cosmique**. La présence ou l'absence des justes, sur le plan terrestre, raffermi ou relâche les fondements entre le Ciel et la Terre. De même, le phallus se raffermi ou se relâche, suivant la présence ou l'absence de l'énergie. *Le juste est nommé le fondement du monde (Proverbes, 10, 25, suivant la Bible Hébraïque) ; or, c'est sur le phallus que repose la vie, comme l'univers sur une colonne.* Suivant l'opinion de Galien, qui prévaudra durant tout le Moyen Age, la semence provient du cerveau et descend le long de la moelle épinière. C'est pourquoi le phallus symbolise l'Orient, le Levant, l'Est mystique, lieu et origine de la vie, de la chaleur, de la lumière. Il est appelé le septième membre de l'homme : il est centre, et autour de lui se ramifient les jambes, les bras, la colonne vertébrale par où coule la semence et la tête où se forme la semence. Son partenaire, le huitième membre (féminin), lui fait face ; il lui communique sa semence, tel un canal se déversant dans la mer. D'après le **Sefher Yerira**, le phallus remplit une fonction, non seulement génératrice, mais **équilibrante** sur le plan des structures de l'homme et de l'ordre du monde. De là vient que ce septième membre, facteur d'équilibre dans la structure et le dynamisme humains, soit mis en rapport avec le *septième jour* de la création, jour du repos, et avec *le juste*, dont le rôle est de soutenir et d'équilibrer le monde. Sous des représentations diverses, il désigne la force créatrice et il est vénéré comme la source de la vie.

D'où l'importance donnée au bon et au mauvais usage de ce septième membre (voir G.C. Scholem, **Les origines de la Kabbale**, trad. Jean Loewenson, coll. Pardès, Paris 1966, pp. 165-169). M.-M.D.

PHÉNIX

1. Le phénix, suivant ce qu'en ont rapporté Hérodote ou Plutarque, est un oiseau mythique, d'origine éthiopienne, d'une splendeur sans égale, doué d'une extraordinaire longévité, et qui a le pouvoir, après s'être consumé sur un bûcher, de renaître de ses cendres. Quand l'heure de sa mort approche, il se construit un nid de brindilles parfumées où de sa propre chaleur il se consume. Les aspects du symbolisme apparaissent donc clairement : résurrection et immortalité, résurgence cyclique. C'est pourquoi tout le Moyen Age fit du phénix le symbole de la Résurrection du Christ, et parfois celui de la Nature divine — la nature humaine étant figurée par le pélican*.

Le phénix est, dans l'Egypte ancienne, un symbole des révolutions solaires ; il y est associé à la ville d'Héliopolis. Il se pourrait toutefois que cette *cité dit soleil* ne soit pas originellement celle d'Egypte, mais la *Terre solaire* primordiale, la *Syrie* d'Homère. Le phénix, disent les Arabes, ne peut se poser ailleurs que sur la montagne de **Qâf**, qui est le pôle, le centre du monde. Quoi qu'il en soit, le phénix égyptien, ou **Bennou**, était associé au cycle quotidien du soleil et au cycle annuel des crues du Nil ; d'où son rapport avec la *régénération* et la vie.

Comme il s'agissait, en Egypte, du héron *pourpré* , on peut évoquer le symbole de régénération qu'est *l'œuvre au rouge* alchimique. Les Taoïstes désignent le phénix sous le nom *d'oiseau de cinabre (tan-niao)* , le cinabre étant le sulfure rouge de mercure. Le phénix correspond d'ailleurs, emblématiquement, au Sud, à l'été, au feu, à la couleur rouge. Son symbolisme est de même en rapport avec le soleil, la vie et l'immortalité. Le phénix est une monture des Immortels. Il est l'emblème de **Niu-koua** qui inventa le **cheng**, instrument de musique en forme de phénix, imitant le chant surnaturel du phénix.

C'est que le phénix chinois est androgyne, *mâle et femelle (fong-hoang)* . Le phénix mâle est symbole de félicité ; le phénix femelle est l'emblème de la reine, par opposition au dragon impérial. Phénix mâle et phénix femelle sont ensemble symboles d'union, de mariage heureux. Encore les phénix de Siao-che et Long-yu, s'ils manifestent le bonheur conjugal, conduisent-ils les époux au paradis des Immortels, C'est un phénix qui révéla à Pien-ho la présence du jade dynastique des Tcheou, symbole d'immortalité, et c'est le **Fong-hoang**, manifestation du pur **yang**, qui apparaît lors des règnes heureux.

Al-Jilî fait du phénix le symbole de ce qui ne tire existence que de son nom ; il signifie *ce qui échappe aux intelligences et aux pensées* . Ainsi, comme l'idée de phénix ne peut être atteinte que par le nom qui la désigne, Dieu ne peut être atteint que par l'intermédiaire de ses Noms et de ses Qualités (CORM, DEVA, DURV, GUES, JILH, KALL, SOUN). P.G.

2. Cet oiseau magnifique et fabuleux se levait avec l'aurore sur les eaux du Nil, comme un soleil ; la légende le fit se consumer et s'éteindre comme le soleil, dans les ténèbres de la nuit, puis renaître de ses cendres. Phénix évoque le feu créateur et destructeur, dont le monde tient son origine est auquel il devra sa fin ; il est comme un substitut de Çiva et d'Orphée.

Il est un symbole de la résurrection, qui attend le défunt après la pesée des âmes (psychostasie*), s'il a dûment sacrifié aux rites et si sa confession négative a été jugée véridique. Le défunt devient lui-même phénix. Le phénix porte souvent une étoile, pour indiquer sa nature céleste et la nature de la vie dans l'autre monde. Le Phénix est le nom grec de l'oiseau Bennou ; il figure à la proue de nombreuses barques* sacrées, qui vont déboucher *dans l'immense embrasement de la lumière... symbole de l'âme universelle d'Osiris qui se créera sans fin d'elle-même, tant que dureront le temps et l'éternité* (CHAM, 78).

3. La pensée occidentale latine devait hériter du symbole concernant le phénix, oiseau fabuleux dont le prototype égyptien, l'oiseau Bennou, jouissait d'un prestige extraordinaire, en raison de ses caractéristiques. Chez les chrétiens, il sera, à partir d'Origène, considéré comme un oiseau sacré et le symbole d'une *irréfragable volonté de survie*, ainsi que de la résurrection, triomphe de la vie sur la mort (DAVR, 220 ; SAIP, 115). M.M.D.

PHOQUE

Considéré comme un animal fuyant, huileux, ciré, insaisissable, il symbolise la virginité, qui ne serait pas due à une volonté supérieure, mais qui procéderait de la crainte, de la peur du don de soi, du manque d'amour. Ainsi des nymphes poursuivies par des dieux se transformaient en phoques, selon les légendes grecques. Poséidon, le dieu des mers, possédait des troupeaux de phoques, dont il avait confié la garde à Prêtée, un des dieux subalternes de la mer, qui avait la propriété de se changer en toutes les formes qu'il désirait. Le symbolisme du phoque se dégage aujourd'hui avec plus de précision : il symboliserait l'inconscient, ou du moins cette part de l'inconscient issue du refoulement, soigneusement tenue en laisse par Protée, mais capable comme son maître de toutes les métamorphoses. On raconte, par exemple, que des phoques femelles, se dépouillant de leur peau sur les rives, se promènent sur les plages comme des femmes ravissantes.

PIE

La pie est communément prise comme synonyme de bavarde, et aussi de voleuse, ce qu'expliqué assez nettement le comportement de l'oiseau. C'est aussi pourquoi la grive-pie, **börling-börlang**, symbolise chez les Montagnards du Sud-Vietnam l'ancêtre qui enseigna un certain art de rendre la justice — et en tout cas à tenir des palabres... — Les Sioux assurent, de leur côté, que la pie connaît tout.

Elle connaît, en Chine, les infidélités conjugales, car le demi-miroir que lui a remis le mari se transforme en pie et va faire rapport, si la femme l'a trompé pendant son absence. L'identification pie-miroir est curieuse, si l'on se souvient du goût des pies pour les fragments d'objets brillants. En revanche, la pie est aussi l'instrument d'une fidélité célèbre : ce sont les pies qui font le pont sur la voie lactée pour le passage du cortège nuptial, lorsque la Tisserande céleste va rejoindre le Bouvier. Et c'est pourquoi, dit-on, les pies ont la tête dégarnie.

La pie est une fée (**chen-niu**). En effet, la fille de Yen-ti, roi du feu, se transforma en pie et monta au ciel après l'incendie de son nid, ce qui est une apothéose d'Immortel taoïste. En quoi la pie joue un rôle analogue à celui de la grue*. La cendre de nid de pie sert d'ailleurs à préparer un bain pour les œufs de vers à soie, coutume qui évoque le symbolisme de la *résurrection* (DAMS, GRAD, GRAR, HEHS, KALL). P.G.

On immolait des pies à Bacchus, pour que, le vin aidant, les langues se délient et les secrets s'échappent.

D'après les légendes grecques, les Piérides, qui étaient neuf jeunes filles de Thrace, voulurent rivaliser avec les neuf Muses. Vaincues à un concours de chant, elles furent transformées en pies. On pourrait voir dans les pies de cette légende, racontée par Ovide, le symbole de l'envie, de la présomption, de la jacasserie et du snobisme.

Le symbolisme de la pie, dans le folklore occidental, est généralement sombre et les manifestations de cet oiseau interprétées comme un signe néfaste (MORD, 184).

PIED (PAS)

1. On sait de la légende du Bouddha que, dès sa naissance, il mesura l'univers, en faisant sept pas dans chacune des directions de l'espace ; de **Vishnu**, qu'il mesura l'univers en trois pas, dont l'un correspond à la terre, le second au monde intermédiaire, le troisième au Ciel, et aussi, dit-on parfois, au lever, au zénith et au coucher du soleil. Aussi vénère-t-on, en Asie orientale, d'innombrables **Vishnupada** et **Bouddhapada**, voire, plus rarement, des **Çivapada**. C'est la trace du Dieu, du **Bodhisattva** dans le monde humain ; on montre aussi

la trace des pieds du Christ sur le mont des Oliviers ; de l'Immortel P'ong-tsou au mont Tao-ying ; de Mahomet à la Mecque et dans plusieurs grandes mosquées. La mère de Yong-tseu donna naissance à **Heou-tsi**, le Prince Millet, pour avoir marché sur une empreinte de pas, qui était celle du Souverain d'En-haut. *Les pieds de pèlerin* se rencontrent autour de nombreux lieux de culte (SOUP, 59). Il *ne s'agit pas, en imprimant l'empreinte de ses pieds, de dire je suis venu mais d'affirmer : j'y suis, j'y reste, comme l'atteste parfois une légende, tracée dans le pied et formulant le désir de demeurer en présence de la divinité.*

2. Il est cependant dît du Bouddha et des grands saints bouddhiques qu'ils sont *sans traces, hors d'atteinte* : nous rejoignons ici le symbolisme universel des **vestigia pedis**. Ces traces de pieds sont celles que l'on suit à la chasse, et symboliquement à la chasse spirituelle. Mais les empreintes ne sont perceptibles que jusqu'à la *Porte du soleil*, jusqu'aux limites du cosmos. Au-delà, les traces disparaissent, la Divinité étant *originellement et finalement dépourvue de pieds* (ophidienne). Du point de vue de la hiérarchie des états spirituels, la *trace* des états supérieurs se confond avec le pied de l'axe vertical, donc avec l'état *central* qui est celui de *l'Homme véritable* de la tradition chinoise (**tchen-jen**). Hors de cet état central, il n'est donc pas possible de discerner la trace dont il s'agit.

3. On notera encore, ce qui s'explique aisément, que, dans le mythe de **Vaishvanara**, les pieds correspondent à la **terre**, avec laquelle ils établissent le contact de la manifestation corporelle. D'ailleurs, dans les représentations aniconiques du Bouddha, l'empreinte des pieds correspond également à la terre, le trône au monde intermédiaire, et le parasol au Ciel (BHAB, COOH, GUEV, SOUJ). D'une façon plus terre à terre, le pied symbolise aussi un certain sens des réalités : *avoir les pieds sur la terre.* P.G.

4. Etant le point d'appui du corps dans la marche, le pied, pour les Dogons, est tout d'abord un symbole d'assise, une expression de la notion du **pouvoir**, de chefferie, de royauté. Mais il sous-tend aussi l'idée d'origine ; on dit chez les Bambaras que le pied est *le premier bourgeonnement du corps de l'embryon* (ZAHB, 51). Il désigne également la fin puisque, toujours dans la marche, le mouvement commence par le pied et se termine par le pied. Symbole de pouvoir, mais aussi de départ et d'arrivée, il rejoint le symbolisme de la clef*, elle-même expression de la notion de commandement.

En tant que *début* du corps, il s'oppose d'autre part à la tête, qui en est la fin. Remarquant que ce *début* est, selon les mots de D. Za-han, oublié, *négligé, malmené*, le Bambara enseigne cependant que *la tête ne peut rien sans le pied* ; ce qui, comme en conclut cet auteur, est une façon de souligner *la dépendance de l'homme divin vis-à-vis de l'homme tout court* (ZAHB, 51).

5. Le pied de l'homme laisse son empreinte sur les sentiers — bons ou mauvais — qu'il choisit, en fonction de son libre arbitre. Inversement le pied porte la marque de la démarche — bonne ou mauvaise — accomplie. **Ceci** explique les rites de lavement des pieds, qui sont des **rites de purification**. Au **cours** de la cérémonie d'initiation des derviches Bektachi, le guide spirituel prononce ces paroles tandis qu'il lave les pieds de l'impétrant : *C'est une obligation requise par le Dieu de merci et de compassion que tu sois lavé, chaque fois, de la saleté laissée par les chemins d'erreur et de rébellion où tu as marché* (HUAS, 183).

6. Les pieds des anges, écrit le Pseudo-Denys l'Aréopagite, sont l'image de leur vive agilité, et de cet impétueux et éternel mouvement qui les emporte vers les choses divines ; c'est même pour cela que la théologie nous les a représentés avec des ailes* aux pieds (PSEO, 63).

7. Ce qu'en Europe nous appelons les *pieds bandés* a donné matière à un nombre incalculable de suppositions, lues unes plus ou moins exactes, les autres complètement fausses. Sur ce sujet typiquement chinois, il semble plus juste de laisser parler un lettré chinois, Lin Yu tang, qui écrivait les lignes suivantes : *La nature et l'origine de la déformation des pieds ont été bien incomprises. Cette coutume* représentait, en somme, sous une forme très bien adaptée, un symbole de la réclusion des femmes. Le grand lettré confucéen Chu-Hsi, de la dynastie Sung, préconisait aussi cette pratique dans le sud du Fou-Kien comme un*

moyen de propager la culture chinoise et d'enseigner la différence entre la femme et l'homme. Mais, si le seul but recherché avait été de cloîtrer les femmes, il est probable que les mères n'auraient pas bandé si volontiers les pieds de leurs filles. En fait, cette déformation était avant tout de **nature sexuelle**. Elle datait sans aucun doute des cours de rois libertins ; elle plaisait aux hommes en raison de leur culte pour les pieds et les souliers de femmes, fétiches de l'amour à leurs yeux, et pour la démarche que cette mutilation imposait naturellement à leurs compagnes ; quant à celles-ci, elles ne demandaient qu'à se concilier la faveur des hommes.

Les pieds bandés représentent la **plus haute subtilité sensuelle** des Chinois. En plus de la démarche féminine, l'homme se mit à adorer les petits pieds, à les admirer, à les chanter, et il en fit un fétiche d'amour. Les pantoufles de nuit occupèrent une place importante dans toute la poésie sensuelle. Le culte du Lys (For appartient sans aucun doute au domaine de la psychopathologie sexuelle. (**La Chine et les Chinois**, Paris, 1937).

8. Selon des psychanalystes (Freud, Jung, etc.), le pied aurait aussi une **signification phallique** et la chaussure serait un symbole féminin ; il appartient au pied de s'y adapter. Le pied serait le symbole infantile du phallus. Parmi les parties les plus attirantes du corps, suivant une enquête américaine, le pied viendrait au cinquième rang, après les yeux, les cheveux, le corps entier et la croupe. Mais ces résultats sont des plus contestables. Le professeur Hesnard observe justement (HAVE, 40-41) ; *pour l'homme de sexualité normale, l'attraction érotique pour le corps de la femme désirée est non pas une synthèse banale des parties, mais une structure (Gestalt), c'est-à-dire un ensemble, une totalité, dont chaque élément n'a d'existence, pour l'amoureux, que dans la mesure où sa signification parcellaire concourt à la signification d'ensemble de toute la personne (corporelle et psychique)... La préférence érotique pour le pied obéit à cette structuration de la féminité : il entre en jeu des éléments qui sont liés à la fixation, dans l'expérience vécue du sujet, de certains événements infantiles, qui ont persisté dans l'activité psychique inconsciente, en vertu d'une non-maturation érotique*. Restif de la Bretonne avait un fétichisme du pied et une chaussure était pour lui un puissant excitant sexuel. Le pied apparaît, sinon comme le foyer essentiel, du moins comme l'un des pôles de l'attraction sexuelle. Le pied est un symbole érotique, de puissance très inégale, mais particulièrement forte aux deux extrêmes de la société, chez les primitifs et chez les raffinés.

Dans l'évolution psychologique de l'enfant, la découverte du pied joue un rôle considérable. *Caresser les pieds d'autrui, surtout s'ils sont bien faits, peut devenir une vraie passion chez certains enfants ; et beaucoup d'adultes avouent conserver une survivance de la même impulsion, qui paraît faire éprouver un plaisir intense. L'intérêt que certaines mères éprouvent pour les doigts de pied de leurs enfants, et qu'elles expriment avec une violence passionnée et presque incroyable est fréquent ; c'est là un facteur d'ordre sexuel d'une grande importance* (HAVE, 40). Chez l'homme normalement évolué du point de vue sexuel, la signification phallique du pied aurait tendance à diminuer, sous l'effet d'une objectivation des fonctions propres à chaque organe et à chaque membre du sujet.

9. Le pied serait aussi un symbole de la force de l'âme, selon Paul Diel, en ce qu'il est le support de la station debout, caractéristique de l'homme. Le pied vulnérable (Achille), le boiteux (Héphaïstos), toute déformation du pied révèlent une **faiblesse de l'âme** (voir **chaussure***, **soulier***).

PIÉDESTAL

(Voir : Trône)

PIERRE

(Voir : bétyle, diamant, émeraude, jade, joyau, perle, etc.)

1. Dans la tradition, la pierre occupe une place de choix. Il existe entre l'âme et la pierre un rapport étroit. Suivant la légende de Prométhée, procréateur du genre humain, des pierres ont conservé une odeur humaine. **La pierre et l'homme** présentent un double

mouvement de montée et de descente. L'homme naît de Dieu et retourne à Dieu. La pierre brute descend du ciel ; transmuée, elle s'élève vers lui. Le temple* doit être construit avec de la pierre brute, non de la pierre taillée : ... *en levant ton ciseau sur la pierre, tu la rendrais profane.* (*Exode, 20, 25 ; Deutéronome, 27, 5 ; 1 Rois, 6, 7*). La pierre taillée n'est en effet qu'œuvre humaine ; elle désacralise l'œuvre de Dieu, elle symbolise l'action humaine substituée à l'énergie créatrice. La pierre brute était aussi symbole de liberté, la pierre taillée de servitude et de ténèbres.

La pierre brute est encore considérée comme androgyne, l'androgynat constituant la perfection de l'état primordial. Est-elle taillée, les principes se séparent. Elle peut être conique ou cubique. La pierre conique représente l'élément masculin et la pierre cubique l'élément féminin. Le cône est-il posé sur un socle, les principes masculin, et féminin se trouvent de ce fait réunis. Il est souvent fait allusion à la pierre levée des Celtes, que l'on retrouve sous la forme de clocher dans les églises. Quand le culte avait lieu sur la pierre, il ne s'adressait pas à la pierre elle-même, mais au dieu dont elle était devenue le lieu de résidence. Notons qu'aujourd'hui encore la messe romaine est célébrée sur une pierre placée dans une cavité sur l'autel, dans laquelle se trouvent insérées des reliques de saints martyrs.

Les pierres ne sont pas des masses inertes ; pierres vivantes *tombées du ciel, elles demeurent animées après leur chute.* M.M.D.

2. La pierre, comme élément de la construction, est liée à la sédentarisation des peuples et à une sorte de *crystallisation* cyclique. Elle joue un rôle important dans les relations entre le ciel et la terre : à la fois par les *pierres tombées du ciel* et par les pierres dressées ou entassées (mégalithes, bétyles, cairns). Divers peuples, de l'Australie et de l'Indonésie à l'Amérique du Nord, considèrent le quartz comme des fragments détachés du ciel, ou du trône céleste : il est l'instrument de la *clairvoyance* des chamans. Les pierres tombées du ciel sont d'ailleurs très souvent des pierres *parlantes*, instruments d'un *oracle* ou d'un *message*. Il s'agit le plus souvent d'acrolithes, telles la *Pierre noire* de Cybèle et plusieurs de ses homologues grecques, le palladium de Troie, le bouclier des Saliens, la pierre noire enchâssée dans la **ka'ba** de la Mecque, celle que le Dalaï-lama reçut du *Roi du Monde*. Le cas des *pierres de foudre* est différent, car elles sont les symboles de la foudre* même, donc de l'*activité* céleste, et non de sa présence ou de son effet (dans le même sens, la **hache** de pierre de **Parashu-Râma** et le **marteau** de pierre de Thor). On peut encore citer la pierre tombée du front de Lucifer et dans laquelle, selon Wolfram d'Eschenbach, fut taillé le Graal, Si les pierres tombent du ciel, c'est qu'il est souvent considéré — en Chine notamment — comme la voûte d'une caverne. Et c'est inversement la raison pour laquelle les concrétions calcaires suspendues à ces voûtes, les stalactites ou *moelle de roche*, servaient à préparer des drogues d'immortalité forte prisée par les Taoïstes.

3. Si la pierre noire de Cybèle, image conique de la montagne, était un omphalos, cette fonction est surtout celle des *pierres dressées*, dont la plus connue est le **Beith-el** de Jacob, la *maison de Dieu*. C'est sans doute aussi la signification de certains mégalithes celtes, et le cairn, tas de pierres, évoque la montagne centrale. L'omphalos de Delphes, l'autel de Délos, la pierre qui, à Jérusalem, supportait l'Arche d'Alliance, voire la pierre d'autel des églises chrétiennes, sont les symboles de la **présence divine**, ou tout au moins les supports d'influences spirituelles. C'est aussi le cas de la *Pierre du couronnement* de Westminster, qui sert au sacre des rois d'Irlande. La même signification se retrouve au Vietnam, où les pierres levées sont toujours les habitacles de génies protecteurs : elles servent d'écran contre les influences néfastes qui s'en détournent.

4. La pierre est encore un symbole de la **Terre-mère**, et ce fut l'un des aspects du symbolisme de Cybèle. Selon plusieurs traditions, les pierres précieuses naissent de la roche après avoir *mûri* en elle. Mais la pierre est vivante et donne la vie. Au Vietnam, il arrive que la pierre saigne sous l'action de la pioche. En Grèce, après le déluge, les hommes naquirent de pierres semées par Deucalion. L'homme naissant de la pierre se retrouve dans

les traditions sémites, et certaines légendes chrétiennes en font même naître le Christ. Sans doute faut-il rapprocher ce symbole de la transformation des pierres en pain dont parle l'Évangile (*Mail.* 4, 3). **Beith-el** (*maison de Dieu*) serait devenue **Beith-lehem** (*maison du pain*) ; et le *pain* eucharistique a suppléé la pierre comme *lieu* de la Présence réelle. En Chine, Yu-le-Grand naquit d'une pierre, et son fils K'i d'une pierre également, qui se fendit du côté nord. Ce n'est sans doute pas un hasard si la Pierre philosophale du symbolisme alchimique est l'instrument de la régénération.

5. La *pierre brute* est la matière passive, ambivalente : si la seule activité humaine s'exerce sur elle, nous l'avons vu, elle s'avilit ; si au contraire, c'est l'activité céleste et spirituelle qui s'exerce sur elle, en vue d'en faire une *pierre taillée achevée*, elle s'ennoblit. Le passage de la pierre brute à la pierre taillée par Dieu, et non par l'homme, est celui de l'âme obscure à l'âme illuminée par la connaissance divine. Maître Eckhart n'enseigne-t-il pas par ailleurs que *pierre est synonyme de connaissance* ? Le symbolisme était différent chez les Hébreux : le passage de la pierre brute requise pour les autels à la pierre taillée, dans la construction du Temple de Salomon, est le signe de la sédentarisation du Peuple élu, et, nous l'avons remarqué au début de cette note, d'une *stabilisation* ut d'une *crystallisation* cycliques, d'une involution au lieu d'un progrès. Dans le symbolisme maçonnique, la *pierre cubique* exprime également la notion de stabilité, d'équilibre, d'achèvement et correspond au *sel* alchimique.

Dans le même contexte, la *pierre cubique à pointe* est le symbole de la Pierre philosophale : la pyramide surmontant le cube figure le principe spirituel établi sur la base du *sel* et du sol. La construction, pierre sur pierre, évoque évidemment celle d'un édifice spirituel. Cette idée est longuement développée dans le *Pasteur* d'Hermas, mais elle trouve sa source en deux passages de l'Évangile : celui qui fait de Pierre (**Kephas**) la *pierre fondamentale* de la construction ecclésiale (*Malt.* 16, 18), la *première pierre* de l'édifice ; celui qui, de *Matt.* 21, 42 à *Luc.* 20, 17, reprend le texte du *Psaume 118* : *la pierre qu'avaient rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre de l'angle*. Cette notion de *pierre angulaire*, reprise par la Maçonnerie, est peu compréhensible si l'on n'opère la rectification que font aujourd'hui les traducteurs bibliques : c'est en réalité *la pierre dit faite*, c'est-à-dire la clef de voûte. C'est la pierre de l'achèvement, du couronnement et le symbole du Christ, descendu du Ciel pour *accomplir* la Loi et les Prophètes.

6. Cette notion d'accomplissement du Grand Œuvre s'applique exactement à la Pierre philosophale, d'ailleurs quelquefois prise comme symbole du Christ. Elle est le *pain du Seigneur*, écrit Angélus Silesius : *On cherche la pierre, de l'or (Goldstein), et laisse la pierre de l'angle (Eckstein), par laquelle on peut être éternellement riche, sain et sage* (à noter **qu'Éckstein** a aussi le sens de diamant*). La pierre qui est l'Elixir de vie et qui, selon Raymond Lulle, régénère les plantes, est le symbole de la régénération de **l'âme par la grâce divine**, de sa *rédemption*. Peut-on faire de l'or avec des pierres ? interroge ironiquement le commentateur du *Traité de la Fleur d'Or*. Le *Pao-p'ou tseu* assure qu'on n'en peut tirer que de la chaux. Pourtant, le grand **guru** Nâgârjuna assurait la transmutation possible, par la vertu d'une énergie spirituelle suffisante. Si l'or est l'immortalité, et que les *pierres* soient les hommes, toutes les méthodes d'alchimie spirituelle visent bien à cette opération. *La pierre de l'angle que je désire*, écrit Silesius, *est ma teinture d'or, et la pierre de tous les sages* (BENA, BHAB, CADV, ELIF, GRIF, GUED, GUEM, GUET, GUES, KALL).
P.G.

7. Jean-Paul Roux, étudiant les croyances des peuples altaïques (ROUF, 52) oppose la signification symbolique de la pierre à celle de l'arbre. Semblable à elle-même *depuis que les ancêtres les plus reculés l'ont érigée ou ont, sur elle, gravé leurs messages, elle est éternelle, elle est le symbole de la vie statique*, tandis que l'arbre, *soumis à des cycles de vie et de mort*, mais qui possède le *don inouï de la perpétuelle régénération*, est le symbole de la *vie dynamique*.

Cette pierre-principe est représentée par des pierres dressées, qui incarnent parfois l'âme des ancêtres, notamment en Afrique Noire, et dont on connaît, d'autre part, l'association au phallus : ce qui explique le contexte orgiaque qui fut le leur dans certains pays, notamment en Bretagne. La coutume des Mandchous qui *érigeaient de gros arbres et des colonnes de pierre* résume cette distinction des deux aspects archétypaux de la Vie, le statique et le dynamique, attribués par cet auteur à l'arbre et à la pierre. D'un point de vue sociologique, l'hésitation et le passage alterné des peuples entre la *civilisation du périssable* et celle du *dur* — la dureté étant, bien entendu, en premier lieu celle de la pierre — peuvent être alors considérés comme le résultat d'une option **entre** ces deux aspects — ou qualités — complémentaires de la vie.

8. *Les pierres dites de foudre, et qui ne sont, pour la plupart, que des silex préhistoriques, étaient (considérées comme) la pointe même de la flèche de l'éclair, et, comme telles, elles étaient vénérées et pieusement conservées. Tout ce qui tombe des régions supérieures participe à la sacralité ouranienne ; c'est pourquoi les météorites, abondamment imprégnés du sacré sidéral, étaient honorés (ELIT, 58). Ces pierres, notamment en Afrique, sont associées au culte des dieux du ciel et sont parfois objets d'adoration. Les pierres de foudre, généralement des météorites, tombant du ciel comme la pluie, sont considérées comme des symboles et des instruments de la fertilité. En outre, le bétyle* marque la place où Dieu est descendu... C'est le plus ancien et le plus répandu de tous les outils humains, le symbole universel de la libération de la nature brute, et c'est par là le symbole de l'idée de divinité... Les pierres de foudre sont d'abord en elles-mêmes des puissances chargées d'un pouvoir magique, fétichiste, intrinsèque. Plus tard, les pointes de flèche, les haches et les autres pierres, qui sont regardées comme des projectiles tombés du ciel, sont considérées comme envoyées de là-haut par un lanceur de Tonnerre ou Fulminator. Puis, des symboles faits de main d'homme à partir de ces projectiles — la hache double minoenne, l'image fourchue de l'éclair, le bidens romain, la tribula hindoue, la triaina grecque, arme de Poséidon, qui fait trembler la terre et le Kéraunos de Zeus qui semble combiner la fourche de l'éclair avec le pouvoir à deux tranchants de la hache à deux lames — tous ces objets deviennent des symboles du Pouvoir qui fait trembler, et plus tard des attributs peints du dieu auquel est donné ce pouvoir (ALEC, 75-76).*

La hache de pierre polie est restée le symbole de la foudre chez les Chorti du Mexique (GIRP, 27), ainsi que chez les Bambaras. Pour les Bambaras, les pierres de foudre peuvent protéger de la foudre ou, au contraire, l'attirer : suspendues au toit de la case, elles écartent la foudre ; déposées sous un abri au milieu de la brousse, elles l'attirent (DIEB). Dans la symbolique de l'homme-microcosme, elles sont associées au crâne, donc au cerveau, domaine de la pensée (ZAHB, 216 sq.).

Chez les Fang du Gabon une tradition veut que l'on place une hache ou pierre de foudre entre les jambes de la parturiente pour faciliter l'accouchement (rapporté par P. Alexandre). Chez les Yakoutes (Asie centrale) *les accouchées boivent de l'eau dans laquelle on a placé des morceaux de pierre de ce genre, afin qu'elles se débarrassent facilement de l'arrière-faix. On recourt au même moyen, lors d'une obstruction des voies urinaires et intestinales (HARA, 151).*

9. Les pierres de pluie personnifient *l'esprit pétrifié des ancêtres* (LEEC, 183) ; ce sont plutôt des symboles de l'habitat des ancêtres, ou de leur permanence indéfinie dans un lieu par leur force. La pierre *fixe*, pour ainsi dire, l'âme des ancêtres, l'apaise, la retient, pour fertiliser le sol et attirer la pluie (**pierres de pluie**) ; elle est ainsi civilisatrice et en vient à représenter, avec les ancêtres, les dieux et les héros tutélaires. Des pierres et des rochers matérialisent une force spirituelle ; de là vient qu'elles soient aussi objets du culte. De jeunes mariés les invoquent pour obtenir des enfants ; des femmes se frottent à elles pour être fécondées, peut-être par les ancêtres (**pierres d'amour**) ; des marchands les enduisent d'huile pour s'assurer la prospérité ; parfois, on les redoute comme gardiennes de la mort et on les implore pour la défense du foyer et du groupe.

Les pierres de pluie, généralement d'origine météorique, elles aussi, sont considérées comme des emblèmes de la **fertilité**. On leur fait des offrandes en cas de sécheresse, ou au printemps pour assurer une bonne récolte. *L'analyse serrée des innombrables pierres de pluie fait toujours ressortir l'existence d'une théorie expliquant la capacité qu'elles ont de commander les nuages ; il s'agit soit de leur forme, qui a une certaine sympathie avec les nuages et la foudre, soit de leur origine céleste (elles seraient tombées du ciel), soit de leur appartenance aux ancêtres ; ou bien elles ont été trouvées dans l'eau ou leur forme rappelle celle des poissons, des grenouilles, des serpents ou de n'importe quel autre emblème aquatique. Jamais l'efficacité de ces pierres ne réside en elles-mêmes ; elles participent à un principe ou incarnent un symbole... Elles sont les signes d'une réalité spirituelle autre, ou les instruments d'une force sacrée dont elles ne sont que le réceptacle* (ELIT, 200).

Selon le chroniqueur Sahagun (SOUC, 228), les pierres de pluie, appelées *or de pluie* par les anciens Mexicains, étaient supposées protéger du tonnerre et guérir des *chaleurs intérieures* (fièvres). La plupart des villages bouriates possèdent leur *Pierre du ciel*, conservée dans une caissette accrochée au pilier, colonne céleste, qui est planté au milieu du village. Au printemps, ces pierres sacrées sont rituellement aspergées et on leur fait des sacrifices pour faire venir les pluies et assurer la fertilité de l'été. Agapitov voit dans cette coutume une trace de culte phallique (HARA, 110).

En Mongolie, on pense qu'on peut trouver, soit dans les montagnes, soit dans la tête d'un cerf, d'un oiseau aquatique ou d'un serpent, et parfois dans le ventre d'un bœuf, une pierre apportant le vent, la pluie, la neige et le gel (HARA, 159). Des croyances similaires existent chez d'autres peuples d'origine altaïque, tels que les Yakoutes et les Tatars de l'Altaï. En plein été, on les suspend à la crinière des chevaux pour les protéger de la sécheresse ; pour amener la pluie, on le fait tremper dans un vase d'eau froide. La même croyance existait en Perse, ce qui explique que le mot désignant cette pierre chez les Tatars soit un mot d'origine persane.

10. La Pierre Noire de Pessinonte (en Asie Mineure), qui était l'expression concrète de la **Grande Déesse** Mère, Cybèle, adorée par le peuple phrygien, fut transportée à Rome, au début du III^e siècle, en grande pompe et installée sur le Palatin. Cette Pierre Noire symbolisait l'intronisation à Rome d'une divinité orientale, première conquête mystique d'une vague qui allait déferler et emporter les plus antiques traditions de la Cité. Cette pierre représentait et exerçait toute la force invisible, mais irrésistible d'une **présence réelle**.

Chez les Omaha (Indiens de la Prairie) une pierre noire représente le tonnerre, tout comme un galet translucide est le symbole de la puissance de l'eau (ALEC, 76).

11. La pierre dressée, qu'elle soit le *linga** indien ou le *menhir** breton, est un symbole clair et universel. C'est selon des rites analogues que les Indiennes et les Bretonnes viennent chercher auprès d'elle la guérison de leur stérilité. Cette acception de la pierre est bien proche de celle des grands arbres sacrés, eux aussi phalliques. Au près des uns comme des autres, les rites de **fécondité** utilisent dans la même chaîne symbolique lunaire la pierre de foudre (*hache** néolithique) et le serpent* (voir BOUA et HENL). Le jour le plus propice aux visites, qui sont accompagnées d'offrandes de lait, de beurre, etc, à ces pierres, est en effet le Lundi, jour de la Lune ou le Vendredi, jour de Vénus.

Les femmes bretonnes, écrit J. Boulnois, *se frottent le ventre avec la poussière ramassée sur la roche du dolmen ou du menhir, mais aussi avec de l'eau qui peut être retenue dans les anfractuosités de la pierre* (BOUA, 12). Le dolmen est considéré comme l'habitation des Ancêtres, qui le fécondent. *Pour la masse des Dravidiens*, ajoute cet auteur, *la pierre, comme l'arbre ou l'eau, est un fixateur d'esprits bons ou mauvais*. D'où l'utilisation thérapeutique des pierres qui, posées sur la tête du malade, extirpent de son corps l'esprit de la fièvre. D'où aussi, la coutume dravidienne (*IBID*, 13) de jeter une pierre sur le chemin, derrière soi, en revenant d'une cérémonie funéraire, pour arrêter l'esprit du mort, s'il voulait revenir.

12. Il existe aussi des pierres percées, soit qu'on y jette une pièce de monnaie, soit qu'on y passe la main, le bras, la tête, le corps tout entier ; elles sont censées préserver des maléfices et posséder aussi des vertus fertilisantes et fécondantes. Certains ethnologues (John Marshall) pensent que l'action rituelle de passer par le trou d'une pierre impliquerait la croyance en une régénération par l'intermédiaire du principe cosmique féminin. Dans l'Orient ancien et en Australie, associée aux épreuves initiatiques, la pierre percée est un symbole vaginal.

Des pierres en forme de meule trouée se réfèrent à un symbolisme solaire, à un cycle de la délivrance par la mort et de la renaissance par la matrice.

13. La pierre plate, selon une croyance peule, représente les deux sciences : l'exotérique (face blanche), l'ésotérique (face noire). Ainsi est-elle symbole de la connaissance du monde, porte de la voie qui relie les deux pays des vivants et des nains (HAMK, 5).

14. Il existe aussi des pierres réputées sonores. La Pierre de Souveraineté ou **Lia Fail** (improprement appelée *Pierre du Destin*) est en Irlande un des talismans des Tùatha Dé Dànnan. Elle criait sous chacun des princes qui devait accéder à la **souveraineté**, et c'est parce qu'elle resta muette, quand il posa le pied sur elle, que le héros Cùchulainn la brisa. Elle était symboliquement placée à Tara, capitale de la royauté suprême (OGAC, **16**, 431-433, 436-440).

D'autres pierres étaient des instruments indispensables de la divination comme médiatrices entre Dieu et le prophète. La sibylle transportait une pierre avec elle et montait sur elle pour prophétiser. Quand Apollon travaillait à la construction du mur de Mégarée, il posait sa lyre sur une pierre ; si l'on jetait un caillou sur cette pierre, elle rendait un son musical plein d'harmonie.

15. Les pierres mises en tas revêtent aussi une valeur symbolique. Dans les cols des Andes péruviennes tout comme en Sibérie, la coutume veut que les voyageurs ajoutent une pierre à des tas qui, avec le temps, prennent des dimensions pyramidales. Jean-Paul Roux voit dans cette tradition un exemple de **l'âme collective** : *toute accumulation d'objets modestes doués d'âmes renforce, la potentialité de chacun d'eux et finit par créer une nouvelle âme extrêmement puissante. L'âme d'un caillou quelconque est faible. Mais elle s'ajoute à toutes les autres âmes d'innombrables cailloux et l'âme collective de l'amoncellement devient une grande force numineuse. On constitue cette force en amassant des pierres en certains lieux choisis et, là encore, l'âme collective et sacrée de l'obo est inséparable de l'âme sacrée du sol sur lequel on l'a dressé* (ROUF, 89).

Selon les traditions de l'Islam, au cours du Pèlerinage (**Hajj**), on doit se rendre à Mînâ, et jeter des cailloux sur les *bornes de Satan* (**Jimâr**). L'usage de jeter des pierres sur un tombeau est très répandu. La lapidation est considérée comme moyen de lutter contre la contagion mauvaise de la mort. Ce rite magique s'est islamisé : on apporte en offrande symbolique une pierre à un marabout. On a coutume de jeter une pierre sur les **tas de pierres** pour chasser les revenants, l'âme du mort, les **djinn**s. Les malades (surtout les femmes) venant demander leur guérison à un marabout, frottent la partie malade avec une pierre. Ces pierres ne doivent pas être touchées, ensuite, car le mal s'y est transféré et peut-être redonné par contamination. Ces amoncellements de pierres peuvent avoir des significations différentes : tantôt, celle de simples signes indiquant une route, un puits, etc ; tantôt un sens commémoratif, rappelant un événement. On les élève sur le théâtre d'un meurtre, ou bien au lieu où quelqu'un est mort d'une façon digne de pitié (on l'appelle **menzeh**). On élève aussi des **menzeh** sur les tombes dans les cimetières. On vient parfois prêter serment sur un tas de pierres. A l'endroit d'où l'on aperçoit des mausolées, surtout dans les lieux élevés, et spécialement dans les cols de montagnes, on trouve de petites pyramides de pierres. On en ajoute une ou deux pour l'honneur du saint, pour s'assurer un bon voyage. Certains tas représentent eux-mêmes symboliquement des tombeaux de saints.

Pour certains sociologues, il s'agit d'un sacrifice, d'une offrande aux dieux, aux génies, aux âmes des morts. Pour d'autres, comme E. Doutte, *la pierre ajoutée au tas serait le*

*symbole de l'union du croyant avec l'esprit ou le dieu du **cairn** ou tas sacré. Pour Frazer, le transfert du mal dans une pierre, ou bien dans un homme ou un animal, par l'intermédiaire d'une pierre, est une pratique magique commune à tous les primitifs du monde.*

On se débarrasse de rêves de morts en racontant ces songes à la terre, sous une pierre qui recouvre ainsi le maléfice.

Les malédictions sont souvent incarnées dans des pierres : on jette sept pierres à quelqu'un ; ou l'on érige un tas de pierres de malédiction, qu'on disperse, en souhaitant que soient de même dispersées les choses qui rendaient heureuse la personne à qui l'on veut du mal (WESR, 2, 460).

16. Les pierres précieuses sont le symbole d'une transmutation de l'opaque au translucide et, dans un sens spirituel, des ténèbres à la lumière, de l'imperfection à la perfection. C'est ainsi que la nouvelle Jérusalem* est toute revêtue de pierreries. *Ce rempart est construit en jaspe et la ville est de l'or fin comme du verre bien pur. Les assises de son rempart sont rehaussées de pierreries de toute sorte : la première assise est de jaspe, la deuxième de saphir, la troisième de calcédoine, la quatrième d'émeraude, la cinquième de sardoine, la sixième de cornaline, la septième de chrysolithe, la huitième de béryl, la neuvième de topaze, la dixième de chrysoprase, la onzième d'hyacinthe, la douzième d'améthyste. Et les douze portes* sont douze perles*... (Apocalypse, 21, 18-22).* Cela signifie que dans cet univers nouveau toutes les conditions et tous les niveaux d'existence auront subi une transmutation radicale dans le sens d'une perfection sans égale ici-bas et de nature toute lumineuse ou spirituelle.

Selon C. Léonard (*Spéculum lapidum*, Paris, 1610) l'émeraude réfrène la lascivité, augmente la mémoire ; le rubis maintient la bonne santé, préserve du poison, réconcilie ; le saphir rend pacifique, aimable et pieux ; selon J. Cardan, il protège contre les morsures de serpent et de scorpion ; selon sainte Hildegarde le diamant, tenu dans la bouche, préserve du mensonge et facilite le jeûne ; la topaze neutralise les liquides empoisonnés ; la perle est souveraine contre les maux de tête (GRIA).

En astrologie, les pierres précieuses correspondent à des métaux et des planètes :

*le Cristal correspond à l'Argent et à la Lune ;
l'Aimant au Mercure et à la planète du même nom ;
l'Améthyste, la Perle, au Cuivre et à Vénus ;
le Saphir et le Diamant à l'Or et au Soleil ;
l'Émeraude et le Jaspe au Fer et à Mars ;
la Cornaline et l'Émeraude à l'Étain et à Jupiter ;
la Turquoise et les pierres noires au Plomb et à Saturne,*

Les pierres précieuses sont utilisées dans l'Islam pour d'innombrables pratiques magiques, elles agissent comme des charmes ou des remèdes, pour assurer une possession ou pour en délivrer. Le corail, la cornaline, la nacre, l'ambre, sont considérés comme protégeant contre le mauvais œil. Vues en songe, les pierres précieuses revotent, selon un important traité iranien, le symbolisme suivant : la **cornaline** et le **rubis** sont signes de réjouissances, de prospérité ; le **corail** également ; l'**agate** est signe de respect et de fortune ; la **turquoise**, de victoire et de longévité ; l'**émeraude** et la **topaze** désignent un homme courageux, loyal et pieux, ainsi que des richesses légitimes.

On pourrait multiplier ces jeux de correspondance, qui ne s'accordent entre eux que sur un petit nombre de points. Là n'est pas l'essentiel du symbolisme. A.G.

17. Selon la tradition biblique, en raison de son caractère immuable, la pierre symbolise la sagesse. Elle est souvent associée à l'eau. Ainsi Moïse, à l'entrée et à la sortie du désert, fait jaillir une source en frappant une pierre (*Exode, 17, 6*). Or l'eau symbolise aussi la sagesse. La pierre se rapporte encore à l'idée de miel et d'huile (*Deutéronome, 32, 13 ; Psaume, 80, 17 ; Genèse, 28, 18*), Il est possible aussi de rapprocher la pierre du pain. Saint Matthieu

parle du Christ conduit par l'Esprit dans le désert, et le diable lui suggère de changer les pierres en pain.

Le terme *bêtyle**, employé à propos de la vision de Jacob, a le sens en hébreu de *maison de Dieu* (Beth-el). Le sens de Bethléem (Bethlehem), qui signifie maison de pain, est étroitement apparenté, on l'a noté, à Beth-el. Guillaume de Saint-Thierry, commentant un texte du *Cantique des Cantiques* d'après la Vulgate (2, 17), dira que Bethel signifie la maison de Dieu, c'est-à-dire la maison des *veilles*, de la vigilance ; ceux qui séjournent dans un tel lieu sont les fils de Dieu, visités par l'Esprit Saint. Cette maison est appelée la maison des *veilles*, parce que ceux qui y demeurent attendent la visite de l'Epoux.

Dans le Temple, la pierre est dite sainte, non seulement parce qu'elle a été sanctifiée par l'usage de la dédicace, mais parce qu'elle correspond à sa fonction et répond à sa situation de pierre. Elle est à sa place, dans son ordre propre : Hildegarde de Bingen décrit les vertus, apparemment peu compatibles, de la pierre, qui sont au nombre de trois, l'humidité, la palpabilité et la force ignée. La vertu d'humidité l'empêche de se dissoudre ; grâce à son caractère de palpabilité elle peut être touchée ; le feu qui est dans ses entrailles la rend chaude et lui permet d'affermir sa dureté. Hugues de Saint-Victor étudie aussi la triple propriété de la pierre, et dans un sermon sur la dédicace, il dira que les pierres représentent les fidèles *carrés et fermes* par la stabilité de la foi et la vertu de fidélité.

(Voir T. Basilide, *Essai sur la pierre dans le Voile d'Isis*, 39, 1934, pp. 93 sq. Cet article est très précieux pour l'étude de la pierre ; Gougenol des Mousseaux, *Dieu et les dieux*, Paris, 1854 ; *Expositio super Cantica Cantorum*, P.L. 180, c. 538 ; DAVS, 184, 195-197). M.M.D.

18. Pour l'Islam la pierre par excellence est la Pierre Noire de la Ka'ba, à la Mecque. On l'appelle **la main droite de Dieu (yamîn Allah)**. Le fidèle fait le serment de fidélité en posant la main sur cette pierre, ou même en y donnant un baiser. Cet acte s'appelle **istilâm** (obtention, sous entendu, du pacte). Le jour de la Résurrection, cette pierre témoignera en faveur des fidèles qui seront venus en pèlerinage (voir **noir**).

PIERRE (A FEU)

Lors de la conclusion des traités, les Romains immolaient un porc à Jupiter, en le frappant d'un coup de pierre à feu, comme garantie de leur serment et de leur bonne foi, Jupiter étant le dieu des serments (*deus fidius*). S'ils venaient à enfreindre leurs promesses, le dieu les frapperait comme ils avaient assommé le porc, avec *d'autant plus de violence qu'il avait plus de force et de puissance*. (Tite-Live, 5, 24).

La pierre à feu, ou les silex, est manifestement ici le symbole de la foudre, instrument de la vengeance divine. Elle fond sur le porc, de la main de l'homme, comme la **foudre** fondera sur le parjure, de la main de Dieu.

PIEVRE

La pieuvre, animal informe et tentaculaire, est une représentation significative des monstres qui symbolisent habituellement les esprits **infernaux**, voire l'enfer lui-même.

Le poulpe se retrouve dans l'ornementation de l'Europe du Nord, du monde celte et de la Grèce, ce qui pourrait expliquer une origine *hyperboréenne*. Il correspond au signe zodiacal du - Cancer, et s'oppose au dauphin. Cette assimilation n'est pas sans rapport avec l'aspect *infernal* de l'animal, le solstice d'été étant la *porte* des enfers* (GUES, SCHC). P.G.

PIGEON (COLOMBE*)

Le pigeon est familièrement une dupe, mais plus poétiquement un symbole de l'amour.



PIGEONS. - Livre de fables persan Kalila et Dimma. Vers 1420 - 1425 (Istamboul, Bibliothèque Sarayi).

La douceur de ses mœurs contribue à expliquer l'une et l'autre de ces interprétations. Le symbolisme de l'amour s'explique mieux par le couple de pigeons, comme on le voit à propos d'autres animaux : canard, martin-pêcheur, phénix... d'autant que, ici, le mâle couve les œufs.

Dans la Chine ancienne, selon le rythme saisonnier fondamental, qui était alternance du **yin** et du yang, l'épervier se transformait en pigeon et le pigeon en épervier, ce qui faisait du premier un symbole du printemps, sa réapparition correspondant à l'équinoxe d'avril (GRAR).

En Kabylie, ils entourent le tombeau du saint musulman, protecteur du village ; mais, *ailleurs, ils sont considérés comme des oiseaux de mauvais augure, car leur roucoulement est la plainte des âmes en peine* (SERP, 49). P.G.

PILIER

1. Osiris était souvent représenté en Egypte sous forme d'un pilier, nommé djed. Au-dessus du Dieu en forme de colonne, tenant en ses mains ramenées sur la poitrine les insignes de sa souveraineté, le sceptre* et le fouet, s'élevaient comme quatre vertèbres, elles-mêmes surmontées des cornes d'Amon et de deux uraeus* : cette construction en verticale symboliserait le passage du flux vital, souffle de vie, à travers la colonne vertébrale. Le serpent de feu qui coiffe l'ensemble rappellerait la Kundalini de l'hindouisme. Le pilier est ici le canal, plutôt que le support, de la vie divine ; il sert à *réchauffer et à recouvrir de la chaleur d'Isis*. D'autres interprétations voient en lui : *la stabilité, la durée de l'âme, le fluide magique qui est l'épine dorsale d'Osiris* (CHAM, 46, 74). Mais on retrouve toujours cette idée que le pilier est la voie de communication du principe lumineux et vivifiant de la divinité ; c'est par lui que passe la puissance magique du feu vital.

2. L'Egypte connaît aussi des ensembles de figures superposées, comme en Afrique noire, et en Asie, qui composent une sorte de pilier cosmique. Par exemple dans un papyrus d'Anhaï (reproduit dans CHAM, 133) on aperçoit le dieu des Eaux Primordiales, Noun, sortant de l'abîme, portant sur les deux mains levées au-dessus de sa tête une barque solaire ; au milieu de celle-ci, Khepra le scarabée-soleil est entouré de sept dieux ; Khepra, debout, soutient de ses deux pattes avant levées au-dessus de sa tête un disque de couleur ocre, qui symbolise l'univers, et notamment le monde inférieur ; du haut de l'image, deux personnages, la tête en bas, semblent descendre du ciel vers la terre. Ainsi sont liés les trois niveaux du cosmos dans une architecture à prédominance verticale, exprimant un mouvement ascendant et descendant, qui pourrait symboliser l'évolution et l'involution de l'être manifesté.

3. Le pilier est également un symbole fondamental de la cosmogonie celtique (**colonne*** et **axe***), si l'on en juge par les quelques traces que l'on possède de la conception des *piliers* qui soutiennent le monde. Mais le terme est surtout utilisé dans des **métaphores** laudatives s'appliquant à des guerriers comme Cùchulainn, qui sont surnommés les piliers (**coirthe**) de la bataille. Ce peut être aussi une désignation des monuments mégalithiques (menhirs). *Bataille de la plaine des Piliers* est la traduction littérale du titre du principal récit mythologique irlandais. Du reste, pour mourir debout, Cùchulainn s'attache avec sa ceinture à un *pilier*. Les poètes (**file**) s'attachent eux aussi à des *piliers* pour assister à la première Bataille de Mag Tured contre les Fir Bolg. Le vengeur de Cùchulainn, Conall Cernach, coupe la tête du meurtrier Lugaid et la pose sur un pilier. La tête, oubliée, fait fondre la pierre et reste encastrée dans le pilier. Dans le récit de la *Razzia des Vaches de Cooley*, il est question de douze têtes coupées que Cùchulainn place chacune au sommet d'un pilier (menhir), avec celle du chef, treizième, au milieu, suivant un schéma qui est celui de la *principale idole* d'Irlande, Cromm Cruaich, entourée de douze pierres de moins grande taille. Pilier central, centre du monde, source et canal de l'existence (OGAC, 28, 350 ; - WINI, 5, 418). L.G.

4. Des rituels australiens décrivent des mythes d'origine, d'après lesquels un poteau, ou pilier, est l'axe et le centre autour duquel s'organise le monde. Le pilier brisé, c'est la fin du monde, la montée de l'angoisse, le retour au chaos primitif. Le pilier symbolise le principe

organisateur de la société. *Cet exemple illustre admirablement à la fois la fonction cosmologique du poteau rituel et son rôle sotériologique : car, d'une part, le poteau rituel reproduit celui qu'a utilisé Numbakula pour cosmiser le Monde et, d'autre part, c'est grâce à lui que les Achilpa estiment pouvoir communiquer avec le domaine céleste. Or, l'existence humaine n'est possible que grâce à cette communication permanente avec le ciel. Le monde des Achilpa ne devient réellement leur monde que dans la mesure où il reproduit le Cosmos organisé et sanctifié par Numbakula. On ne peut pas vivre sans un axe vertical qui assure l'ouverture vers le transcendant et en même temps, rend possible l'orientation : en d'autres termes, on ne peut pas vivre dans le Chaos. Une fois rompu le contact avec le transcendant et désarticulé le système d'orientation*, l'existence dans le monde n'est plus possible — et les Achilpa se laissent mourir (SOUN, 476).*

5. Dans l'ensemble, la symbolique du pilier se rattache à celles de l'axe du monde, de l'arbre et de la colonne. Il exprime la relation entre les divers niveaux de l'univers et du moi, un lieu de passage entre eux de l'énergie cosmique, vitale ou spirituelle, et un foyer d'irradiation de cette énergie.

PILON



PILON. - pilon de pierre sculpté. Art de la Papouasie non daté.

Le pilon figure à divers titres dans l'iconographie hindoue, et avec des significations différentes. Entre les mains de **Balarâma**, il est associé à la charrue, instrument de la maîtrise de la terre ; dans celle de **Samskarsana**, il est un symbole de la mort ; dans celle de **Ghantâkarma**, il possède un rôle de discrimination — car le pilon sépare le grain de riz de la balle — ; **Ghantâkarma** est censé éloigner les maladies ; il est le *destructeur de la mort*.

Le mouvement vertical de va-et-vient du pilon se fait selon la direction de l'Axe du monde. Mgr Devoucoux le rapproche de ce fait de la partie verticale de la Croix, avec le sens d'union *des choses célestes aux choses terrestres*.

Le pilon relève aussi d'un symbolisme phallique, ce qui n'est pas sans rapport avec la forme et la signification du linga* ; ce que certaines légendes cambodgiennes, par exemple, expriment de façon parfaitement obscène (DEVA, MALA, PORA).

On conte, en Birmanie, que le pilon, qui a écrasé des épices pendant toute une vie de femme, est tellement imprégné d'odeur qu'il réveille les morts, rajeunit les vieux, rend les jeunes immortels. La Lune le dérobe pour conserver une éternelle jeunesse ; mais le chien la poursuit et lui fait lâcher prise (l'éclipsé) ; aussi la Lune vieillit-elle et doit-elle mourir chaque mois.

L'allégorie sexuelle pilon-mortier* est souvent utilisée dans les Veda :

*Va, ô Indra, là où l'on bande le pilon,
comme les rênes pour diriger le cheval,
et engloutis les soma qu'on broie dans le mortier !*

PIN

1. Le pin est très généralement, en Extrême-Orient, un symbole d'immortalité, ce qu'expliquent à la fois la persistance du feuillage et l'incorruptibilité de la résine.

Les immortels taoïstes se nourrissent des graines, des aiguilles et de la résine. Cette nourriture les dispense de toute autre, elle rend le corps léger et capable de voler. La résine de pin, si elle s'écoule le long du tronc et pénètre dans le sol, produit, au bout de mille ans, une sorte de champignon merveilleux, le **fou-ling**, qui procure lui-même l'immortalité. Les fleurs des pins du Ciel de la Pureté de Jade donnent *l'éclat de l'or à qui les mange* (Maspero).

C'est un symbolisme de même nature qui fait choisir, au Japon, le pin et le **hinoki** (cyprès) pour la construction des temples de Shinto et la confection des instruments rituels. Même idée encore : dans les sociétés secrètes chinoises, le pin (associé au cyprès) est figuré à la porte de la *Cité des Saules*, ou du *Cercle du ciel et de la terre*, séjours d'immortalité. Près des autels de la Terre, rapporte Confucius, *les Hia plantaient des pins et les Yin des cyprès*. (Entretiens, 3).

Le pin apparaît, dans l'art, comme un symbole de puissance vitale ; dans la vie courante japonaise, comme un signe de bon augure ; dans la littérature, par suite d'un calembour, il évoque l'attente. Deux pins rappellent la légende de Takasago et symbolisent l'amour, la fidélité conjugale.

Dans l'iconographie occidentale, la pomme de pin est parfois figurée entre deux coqs qui se la disputent ; ce qu'on ne peut manquer de rapprocher des deux dragons se disputant la perle : c'est le symbole de la **vérité manifestée** (DEVA, KALL, MAST, OGRJ, SCHL, STEJ, DUSC).
P.G.

2. En Chine, le pin se trouve souvent associé aux autres symboles de longévité ; il forme une triade avec le champignon et la grue, ou bien avec le bambou et le prunier. Les Chinois, pour qui le bonheur suprême est de vivre longtemps, se figurent peut-être qu'en associant ces symboles leur pouvoir en sera d'autant plus renforcé. Pour eux, argent, honneurs, amour, enfants, ne se conçoivent comme vraiment agréables que s'ils sont assurés d'avoir le temps pour en profiter.

Au Japon, le pin (matsu) est encore le symbole d'une **force inébranlable** forgée tout au long d'une vie de difficiles combats quotidiens ; symbole aussi des hommes qui ont su conserver intactes leurs pensées, malgré les critiques qui les entouraient, parce que le pin lui-même sort vainqueur des assauts du vent et de la tempête. Durant la semaine des fêtes du Nouvel An, les Japonais placent de chaque côté de l'entrée de leur maison deux pins, sensiblement de même grandeur. C'est une tradition shintoïste qui veut que les divinités (Kami) vivent dans les branches des arbres. Le pin étant un arbre à feuillage permanent a été préféré à tous les autres. Ils sont ainsi placés à l'entrée de la maison pour y attirer les kami et leurs bienfaits. Ils sont souvent entourés d'un *shimenawa*. Il y a une poésie japonaise très connue là-bas, drôle et ironique, sur ces pins jumeaux :

*Les kadomatsu sont des étapes
bornant chaque li (unité de longueur = env. une lieue)
sur la route de l'au-delà '
Joie et tristesse à la fois !*

3. La pomme de pin est souvent tenue à la main par Dionysos, comme un sceptre : elle exprime, comme le lierre*, la **permanence de la vie végétative** ; elle y ajoute cette nuance qu'elle signifie aussi une sorte de supériorité du dieu sur la nature considérée dans ses forces élémentaires et enivrantes. Il représente l'exaltation de la puissance vitale et la glorification de la fécondité. Les Orphiques vouaient à Dionysos un culte à mystères, selon lequel le dieu mourait dévoré par les Titans, puis ressuscitait : symbole de **l'éternel retour** de la végétation, et en général de la vie. A Delphes, aussi, il apparaissait durant trois mois, régnant sur le sanctuaire, et disparaissait le reste de l'année. Les historiens y voient un

mythe de religion agraire. Le pin était aussi consacré à Cybèle, déesse de la fécondité. Il serait la métamorphose d'une nymphe, que le dieu Pan aurait aimée. La pomme de pin symbolise cette immortalité de la vie végétative et animale.

4. Le culte de Cybèle à Rome, *ce grand drame mystique* (Franz Cûmont), qui n'est pas sans rappeler les cérémonies du culte isiaque, mettait en effet le pin k l'honneur : *un pin était abattu et transporté dans le temple du Palatin par une confrérie qui devait à cette fonction son nom de dendrophores (porte-arbres). Ce pin, enveloppé, comme un cadavre, de bandelettes de laine et enguirlandé de violâtes, figurait Attis mort (l'époux de la déesse) : celui-ci n'était primitivement que l'esprit des plantes et un très ancien rite des campagnards phrygiens se perpétuait, à côté du palais des Césars, dans les honneurs rendus à cet arbre de mars. Le lendemain était un jour de tristesse où les fidèles jeûnaient et se lamentaient auprès du corps du dieu... Veillée mystérieuse... résurrection attendue... On passait alors brusquement des cris de désespoir à une jubilation délirante... Avec le renouveau de la nature, Attis s'éveillait de son long sommeil de mort et, en des réjouissances déréglées, des mascarades pétulantes, des banquets plantureux, on donnait libre cours à la joie provoquée par son retour à la vie. Le pin symbolisait le corps du dieu mort et ressuscité, image lui-même dans les cultes de Cybèle de l'alternance des saisons**. (BEAG, 253)

PIVERT

(Pic-vert)

1. Pour les Indiens de la Prairie, en Amérique du Nord, *le pivert détourne les désastres que sont la tempête et la foudre*. D'où l'emploi des plumes de pivert dans certaines cérémonies rituelles (ALEC, 137).

2. Pour les Indiens Pawnee (FLEH), c'est un symbole de sécurité, assurant la perpétuation de l'espèce. Dans un récit mythique de cette tribu, le pivert se dispute avec la dinde le titre de protecteur de l'espèce humaine. La dinde argue de sa prolificité : *nul ne donne plus d'œufs que moi*. Mais le pivert l'emporte au nom de la sécurité *qui peut seule assurer la continuité de la vie. J'ai moins d'œufs que toi, dit-il, mais mon nid étant inaccessible, dans le creux d'un grand chêne, il en sort des oiseaux qui sont assurés de mourir tous de vieillesse*. Le pivert est avisé et soigneux.

3. Pour les Negrito Semang, c'est un oiseau sacré, héros bienfaiteur, qui apporta le feu aux premiers hommes (SCHP, 174).

4. Dans les traditions grecques et romaines, la vue et le bruit du pivert étaient de bon présage pour les chasseurs. Il était aussi la métamorphose du roi Ficus, célèbre pour ses dons de divination. Le pic-vert était honoré comme oiseau-prophète. Il guidait les voyageurs sur les routes.

5. Et c'est lui qui volait vers la caverne de Remus et de Romulus, quand ils étaient petits, pour leur porter leur nourriture. Il était l'oiseau sacre de Mars.

6. D'après toutes ces traditions, le pivert apparaît comme un symbole de protection et de sécurité. *Le pic-vert est sans doute un symbole de ré-enfantement, du fait qu'il creuse des trous dans les arbres. C'est la rentrée dans la mère que figure cet oiseau secourable, image libératrice de la pensée, désir' né de l'introversion* (JUNG, 334-335).

PIVOINE

La pivoine est en Chine un symbole de richesse et d'honneur, en raison du port de la fleur et de sa couleur rouge*. Son nom, **meoutan**, renferme le mot **tan** (cinabre*), drogue d'immortalité qui la fait associer au phénix (DURV).

Par suite d'une déformation facile, à partir du langage : *rougir comme une pivoine*, on a fait abusivement de cette fleu le symbole de la honte.

Elle fut naguère une plante médicinale et fit naître beaucoup de superstitions, rapportées par Théophraste et répandues jusqu'à nos jours.

PLACENTA

Symbolise les eaux primordiales et la terre, où la vie prit naissance et se développa. Chez les Maori, le même mot **whenna** signifie *terre et placenta* (ELIT).

PLAINE

1. La plaine est le symbole de l'espace, de l'illimité terrestre, mais avec toutes les significations de l'horizontale, par opposition à la verticale*. Transposé en plaines du ciel, le mot indique l'immensité infinie, dans laquelle les dieux ouraniens circulent et où les psychopompes entraînent les âmes après la mort. Mithra est souvent appelé *Seigneur des plaines*.

2. Dans la conception celtique du monde, la plaine est une désignation spécifique de **l'Autre Monde** : **Mag Meld** *plaine des plaisirs* (à côté de **tir** *pays*). Mais le nom est très souvent appliqué ou re porté à ce substitut du *paradis terrestre* qu'est l'Irlande, dont un des noms périphrastiques est Mag Fàil *plaine de Fàl* (**Fàl** étant une désignation métaphorique de la souveraineté). Une personnification de la *plaine* est la déesse **Mâcha (magnosia-Macha)** qui a donné son nom à la capitale antique de l'Ulster, **Emain Mâcha**. Elle symbolise ainsi la **souveraineté guerrière** et la plaine semble avoir été **le pays** idéal dans lequel les humains peuvent habiter, par opposition à la montagne, réservée aux personnages divins. Un des travaux imposés à une divinité, en échange d'un service rendu ou d'une prestation quelconque, consiste quelquefois à défricher une ou plusieurs plaines. C'est par exemple ce que le roi Eochaid Airem impose au dieu Midir, sur qui il vient de gagner une partie d'échecs : le dieu s'exécute d'assez mauvaise grâce ; Talltiu, la déesse, se voit imposer la même tâche. Elle en vient à bout, mais meurt d'épuisement. En souvenir d'elle, son nom est donné à la plaine et c'est parce qu'il y a poussé du trèfle que cette plante est l'emblème de l'Irlande. Les **Meldi** gaulois (auj. Meaux) ont pu être dénommés ainsi *les doux* par référence à une conception religieuse comparable au **Mag Meld** irlandais (OGAC, 17, 393-410. J.-B. Arthurs, *Mâcha and Armagh*, in *Bulletin of the Ulster Place-Name Society* 1, Belfast 1952-1953, p. 25-29).

3. La *plaine de la Joie* était aussi une *terre de la jeunesse* : c'est le séjour élyséen, où les siècles sont des minutes, où les habitants ne vieillissent plus, où les prés sont couverts de fleurs éternelles. Les champs* paradisiaques, Champs-Élysées des Grecs, Champs de lalou des Egyptiens, sont des plaines aux merveilleuses félicités.

PLANCHE

Si l'image générale de la planche tient à sa faible épaisseur, le langage figuré consacre l'usage de la *planche de salut*, comme celui de la *planche pourrie*. La planche symbolise ici la force, l'abri, la protection, mais seulement comme un instrument ; aussi est-ce un moyen faillible, dont il ne faut se servir qu'à bon escient : il peut être pourri.

La Maçonnerie utilise, quant à elle, la *planche à tracer* qu'elle rapporte au grade de Maître, le tracé étant celui du plan directeur de la *construction*. L'expression s'entend d'ailleurs, à la limite, de toute écriture tracée sur un papier. La planche à tracer symbolique comporte deux signes graphiques qui donnent la clef de l'alphabet maçonnique, mais qui ont aussi la particularité de constituer : a) la division du carré non tracé en un *carré magique* analogue au la- **chou** chinois ; b) la division du carré non tracé par la croix des diagonales en quatre zones *orientées*. Ils figurent en outre le développement dans le plan : a) de la *Pierre cubique* ; b) de la *pointe*, ou pyramide triangulaire qui la surmonte dans le tableau d'Apprenti. Ce schéma apparaît donc bien comme celui d'un plan directeur qui trace la voie vers la réalisation spirituelle (BOUM). P.G.

PLANÈTE

Chacune des planètes est étudiée, du point de vue de la symbolique, sous son nom propre.

1. Le symbolisme des planètes dérive d'un parallélisme imaginé dès la plus haute antiquité entre l'ordre céleste et l'ordre terrestre ou humain, suivant lequel des relations particulières existeraient entre le cours des astres et la destinée des hommes, Cette croyance suppose un double mouvement de pensée : une première projection dans les rapports entre les planètes d'un système de rapports analogue à ceux qui existent entre les humains, ou à l'intérieur de chaque homme ; et, en retour, une projection sur le comportement humain des phénomènes observés dans l'évolution relative des astres. Chacun d'eux exerce une influence sur les vivants de la terre ; ils sont dotés d'un certain pouvoir sur les mortels. Aux sept planètes correspondent les sept cieus, les sept jours de la semaine, les sept directions de l'espace, les sept états ou opérations de l'âme, les sept vertus théologiques et morales, les sept dons du Saint Esprit, les sept métaux, les sept phases du Grand Œuvre, etc. La symbolique planétaire, quasi inépuisable, marque la croyance en une symbiose de la terre et du ciel, animée par une constante interaction entre les trois niveaux du cosmos.

2. La Kabbale, qui se caractérise par une recherche de correspondances entre toutes les parties de l'univers et toutes les traditions humaines, a établi une corrélation entre les sphères, dites planètes au sens ancien, les anges, leur fonction cosmique, les points de l'espace et les opérations de l'esprit :

Le Soleil	= Michel	= éclairer le monde.	Zénith* : volonté
La Lune	= Gabriel	= donner la force de L'espoir et des rêves.	nadir* : imagination
Mercure	= Raphaël	= civiliser	Centre* : mouvement et intuition
Vénus	= Amaël	= aimer	Ouest : amour et relation
Mars	= Samaël	= détruire	Sud : action et destruction
Jupiter	= Zachariel	= organiser	Est : jugement et direction
Saturne	= Oriphel	= surveiller	Nord : patience et persévérance
La tradition chrétienne n'a pas suivi cette astrologie angélique et fonctionnelle (voir Anges*).			

PLANTAIN

Dans la Chine ancienne, le plantain était considéré comme un symbole de **fécondité**, sans doute en raison du grand nombre de ses graines. La cueillette du plantain était censée favoriser les grossesses.

Dans le langage traditionnel de l'Inde, la *pulpe du plantain* est l'expression d'une **délicatesse** extrême : on lui compare notamment la **Kundalini** endormie dans le *centre-racine* (GRAD).
P.G.

PLANTE (HERBE*, VEGETATION*)

1. La plante symbolise l'énergie solaire condensée et manifestée. Les plantes captent les forces ignées de la terre et reçoivent l'énergie solaire. **Elles** accumulent cette puissance ; d'où leurs propriétés guérisseuses ou vénéneuses et leur emploi dans la magie.

En rapport avec le principe vital mâle, elles signifient la croissance, au **sens** du Psaume **144, 12. Nos fils seront comme des plantes qui croissent dans leur jeunesse,**

Les plantes portent leur semence. Certaines, telle l'hysope, exercent un rôle purificateur.

2. Les plantes symbolisent aussi la manifestation de l'énergie en ses formes diverses, comme la décomposition du spectre solaire en couleurs variées. En tant que manifestation de la vie, elles sont inséparables de l'eau, tout autant que du soleil.

*Les liens unissant les deux symboles des eaux et des plantes sont faciles à comprendre. Les eaux sont porteuses de germes, de tous les germes. Les plantes — rhizomes, arbustes, fleurs de lotus — expriment la **manifestation** du Cosmos, **l'apparition des formes**. Il est remarquable que les images cosmiques soient représentées dans l'Inde comme émergeant de la fleur de lotus. Le rhizome à fleurs symbolise l'actualisation de la création, le fait de s'établir fermement au-dessus des eaux... Ce qu'exprime le symbole Lotus* (ou Rhizome)*

sortant des eaux (ou d'un emblème aquatique) est la procession cosmique elle-même. Les eaux y représentent le non-manifeste, les germes, les latences ; le symbole floral représente la manifestation, la création cosmique (COOH). La plante, premier degré de la vie, symbolise surtout la naissance perpétuelle, le flux incessant de la vie.

3. Dans la tradition védique, si les plantes ont des vertus médicinales, c'est qu'elles sont elles-mêmes des dons du ciel et les racines de la vie. On les invoque comme des divinités :

*A l'origine étaient les eaux
et les Plantes du Ciel :
c'est elles qui ont aboli
de tous les membres le mal né du péché
...les Plantes
qui appartiennent à tous les Dieux,
les redoutables,
celles qui donnent la vie aux hommes.
Avec la puissance qui est vôtre,
ô Plantes puissantes,
et la force et la vigueur,
délivrez cet homme de ce mal!...
Qu'elles accourent les savantes,
alliées de ma parole !..,
Puissent les plantes aux mille feuillages
me délivrer de la mort, de l'angoisse ! (Atharva 8-7 in VEDV, 177-178).*

PLÉIADES

1. Petite constellation composée de sept étoiles dont la principale est Alcyone (3^e grandeur) dont le nom signifie **la paix**, et que plusieurs astronomes anciens et modernes ont considérée comme le soleil central de notre galaxie. Il est curieux de noter que les Babyloniens l'appelaient **Temennu, la Pierre Fondamentale** ; les Arabes, **Al Wasat, le Centre** ; et les Hindous, **Amba, la Mère**. Quant à l'amas stellaire des Pléiades, les Assyriens le nommaient **Kimtu, la Famille**, et les Hébreux et les Arabes, **Kimah, le tas** chez les premiers et le sceau chez les seconds, tandis que les Grecs le symbolisaient par sept jeunes filles ou sept colombes d'Aphrodite. Ils lui attribuaient une influence astrologique néfaste. Selon les Hindous, les Pléiades, sous le nom de **Krittikas**, sont les nourrices de **Karttikeya**, dieu de la guerre, identique à Mars ; ce qui explique l'attribution par les astrologues de la nature martienne à cette constellation. Il est à signaler que, comme pour les anciens Grecs, les Pléiades sont pour les aborigènes d'Australie les jeunes filles sacrées, jouant dans un corrobori ; pour les Indiens de l'Amérique du Nord, des danseuses sacrées ; pour les Lapons, un groupe de vierges.

Il semble que l'importance astrologique des Pléiades s'explique principalement par le fait qu'à l'époque lointaine du 3^e millénaire cet astérisme marquait le printemps. Le nom de la première demeure (ou division, **sieou**) du Zodiaque lunaire chinois est celui des Pléiades — Mao. En Polynésie, comme au Pérou, l'année commençait le jour où cette constellation réapparaissait pour la première fois au-dessus de l'horizon. Dans ces deux régions, comme dans la Grèce antique, elle est encore considérée comme patronne de l'agriculture. A.V.

2. La constellation des Pléiades jouait un rôle de premier plan dans le système cosmogonico-religieux des Incas. Divinisées pour leur lien avec le cycle agraire, elles étaient honorées en juin, à leur apparition qui coïncidait avec l'année nouvelle, par des sacrifices humains, où des victimes volontaires se jetaient dans un précipice. Elles étaient considérées comme les gardiennes des moissons, les *maîtresses de la maturité des fruits, qui veillaient sur le maïs pour qu'il ne se dessèche pas. Elles étaient, d'autre part, les divinités protectrices contre les maladies et spécialement le paludisme*. Toujours dans l'ancien Pérou, le père Francisco de Avila note que les Yunca observaient soigneusement l'apparition de cette

constellation : *si les étoiles apparaissent un peu grandes, ils en concluent que l'année sera prospère ; si au contraire elles sont petites, c'est un signe de disette* (AVIH).

2. Pour les peuples turcs d'Asie Centrale, l'apparition des Pléiades est annonciatrice de l'hiver. Une croyance similaire a existé en Europe et en Laponie. Les Yakoutes et de nombreux autres peuples altaïques disent qu'au milieu de la constellation se trouve un trou, perçant la voûte du ciel ; c'est par ce trou que vient le froid (HARA, 129).

3. Les Mandjias, peuple du Soudan oriental, plaçaient dans les Pléiades le séjour des jolies femmes après leur mort ; selon d'autres aspects de leur mythologie, elles représentent des jeunes filles vierges, convoitées par le héros civilisateur Seto (l'araignée* mygale) représenté dans le ciel par la constellation d'Orion (TEGH, 110-111). A.G.

PLIAGES

Goheï est la prononciation japonaise du caractère chinois et **mitegura** est le mot proprement japonais qui désigne des pliages ésotériques du papier.



PLIAGE. - Pliage de papier a des fins d'entrainement spirituel. Modèles populaire Otsukaï-dragon. Art japonais.

Ces pliages rituels, peut-être magiques, sont à la fois une offrande symbolique et le signe de la présence du kami (divinité) dans le sanctuaire. Il y a vingt façons de plier ce papier, ayant chacune des significations symboliques et ésotériques.

Près des temples, on voit des montagnes de ces pliages, qui rappellent les cierges allumés dans les sanctuaires chrétiens.

PLOMB

Symbole de la lourdeur et de l'individualité inentamable. *Métal pesant, il est traditionnellement attribué au dieu séparateur, Saturne (la délimitation). C'est ainsi que, pour la transmutation du plomb en or, les alchimistes cherchaient symboliquement à se détacher des limitations individuelles, pour atteindre les valeurs collectives et universelles* (VIRI, 175).

Selon Paracelse, au contraire, le plomb serait *l'eau de tous les métaux...* Si les alchimistes connaissaient ce que contient Saturne, ils abandonneraient toute autre matière pour ne travailler que sur celle-là (PERD, 390). Ce serait *la matière de l'œuvre parvenue au noir* ; le plomb blanc s'identifiait au mercure hermétique. Il symboliserait la matière, en tant qu'elle est imprégnée de force spirituelle, et la possibilité des transmutations des propriétés d'un corps en celles d'un autre, ainsi que des propriétés générales de la matière en qualités de l'esprit. Le plomb symbolise la base la plus modeste d'où puisse partir une évolution transformante.

PLUIE

1. La pluie est universellement considérée comme le symbole des influences célestes reçues par la terre. C'est un fait d'évidence qu'elle est l'agent fécondateur du sol, lequel en obtient la fertilité. D'où les innombrables rites agraires en vue de déclencher la pluie : exposition au soleil, appel de l'orage par la forge, *monts de sable* cambodgiens, danses diverses. Mais cette fertilité s'étend à d'autres domaines que celui du sol : **Indra**, divinité de la foudre, donne la pluie aux champs, mais féconde aussi les animaux et les femmes. Ce qui

descend du ciel en terre, c'est aussi la fertilité de l'esprit, la lumière, les influences spirituelles.

La pluie, dit le **Yi-King**, est originaire du principe **k'ïen**, le principe actif, céleste, dont toute la manifestation tire son existence. Le **Risâlat** d'Ibn al-Walîd fait de la pluie céleste, des *Eaux supérieures*, l'équivalent cosmologique du semen. ... *Que les nuées fassent pleuvoir (la justice, ou la victoire). Que la terre s'entrouvre pour que mûrisse le salut !* lit-on en *Isaïe 45, 8*. Le caractère **ling** qui, dans le *Tao-te-king* (ch. 39), désigne les influences célestes, se compose du caractère **wou**, désignant les incantations magiques et, de trois bouches ouvertes, recevant la pluie du ciel : c'est bien l'expression des rites évoqués plus haut, mais dont l'effet est du domaine de l'intellect. *Dieu envoie son ange avec chaque goutte de pluie*, disent les ésotéristes de l'Islam. Outre le sens particulier qu'ils attribuent à cette formule, on ne peut manquer de prêter attention à son symbolisme littéral, et de la rapprocher du fait que, selon la doctrine hindoue, les êtres subtils descendent de la lune en terre dissous dans les gouttes de pluie. Cette pluie lunaire comporte aussi le symbolisme habituel de la fertilité, de la revivification. La pluie est la grâce, et aussi la sagesse : *La Sagesse suprême, enseigne le maître Houei-nêng, immanente à la nature propre de chacun, peut être comparée à la pluie...*

Si le symbolisme de la pluie est généralement très proche de celui de la rosée, on notera qu'ils s'opposent parfois en Chine, où l'influence de la pluie est de nature **yin**, celle de la rosée de nature **yang**. L'une et l'autre sont pourtant d'origine lunaire. Cependant, que leurs effets soient concertés, c'est un signe de l'harmonie du monde (CORT, DANA, ELIM, GRAP, GUET, GUES, HOUD, LIOT, PORA). P.G.

2. La pluie venue du ciel fertilise la terre et c'est ce que met en lumière la légende grecque de Danaé. Enfermée par son père en une chambre souterraine de bronze pour qu'elle ne risque pas d'avoir d'enfant, elle reçut la visite de Zeus, sous la forme d'une pluie d'or qui pénétra par une fente du toit et dont elle se laissa imprégner. Symbolisme sexuel de la pluie considérée comme sperme et symbolisme agraire de la végétation, qui a besoin de pluie pour s'épanouir, se rejoignent ici étroitement. Le mythe rappelle également les couples lumières-ténèbres, ciel-enfer, or-bronze, qui évoquent l'union des contraires, origine de la manifestation et de la fécondité.

3. Selon les traditions amérindiennes, la pluie est la *semence du dieu de l'orage* (eut, 90). Dans la hiérogamie Ciel-Terre, la pluie est le sperme fécondant. Cette valeur symbolique lui est attribuée dans toutes les civilisations agraires.

Dans les langues Maya-Quiche, eau, pluie et végétation sont des termes équivalents qui se traduisent par le même mot (CIRP, 92),

Elle peut être considérée comme sperme ou semence, mais aussi comme sang ; d'où l'origine des sacrifices humains, rites de fécondation caractéristiques des civilisations agraires.

Itzanam, dieu agraire de la théogonie maya, proclame : *Je suis la substance du ciel, la rosée des nuages* (GIRP, 93).

Dans les langues Maya-Quiche le mot **Quic** signifie à la fois : sang, résine, sève, ainsi que toute excrétion liquide, humaine ou animale qui s'assimile à la pluie (GIRP, 107).

Chez les Aztèques, **Tlaloc**, Dieu de la Pluie, est aussi le dieu de la foudre* et de l'éclair, *pluie de feu*. On sait que l'éclair, comme la pluie, a valeur de semence céleste. Le ciel de **Tlaloc** — Tlalocan — est la demeure des noyés et des foudroyés (H. Lehmann. *Symbolisme cosmique et monuments religieux*, Paris, 1953). Tlaloc est représenté les yeux et la bouche entourés d'anneaux, faits du corps de deux serpents. Ces serpents représentent à la fois l'éclair et l'eau (SOUM).

Chez les Incas, du Pérou, la pluie est jetée sur la terre par le Dieu du tonnerre Il **lapa**, qui la puise dans la Voie Lactée, grand fleuve du ciel (LECH).

L'association symbolique Lune — Eaux — Premières Pluies — Purifications apparaît clairement dans les cérémonies célébrées chez les Incas à l'occasion de la fête de la Lune (Coya Raïmi, du 22 septembre au 22 octobre). Ce mois marquant la fin de la saison sèche, les étrangers, les malades et les chiens étaient chassés de la ville de Cuzco, avant que commencent les cérémonies pour appeler les premières pluies (MEAA).

En Inde, on dit de la femme féconde qu'elle est **la pluie**, c'est-à-dire la source de toute prospérité (BOUA).

4. La pluie, fille des nuées et de l'orage, réunit les symboles du feu (éclair) et de l'eau. Aussi présente-t-elle cette double signification de fertilisation spirituelle et matérielle. Le **Chandogya Upanishad** exprime parfaitement le rôle de la pluie (VEDV, 400). Tombant du ciel, elle exprime aussi une faveur des dieux, à double sens également, spirituel et matériel. Le **Rig Véda** manifeste ces multiples aspects de la pluie :

*Celui que vous favorisez, ô Mitra et Varuna,
la pluie du ciel le gonfle de son miel*...
Nous implorons de vous la pluie, le don, l'immortalité...
O Souverains, arrosez-nous avec le lait* du ciel !...
Ils font pleuvoir le ciel, vermeil, immaculé.*

PLUME

1. La fonction symbolique de la plume est liée, dans le chamanisme, aux rituels d'ascension céleste et donc de clairvoyance et de divination.

D'autre part, dans de nombreuses civilisations, la plume est associée à un symbolisme lunaire et représente la croissance de la végétation. Ainsi, apparaît-elle chez les Méso-Américains (Azèques et Maya), en tant qu'homologue des cheveux*, de l'herbe*, de la pluie*. De même chez les Iroquois où, lors de la Grande Danse des Plumes, des actions de grâce se répètent à l'infini pour remercier le *Bon Jumeau* de tout ce qui a poussé au bénéfice des hommes : *les fruits et l'eau, les animaux et les arbres, le soleil et les ceps de vigne, l'obscurité et la lune, les étoiles et les dispensateurs de vie (maïs, haricots et courges appelées les 3 sœurs divines, (KRIE, 128 ; MULR., 268).*

2. Cette double symbolique de la plume, force ascensionnelle et croissance végétale, se retrouve dans l'utilisation par les Indiens Zuni (Pueblo), lors des fêtes des Solstices, de *bâtons à prière* se terminant, à leur extrémité supérieure, par de grands bouquets de plume. Ces bâtons* sont plantés dans les champs de maïs, ou dans la vase des fleuves, et dans tous les lieux sacrés avoisinant le sommet des montagnes ou les sources, en offrande aux ancêtres, au Soleil et à la Lune. *Le mouvement de palme des bouquets de plumes de ces bâtonnets*, précise Muller (MULR., 281), *fait monter les prières vers les dieux*, c'est-à-dire vers le ciel. Le chef Hopi (Pueblo) Don C. Talayesva, dans son autobiographie (TALS, 24) décrit ainsi la première offrande de plumes votives à laquelle il assiste, enfant, à l'occasion de l'importante fête du solstice d'hiver : *au lever du soleil ma mère m'a mené au bord de la mesa (plateau) avec tous les autres, déposer des plumes votives sur les autels ; ces sacrifices portaient des messages aux dieux pour obtenir leur protection. Les gens mettaient des plumes au plafond de leur maison et dans toutes les Kivas (temples) ; ils attachaient des plumes aux échelles pour empêcher les accidents, aux queues des ânes pour les rendre forts, aux chèvres, moutons, chiens et chars pour les rendre fertiles, aux poulaillers pour avoir des œufs. Ce même jour, ajoute-t-il, était celui où les mères pouvaient couper les cheveux de leurs enfants en s'exposant le moins au pouvoir des esprits maléfiques. Cet exemple confirme clairement l'association plumes-cheveux-fertilité, liée au symbolisme ascensionnel, car c'est du ciel où montent les plumes et les prières que descendra la pluie fertilisante.*

3. Commentant des mythes d'Australie et de Nouvelle-Guinée, L. Lévy-Bruhl précise (LEVM, 238). *Les plumes sont une appartenance de l'oiseau, sa peau, son corps ; elles sont*

ainsi l'oiseau lui-même. S'en revêtir, en sucer ou en avaler une, c'est donc participer à l'oiseau et, si l'on possède le pouvoir magique nécessaire, un moyen assuré de se transformer en lui... Pour les mêmes raisons les plumes ont une vertu magique particulière. On en garnit les flèches. Elles servent souvent d'ornement. Les premiers qui en ont paré leur chevelure se flattaient sans doute de faire passer en eux quelque chose de cette vertu. A.G.

4. La plume est aussi symbole de puissance. La couronne de plumes dont se parent rois et princes rappelle la couronne des rayons du soleil, l'auréole réservée aux êtres prédestinés. Le rite du couronnement s'apparente aux rites d'identification au dieu-soleil ou à celui d'une délégation d'un pouvoir céleste. Les plumes qui surmontent les dais des Souverains et du Pape, aux quatre coins et en prolongement des piliers*, signifient cette suprême autorité, d'origine céleste, répandue aux quatre coins du royaume ou de la terre ; cette autorité impliquait un devoir de justice. Si la plume est un symbole de la justice, notamment chez les Egyptiens, c'est peut-être que, dans les plateaux de la balance, le poids le plus léger suffit à rompre le juste équilibre (voir **autruche**, psychostasie).

4. Certains interprètes voient aussi dans la plume un symbole du sacrifice. Car, sous toutes les latitudes, poules et poulets étaient sacrifiés aux dieux et les plumes, seules, restaient étalées autour de l'autel. Elles attestaient que le rite avait bien été accompli.

(Voir **calame**, **serpent à plumes**).

PLUTON

Cette Planète incarne en Astrologie la forée qui préside aux grandes mutations des ères géologiques et des espèces, les profondeurs de la matière, le monde atomique, la conquête de l'espace, le laser et la chirurgie du cœur. C'est le symbole de la reconstitution radicale, sur de nouvelles bases rejetant les éléments nuisibles ou superflus. Ses effets paraissent souvent aussi soudains et imprévus que ceux d'Uranus et de Neptune. Mais contrairement à celle de ces deux planètes, son influence s'avère nettement *bénéfique* et animée d'un profond sentiment de justice, bien qu'elle puisse paraître immorale ou anormale, étant au-dessus de nos conventions humaines. Les antibiotiques, les ordinateurs et, en général, les techniques ultramodernes, y compris la télévision, lui appartiennent. Les astrologues ne sont pas encore d'accord sur son signe zodiacal préféré (c'est-à-dire son **domicile**), et on a proposé successivement : le Bélier (préconisé par E. Caslant), le Cancer (A. Muir, en Angleterre), les Poissons (M. Wemyss, opinion partagée encore par Ch. Vouga et ses continuateurs), le Scorpion (F. Brunhübner) et le Sagittaire (A. Volguine). Cette dernière attribution gagne du terrain depuis une vingtaine d'années. Au moment de sa découverte, en janvier 1930, Pluton était dans le signe du Cancer, qui traditionnellement gouverne la Chine, et Ton assiste actuellement en ce pays — devenu déjà le troisième grand — à la naissance d'une civilisation typiquement plutonienne, dont les contours deviendront visibles à partir de 1971 environ. Les événements actuels sont comparables à ceux du premier quart du XIX^e siècle pour les U.S.A. et de la première décennie de la révolution russe. A.V.

Pour l'astrologie analytique, Pluton, le *prince des ténèbres*, est le symbole des profondeurs de nos ténèbres intérieures qui rejoignent la nuit originelle de l'âme, c'est-à-dire les couches les plus archaïques de la Psyché. Quand Jung déclare que l'homme civilisé traîne encore derrière lui *la queue d'un saurien*, il fixe l'image infernale de cette région ancestrale de l'individu que gouverne cette planète. C'est le clavier des tendances affectives du stade *sado-anal* avec les *forces du mal* : le noir, le laid, le sale, le mauvais, la révolte, le sadisme, l'angoisse, l'absurde, le néant, la mort... De même, nous touchons à ce même clavier quand Jung nous engage à rencontrer notre dragon, nous invitant à développer la conscience de l'invisible, à nous assurer la possession de nos trésors enfouis, à dégager l'accès vers les richesses cachées, à découvrir ses arcanes les plus secrets, pour son accomplissement spirituel ou sa réalisation métaphysique. L'alignement du Moi, sur les vérités les plus profondes de l'être, donne le pouvoir, sinon une volonté de puissance occulte, qui a en général le dernier mot dans les affaires humaines. En revanche, si l'être refuse ces besoins vitaux les plus fondamentaux, des fermentations intérieures détruisent

l'équilibre, et par des catastrophes qui dérobent le sol sous nos pieds, Pluton ouvre le gouffre prêt à précipiter l'homme et à l'y engloutir : c'est la saison en enfer... A.B.

POIGNET

Commandant le travail manuel, le poignet pour les Bambaras est le symbole de l'habileté humaine (ZAHB)

POIL

Symbole de virilité, bénéfique s'il se trouve sur une partie seulement du corps ; chez l'homme, poitrine, menton, bras, jambes ; maléfique, si tout le corps en est couvert, comme le dieu Pan, (voir **cheveux, bouc**) La prolifération des poils traduit une manifestation de la vie végétative, instinctive et sensuelle.

Dans *Illiade* (chant III) *couper les poils* d'un animal qui va être sacrifié signifie *le vouer à la mort* ; c'est un premier rite de purification.

POINT

1. Le point symbolise l'état limite de l'abstraction du volume, le Centre, l'origine, le foyer, le **principe** de l'émanation et le terme du retour. Il désigne la puissance créatrice et la fin de toutes choses.

2. Selon saint Clément d'Alexandrie, si l'on abstrait d'un corps ses propriétés et ses dimensions, il reste *un point ayant une position* ; si l'on ôte la position, on atteint l'unité primordiale (*Stromates*, 5, 2). De même, dans le symbolisme de la **Kabbale** juive, le *point caché* devient, lorsqu'il se manifeste, la lettre Yod. Dans les doctrines hindoue et tibétaine, le point (**bindu**) est également la *goutte*, le *germe* de la manifestation.

3. La manifestation est l'extension du point selon les directions de l'espace : le point est donc l'intersection des branches de la croix*. Principe de cette extension, il est lui-même sans dimension, non soumis aux conditions spatiales. *Le point*, écrit aussi Angélu Silesius, *a contenu le cercle*. Leibnitz distingue le *point métaphysique* (unité principielle) du *point mathématique*, détermination spatiale du précédent, point *ayant une position*. A l'opposé, le point est la résolution des tendances antagonistes, *l'Invariable milieu* des Chinois, le *vide du moyeu* de la roue cosmique, le *pivot de la norme* et le *centre immobile du cercle*, dit Tchouang-Tseu (ch. 2), l'équilibre et l'harmonie. C'est l'origine de la méditation, et aussi l'aboutissement de l'intégration spirituelle.

4. Dans le **yantra**, le **bindu** est le point de contact des deux triangles opposés par le sommet figurant **Civa** et la **Shakti** : il est **Brahma** indifférencié. Dans le mantra, il est le point diacritique (**anusvâra**) qui accompagne **nâdâ**, le *son* primordial. Le **bindu** est un cercle minuscule, mais la *vacuité*, l'état de *potentialité* qu'il implique sont exactement symbolisés par le vide intérieur de ce cercle. Le point est encore la lettre du monosyllabe sacré OM, le germe à l'intérieur de la conque*. De toute façon, il est le principe rigoureusement informel des êtres et du monde (AVAS, ELIY, COVM, GUEC, VALA). P.G.

5. Dans l'art africain, la décoration punctiforme représente généralement quelque chose de réel : grains de mil, étoiles, etc. Les points sont solitaires ou groupés, ils esquissent des figures : cercles, carrés, losanges. Dans les pays de chasse, en Afrique par exemple, trois points rapprochés, dans un triangle ou un carré, représentent parfois le chasseur, le chien, le gibier ; dans les régions de savane, des points blancs sur fond sombre évoquent *les feux allumés dans la nuit et dont le clignotement répond à celui des étoiles*. (MVEA, 95).

POINTS CARDINAUX

1. Ils figurent les quatre directions de l'espace, Nord-Sud-Est-Ouest, auxquelles il convient d'ajouter la dimension verticale zénith*-nadir, et la dimension intérieure : centre*. De très nombreuses croyances, relatives à l'origine de la vie, au séjour des dieux et des morts, à l'évolution cyclique, etc., s'articulent autour des deux axes, croisés en forme de croix, Nord-Sud et Est-Ouest, qui constituent avec l'axe zénith-nadir la sphère totale de l'espace

cosmique et, symboliquement, de la destinée humaine. L'espace est, dans la symbolique, le cadre dans lequel le monde issu du chaos s'organise, le lieu où se déploient toutes les énergies.

2. Le symbolisme des points cardinaux, qui a une si grande importance chez les anciens Mexicains, a été mis en relief par J. Soustelle (solum).

Le Nord est *le côté qui est à la droite du soleil*. C'est le pays des *neuf* plaines* infernales. Terre de l'en-deçà et de l'au-delà de la vie : les vivants en proviennent, les morts y retournent. Pays du froid, de la famine, de la nuit, de l'aridité. L'aigle, symbole de guerre, y réside, parce que c'est par excellence la terre de la chasse et des combats. Les années *silex* y sont localisées et parmi ses emblèmes figure le couteau sacrificiel à lame d'obsidienne* ou de silex, souvent agrémenté de plumes d'aigle. Tezcatlipoca, Dieu du Nord, symbolise le ciel et le vent nocturnes. Le Nord est aussi le pays de la Lune et de la Voie Lactée. Sa couleur est le noir, le rouge pour les Mayas.

Le **Sud** est *le côté qui est à la gauche du soleil*. En langue Nahuatl, *le côté des épines*. Dans certaines circonstances l'empereur et les prêtres tenaient et s'enfonçaient des épines d'agave dans les jambes pour offrir leur sang aux dieux. Pays du feu et du grand dieu Uitzilopochtli, divinité du soleil de midi. Il a pour emblème l'ara*, oiseau solaire par excellence, et gouverne les années *lapin**. La complémentarité du Nord et du Sud est évidente. Elle est illustrée non seulement par la présence au Sud du Lapin, emblème typiquement lunaire, alors que la lune est localisée au Nord (SOUA), mais aussi par le fait que réside au Sud le Dieu de la mort, Mictantlecutli, alors que le pays de la mort est situé au Nord. C'est que Mictantlecutli donne la mort, que le rouge du sang sacrificiel mène à la nuit, comme la lame de silex plongée dans la poitrine du guerrier offert en holocauste ; les symboles du Sud et du Nord se superposent parfois et, d'un peuple à un autre, en Mézo-Amérique, leurs attributions s'intervertissent. Pour la pensée analogique, il y a un lien dans l'opposition : le Sud est l'opposé du Nord, mais le **Sud** mène au Nord, par ce principe de discontinuité cyclique, qui est la base des processus d'enchaînement initiatique de la mort et de la renaissance. Pour les Mexicains, la croix directionnelle semble bien symboliser, dans ses deux axes, les deux mystères du passage de la vie à la mort (axe Sud-Nord) et de la mort à la vie (axe Ouest-Est), comme on va le voir en examinant le symbolisme des deux autres points cardinaux.

L'Est est le pays de la naissance, ou de la renaissance, du Soleil et de Vénus, il est associé à toutes les manifestations du renouveau, à la pousse de maïs, à la jeunesse, aux fêtes, aux chants, à l'amour.

L'**Est** est le domicile de Tlaloc, Dieu des pluies, qui y a établi son jardin paradisiaque, qui n'est qu'eau et verdure. C'est la *maison des plumes vertes*, le domicile des années du roseau vert, et de l'oiseau sacré Quetzal, le phénix indien. Il a donné les longues plumes vertes à Quetzalcóatl qui renaît sous ce signe, sous la forme du soleil levant, après s'être sacrifié à l'Ouest. Et cependant, le vert* ne vient qu'en second pour symboliser cette direction. La couleur de l'Est c'est tout d'abord le rouge* du sang nouveau et de la force vitale, le rouge du soleil naissant et de Venus, étoile du matin. Ainsi, les symbolismes solaires et aquatico-végétal, comme le fait remarqué Soustelle, se superposent dans ce signe. Mais il ne faut pas oublier que le symbolisme solaire, chez les Amérindiens, est multiple dans ses expressions. Le soleil de midi et le soleil noir sont les symboles de complexes analogiques, opposés à celui du soleil naissant.

L'**Ouest** est le pays du soir, de la vieillesse, de la course descendante du soleil, de l'endroit où il va disparaître *dans sa maison*. Les années *maison* y sont donc domiciliées. C'est le *côté des femmes*, le côté du déclin ; Vénus, comme le soleil, y disparaît. Quetzalcóatl s'y sacrifie pour renaître à l'Est. On l'appelle le *pays des brumes*, c'est la porte du mystère, du non-manifeste, l'en-deçà et l'au-delà. Mais les brumes entraînent l'idée de pluie, et donc de fécondité et de fertilité. Aussi les Déesse-Mères résident à l'Ouest, où elles ont établi leur jardin, qui est le pendant de celui de Tlaloc, dieu des pluies, à l'Est. Là

aussi réside le dieu du Maïs, qui se manifesterà à l'Est. Là, enfin, se trouve la déesse des Fleurs et les *Poissons de Chalchiuitl* ou d'Eau précieuse ou de Pierre précieuse, dans lesquels se résume tout le complexe symbolique qui rassemble l'eau bleu-verte de l'émeraude* et du jade*, les pluies fécondantes, semence céleste, et le sang naissant, offert au soleil pour sa régénérescence.

Ainsi les contraires sont reliés, et même se *contiennent* l'un l'autre, aussi bien sur l'axe Est-Ouest que sur l'axe Nord-Sud. Et ces deux axes forment une croix au centre de laquelle — ce centre qui n'est autre que la place de l'Homme — se superpose et se résout la double dualité. L'axe Nord-Sud symbolise les pays transcendants et leurs forces — chthoniennes et ouraniennes, — d'où tout procède et où tout retourne. C'est l'axe de la potentialité auquel s'oppose, d'Ouest en Est, l'axe de la manifestation, du divin immanent, de l'humain. D'Ouest en Est et d'Est en Ouest s'accomplit, comme par pulsations, le cycle initiatique enchaînant vie et mort. Mais l'éternel retour, au bout de cet axe, ne s'accomplirait pas s'il n'existait les pays invisibles du Nord-Sud. Ainsi la croix* est graphiquement le symbole primordial sans lequel rien ne pourrait être. Comme l'écrit J. Soustelle *la croix est le symbole du monde dans sa totalité*.

3. Les traditions africaines ne sont guère moins suggestives.

a) Dans la cosmogonie Dogon, les points cardinaux sont associés chacun à une constellation et à une catégorie d'êtres, de la façon suivante :

Nord, les Pléiades, les Hommes et les poissons ;

Sud, le Baudrier d'Orion, les animaux domestiques ;

Est, Vénus, les oiseaux ;

Ouest, *l'étoile à grande queue* (non identifiée), les animaux sauvages, les végétaux, les insectes (GRIE).

b) Pour les Bambaras, les associations sont les suivantes :

Est, couleur Blanche, Pays de la mort ;

Ouest, pays des *gens du soleil tombé*, siège des coutumes, des belles et bonnes choses ;

Nord, assimilé au septième ciel, c'est le pays très lointain, où réside le grand dieu Faro, maître du verbe et des eaux, et responsable de l'organisation du monde dans sa forme actuelle ; par extension, toute royauté siège au Nord ;

Sud, pays peuplé d'êtres néfastes, que Faro dut détruire en grand nombre, à l'origine des temps, parce qu'ils lui avaient dérobé le langage ; siège de l'impureté (DIEB).

c) Chez les Bambaras, comme chez les Dogons, les êtres vivants sont répartis en quatre catégories correspondant aux points cardinaux, selon le schème suivant :

Nord, les êtres de l'eau, poissons, sauriens, batraciens ;

Sud, les végétaux ;

Est, les animaux sauvages et domestiques ;

Ouest, les oiseaux (DIEB).

d) Pour les Balubas et Lulus du Kasai (Congo), l'image du monde est faite d'une croix dressée, dont le bras horizontal sépare l'Ouest, séjour des mauvais génies, de l'Est, séjour des bons génies et du paradis, ou *village des bananes douces*. L'Ouest s'apparente à l'intérieur de la terre où chutent transitant par lui, les mauvaises âmes vers la *fosse de terre rouge* ; sa couleur est en effet rouge. L'Est et le paradis des bonnes âmes sont placés sous le signe de la couleur blanche (FOUA) (voir l'opposition Rouge*-Blanc*). Le centre de cette croix, lieu du tribunal où sont jugées les âmes des morts, se trouve à la fourche de la voie

lactée ; le plan de la terre (plan humain) est au-dessous ; au-dessus, dans le ciel supérieur, est domicilié le Dieu suprême, entouré de ses assesseurs (IBID).

4. Pour les peuples altaïques, la *Montagne du Monde*, dressée sur le nombril de la terre, et dont la pointe touche l'Etoile Polaire, *nombril du monde*, est généralement considérée comme située dans le **Nord**, où se trouve aussi, à son sommet, la résidence ou le trône d'or du Dieu Suprême. Dans quelques religions on se tourne pour cette raison vers le Nord, lorsqu'on veut adorer le Dieu du Ciel. C'est ce qu'ont fait les Mendéens et les Bouddhistes de l'Asie centrale (HARA, 46).

5. La Montagne du Monde des Kalmouks, dont l'image est venue en Asie centrale avec les doctrines du Lamaïsme, figure les directions cardinales par ses quatre flancs, dont chacun possède une couleur propre : celui du Sud est bleu, celui de l'Ouest rouge, celui du Nord jaune, et celui de l'Est blanc (HARA, 49). Autour de cette Montagne, flottent, dans les quatre directions cardinales, autant de continents représentés comme des Iles sur l'Océan. Dans ces continents habitent des hommes, qui diffèrent avant tout par la forme de leur visage. Les habitants du continent méridional ont un visage ovale, ceux du continent occidental ont une face ronde ; ceux du continent septentrional une face carrée et ceux du continent oriental un visage en forme de croissant de Lune. Les continents ont eux-mêmes une forme identique. *Cette étonnante image du Monde prédomine dans le Tibet et dans tout le territoire du Bouddhisme avec des variantes insignifiantes* (HARA, 50).

6. Les Kalmouks lamaïstes représentent également les points cardinaux par des têtes d'animaux : l'éléphant à l'Est, le bœuf au Sud, le cheval à l'Ouest, le lion au Nord (plus précisément au Nord-Ouest).

Les Chinois, eux, associent l'Est à un dragon bleu, le Sud à un oiseau rouge, l'ouest à un tigre blanc et le Nord à une tortue noire. Dans un mythe des Sioux, *la demeure des Dieux, située sur une haute montagne, donne sur les quatre régions du monde et, à chaque porte du ciel, se trouve un gardien : un papillon à l'Ouest, un ours à l'Est, un cerf au Nord, un castor au Sud* (HARA, 64). Selon *l'Apocalypse*, le trône céleste est gardé par quatre animaux qui ressemblent, le premier à un lion, le second à un taureau, le troisième a un visage semblable à celui d'un homme, et le quatrième ressemble à un aigle qui vole (4, 6-8).

7. Selon une croyance des Toungouse transbaïkaliens, Dieu créa le premier couple humain avec du fer, qu'il prit à l'Est, du feu qu'il prit au Sud, de l'eau qu'il prit à l'Ouest et de la terre qu'il prit au Nord. Chacun de ces matériaux ayant servi à former une partie du corps humain, ce mythe établit donc entre les directions cardinales, les éléments et le corps humain, les correspondances suivantes :

Nord, Terre, Chair et Os ;

Ouest, Eau et Sang ;

Est, Air, Fer et Cœur ;

Sud, Feu et Chaleur du corps.

Selon Ruysfaroek, les Mongols, dans leurs libations, versaient leurs coupes dans les quatre directions cardinales, au Sud pour honorer le feu, à l'Est pour honorer l'air, à l'Ouest pour honorer l'eau et au Nord pour honorer les morts.

Dans l'image du monde hindou, la patrie céleste des démons se trouve au Nord-Est (HARA, 119).

8. La situation de la Grande-Ourse*, par rapport aux points cardinaux, indique les saisons pour les peuples d'Asie centrale. *Quand la queue de ta Grande-Ourse montre l'Est, le printemps règne dans le monde entier ; quand elle montre le Sud, c'est l'été ; si elle se tourne vers l'Ouest c'est l'automne. Mais quand elle tourne la queue vers le Nord, l'hiver prédomine dans le monde entier.* L'Est est la direction des vivants et l'Ouest celle des morts pour les Golds de Sibérie (HARA, 128, 234). Le moine franciscain Ruysshroek, envoyé

officieux de saint Louis chez les Mongols, au XIII^e siècle, notait que la porte de la tente des nomades était orientée vers le sud, les hommes se tenant du côté ouest et les femmes du côté est ; la place du maître de maison étant au fond, c'est-à-dire dans la direction du nord (HARA, 261).

9. Pour les premiers chrétiens l'axe Ouest-Est était celui de Satan et de Dieu, de l'Enfer et du Paradis, ainsi qu'il apparaît dans la description de la cérémonie du baptême que nous a laissée le Pseudo Denys l'Aréopagite : les diacres délient la ceinture et ôtent le vêtement du catéchumène. L'hierarque le place en face de l'Occident, les mains dressées en signe d'anathème contre cette région des ténèbres, et lui ordonne de souffler sur Satan par trois fois, et de prononcer les paroles d'abjuration... *Alors le pontife le tourne vers l'Orient, lui faisant lever au ciel les yeux et les mains et lui commande de s'enrôler sous l'étendard du Christ* (PSEO).
A.G.

POIRIER

La fleur du poirier est parfois utilisée **en Chine** comme symbole de deuil, parce qu'elle est blanche, et surtout comme symbole du caractère éphémère de l'existence, car elle dure peu, et est d'une extrême fragilité.
P.G.

Dans les rêves, la poire est *un symbole typiquement érotique, plein de sensualité. Ceci est probablement dû à sa saveur douce, à son abondance de suc, mais aussi à sa forme qui évoque quelque chose de féminin* (AEPR, 283).

POISSON

1. Le poisson est bien entendu le symbole de l'élément Eau, dans lequel il vit. On le sculptait à la base des monuments khmers pour indiquer qu'ils plongeaient dans les *eaux inférieures*, dans le monde souterrain. A ce titre, il pourrait être considéré comme participant de la *confusion* de son élément, et partant comme *impur*. C'est ce qu'en dit saint Martin, qui remarque la non-différenciation de la tête et du corps. Pourtant, si le **Lévitique** ne l'admet pas au sacrifice, il l'admet à la consommation, à l'exclusion de tous les autres animaux aquatiques.

Symbole des eaux, monture de **Varuna**, le poisson est associé à la naissance ou à la restauration cyclique. La manifestation se produit à *la surface des eaux*. Il est à la fois *Sauveur* et instrument de la Révélation. Le poisson (**matsya**) est un avatâra de **Vishnu**, qui sauve du déluge Manu, le législateur du présent cycle ; il lui remet ensuite les Védas, c'est-à-dire qu'il lui révèle l'ensemble de la science sacrée. Or, si le Christ est souvent représenté comme un pêcheur, les Chrétiens étant des poissons, car l'eau du baptême* est leur élément naturel et l'instrument de leur régénération, il est symbolisé lui-même par le poisson. Ainsi est-il, par exemple, le Poisson guidant l'Arche ecclésiale, comme le **Matsya-avatâra** celle de **Manu**. Le poisson, devenu emblème de l'Eglise primitive, son nom grec Ichtus sera interprété de diverses manières (voir **Croix***). Au Cachemires, **Matsyendranâth**, qu'il faut sans doute interpréter comme le *pêcheur*, et qui s'identifie au **Bodhisattva Avalokitésvara**, est dit avoir obtenu la révélation du Yoga après s'être transformé en poisson.

Les poissons sacrés de l'Egypte antique, le **Dagon** phénicien, l'**Oannès** mésopotamien, attestent des symbolismes identiques, le dernier surtout, expressément considéré comme le *Révéléateur*. **Oannès** a même été considéré comme une figure du Christ. Le thème du dauphin*-sauveur est familier à la Grèce : les dauphins sauvèrent **Antion** du naufrage. Le dauphin est associé au culte d'Apollon et donna son nom à Delphes.

Par ailleurs, le poisson est encore symbole de vie et de fécondité, en raison de sa prodigieuse faculté de reproduction et du nombre infini de ses œufs. Symbole qui peut, bien entendu, se transférer au plan spirituel. Dans l'imagerie extrême-orientale, les poissons vont par couples, et sont en conséquence symboles d'union (DANA, DURV, ELIY, CHAE, GUES, MUTT, SAIR). L'Islam associe également le poisson à une idée de fertilité. Il existe des

charmes pour faire pleuvoir, sous forme de poisson ; il est lié aussi à la prospérité ; rêver qu'on mange du poisson est d'heureux augure. P.G.

2. Dans l'iconographie des peuples indo-européens, le poisson, emblème de l'eau, est symbole de fécondité et de sagesse. Caché dans les profondeurs de l'Océan, il est pénétré par la force sacrée de l'abîme. Dormant dans les lacs ou traversant les fleuves, il distribue la pluie, l'humidité, l'inondation. Il contrôle ainsi la fécondité du monde (PHIU, 140).

Le poisson est un symbole du Dieu du Maïs, chez les Indiens d'Amérique centrale. M est symbole phallique, selon Hentze (HENL) : on le voit dans les gravures sur os du Magdalénien (Breuil). Le Dieu de l'amour en sanscrit se nomme *celui qui a le poisson pour symbole*. Dans les religions syriennes, il est l'attribut des déesses de l'amour. Dans l'ancienne Asie mineure, Anaximandre précise que le poisson est *le père et la mère de tous les hommes et que pour cette raison, sa consommation est interdite*. On le trouve souvent associé au rhombe (losange*) notamment sur les cylindres babyloniens. Marcel Griaule signale que le couteau de la circoncision des Rozo est appelé *le couteau coupant le poisson* (GRIB).

En Chine, le poisson est le symbole de la chance ; accompagné de la cigogne (longévité), ils signifient à eux deux : joie et chance.

En Egypte, le poisson, frais ou séché, qui était de consommation courante pour le peuple, était interdit à *tout être sacralisé* roi ou prêtre. Selon les légendes d'une certaine date, *les êtres divins de Busiris se métamorphosent en Chromis*, ce qui commande une abstinence totale de poisson. Une déesse était appelée *Elite des poissons* ; nom donné au dauphin* femelle. Malgré de nombreuses variantes dans les légendes et les pratiques rituelles, le poisson était généralement un être ambigu : *Etres silencieux et déconcertants, cachés mais brillants sous le vert du Nil*, ceux qui sont dans l'eau *étaient les participants éternels de drames redoutables*. Ainsi, chaque jour, dans la crique du bout du monde, un Chromis aux nageoires frangées de rosé et un Abdon bleu-lapis prenaient mystérieusement forme et, servant de poissons-pilotes au bateau de Râ (voir *barque* solaire*) *dénonçaient lci venue du monstre Apopis*. Le Chromis en amulette était un signe faste et tutélaire (POSD, 227).

3. La symbolique du poisson s'est étendue au christianisme, avec un certain nombre d'applications qui lui sont propres, alors que d'autres interprétations sont évidemment à exclure. Le mot grec Ichtus (= poisson), est en effet pris par les chrétiens comme idéogramme, chacune des cinq lettres grecques étant regardée comme l'initiale d'autant de mots qui se traduisent : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur, Jesu Kristus Theou Uios Sôter. De là les nombreuses figurations symboliques du poisson dans les anciens monuments chrétiens, (en particulier funéraires).

Toutefois, dans la plupart des cas, le symbolisme, tout en restant strictement christologique, reçoit un accent un peu différent : comme le poisson est aussi une nourriture et que le Christ ressuscité en a mangé (*Luc 24, 42*), il devient symbole du repas eucharistique où il figure fréquemment à côté du pain.

Enfin, comme le poisson vit dans l'eau, on poursuivra parfois le symbolisme, en y voyant une allusion au baptême : né de l'eau du baptême, le chrétien est comparable à un petit poisson, à l'image du Christ lui-même (Tertullien, *Traité du Baptême*, I). F.P.

Le poisson a inspiré une riche iconographie chez les artistes chrétiens : s'il porte un vaisseau sur son dos, il symbolise le Christ et son Eglise ; s'il porte une corbeille de pain, ou s'il est lui-même sur un plat, il représente l'Eucharistie ; aux Catacombes, il est l'image du Christ.



POISSONS. - Signe du zodiaque

4. En astrologie, (19 février-20 mars), douzième et dernier signe du Zodiaque, les Poissons se situent juste avant l'équinoxe de printemps. Ils symbolisent le psychisme, ce monde intérieur, ténébreux, par lequel on communique avec le dieu ou le diable ; ce qui se traduit dans l'horoscopie par une nature manquant de consistance, très réceptive et impressionnable. Leur *maître* traditionnel est la planète Jupiter, à laquelle on a adjoint, après sa découverte, Neptune. A.V.

Le terme du ternaire aquatique peut s'assimiler aux crues hivernales aux flots dissolvants et engloutissant d'un déluge purificateur, comme à la masse mouvante et anonyme des océans dans quoi tout se jette. Ici, l'Humide règne souverainement, en tant que principe de diffusion, de dilution, d'enveloppement, de fusion des parties dans une totalité, celle-ci étant extensivité à la mesure de l'immensité fluide qui nous environne, voire de l'océan cosmique infini. La tradition représente le signe par deux poissons accolés en sens inverse et reliés par une sorte de cordon ombilical de gueule à gueule. Sous ses auspices, nous participons à la marée du grand univers et appartenons à la communauté de tous les hommes de la terre, comme la goutte d'eau agrégée à l'océan. Nous nous situons aussi dans le monde de l'indistinction, de l'indifférencié, du noyé, du confondu, par effacement des particularismes, au profit de l'illimité, pour aller du zéro à l'infini. On a mis ce signe sous la tutelle de Jupiter comme processus d'amplification, et surtout sous celle de Neptune, en tant qu'archétype de dissolution et d'intégration universelles, du limon originel à la fusion finale. La trame profonde de la nature du type Poissons est faite d'une extrême plasticité psychique. Dans son monde intérieur où les liens sont déliés, les forces de cohésion effacées et les formes estompées, règne un impressionnisme qui favorise la perméabilité ; l'abandon, la dilatation, l'inflation émotive, par lesquels l'être déborde de lui-même pour se confondre avec la conscience d'une valeur qui le dépasse, l'englobe, l'assimilant à une condition plus générale... A.B.

POITRINE

1. La poitrine des anges, selon le Pseudo Denys l'Aréopagite, symbolise *le rempart inexpugnable à l'abri duquel un cœur généreux répand ses dons vivifiants* (PSEO, 239). Symbole de protection.

Il en fait ailleurs le siège de l'irascibilité, non au sens péjoratif du ternie, mais au sens d'élan courageux provoqué par la lutte contre le mal.

2. La dénudation de la poitrine a souvent été considérée comme une provocation sexuelle : un symbole de sensualité ou du don physique d'une femme. César cite le fait à propos des femmes gauloises d'Avaricum, implorant la pitié des soldats romains. Mais il s'agit uniquement d'un geste **d'humiliation et de supplication**. Ce geste est même secondaire, par rapport à celui des *passis manibus* (les mains tendues), qui est le seul retenu par César dans une circonstance similaire, lors de la reddition de Bratuspantium, forteresse des Bello-vaques (OGAC, 18, 369-372).

POLE

Le pôle est, par définition, le point fixe autour duquel s'effectuent les révolutions du monde. C'est le symbole de la stabilité au milieu du mouvement. C'est l'Invariable milieu (**tchong-yong**), le moyeu de la roue cosmique. L'arbre, ou l'Axe du monde, joint le pôle terrestre au pôle céleste, le centre du monde à la constellation boréale. C'est pourquoi le pôle est généralement figuré par une montagne, ainsi la montagne de **Qâf** de l'Islam. C'est pourquoi la tradition primordiale est souvent considérée comme *hyperboréenne*.

Le pôle est figuré par le centre du **swastika**, l'image du mouvement de rotation autour du centre immobile. Dans certaines loges maçonniques, un fil à plomb (axe cosmique) est suspendu à la Grande Ourse (ou à la lettre G qui la représente), pôle céleste, et aboutit au centre d'un **swastika** tracé sur le sol, pôle terrestre.

Le pôle céleste, étoile ou constellation polaire, est en Chine le *faîte du Ciel*, ou *Suprême Faîte (T'ai-ki)*. C'est la résidence du *Suprême Un (T'ai-yi)*. A son aplomb, l'Empereur, au pôle terrestre, gouverne les rythmes du monde, comme l'étoile polaire les rythmes stellaires.

Car le pôle symbolique est, depuis la différenciation de la Tradition *polaire* primordiale, situé en chaque centre spirituel : le pôle islamique est à l'aplomb de la **Ka'ba** mecquoise, le pôle chinois du **Ming-t'ang**, le pôle judéo-chrétien de Jérusalem. C'est la signification du globe du monde surmonté de la croix (polaire), tel du moins que l'utilise Dante dans la **Divine Comédie** : au-dessous de Jérusalem est l'entrée des enfers ; au pôle opposé sont la montagne du Purgatoire et l'entrée des Cieux, dualité axiale qui est mise en rapport avec le *Christ douloureux* et le *Christ glorieux*. C'est le sens de la devise des Chartreux : *Stat crux, dum volvitur orbis*, la croix demeure stable (comme un pôle), quand tout tourne autour d'elle.

Le *pôle* (al-Qutb) désigne aussi, par analogie, dans l'Islam, le centre et le sommet d'une hiérarchie spirituelle. Moïse est désigné comme **Qutb**, ainsi que **Imam** dans l'Ismaélisme : il assume comme tel l'équilibre et la stabilité du monde. Il est au *Nord*, au *sommet du Sinaï* ; l'orientation vers la **qibla**, qui n'est, *ni d'Orient, ni d'Occident* (*Coran*, 24, 35) est celle qui conduit au *pôle* (CORT, ELIM, GUED, GUEM, GUEC, GUET, GUES) ; P.G.

POMME (POMMIER)

1. La pomme est symboliquement utilisée en plusieurs sens apparemment distincts, mais qui, plus ou moins, se rejoignent : ce sont la *pomme de Discorde* attribuée par Paris ; les *pommes d'or* du Jardin des Hespérides, qui sont des fruits d'immortalité ; la pomme consommée par Adam et Eve ; la pomme du *Cantique des Cantiques* qui figure, enseigne Origène, la fécondité du Verbe divin, sa saveur et son odeur. Il s'agit donc, en toutes circonstances, d'un moyen de connaissance, mais qui est tantôt le fruit de l'Arbre de Vie, tantôt celui de l'arbre de la Science du bien et du mal : connaissance unitive conférant l'immortalité, ou connaissance distinctive provoquant la *chute*. Alchimiquement, la *pomme d'or* est un symbole du soufre. P.G.

2. *Le symbolisme de la pomme lui vient*, affirme l'abbé E. Bertrand (*cité dans boum*, 235), *de ce qu'elle contient en son milieu, formée par les alvéoles qui renferment les pépins, une étoile à cinq* branches... C'est pour cela que les initiés en ont fait le fruit de la connaissance et de la liberté. Et donc, manger la pomme cela signifiait pour eux abusé de son intelligence pour connaître le mal, de sa sensibilité pour le désirer, de sa liberté pour le faire. Mais comme il est toujours arrivé, la foule du vulgaire a pris le symbole pour la réalité. L'enclosement du pentagramme, symbole de l'homme-esprit, à l'intérieur de la chair de la pomme symbolise, en outre, l'involution de l'esprit dans la matière charnelle. Cette observation est déjà mentionnée dans l'Ombre des Cathédrales, de Robert Ambelain : La pomme, même de nos jours, dans les écoles initiatiques, est le symbole imagé de la connaissance, car, coupée en deux (dans le sens perpendiculaire à l'axe du pédoncule), nous y trouvons un pentagramme, traditionnel symbole du savoir, dessiné par la disposition même des pépins...*

3. Dans les traditions celtiques, la pomme est un fruit de science, de magie et de révélation. Elle sert aussi de nourriture merveilleuse.

La femme de l'Autre Monde qui vient chercher Condle, le fils du roi Conn aux cent batailles, lui remet une pomme qui suffit à sa nourriture pendant un mois et ne diminue jamais. Parmi les objets merveilleux dont la quête est imposée par le dieu Lug aux trois fils de Tuireann, en compensation du meurtre de son père Cian, figurent les trois pommes du jardin des Hespérides : quiconque en consomme n'a plus ni faim ni soif, ni douleur, ni maladie et elles ne diminuent jamais. Dans quelques contes bretons, la consommation d'une pomme sert de prologue à une prophétie (OGAC, 16, 253-256).

Si la pomme est un fruit merveilleux, le pommier (Abellio, en Celte) est lui aussi un **arbre de l'Autre-Monde**. C'est une branche de pommier que la femme de l'Autre-Monde, qui vient chercher Bran, lui remet avant de l'entraîner par-delà la mer. **Emain Ablach** en irlandais, **Ynys Afallach** en gallois (l'île d'Avallon), autrement dit la *pommeraié* est le nom de ce **séjour mythique**, où reposent les rois et les héros défunts. Dans la tradition brittonique, c'est là que le roi Arthur s'est réfugié en attendant de revenir délivrer ses compatriotes gallois

et bretons du joug étranger, Merlin, d'après les textes, enseigne sous un pommier (OGAC, 9, 305-309 ; ETUC, 4, 255-274). C'était chez les Gaulois un arbre sacré comme le chêne*. L.G.

4. Fruit qui entretient la jeunesse, symbole de renouvellement et de perpétuelle fraîcheur. Gervasius raconte comment Alexandre le Grand, en cherchant **l'Eau de vie** dans l'Inde, a trouvé des pommes qui prolongeaient jusqu'à 400 ans la vie des prêtres. Dans la mythologie Scandinave, la pomme joue le rôle de fruit régénérateur et rajeunissant. Les dieux mangent des pommes et restent jeunes jusqu'au **ragna rök**, c'est-à-dire jusqu'à la fin du cycle cosmique actuel (ELIT, 252).

5. Suivant l'analyse de Paul Diel, la pomme, par sa forme sphérique, signifierait globalement les désirs terrestres ou la complaisance en ces désirs. L'interdit prononcé par Yahvé mettrait l'homme en garde contre la prédominance de ces désirs, qui l'entraînent vers une vie matérialiste par une sorte de régression, à l'opposé de la vie spiritualisée, qui est le sens de l'évolution progressive. Cet avertissement divin donne à connaître à l'homme ces deux directions et à choisir entre la voie des désirs terrestres et celle de la spiritualité. La pomme serait le symbole de cette connaissance et de la mise en présence d'une nécessité, celle de choisir.

PONT

1. Le symbolisme du pont, comme permettant de passer *d'une rive à l'autre*, est l'un des plus universellement répandus. Ce passage est celui de la terre au ciel, de Tétât humain aux états supra-humains, de la contingence à l'immortalité, du *monde sensible au monde suprasensible* (Guenon), etc. Diverses légendes d'Europe orientale font état de ponts de métal franchis successivement à cheval ; Lancelot franchit un *pont-sabre* ; le pont **Chinvat**, le *diviseur*, de la tradition iranienne, est un passage difficile, large pour les justes, *étroit comme une lame de rasoir pour les impies* ; ces ponts étroits, ou tranchants, sont parfois réduits à une liane tremblante. L'Orient ancien, la *Vision de saint Paul*, les *Upanishad* font mention de pareils symboles. Le voyage initiatique des sociétés secrètes chinoises se fait aussi par le passage de ponts : il faut *passer le pont (kouo-kiao)*, soit un *pont d'or*, figuré par une bande d'étoffe blanche, soit un pont de fer et de cuivre, réminiscence alchimique, fer et cuivre correspondant au noir et au rouge, à l'eau et au feu, au Nord et au Sud, au yin et au yang. Il n'est pas superflu de préciser que ce pont est parfois symbolisé par une épée.

Deux éléments se remarquent donc : le symbolisme du passage, et le caractère fréquemment périlleux de ce passage, qui est celui de tout voyage initiatique. Le passage de la terre au ciel identifie le pont à l'arc-en-ciel*, cette passerelle jetée par Zeus entre les deux mondes et que parcourt la belle Iris, sa messagère de bonne nouvelle. La parenté est spécialement évidente dans le cas des ponts en arc de l'Extrême-Orient ; ainsi, ceux qui donnent accès aux temples shintoïstes, images du pont céleste, introduisant au monde des dieux et dont le franchissement s'accompagne de purifications rituelles. Il l'identifie aussi à l'axe du monde sous ses diverses formes, et notamment à l'échelle*, auquel cas il faut considérer le pont comme étant *vertical*.

Il est 1^{res} remarquable que le titre de **Pontifex**, qui fut celui de l'empereur romain et demeure celui du Pape, signifie *constructeur de ponts*. Le Pontife est à la fois le *constructeur* et le pont lui-même, comme *médiateur* entre le ciel et la terre. Nichiren dit du Bouddha qu'il est *pour tous les êtres vivants... le Grand Pont*, celui qui permet de *franchir le carrefour* des Six Voies*. Le pont véritable, enseigne la *Chândogyâ Upanishad*, est le *Soi qui relie ces mondes pour les empêcher de se disperser. En traversant ce pont, la nuit devient pareille au jour, car ce monde de l'Immensité n'est que Lumière* (DANA, GUEM, GUET, GUES, HERS, REND, SCHI).
P.C.

2. Dans le Mabinogi de *Branwen fille de Llyr*, les armées galloises envahissant l'Irlande pour venger le triste sort fait à Branwen par son mari Matholwch, roi d'Irlande, sont arrêtées par le Shannon, fleuve magique sur lequel il n'existe aucun pont et qu'aucun navire ne peut traverser. Le roi Bran se couche donc au travers de la rivière, d'une rive à l'autre, et les armées passent sur son corps. Le récit gallois voit dans cet épisode mythique l'origine de

l'aphorisme *Que quiconque est chef soit pont*. On le trouve aussi mis dans la bouche du roi Arthur qui, en tant que roi, est **l'intermédiaire parfait**, donc le pont entre le ciel et la terre. Le symbolisme doit en être rapproché de celui des anciens **pontifices** romains. L.G.

3. Les traditions de l'Islam, les recueils de Hadith décrivent *la traversée du Pont* ou Sirât qui permet d'accéder au paradis en passant par-dessus l'enfer. Ce pont, plus fin qu'un cheveu et plus tranchant qu'un sabre, porte un nom qui rappelle celui qui désigne, dans le Coran, tantôt *la voie de l'enfer*, tantôt la voie droite que suivent les croyants. *Seuls les élus le traversent, les damnés glisseront ou seront happés par des crochets, avant d'avoir pu atteindre le paradis et seront précipités dans l'enfer... La conception se maintiendra selon laquelle l' élu passera le pont plus ou moins vite, selon la qualité de ses actions ou la force de sa foi... Certains passent le pont en cent ans, d'autre en mille ans, selon la pureté de leur vie, mais aucun de ceux qui ont vu le Seigneur ne risque de tomber en enfer...* D'autres traditions maintiennent un pont à sept arches, chacune d'elles correspondant aux sept devoirs : la foi, la pratique de la prière, celle de l'aumône, du jeûne, du pèlerinage à la Mekke, de la pureté rituelle et de la piété filiale. *Celui qui a manqué à l'un d'eux est précipité en enfer.* (Dominique Sourdel, dans SOUJ, 188, 189, 199, 200). Toutes ces traditions confirment la symbolique du pont : lieu de passage et d'épreuve. Mais elles lui donnent une dimension morale, rituelle, religieuse. En approfondissant cette direction de l'analyse on pourrait dire que le pont symbolise une transition entre deux états intérieurs, entre deux désirs en conflit : il peut indiquer l'issue d'une situation conflictuelle. Il faut la traverser ; éluder le passage ne résoudrait rien.

4. On connaît aussi les nombreuses légendes de *Ponts du diable*. On en cite maint exemple dans toute l'Europe, et, en France notamment, les fameux ponts Valentré (Cahors) et de Saint-Cloud (près de Paris). On pourrait voir dans cette dénomination une sorte d'aveu de l'extrême difficulté de construire de telles œuvres d'art et d'admiration pour leur beauté et leur solidité. C'est comme si les architectes et les ingénieurs, incapables d'une telle réussite par eux-mêmes, avaient dû recourir à toute l'habileté de Lucifer. D'innombrables superstitions et histoires entourent ces *ponts du diable*, où sont dupes tour à tour le diable et le Bon Dieu et leurs adorateurs. L'âme du premier passant doit appartenir au diable : c'est sa rançon ; autrement il aurait travaillé gratuitement pour les hommes ; mais d'innombrables ruses le trompent. On dit aussi que la première personne qui franchit le pont meurt dans l'année. Les légendes indiquent en tout cas l'angoisse que suscite un passage difficile sur un lieu dangereux et renforcent la symbolique générale du pont et sa signification onirique : un danger à surmonter, mais également la nécessité d'un pas à franchir. Le pont met l'homme sur une voie étroite, où il rencontre inéluctablement l'obligation de choisir. Et son choix le damne ou le sauve.

PORC

1. Presque universellement, le porc symbolise la goinfrerie, la voracité : il dévore et engouffre tout ce qui se présente. Dans beaucoup de mythes, c'est ce rôle de *gouffre* qui lui est attribué.

2. Le porc est très généralement le symbole des tendances obscures, sous toutes leurs formes de l'ignorance, de la gourmandise, de la luxure et de l'égoïsme. Car, écrit saint Clément d'Alexandrie citant Héraclite : *le porc prend son plaisir dans la fange et le fumier.* (*Stromates*, 2), C'est la raison d'ordre spirituel de l'interdiction de la viande de porc, notamment dans l'Islam. L'usage de telles viandes, note encore saint Clément, *est réservé à ceux qui vivent sensuellement* (IBID). Le porc figuré au centre de la Roue de l'Existence tibétaine a la même signification ; il évoque plus particulièrement l'ignorance. On ne saurait oublier, à ce sujet, la parabole évangélique des *perles jetées aux pourceaux*, images des vérités spirituelles inconsidérément révélées à ceux qui ne sont ni dignes de les recevoir, ni capables de les saisir.

3. Dans les légendes grecques, Circé la magicienne avait coutume de métamorphoser en porcs les hommes qui l'importunaient de leur amour. D'autres fois, elle touchait ses invités

d'une baguette magique et les transformait en vils animaux, porcs, chiens, etc., *chacun conformément aux tendances profondes de son caractère et de sa nature* (GRID, 94).

4. Le porc est l'animal-ancêtre, fondateur d'une des quatre classes de la société mélanésienne (MALM).

Pour les Khirgiz, il est un symbole, non seulement de perversité et de saleté, mais aussi de méchanceté (BORA, 293, n. 318).

5. Il existe pourtant une exception notable : en raison de son apparence prospère qu'ils apprécient fort, les Sino-vietnamiens font du porc un symbole de l'abondance ; la truie accompagnée de ses petits ajoute à la même idée celle de postérité nombreuse. (DURV, GOUM, PALL, SCHC), Chez les Egyptiens également, malgré les interdits qui pesaient sur les porcs et les porchers, Nout, *déesse du ciel et mère éternelle des astres*, figurait sur des amulettes sous les traits d'une truie allaitant sa portée. P.G.

PORC-ÉPIC

Animal divinatoire de prédilection pour les Ekoï (Nigeria du Sud). Il est en relation étroite avec les royaumes des esprits et joue souvent un rôle de héros civilisateur. C'est notamment par son intermédiaire que les femmes ont appris à cultiver les tomates (TEGH, 90-91). Rappelons que la tomate*, selon les croyances des Bambara, contient *une parcelle vivante génératrice*. C'est aussi le porc-épic qui ordonna le premier sacrifice aux esprits. A l'autre extrémité de l'Afrique, chez les Kikuyu, il est considéré comme l'inventeur du feu (mythe rapporté par FRAF). A.G.

PORTE

1. La porte symbolise le lieu de passage entre deux états, entre deux mondes, entre le connu et l'inconnu, la lumière et les ténèbres, le trésor et le dénuement. La porte ouvre sur un mystère. Mais elle a une valeur dynamique, psychologique ; car non seulement elle indique un passage, mais elle invite à le franchir. C'est l'invitation au voyage vers un au-delà...

La porte est l'ouverture qui permet d'entrer et de sortir, donc le passage possible — encore qu'unique — d'un domaine à un autre : le plus souvent, dans l'acception symbolique, du domaine profane au domaine sacré. Ainsi du portail des cathédrales, des **torana** hindous, des portes des temples ou des cités khmers, des **torii** japonais, etc.

2. Les villes chinoises étaient à quatre portes cardinales. Par elles, étaient expulsées les influences mauvaises, accueillies les bonnes, reçus les hôtes, étendue aux quatre régions de l'empire la Vertu impériale, réglées les heures du jour et les saisons. Les quatre portes cardinales d'Angkor-Thom répètent aux quatre orientes l'effigie rayonnante de **Lokeshvara**, souverain de l'univers. Mais elles permettent l'accès, des quatre directions, en ce *centre* du monde. Les portails tics églises, les portiques des temples sont l'ouverture du pèlerinage sacré, qui conduit jusqu'à la cella, jusqu'au Saint des Saints, lieu de la Présence réelle de la Divinité. Ils résument le symbolisme du sanctuaire lui-même, qui est la porte du Ciel. Les portes des temples sont souvent pourvues de gardiens féroces (animaux fabuleux, **dvârapâla** dans les temples d'Asie, voire dans les **mandalas** tantriques, gardes armés dans les loges de sociétés secrètes), il s'agit tout à la fois d'interdire l'entrée de l'enceinte sacrée aux forces impures, maléfiques, et de protéger l'accès des aspirants qui en sont dignes. C'est pour ceux-ci l'entrée *dans la ville par les portes ?* (APOC. 22,14) ; pour les autres le rejet dans les *ténèbres extérieures*.

3. Le symbolisme des gardiens relève manifestement de l'initiation (= entrée), qui peut être interprétée comme le franchissement de la porte. **Janus***, dieu latin de l'initiation aux mystères, détenait les clefs des *portes solsticiales*, c'est-à-dire des phases ascendante et descendante du cycle annuel. Il s'agit respectivement de la *porte des dieux ci* de *la porte des hommes*, donnant accès aux *deux voies* dont **Janus** (comme **Ganesha** en Inde) est le

maître : **pitri-yana** et **dêva-yana**, dit la tradition hindoue, voies des *ancêtres* et des *dieux*. Les deux portes sont encore **Janua inferni** et **Janua coeli**, portes des *enfers* et des *deux*.

Le passage de la terre au ciel s'effectue, nous l'avons dit, (**caverne***, **dôme***) par la *porte, du soleil*, qui symbolise la sortie du cosmos, au-delà des limitations de la condition individuelle. C'est le trou du dôme, de la tente, par où passe l'axe du monde, c'est aussi le sommet de la tête, en tout cas la *porte étroite* qui donne accès au Royaume des Cieux. C'est ce qu'exprimé encore le passage du fil ou du chameau par le trou de l'aiguille.

4. Autre figure de la porte : le **torana** hindou, associé au **kala**, le *glouton**. La porte est ici la gueule du monstre, qui figure le passage de la vie à la mort, mais aussi de la *mort* à la délivrance ; c'est le double courant cyclique, expansion et réintégration, **kalpa et pralaya**. Dans l'art khmer, le **kala** crache deux **makara*** divergents, lesquels développent en le crachant eux-mêmes littéralement, le linteau de la porte, qui s'apparente ainsi à l'*arc-en-ciel**: affirmation indirecte du passage de la terre au séjour divin.

La manifestation cosmique dont nous venons de parler s'exprime encore en Chine par le symbole de la porte : selon le **Hi-tseu**, le trigramme **k'ouen** (principe passif. Terre) est la porte fermée ; le trigramme **k'ien** (principe actif, Ciel) est la porte qui s'ouvre, la manifestation. L'ouverture et la fermeture alternatives de la porte expriment donc le rythme de l'univers. C'est aussi l'alternance du **yang** et du **yin** ; mais les portes apparaissent, en ce cas, plutôt équinoxiales que solsticiales (le **yang** sort au signe **tch'en**, qui correspond au printemps). Dans le même ordre d'idées, l'ouverture et la fermeture de la porte du **Ciel** (ainsi dans *Tao*, 6 et 10) sont en rapport avec le rythme respiratoire, dont on sait qu'il est l'homologue microcosmique du précédent. La *fermeture des portes* est aussi, en mode taoïste (*Tao*, 52), la rétention du souffle et l'annihilation des perceptions sensibles.

Observant le va-et-vient de la porte et l'immutabilité du gond, Maître Eckhart fait de la première le symbole de l'homme extérieur, du second celui de l'homme intérieur, non atteint, dans sa position axiale, *centrale*, par le mouvement du dehors (BURA, BENA, COEA, GRAD, GRAP, GUES, ELIY, HERS, COOS, SCHI, SECA). P.G.

5. Dans les traditions juives et chrétiennes l'importance de la porte est immense, puisque c'est elle qui donne **accès à la révélation** ; sur elle viennent se refléter les harmonies de l'univers. Des *portes* de l'Ancien Testament et de l'Apocalypse, tels le Christ en majesté et le Jugement **dernier**, accueillent le pèlerin et les fidèles. Suger disait aux visiteurs de Saint-Denis qu'il convenait d'admirer la beauté de l'œuvre accomplie, et non la matière dont a été faite la porte. Il ajoutait que la beauté qui illumine les âmes doit les diriger vers la lumière dont le Christ est la véritable porte (**Christus janua vera**).

Si le Christ en gloire est figuré au tympan des portails des cathédrales, c'est qu'il est lui-même, de par le mystère de la Rédemption, la *porte* par laquelle accéder au Royaume des Cieux ; *Je suis la porte, si Quelqu'un entre par Moi, il sera sauvé. (Jean 10, 9)*. Le Christ, écrit saint Clément d'Alexandrie citant un texte gnostique. est la *porte de la justice*, car il est dit au *Psaume 118 (19-10)*: *Ouvrez-moi les portes de la justice, J'entrerai, je rendrai grâce à Yahvé ! C'est ici la porte de Yahvé, les justes entreront.*

Le symbole de la porte est souvent repris par les auteurs romans. Jérusalem a des portes, écrit Hugues de Fouilloy, par lesquelles nous entrons dans l'église et pénétrons dans la vie éternelle. On raconte — dit-il — que les portes de Jérusalem s'attachent inconsidérément à la terre, quand les prélats de l'Eglise se délectent dans l'amour des choses terrestres, et elles se dressent vers le ciel, quand ils recherchent les choses célestes. La porte du temple conduit à la vie éternelle. Ainsi Guillaume de Saint-Thierry pourra écrire : *O vous qui avez dit : Je suis la porte..., montrez-nous avec évidence de quelle demeure vous êtes la porte, à quel moment et quels sont ceux auxquels vous l'ouvrez. La maison dont vous êtes la porte est... le ciel que votre Père habite.* La Vierge est dite aussi *porte du ciel*. Dans les litanies de L'Immaculée Conception, l'Eglise donne à la Vierge les épithètes de *Porte close* d'Ezéchiël, *Porte de l'Orient* et *Porte du Ciel*. Marie est parfois représentée dans

l'iconographie médiévale, sous l'aspect d'une porte fermée (voir soubassement de la jouée A aux stalles du chœur d'Amiens) (VALC, 146).

Dans l'architecture romane, le portail joue un rôle prépondérant. Il présente une sorte de synthèse, suffisante à elle seule pour offrir un enseignement. T. Burchardt a insisté sur l'importance de la combinaison de la porte et de la niche. Dans la niche, il croit découvrir l'image réduite de la *caverne* du monde*. Celle-ci correspond, selon lui, au chœur de l'église et devient le lieu de l'épiphanie divine, car elle coïncide avec le symbolisme de la porte céleste qui désigne un double mouvement : celui d'introduire les âmes dans le royaume de Dieu, qui préfigure un mouvement ascensionnel, et celui de laisser descendre sur elles les messages divins. Franchir une porte, c'est changer de niveau, de milieu, de centre, de vie (BURI, 168, 233 ; DAVR, 204-205). M.M.D.

6. La porte a aussi une signification eschatologique. La porte comme lieu de passage, et particulièrement d'arrivée, devient tout naturellement le symbole de **l'imminence de l'accès** et de la possibilité d'accès à une réalité supérieure (ou inversement de l'effusion de dons célestes sur la terre),

C'est ainsi que le retour du Christ est annoncé et décrit comme celui d'un voyageur qui frappe à la porte : *Le Fils de l'homme est à la porte* (Marc, 13, 29). Parfois le symbolisme est beaucoup plus riche. Le Christ de *l'Apocalypse* (3, 20) dit : *Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai et je prendrai la Cène, avec lui et lui avec moi*. L'image est empruntée au *Cantique des Cantiques* (5, 2) dont le symbolisme pascal est affirmé par le Judaïsme. Des traditions juives attendent à Pâques la libération finale et la venue du Messie (voir le poème des **Quatre nuits** dans le Targoum d'Exode 12, 42). Elles expriment souvent cette attente à l'aide du motif de la porte (Josèphe, *Antiquités Juives* 18, 29) ; on ouvrait les portes du Temple au milieu de la nuit pascale (*Guerre Juive* 6, 290 ss.) ; des signes miraculeux s'étant produits lors d'une fête pascale — en particulier la porte du Temple s'était ouverte toute seule —, le peuple en tira la conclusion que Dieu avait ouvert la porte du bonheur, c'est-à-dire que le processus final et messianique avait commencé. Héritier de la tradition, le christianisme primitif attend le retour du Christ pendant la nuit pascale et célèbre sa vigile en guettant les coups que le ressuscité va frapper à la porte du monde.

On parlera de même des portes des deux (*Gen. 28, 17 ; ps. 78, 23*) que Dieu ouvre pour se manifester (*Apoc. 4, 1*) et répandre ses bienfaits sur les hommes (*Malachie, 3, 10*). Inversement, l'ouverture des portes (de la nouvelle Jérusalem eschatologique, *haïe, 60, 11*, du Temple idéal...) symbolise le libre accès du peuple saint à la grâce de Dieu.

Les portes de la mort (*Isaïe 38, 10*), des enfers ou du séjour des morts (*Matthieu, 16, 18*) symbolisent le pouvoir redoutable de cet abîme dont on ne peut sortir, mais dont le Christ se proclame vainqueur. Il en détient les clés (*Apoc. 3, 7*).

A ce moment, on comprend mieux que la porte soit prise comme une désignation symbolique du Christ lui-même (*Jean, 10, 1-10*) : il est la seule porte par laquelle les brebis peuvent accéder à la bergerie, c'est-à-dire au royaume des élus. P.P.

7. Voici une porte sculptée (voir la description d'une autre porte au mot géométrie*), celle d'un sanctuaire senoufo, au village de To-wara en Afrique. Cette porte équivaut aussi à un enseignement en images, et l'image est à comprendre, non pour ce qu'elle représente aux yeux, mais pour ce qu'elle symbolise à l'esprit. Cette porte est le symbole d'une **cosmogonie**. Un disque cerclé apparaît au centre de la porte, autour duquel se détachent, dans un vaste carré, des figures d'êtres humains et d'animaux, celles d'en haut étant renversées la tête en bas. Au-dessus de ce carré, comme en un relief linéaire, sont champlévés six personnages, dont un cavalier ; au-dessous du carré, un homme en marche, un léopard, un rhinocéros (?), un oiseau ailes déployées, un serpent dressé pour l'attaque. Voici l'interprétation qu'en donne M. Jean Laude (pp. 307-309) ; nous ajoutons la nôtre entre parenthèses : *La porte qui sépare le lieu sacré* (l'intérieur du sanctuaire) *du monde profane tournerait vers les vivants* (de l'extérieur) *un exposé de la création, une cosmogonie. Le*

disque central figure vraisemblablement l'ombilic du monde (la source et le pivot de la création). Les personnages figurés seraient des images de génies (intermédiaires entre le monde créé et les forces créatrices invisibles)... Les dimensions respectives des êtres et des choses figurés ne sont pas respectées (la tête du cavalier et plus grande que les chevaux : les proportions sont relatives à l'importance, non pas physique, mais hiérarchique des êtres)... L'univers est ici conçu comme se développant à partir d'un noyau central en expansion d'où les êtres et les choses émanent en rayonnant. (La partie supérieure des êtres, la tête, est la plus proche du cercle, d'où vient la vie ; ce qui expliquerait la position renversée ou inclinée de certaines figures ; il ne s'agirait ni de projection sur un plan, ni de symétrie, ni de perspective, mais bien de formes et de situations symboliques) (LAUA, 307-309).

8. La porte évoque aussi une idée de transcendance, accessible ou interdite, selon que la porte est ouverte ou fermée, franchie ou simplement regardée. Avec une très originale acuité, Michel Cournot critique ainsi un film de Robert Bresson ; *...les créatures de Balthazar passent le plus clair de leur temps à ouvrir, fermer, passer et repasser des portes, il suffit d'être un tant soit peu sensible à la transcendance, pour voir qu'une porte n'est pas simplement une ouverture pratiquée dans un mur, ou un assemblage de pièces de bois qui peut pivoter sur ses gonds. Selon qu'elle est fermée, ouverte, fermée à clef, ballante, une porte est, sans changer du tout de nature, présence ou absence, appel ou défense, perspective ou plan aveugle, innocence ou faute. Nous regardons une porte fermée : un être, qui est encore hors du champ, s'en approche ; nous avons à peine eu le temps de voir son ombre portée sur la porte que, déjà, il l'a poussée et s'est éclipsé derrière : une, présence, un acte, une intention sont ainsi représentés sans exhibition profane par la cinématographie simple d'une surface pure qui a bougé. Dans l'état d'esprit bressonien, universel se dit œcuménique ; il n'est pas d'image plus œcuménique de l'immanence de la vie que celle d'une porte ouverte et refermée : une porte permet aussi de signifier sans déchoir, (Le Nouvel Observateur 1966, n° 80, p. 40).*

9. La porte se prête à de nombreuses interprétations ésotériques. Pour les alchimistes et les philosophes, selon dom Pernety (396), elle signifie la même chose que clef, entrée ou moyens d'opérer dans tout le cours de l'œuvre. La porte est la communication de l'outil caché, de l'instrument secret.

Pour les Francs-Maçons (boum, 182), la Porte du Temple est placée entre les deux Colonnes et s'ouvre dans une façade murée surmontée d'un fronton triangulaire ; au-dessus du fronton, un compas, pointes en haut, se dirige vers le Ciel.

La Porte du Temple doit être très basse. Le profane en pénétrant dans le Temple doit se courber, non en signe d'humilité, mais pour marquer la difficulté du passage du monde profane au plan initiatique... Ce geste peut lui rappeler aussi que, mort à la vie profane, il renaît à une vie nouvelle à laquelle il accède d'une manière semblable à celle de l'enfant venant au monde. Plantagenet observe aussi que : la Porte du Temple est désignée, sous le nom de **Porte d'Occident**, ce qui doit nous faire souvenir que c'est à son seuil que le soleil se couche, c'est-à-dire que la Lumière s'éteint. Au-delà règnent donc les ténèbres, par conséquent le monde profane.

POSÉIDON (NEPTUNE)

Dieu des Mers, des Océans, des Fleuves, des Sources, des Lacs, le domaine des eaux* lui appartient, comme les Enfers à Hadès, le Ciel à Zeus et la Terre aux trois frères. Son attribut, le trident, ou harpon à trois pointes, analogue au foudre de Zeus, a pu représenter à l'origine le jaillissement des vagues et des éclairs. Car Poséidon est un dieu redoutable : il est plutôt le dieu de la mer soulevée que de la bonace (SECG, 103). Il connut beaucoup de liaisons amoureuses, le plus volage des dieux, avec des déesses ou des mortelles, mais il n'engendra guère que des monstres et des bandits. La fille qu'il eut de Déméter, seuls les initiés peuvent savoir son nom, dit Pausanias. Le secret est resté bien caché.

Poséidon est également une puissance chthonienne, le dieu des tremblements de terre, les séismes provenant, selon les anciens, des tempêtes de la mer, sur laquelle reposent les continents : il est le dieu qui fait *tressaillir la terre*. Il met en branle, dit Homère, la terre et les flots. Aussi J. Humbert a-t-il pu dire que Poséidon *primitivement dut symboliser la puissance active, qui met en branle la terre réceptive et passive, qu'il s'agisse d'ailleurs, de la sève vitale ou des secousses sismiques* (dans SECG- 104). Aussi sera-t-il figuré par les animaux qui incarnent le principe de fécondité, le cheval, le taureau, le dauphin. La crinière de l'un, les mugissements de l'autre, la rapidité bondissante du troisième, par leurs similitudes avec les ondulations bruyantes des vagues, resteraient au niveau de l'explication purement métaphorique. L'interprétation symbolique conduit plus *loin* et plus profond, au-delà des simples apparences, jusqu'à la perception de ce principe de fécondité, qui se vérifie sur chacun des animaux indiqués et qui se révèle d'autant plus intense en Poséidon que la multiplicité des animaux figurés, et de même vecteur, produit comme un effet cumulatif. C'est à Poséidon que Platon (*Critias*, 113 e) attribuera le pouvoir, dans l'Atlantide fabuleuse, *de faire jaillir de dessous le sol deux sources d'eau, l'une chaude, l'autre froide et de faire pousser sur la terre des plantes nourricières de toute sorte, en suffisance*.

Poséidon, dieu des mers et des terres secouées, serait le symbole des eaux primordiales, des eaux d'en bas et non d'en haut, où la vie prend naissance, mais de façon encore indifférenciée, tempétueuse et monstrueuse. Du solide commence à émerger des tourbillons marins ; il reste à le développer et à l'harmoniser. Poséidon est l'expression chthonienne des forces créatrices ; il incarne les forces élémentaires et encore indéterminées d'une nature, qui est à la recherche de formes solides et durables.

De son point de vue éthique, Paul Diel jugera sévèrement le type de comportement symbolisé par Poséidon ; le dieu trahirait tout effort de spiritualisation, il légaliserait une forme de pervertissement, il *préside à la légalité qui gouverne la satisfaction perverse du désir, la banalisation, la perversité* (DIES, 123).

POT

1. Symbole de surdité et de stupidité, cet objet commun est susceptible de plusieurs autres acceptions. L'enseignement bouddhique (*Suttanipâta*, 721) fait du pot à demi-plein l'emblème du sot, car seule la plénitude correspond à la sagesse et à l'état de *repos*. Les pots modelés par le potier, ce sont les éléments de notre karma, façonnés chaque jour par **nos œuvres**, par notre comportement, exactement les **samskâra**. Nous avons relevé, à propos du bétel*, que le pot à chaux représentait le ventre du mauvais moine d'une légende ; à Pin teneur de ce pot les chiqueurs agitaient sans trêve, à l'aide de la spatule, la chaux corrosive. Les pots à chaux sont par ailleurs au Vietnam des **génies domestiques** qui sont censés avertir de la présence des voleurs.

Mais ce sont là surtout des cas particuliers. Un symbolisme plus général est celui que connaît l'Inde, où le pot est un symbole aquatique, mais surtout un symbole **féminin**. Dans certains cultes d'origine dravidiennne, la Déesse elle-même est représentée par un pot. Dans l'iconographie classique, le pot à fard (**ânjani**) est un attribut caractéristique de **Dévi**. La très ancienne *danse du pot* était un rite de **fertilité** qui mettait en évidence le symbolisme sexuel de l'instrument. L'eau qu'il contient est la substance même de la manifestation, qui naît de la fécondation céleste (KLIY, GOVM, LEBC). P.G.

2. La première acception symbolique de la poterie est en effet son identification avec l'**utérus** ou la **matrice**. Tel est par exemple son sens dans l'image du soleil des Dogons, faite d'une poterie entourée d'une spirale de cuivre rouge. La poterie représente la partie femelle de ce symbole bisexué, la spirale* étant le germe mâle fécondant.

Les Bambaras en font par extension un symbole de la connaissance. Pendant la retraite initiatique des nouveaux circoncis, ceux-ci apprennent qu'il faut aller *jusqu'aux poteries des maîtres*, c'est-à-dire essayer d'aller jusqu'aux maîtres dans la connaissance (ZAHB).

La connaissance est, en effet, pour les Bambaras, la jouissance suprême, dont la jouissance physique, dans le coït, n'est qu'un succédané. Conception par laquelle ils se rapprochent, d'une certaine manière, de la pensée mystique des Souris, puisque, pour eux aussi, toute connaissance étant en Dieu, la connaissance suprême consiste en l'identification avec celui-ci, d'où procède la béatitude.

Les Fali donnent à leur première épouse le nom de la grande marmite servant à la préparation de la bière de mil ; à leur seconde, celui de la jarre où l'on conserve l'eau ; à la troisième, le nom de la marmite commune, et à la quatrième celui du vase à long col servant au transport de l'eau (LEBF). A.G.

POTIRON

(voir : **Courge**)

POUCE

Symbole phallique. Le pouce signifie la force créatrice : c'est lui qui confère aux autres doigts de la main, et à la main tout entière, leur puissance de prise.

D'où le *poucet*, qui est la réduction du héros solaire. Le *grand* et le *peut* sont ici identiques, comme le macrocosme et le microcosme. Ainsi l'esprit enveloppe l'univers et se trouve dans le cœur de l'homme. M.M.D.

POUCET (PETIT)

1. Il est dans son origine un symbole **phallique** et, si menu dans les contes, il est toujours doué d'attributs supérieurs (TEIR, 53).

2. Le conte du Petit Poucet s'inscrit dans la tradition des familles de sept enfants dont un est doué de pouvoirs supranormaux et porte le nom de magicien, de sauveur ou de sorcier. (Ces légendes) sont des pastiches du grand mythe asiatique cinq fois millénaire de Krishna. Si le Petit Poucet symbolise le principe sauveur de la société, il est aussi le symbole du principe directeur de la personne, qui est partagée entre divers éléments, comme la société entre divers membres. Dans la personne il représente la conscience absolue, clairvoyante, énergique et active, qui dirige toute la vie et le conduit au salut (LOEF, 157-159).

POULE

La poule joue un rôle de psychopompe dans les cérémonies initiatiques et divinatoires des Bantous de la cuvette congolaise. Ainsi, dans le rituel initiatique des femmes-chamans chez les Lulua rapporté par le Dr Fourche (FOUG) l'impétrante, à la sortie de la fosse où elle accomplit son épreuve de mort et de renaissance, est considérée comme définitivement intronisée, lorsqu'un de ses frères suspend une poule à son cou : *c'est par cet appeau qu'elle exercera désormais le pouvoir d'aller allécher dans la brousse les âmes des médiums défunts, pour les ramener et les fixer auprès d'arbres à eux consacrés*. Dans de nombreux rites de caractère orphique elle apparaît associée au chien*.

Le sacrifice de la poule pour communiquer avec les défunts — coutume répandue dans toute l'Afrique Noire — relève du même symbolisme. A.G.

POULET

1. Au symbolisme de Carrefour*, se rattache celui de Patte d'Oie*, qui devient, chez les populations soudanaises du Mali, celui de la patte de poulet. Selon Zahan, (ZAHB 232), la configuration de la patte de poulet jointe aux habitudes caractéristiques de cet animal, explique que la notion de carrefour, pour les populations soudanaises, exprime à la fois les symboles de centre*, de doute, devant les trois routes offertes, et de spirale*, c'est-à-dire de révolution autour d'un point ou d'un axe. En effet, le poulet, indiquant par son chant le rythme de la révolution diurne du soleil, avec l'alternance des jours et des nuits, devient *en quelque sorte l'équivalent du mouvement du soleil autour de la terre ; en conséquence, poursuit cet auteur, toute représentation de la patte de ce volatile est le signe de l'univers dans son*

mouvement de rotation... La valeur religieuse du poulet, du point de vue sacrificiel, repose sur ces données. Sacrifier cet oiseau, c'est sacrifier le substitut du monde (IBID).

2. Pour les alchimistes, le poulet symbolise les trois phases d'évolution de l'œuvre, par sa crête rouge, ses plumes blanches, ses pattes noires. *C'est la matière de l'œuvre qui commence à devenir noire par la putréfaction : puis blanche à mesure que la rosée philosophique ou ozoth la purifie ; enfin rouge quand elle est parfaitement fixée... Le vase des philosophes est appelé l'habitable du poulet (PERD, 397-398). Le vase des philosophes est le principe et la racine de tout enseignement, c'est l'eau et le réceptacle de toutes les teintures ; ces mots devant être entendus dans le sens du langage hermétique : l'ensemble des connaissances cachées, (voir **coq**).* A.G.

POUSSIÈRE

Symbole de la force créatrice et de la cendre. La poussière est comparée à la semence, au pollen des fleurs.

Non seulement, dans la *Genèse*, l'homme est dit formé de la poussière du sol, mais sa postérité est comparée à la poussière (*Genèse*, **28**, 14) : *Ta descendance deviendra nombreuse comme la poussière du sol, tu déborderas à l'Occident et à l'Orient, au Septentrion et au Midi, et toutes les nations du monde se béniront par toi et par ta descendance.*

Au contraire, la poussière est parfois **signe de mort**. Les hébreux mettaient de la poussière sur leur tête en signe de deuil : (*Josué* 7, 6 ; *Lamentations*, 2, 10 ; *Ezéchiel* **17**, 30) et le psalmiste fait allusion à la poussière de la mort (*Psaumes*, **22**, 16). M.M.D.

Secouer la poussière de ses sandales est une formule qui symbolise l'abandon total du passé, une rupture complète, un reniement de tout ce que représentait cette poussière : patrie, famille, amitié, etc.

PRÉPUCE

Pour les Dogons et les Bambaras du Mali, chaque être naît avec deux âmes de sexe opposé. Le prépuce est la matérialisation de l'âme femelle de l'homme ; d'où l'origine de la circoncision qui supprime l'ambivalence originelle et confirme l'homme dans sa polarisation sexuelle. Mythiquement, le prépuce des circoncis, une fois retranche, se transforme en *lézard-soleil*, (le ciel ayant une valeur femelle pour Dogon et Bambara) (GRIK).

PRINCE (PRINCESSE)

Le prince symbolise la promesse d'un pouvoir suprême, la primauté parmi ses pairs, quel que soit le domaine envisagé : un prince des lettres, des arts, des sciences ; la princesse des poètes. Le Prince Charmant réveille la Belle au Bois Dormant, et la Princesse lointaine fait rêver les jeunes gens. Il exprime d'autre part les vertus royales à l'état d'adolescence, non encore maîtrisées, ni exercées. Une idée de jeunesse et de rayonnement est liée à celle de prince. Il fait plus figure de héros que de sage. A lui appartiennent les grandes actions plus que le maintien de l'ordre. Le prince et la princesse sont l'idéalisation de l'homme et de la femme, dans le sens de la beauté, de l'amour, de la jeunesse, de l'héroïsme. Dans les légendes, le prince est souvent la victime des sorcières, qui le transforment en monstre ou en animal et il ne recouvre sa forme princière que sous l'effet d'un amour héroïque. Par exemple, dans *La Belle et la Bête*, le prince symbolise la métamorphose d'un moi inférieur en un moi supérieur par la force de l'amour. La qualité de prince est la récompense d'un amour total, c'est-à-dire absolument généreux.

Le symbole a aussi son côté obscur : Lucifer est le Prince des Ténèbres. Le porteur de la lumière ne répand plus que l'ombre. C'est la corruption du meilleur, qui devient le pire. La principauté dans la mal, la nuit et la mort, c'est Tétât extrême du défaut de bien, de clarté et de vie : c'est l'inversion du signe, qui affecte le premier.

PROCUSTE

Brigand de la mythologie grecque qui attaquait les voyageurs : il étendait les grands sur un petit lit et coupait les pieds qui dépassaient ; il étendait les petits sur un grand lit et les étirait, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la mesure du lit. Il réduisait quiconque passait à sa portée aux dimensions voulues. C'est un parfait symbole de *la banalisation, de la réduction de l'âme à une mesure conventionnelle* (DIES, 128). C'est la perversion de l'idéal en conformisme. C'est un symbole de cette tyrannie éthique et intellectuelle exercée par les personnes qui ne tolèrent les actions et les jugements d'autrui qu'à la condition qu'ils soient conformes à leurs propres critères.

PROMÉTHÉE

Le mythe de Prométhée se situe dans l'histoire d'une création évolutive : il marque l'avènement de la conscience, l'apparition de l'homme. Prométhée aurait dérobé à Zeus, symbole de l'esprit, des semences de feu, autre symbole de Zeus et de l'esprit, soit qu'il les ait saisies *à la roue, du soleil*, soit qu'il les ait prises à la forge d'Héphaïstos, pour les apporter sur la terre. Zeus l'aurait puni en l'enchaînant à un rocher et en lançant sur lui un aigle qui lui dévorait le foie. Symbole des tourments *d'une culpabilité refoulée et inexpiée : Quant à Prométhée aux subtils desseins. Zeus le chargea de liens inextricables, entraves douloureuses qu'il enroula à mi-hauteur d'une colonne. Puis, il lâcha sur lui un aigle aux ailes éployées ; et l'aigle mangeait son foie immortel, et le foie se reformait la nuit, en tout point égal à celui qu'avait, le jour durant, dévoré l'oiseau aux ailes éployées.* (HEST, Théogonie v. 521-524). Mais Héraclès le délivra de ses tortures, en brisant ses chaînes et en tuant l'aigle d'une flèche. Le Centaure Chiron désirant la mort, pour mettre un terme à ses souffrances, lui légua son immortalité et Prométhée put ainsi accéder au rang des dieux. Si Hésiode prête à Prométhée la ruse, la perfidie, les *pensées fourbes* à rencontre des dieux, Eschyle le loue d'avoir fait usage de son *larcin, le feu brillant d'où naissent tous les arts, pour l'offrir aux mortels... ce feu, maître de tous les arts, un trésor sans prix. — Oui, dit Prométhée, j'ai délivré les hommes de l'obsession de la mort... j'ai installé en eux les aveugles espoirs... je leur ai fait présent du feu... de lui, ils apprendront des arts sans nombre.* (Prométhée enchaîné, 7, 110, 250).



PROMETHEE. - Un aigle dévore le foie de Prométhée qui a ravi le feu du ciel et en est puni par Zeus. Coupe laconienne. VI^e siècle (Rome, Musée du Vatican).

Le sens du mythe s'éclaire par le sens même du nom de Prométhée, qui signifie **la pensée prévoyante**. Descendant des Titans, il porterait en lui une tendance à la révolte. Mais ce n'est pas la révolte des sens qu'il symbolise, c'est celle de l'esprit, de l'esprit qui veut s'égaliser à l'intelligence divine, ou du moins lui ravir quelques étincelles de lumière. Ce n'est pas rechercher l'esprit pour lui-même, sur la voie d'une spiritualisation progressive de soi, mais c'est utiliser l'esprit à des fins de satisfaction personnelle. *Le feu dérobé symbolise l'intellect réduit à n'être que le moyen de satisfaction des désirs multipliés, dont l'exaltation est contraire au sens évolutif de la vie. L'intellect révolté a préféré la terre à l'esprit : il a déchaîné les désirs terrestres et ce déchaînement n'est qu'un enchaînement à la terre* (DIES, 237, 243, 250). La divinisation finale de Prométhée suivra sa libération par Héraclès, c'est-à-dire la rupture des chaînes et la mort de l'aigle dévorant ; elle sera aussi conditionnée par la mort du Centaure, c'est-à-dire la sublimation du désir ; ce sera le triomphe de l'esprit, au terme d'une nouvelle phase de l'évolution créatrice, qui tendra vers l'être et non plus vers le pouvoir.

Pour Gaston Bachelard (BACF, 30-31), le mythe de Prométhée illustre la **volonté humaine d'intellectualité** ; mais d'une vie intellectuelle, à l'instar de celle des dieux, qui ne soit pas *sous la dépendance absolue du principe d'utilité*. Nous proposons donc de ranger sous le nom de **complexe de Prométhée** toutes les tendances qui nous poussent à **savoir** autant que nos pères, plus que nos pères, autant que nos maîtres, plus que nos maîtres. Or c'est en maniant l'objet, c'est en perfectionnant notre connaissance objective que nous pouvons espérer nous mettre plus clairement au niveau intellectuel que nous avons admiré chez nos parents et nos maîtres. La suprématie par des

instincts- plus puissants tente naturellement un bien plus grand nombre d'individus, mais des esprits plus rares doivent aussi être examinés par le psychologue. Si l'intellectualité pure est exceptionnelle, elle n'en est pas moins très caractéristique d'une évolution spécifiquement humaine. Le complexe de Prométhée est le complexe d'Œdipe de la vie intellectuelle.

PROSTITUTION SACRÉE

Symbole d'une hiérogamie, s'opérant généralement dans l'enceinte d'un Temple ou d'un sanctuaire et destinée à assurer la fertilité de la terre, des animaux, etc. La coutume est signalée dans de nombreuses traditions de l'Antiquité, aussi bien que, de nos jours, chez certaines tribus d'Afrique (ELIT).

Elle n'était pas qu'un rite de fécondité. Elle symbolisait l'union avec la divinité, et, dans certains cas, l'unité même des vivants dans la totalité de l'être.

PROTÉE

Un des dieux secondaires de la mer, dans l'Odyssée, spécialement chargé de conduire les troupeaux de phoques*. Il évoque les vagues de la mer, capables de représenter lors des tempêtes, les images fugitives du cheval, du mouton, du porc, du lion, du sanglier, etc. // *est doué du pouvoir de se métamorphoser en toutes les formes qu'il désire : il peut devenir non seulement un animal, mais un élément comme Veau et le feu. Il use particulièrement de ce pouvoir, lorsqu'il veut se soustraire aux questionneurs. Car il possède le don de prophétie, mais se refuse à renseigner les mortels qui l'interrogent* (GRID, 398).

La nymphe Idothée le décrit à Ménélas en ces termes ; *En cette île, fréquente un des Vieux de la Mer : c'est l'immortel Protée, le prophète d'Égypte, qui connaît, de la mer entière, les abîmes ; vassal de Poséidon, il est, dit-on, mon père, celui qui m'engendra... Ah', lui, si tu pouvais le prendre en embuscade ; ... il te dirait la route, la longueur des trajets et comment revenir sur la mer aux poissons ; si tu le désirais, il te dirait encore, ô nourrisson de Zeus, tout ce qu'en ton manoir, il a pu survenir de maux et de bonheurs... Quand le soleil, tournant là-haut, touche au zénith, on voit sortir des flots ce prophète des mers : au souffle du Zéphyr, qui rabat les frisons de sa noire perruque, il monte et va s'étendre au creux de ses cavernes; en troupe autour de lui, viennent dormir les phoques de la belle marine, qui sortent de l'écume, pataugeant, exhalant l'acre odeur des grands fonds... il voudra s'échapper, prendre toutes les formes, se changera en tout ce qui rampe sur terre, en eau, en feu divin...* (Traduction de Léon Bérard, Odyssée, TV, v. 384-418 passim).

On en fera le symbole de l'inconscient, qui se manifeste sous mille formes, sans jamais répondre avec précision, et ne s'exprimant que par énigmes.

PRUNIER

Le prunier, dont le thème est fréquemment utilisé dans la peinture d'Extrême-Orient, est d'abord un symbole du printemps. Il l'est parfois de l'hiver car, fleurissant à la fin de l'hiver, il indique le renouvellement, la jeunesse qui est sur le point de se manifester. Symbole aussi de la pureté, les fleurs apparaissant sans feuilles. Un moine de l'époque Song, Tchong-jen a composé tout un ouvrage sur le prunier en fleurs, dont il fait un symbole de l'univers.

Il est vrai que la fleur de prunier est aussi en rapport avec l'immortalité, que les Immortels s'en nourrissent et qu'elle constitue en somme le blason de Lao-Tseu, car celui-ci, ne sous un prunier, déclara aussitôt en faire son *nom d'origine*.

Le prunier figure, au Japon, parmi les plantes de bon augure.

Il est parfois considéré chez nous comme un emblème de la sottise, ce qu'on ne s'explique pas aisément (DURV, GROC, KALL). P.G.

Pour les Indiens Pawnee (Amérique du Nord) le prunier sauvage, particulièrement prolifique, est un symbole de fécondité (FLEH).

Son fruit est parfois, dans les rêves, de signification érotique et trahit un désir de jouissance sexuelle.

PSYCHODRAME

(Voir : Jeu)

PSYCHOSTASIE

Ou la pesée des âmes : thème célèbre de la théologie et de l'art égyptiens. Elle symbolise le jugement de Dieu après la mort, et tout l'appareil sévère de la justice. La scène se présente généralement ainsi : au centre une balance ; dans un plateau, enfermé dans une urne, le cœur du défunt, symbole de sa conscience ; dans l'autre plateau, la plume d'autruche* de la déesse Maât, symbole de la justice ; à droite, le dieu Thot à tête d'ibis*, prêt à enregistrer la sentence ; à gauche, le dieu Anubis à tête de chacal*, tenant le défunt par la main et le dirigeant vers la balance du jugement ; Anubis tient dans l'autre main la croix ansée*, symbole de la vie éternelle que le défunt espère obtenir ; au centre, Anubis surveille le fléau de la balance ; pendant que le défunt se confesse, confession négative d'ailleurs, énumérant toutes les fautes non commises ; à ses pieds, la *Dévorante* à tête de crocodile*, la gueule ouverte, et à l'arrière-train d'hippopotame, regarde le dieu Thot qui va proclamer le verdict. Si la plume remporte, le défunt est sauvé ; si la conscience est plus lourde, il est condamné. La scène se déroule parfois sous la présidence des grands dieux : Rê, Osiris, Isis, assistés d'assesseurs armés de couteaux, au nombre de quarante-deux, autant que de fautes canoniques. La psychostasie signifie qu'aucun acte humain n'est indifférent au regard de Dieu : elle symbolise le jugement, mais plus profondément la responsabilité.

PUITS

1. Le puits revêt un caractère sacré dans toutes les traditions : il réalise comme une synthèse de trois ordres cosmiques : ciel, terre, enfers ; de trois éléments : l'eau, la terre et l'air ; il est une voie vitale de communication. Il est, lui aussi, un microcosme, ou *synthèse cosmique*. *Il fait communiquer avec le séjour des morts ; l'écho caverneux* qui en remonte, les reflets fugitifs de l'eau remuée, épaississent le mystère plus qu'ils ne l'éclairent. Considéré de bas en haut, c'est une lunette astronomique géante, braquée du fond des entrailles de la terre sur le pôle céleste. Ce complexe réalise une échelle du salut reliant entre eux les trois étages du monde* (CHAS, 152).

2. Le puits est le symbole de l'abondance et la source de la vie, plus particulièrement chez les peuples — tels les Hébreux — pour qui les eaux vives ne résultent guère que du miracle. Le puits de Jacob, auquel Jésus abreuva la Samaritaine, a le sens d'eau vive et jaillissante — breuvage de vie et d'enseignement — tel que nous l'avons exposé dans la notice fontaine*. Saint Martin a interprété le puits de Jethro (**beour**) auprès duquel s'arrêta Moïse, comme une source de lumière (**our**), et donc comme un centre spirituel.

Dans le **Zohar**, un puits alimenté par un ruisseau symbolise l'union de l'homme et de la femme. Le puits possède en hébreu le sens de femme, d'Épouse (ELIF, 42).

Le puits est par ailleurs symbole de secret, de dissimulation, notamment de celle de la vérité, dont on sait qu'elle en sort nue. Il est encore, en Extrême-Orient, symbole de l'abîme et de l'enfer.

L'hexagramme 48 du **Yi-King** se nomme **tsing** (puits). Les commentaires en apparaîtraient trop utilitaires, si nous n'apprenions finalement *qu'un puits bien rempli d'eau et non recouvert est l'emblème de la sincérité, de la droiture et un symbole de bonheur* (PHIL, SAIR, SOUP). P.G.

3. Dans nombre de contes éotériques, revient l'image du puits de la connaissance ou de la vérité (*la vérité est au fond du puits*). Les Bambaras, dont l'organisation sociale et la tradition spirituelle accordent une très grande importance aux confréries initiatiques, font du puits le symbole de la Connaissance, dont le bord est *secret* et la profondeur *silence*. Il s'agit bien entendu du silence de la sagesse contemplative, stade supérieur de l'évolution spirituelle et de la maîtrise de soi, où la parole s'abîme, se résorbe en elle-même (ZAHB, 150).

Symbolisant la connaissance, le puits représente aussi l'homme, qui a atteint la connaissance. G. Durand (DURS, 222) cite à ce propos un extrait de la *contemplation suprême*, de Victor Hugo : *chose inouïe, c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors. Le profond miroir sombre est au-dedans de l'homme. Là est le clair-obscur terrible... En nous penchant sur ce puits, nous y apercevons à une distance d'abîme, dans un cercle étroit le monde immense...*

Le poète rejoint ici la tradition, citée au début de cette notice, qui fait du puits un microcosme ; mais le puits, c'est l'homme* lui-même.

PUNCH

(Voir : Alcool)

PURIFICATION

Les rites de purification existent dans toutes les religions, avec des listes d'interdits et un cérémonial inépuisable. Ce qui est impur, actes, nourriture, animaux, c'est ce qui déplaît à Dieu. Ce peut être une impureté physique ou une désobéissance à des lois, dont il importe de se purifier. La notion de pureté morale, de pureté de conscience, de souillure de l'âme et de repentir intérieur, n'apparaîtra guère en Grèce qu'avec le culte d'Apollon à Delphes. Les lustrations étaient de rigueur à certaines périodes, à l'entrée de certains lieux : on se lave les mains, on se rince la bouche, on se baigne, etc. Les purificateurs égyptiens appartenaient au bas-clergé ; ils officiaient à la fermeture et à l'ouverture quotidienne des temples ; des rites se célébraient à l'aurore, près des lacs. **L'Agnihotra** du Véda est un rite de purification par le feu. Car le feu et l'eau ont des vertus purificatrices, en même temps que propitiatrices. Mais la purification d'un meurtre ne s'opère que par le sang : il faut une victime et le coupable s'asperge de son sang.

La purification est liée à l'eau, au feu, au sang, tandis que l'impur vient de la terre. Elle symbolise la pureté des origines restituée, le sentiment des souillures issues des fautes et des contacts terrestres, ainsi qu'une aspiration à une vie en quelque sorte céleste et le retour aux sources de la vie.

PUTRÉFACTION

(Réduction en poussière ou en pourriture)

1. La réduction de la matière en poussière* ou en pourriture symbolise la destruction de la nature ancienne et la renaissance en une autre manière d'être, capable de produire des fruits nouveaux.

Pour les Hermétistes, c'est la *principale des opérations chimiques... c'est la mort des corps et la division des matières de notre composé, qui les conduit à la corruption et les dispose à la généra-lion. La putréfaction est l'effet de la chaleur des corps entretenue*

continuellement, et non d'une chaleur appliquée manuellement. Il faut donc se donner garde de pousser la chaleur excitante et extérieure au-delà d'un degré tempéré : la matière se réduirait en cendre sèche et rouge, au lieu du noir, et tout périrait (perd, 418-419). Pourrir, si l'on peut dire, avec temps et mesure, et non se volatiliser en un éclair.

La cérémonie des Cendres*, dans la liturgie chrétienne, symbolise, certes, le retour à la poussière originelle, mais pour préparer l'âme à sa vie éternelle.

2. Putréfaction signifie plus généralement, conformément à l'étymologie du mot, tomber en pourriture. Mais le symbolisme est le même : de la mort à la renaissance à une autre vie. Cette vie nouvelle, qui suit la putréfaction, est conçue le plus souvent, comme une vie supérieure ou comme une vie sublimée. Ou bien elle désigne la transmutation d'une existence purement matérielle en une existence purement formelle et idéale.

On se rappellera le poème de Baudelaire :

*Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint.
Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride
D'où, sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons,,
Et pourtant, vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !
Oui ! Telle vous serez, ô la reine des grâces
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.
Alors, ô ma beauté ! Dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !*

(Une charogne)

3. Un autre exemple de ce symbolisme de la putréfaction nous est donné par la légende du monstre Python, tué par la flèche d'Apollon. L'hymne homérique à Apollon décrit cette scène admirable : *Déchirée par de rudes souffrances, la Bête gisait à terre en poussant de grands râles, et se roulait sur place ; puis il y eut une clameur prodigieuse, inexprimable ; le monstre se tordit, se tordit furieusement ici et là dans la forêt, et rendit l'esprit en exhalant un souffle ensanglanté.* Alors Phoibos Apollon dit fièrement : *Maintenant pourris ici, sur la terre nourricière d'hommes. Tu ne feras plus le malheur ni la perte des mortels qui vivent en ce monde ; eux qui mangent les fruits de ce sol dont vivent tous les êtres, ils pourront amener ici de parfaites hécatombes. Ce n'est pas Typhée qui écartera de tôt la triste mort, ni non plus la Chimère au nom maudit : mais en ce lieu même te feront pourrir la terre noire et le radieux Hypérion.*

*Il parlait ainsi avec fierté ; les ténèbres voilèrent l'œil de la Bête, et l'ardeur sacrée du Soleil la fit pourrir en ce lieu même. Depuis, jusqu'à ce jour, on l'appelle **Pythô** — et on donne au Seigneur le nom de **Pythien** — parce que c'est ta que l'ardeur pénétrante du Soleil a fait **pourrir** le monstre.* (Traduction Jean Humbert, Les Belles Lettres). Le traducteur précise le sens de cette étymologie poétique : *Pythô est le lieu de la putréfaction (pytho) du monstre.* Or, il ne faut pas oublier que Python, en tant que monstre, était issu de la terre et qu'il rendait des oracles ; c'était un animal chthonien. En le détruisant et en lui substituant son oracle, Apollon, qui, est, lui, d'origine ouranienne, assurait la victoire du ciel sur la terre.

La putréfaction du monstre était la condition du triomphe d'Apollon, en même temps que l'effet de l'action du Soleil, la flèche* étant de son côté le symbole du rayon solaire. Désormais, ce n'est plus des antres de la terre, c'est du ciel de Delphes, que viendraient les oracles (voir excréments*).

PYRAMIDES

1. Les plus célèbres tombeaux des rois et des reines d'Égypte, On distingue les pyramides régulières, comme celle de Chéops ; les pyramides à degrés, comme celle de Djoser ; les pyramides rhomboïdales comme celle de Sefrou. Toutes ces constructions obéissent à des croyances religieuses et à des rites magiques, sur lesquels les égyptologues les plus sérieux sont beaucoup plus sobres d'explications que de nombreux et prolifiques amateurs. S'il existe une *pyrami-dologie* très sujette à caution, quant aux rapprochements entre la science des pharaons et celle des savants modernes, il n'est cependant pas interdit d'interroger les croyances anciennes pour percevoir les raisons de ces constructions colossales. La pyramide participe du symbolisme du tertre dont le corps des défunts était recouvert, elle est un tertre de pierre, gigantesque, parfait, poussant au maximum les garanties magiques attendues des plus humbles cérémonies funéraires. *On imagine sans peine que le tertre, bien que purement utilitaire à l'origine, fût censé évoquer la colline, qui émergea des eaux primordiales lors de la naissance de la terre et représenta ainsi l'existence. La mort pouvait donc être combattue sur le plan magique par la présence de ce puissant symbole* (POSD, 241).

Une autre interprétation, qui s'ajouterait à la précédente sans la contrarier, vaudrait surtout pour les rois : selon des croyances héliopolitaines, le roi qui cessait de vivre sur la terre allait rejoindre, et peut-être s'identifier à lui, le dieu-soleil. C'est pourquoi la pyramide était aussi un symbole **ascensionnel**, tant par sa forme extérieure, particulièrement quand ses degrés s'appellent l'escalier* ou l'échelle*, que par ses couloirs intérieurs généralement très inclinés. Les arêtes de la pyramide et l'inclinaison même de ses couloirs intérieurs pouvaient également figurer *les rayons du soleil tels qu'on peut les voir descendant sur la terre par une déchirure des nuages* (POSD, 241). Toutes ces dispositions symbolisent le pouvoir du roi défunt de monter au ciel et d'en redescendre à son gré. Pour Albert Champdor (CHAM, 10), *ces masses architecturales avaient été conçues pour frapper de stupeur les peuples et protéger la minuscule chambre mortuaire qui en était comme l'âme dérisoire et dans laquelle, devant le cadavre momifié du pharaon, s'accomplissaient dans les profondeurs d'un mystère inviolable les rites de la résurrection osirienne.*

2. D'après A.D. Sertillanges, la pyramide renversée sur sa pointe est l'image du développement spirituel : plus un être se spiritualise, plus sa vie s'agrandit, se dilate, à mesure qu'elle s'élève. De même, sur le plan collectif : plus un être se spiritualise, plus grande est la société d'êtres personnalisés à la vie desquels il participe.

3. La pyramide a la double signification d'intégration et de convergence, tant sur le plan individuel que sur le plan collectif : *image la plus sobre et la plus parfaite de la synthèse*, elle est comparable à ce titre, à un arbre, mais à un arbre inversé, la base du tronc servant de pointe. *Les collectivités dissociées devenant cités intégrées dans un Etat organisé, cités convergentes, telle est la signification des pyramides érigées à l'époque où les groupes tendent, à se coordonner pour constituer la synthèse nationale égyptienne... L'orientation vers la synthèse sociale s'exprima d'abord par la projection concrète du symbole de cette synthèse, par l'érection de la pyramide, image de convergence ascensionnelle. L'érection de la pyramide fut l'expression d'une synthèse encore très inconsciente des hommes. Mais, en projetant concrètement le fruit de sa synthèse interne, l'homme affermit sa tendance à la synthèse nationale. Et, dès lors, la pyramide bâtie loua au regard des Égyptiens le rôle d'une image motrice, renforçant en chacun les tendances à la prise de conscience individualisatrice et socialisatrice* (VIRI, 154, 246).

4. Convergence ascensionnelle, conscience de synthèse, la pyramide est aussi lieu de rencontre entre deux mondes : un monde magique, lié aux rites funéraires de retenue

indéfinie de la vie ou de passage à une vie supra-temporelle ; un monde rationnel, qu'évoquent la géométrie et les modes de construction. *Il était inévitable que les amateurs de mystères s'émerveillassent d'une telle rencontre, y vissent tantôt l'explication divine de la géométrie et tantôt la justification de la magie par les mathématiques* (VIRI, 155).

5. Les rapports géométriques de la grande pyramide de Gizeh ont ouvert la voie à d'autres interprétations, qui font retrouver le symbolisme des alchimistes. On sait que *le périmètre du carré de base (de cette pyramide) est sensiblement égal à la longueur d'une circonférence de rayon égal à la hauteur, ce qui revient à dire que le rapport de la base carrée et du cercle est exprimé dans l'élévation*. Rien de plus simple, dès lors, que d'imaginer une circonférence, dont le rayon aurait la hauteur de la pyramide et qui pivoterait sur le sommet de celle-ci, soit à la verticale comme une roue*, soit à l'horizontale comme un disque*, soit en oblique sur tout autre plan ; on peut aussi bien imaginer une sphère dont l'axe serait celui de la pyramide et dont la circonférence aurait la même longueur que le périmètre de la pyramide : les alchimistes verraient là un exemple de solution du problème **de la quadrature du cercle**. Mais un second rapprochement peut se faire : *les quatre faces triangulaires (de la pyramide) unies par un sommet correspondraient à la synthèse alchimique des quatre éléments, dont l'ascension enfin serait une création du cercle correspondant à l'éther, Alchimiquement symbolisé par le cercle... La dialectique du carré et du cercle symbolise la dialectique de la terre et du ciel, du matériel et du spirituel* (VIRI, 243).

6. Après avoir étudié les rapports géométriques de la Grande Pyramide, Matila Ghyka (GHYP, 27) conclut : *il est probable que l'architecte de la Grande Pyramide n'était pas conscient de toutes les propriétés géométriques que nous y découvrons après coup ; ces propriétés cependant ne sont pas accidentelles, mais découlent en quelque sorte organiquement de l'idée maîtresse consciemment enchâssée dans le triangle méridien. Car une conception géométrique synthétique et claire fournit toujours un bon plan régulateur : celui-ci à l'originalité d'enchaîner dans la rigidité cristalline et abstraite de la Pyramide une pulsation dynamique, celle même qui peut être regardée comme le symbole mathématique de la croissance vivante*.

La croissance vivante, peut-être ce mot exprime-t-il le mieux le symbolisme global de la pyramide. Elle tend à assurer au pharaon son apothéose dans une assimilation du défunt au dieu-soleil, terme suprême et éternel de la croissance.

On attribue à Hermès Trismégiste (HERT, fragments 28), une idée analogue : le sommet de la pyramide symboliserait *le Verbe démiurgique, Puissance première inengendrée, mais émergée du Père et gouvernant toute, chose créée, totalement parfait et fécond*. Ainsi, au terme de l'ascension pyramidale, l'initié atteindrait l'union au Verbe, comme le pharaon défunt s'identifie au creux de la pierre au dieu immortel.

PYTHIE

(Voir : Sibylle)

PYTHON

Apollon, *le Seigneur, fils de, Zeus, tua de son arc puissant le dragon femelle, la bête énorme et géante, le monstre sauvage qui, sur la terre, faisait tant de mal aux hommes, tant de mal aussi à leurs moutons aux pattes fines ; c'était un sanglant fléau*. (Hymne homérique à Déméter). Ce serpent, divinité infernale, devait recevoir plus tard le nom de Python, sur les lieux mêmes, à Delphes, où se célébrerait le culte d'Apollon Pythien. Ce serpent, comme la Chimère*, est un des monstres les plus représentés sur les monuments archaïques. Il symboliserait les forces chthoniennes mauvaises et ténébreuses, que peut seule vaincre et supplanter une force ouranienne, celle d'Apollon, fils de Zeus, bienfaisant et lumineux. Triomphe de la sagesse sur les instincts (voir putréfaction*).

Q

QUARANTE

1. C'est le **nombre de l'attente**, de la **préparation**, de **l'épreuve** ou **du châtement**. Sans doute est-ce le premier aspect qui est à la fois le plus mal connu et pourtant le plus important. On peut dire que les écrivains bibliques jalonnent l'histoire du salut en dotant les événements majeurs de ce nombre ; il caractérise ainsi les interventions successives de Dieu s'appelant l'une et l'autre. Comme Saül, David règne quarante ans (**11 Samuel 5, 4**) ; Salomon de même (**I Rois 11, 42**). L'alliance avec Noc suit les quarante jours du déluge ; Moïse est appelé par Dieu à quarante ans ; il demeure quarante jours au sommet du Sinaï. Jésus prêche 40 mois ; le ressuscité apparaît à ses disciples pendant les quarante jours qui précèdent l'Ascension (**Actes 1,3**).

L'accent est également souvent mis sur l'aspect d'épreuve ou de châtement : les Hébreux infidèles sont condamnés à errer quarante ans dans le désert (**Nombres, 32, 13**). Quarante jours de pluie punissent l'humanité pécheresse (**Genèse, 7, 4**). Jésus, représentant l'humanité nouvelle, est conduit au Temple quarante jours après sa naissance ; il sort victorieux de la tentation subie pendant quarante jours (**Matthieu. 4, 2** et parallèles), et ressuscite après 40 heures de séjour au sépulcre. P.P.

2. Selon R. Allendy (ALLN, 385), ce nombre marque *l'accomplissement d'un cycle*, d'un cycle toutefois qui doit aboutir, non pas à une simple répétition, mais à un changement radical, un passage à un autre ordre d'action et de vie. C'est ainsi que le Bouddha et le Prophète auraient commencé leur prédication à 40 ans ; que le carême qui prépare à la résurrection pascale dure 40 jours.

3. Chez les Africains, les Peules notamment, les funérailles durent 40 nuits, quand un bœuf dépasse 21 ans et un homme 105 ans. Chez les Bambaras, on offre en sacrifice 40 cauris, 40 chevaux, 40 bœufs, pour l'initiation suprême du Kamo. L'expression 2 fois 40 signifie cent (HAMK, 23) ou le quasi innombrable.

4. Ce nombre a joué un rôle tout particulier dans les rituels mortuaires chez un grand nombre de peuples. C'est en effet le nombre de jours qu'il faut pour que la dépouille soit considérée comme définitivement débarrassée de tout corps vivant, le plus subtil soit-il, c'est-à-dire de toutes ses âmes*. Un mort, selon ces croyances, n'étant *totalemt mort* qu'au bout de ce délai, la cérémonie de ce jour, la quarantaine, est celle qui lève les derniers interdits de deuil. C'est aussi à ce moment qu'on procède aux rites de purification, les parents du défunt n'étant qu'à cette date déliés de toute obligation à son égard.

C'est le laps de temps qu'il faut pour déterrer le cadavre, nettoyer les os et les placer dans leur demeure définitive, pour les peuples qui pratiquent la coutume de l'enterrement secondaire, notamment parmi les Indiens d'Amérique équatoriale. Chez les Altaïques, c'est à ce jour que la veuve prononce la formule rituelle : *Maintenant, je te quitte*, qui la rend libre de convoler en secondes noces. C'est aussi le jour où l'on procède à la purification de la yourte (HARA, 227-228). La coutume de la *quarantaine* provient de cette croyance, selon laquelle le nombre quarante symbolise un cycle de vie. A.G.

5. Jean-Jacques Rousseau dit de la quarantaine : *C'est à mon avis l'âge le plus convenable pour réunir toutes les qualités que l'on doit rencontrer chez un homme d'Etat*. Le droit féodal français comportait la *quarantaine du Roi*, espace de quarante jours établi par Louis IX, pendant lequel l'offensé ne pouvait venger son injure.

QUARANTE-NEUF

Ce nombre, qui est le carré de sept, a la même signification cyclique chez les lamaïstes que le nombre quarante* chez les juifs, les chrétiens et les musulmans (HARA, 233), C'est le

délai nécessaire à l'âme d'un mort, pour qu'elle gagne définitivement sa nouvelle demeure. C'est l'accomplissement du voyage.

QUARTZ

Le quartz symbolise l'élément céleste dans les initiations. *L'eau sacrée et puissante*, dans les rituels initiatiques *des medecine-men australiens*, est considérée comme du quartz liquéfié. (Mircéa Eliade, *Significations de la Lumière intérieure* dans *Eranos Jahrbuch*, 1957, 26, p. 195). (Voir **crystal* de roche**).

QUATERNAIRE

On n'entend ici ce mot (voir carré*) que dans le sens de la progression arithmétique des quatre premiers nombres ayant l'unité comme premier terme et comme raison : 1.2.3.4. Leur somme donne la Décade*, symbole de perfection et clef de l'univers. Le Quatenaire est le chiffre sacré de ce monde, de la terre des hommes. Il s'inscrit à égale distance de l'Unité impénétrable ($4-1 = 3$) et du septénaire ($7 - 4 = 3$), qui exprime son union à la Triade divine, c'est-à-dire à l'Un considéré sous ses trois rapports avec la création ; puissance, intelligence, amour.

Cette situation du quaternaire à égalité entre l'Un et le Sept définit assez bien la vocation de l'homme : issu de l'unité, il s'en distingue comme le créé du créateur, mais il est appelé à retourner (voir **retour***) au créateur, c'est-à-dire à s'unir à lui, manifestant ainsi sa puissance, son intelligence et son amour. Il fait ainsi en sens inverse le même chemin, le trois, une première fois dans le sens de la différenciation, une seconde fois dans le sens de la réintégration. Le quaternaire exprime bien une situation, mais une situation évolutive, l'homme étant placé sur terre dans une dynamique intéressante tout l'univers.

QUATRE

1. Les significations symboliques du quatre se rattachent à celles du carré* et de la croix*. *Depuis les époques voisines de la préhistoire, le 4 fut utilisé pour signifier le solide, le tangible, le sensible. Son rapport avec la croix en faisait un symbole, incomparable de plénitude, d'universalité, un symbole totalisateur.* La croisée d'un méridien et d'un parallèle divise la terre en quatre secteurs. Dans tous les continents, chefs et rois sont appelés : *Maîtres des quatre mers... des quatre soleils... des quatre parties du monde... etc.* : ce qui peut signifier à la fois l'étendue de leur pouvoir en surface et la totalité de ce pouvoir sur tous les actes de leurs sujets (CHAS, 31).

Il existe quatre points cardinaux, quatre vents, quatre piliers de l'Univers, quatre phases de la lune, quatre saisons, quatre éléments, quatre humeurs, quatre fleuves du Paradis, quatre lettres dans le nom de Dieu (YHVH), du premier des hommes (Adam), quatre bras de la croix, quatre Evangélistes, etc., etc. Le quatre désigne le premier carré et la décade, la tetractys pythagoricienne, est produite par l'addition des quatre premiers nombres ($1 + 2 + 3 + 4$). Le quatre symbolise le terrestre, la totalité du créé et du révélé.

Cette totalité du créé est en même temps la totalité du périssable. Il est singulier que le même mot **shi** signifie en japonais **quatre** et mort. Aussi, les Japonais évitent-ils avec soin de prononcer ce mot ; ils le remplacent dans la vie quotidienne par **Yo** ou **Yon**.

2. Nombre sacré dans le Vêda, qui est divisé en quatre parties (*Hymnes, Charmes, Liturgie, Spéculations*). L'homme aussi se compose du carré de quatre, 16 parties, selon la *Chandogya Upanishad*, ainsi que la féerie du Soma qui comporte 16 récitations, de même que l'enseignement sur le **Brahman**, qui est distribué en quatre quarts, correspondant aux quatre domaines de l'univers : les régions de l'espace, les mondes, les lumières, les sens : *Celui qui, sachant ainsi, connaît ce quart du Brahman, ou quatre seizièmes, qui est lumière, celui-là hrîUe en ce monde. Il conquiert des mondes lumineux celui qui, sachant ainsi, connaît le quart du Brahman, ou quatre seizièmes, qui est lumière,* (trad. R. Sénart, in VEDV, 388). Quand il sait les quatre quarts du **Brahman**, ou quatre fois quatre seizièmes, le

disciple ou initié connaît toute la science du maître. Le quatre se révèle ici encore, avec ses multiples et ses diviseurs : le **symbole de** la totalité.

3. Dans la Bible, et notamment dans l'Apocalypse, ce chiffre suggère aussi l'idée d'universalité : les quatre vivants, c'est l'ensemble des vivants dans le monde de la lumière (ils sont constellés d'yeux). Les quatre cavaliers* apportent les quatre fléaux majeurs. Les quatre couleurs* des chevaux correspondent aux couleurs des points cardinaux et à celles de la journée, pour montrer l'**universalité** de l'action dans l'espace et dans le temps : blanc est l'Est et l'aube ; rouge, le Sud et midi ; glauque l'Ouest et le crépuscule ; noir le Nord et la nuit. Les quatre anges destructeurs debout aux quatre coins de la terre ; les quatre fleuves du Paradis ; les quatre murailles de la Jérusalem céleste faisant face aux quatre orientes ; les quatre camps des douze tribus d'Israël (*Nombres*, 2) ; les quatre emblèmes des tribus, un pour chaque groupe de trois, le lion, l'homme, le taureau, l'aigle ; les quatre lettres du nom divin YHWH, chacune correspondant à l'un de ces emblèmes, selon une tradition juive : Y à l'homme, H au lion, V au taureau, le second H à l'aigle ; les quatre Evangélistes : il ne pouvait, selon saint Irénée, y en avoir ni plus, ni moins ; et chacun des quatre emblèmes des tribus d'Israël a été attribué à un des quatre Evangélistes, dans un accord assez singulier, avec les caractéristiques de chacun des Evangiles : le lion à Marc, l'homme à Matthieu, le taureau à Luc, l'aigle à Jean ; ces animaux, d'autre part, correspondent aux quatre constellations cardinales de la bande zodiacale : le Taureau, le Lion, l'Homme et l'Aigle ; tous ces quaternaires (CHAS, 429) expriment une totalité.

Dans la vision d'Ezéchiel (I, 5 et s.) qui remonte vers 593 avant notre ère, on observe déjà cette extraordinaire symbolique : ... *Je discernai comme quatre animaux dont voici l'aspect : ils avaient une forme humaine ; ils avaient chacun quatre faces et chacun quatre ailes... Leurs faces étaient tournées vers les quatre directions... Ils avaient une face d'homme et tous les quatre avaient une face de lion à droite, ... une face de taureau à gauche... et une face d'aigle*. Les exégètes y voient le symbole de la mobilité, de l'ubiquité spirituelles de Yahvé, qui n'est pas attaché seulement au Temple de Jérusalem, mais qui assure tous ses fidèles de sa présence, quelle que soit la direction de leur exil. Les mêmes exégètes observent que ces figures étranges de la vision d'Ezéchiel *rappellent les Karibu assyriens (dont le nom correspond à celui des Chérubins* de l'arche, voir Exode, 25, 18, s), êtres à tête humaine, corps de lion, pattes de taureau et ailes d'aigle, dont les statues gardaient le palais de Babylone. Ces serviteurs des dieux païens sont ici attelés au char du Dieu d'Israël : expression frappante de la transcendance de Yahvé (BIBJ, 475)*. Ils servent aussi de support au trône de Dieu, les têtes ressemblant à *une voûte éclatante comme le soleil ... au-dessus de la voûte, il y avait comme une pierre de saphir en forme de trône ; ... au-dessus du trône, un être ayant apparence humaine, avec raclât de vermeil et tout autour de lui comme du feu... et une lueur semblable à l'arc* qui apparaît dans les nuages, les jours de pluie... C'était quelque chose ayant l'aspect de la gloire de Yahvé (Ezéchiel, 1, 26-28)*. On ne saurait mieux suggérer, par une escalade des degrés du ciel, la supériorité transcendantale de Dieu, par rapport à tous ces quaternaires.

Quatre est encore le chiffre qui caractérise l'**univers dans sa totalité** (le plus souvent il s'agit du monde matériel, sensible). Ainsi les quatre fleuves qui sortent d'Eden, selon *Genèse* 2, 10 ss, arrosent et délimitent l'univers habitable. *L'Apocalypse* (7, 1 ; 20, 8) parle des quatre extrémités de la terre d'où soufflent les quatre vents (*Urémie*, 49, 36 ; *Ezéchiel*, 37, 9 ; *Daniel*, 2, et 7) et distingue quatre grandes périodes qui embrassent toute l'histoire du monde.

4. Le nombre 4, selon Alexander (ALEC, 204)⁷ joue un rôle déterminant dans la pensée et la philosophie des Indiens d'Amérique du Nord. Il est *un principe d'organisation et, d'une certaine façon, une force*. L'espace se divise en quatre parties ; le temps se mesure par quatre unités : le jour, la nuit, la lune et l'année ; il y a quatre parties dans les plantes : la racine, la tige, la fleur et le fruit ; les espèces animales sont au nombre de quatre : celles qui rampent, celles qui volent, celles qui marchent sur quatre pattes, celles qui marchent sur deux pattes ; les quatre êtres célestes sont le ciel, le soleil, la lune et les étoiles et quatre

sont les vents *qui marchent autour du cercle du monde*; la vie humaine se divise en *quatre collines*: l'enfance, la jeunesse, la maturité et la vieillesse ; quatre vertus fondamentales chez l'homme : le courage, l'endurance, la générosité et la fidélité ; chez la femme : l'habileté, l'hospitalité, la loyauté et la fécondité, etc.

Quatre est aussi le nombre totalisateur. *Nous avons fait quatre fois quatre tours autour de la loge... Quatre fois quatre signifie plénitude. Maintenant toutes les forces de là-haut et d'ici-bas, mâles et femelles, ont été invoquées, et nous avons demandé à toutes de nous assister dans les cérémonies sacrées qui prendront place à l'aube.* (Cérémonie de Hako chez les Indiens Pawnee, in ALEC, 153).

Sur le plan métaphysique, Wakantanka, le Grand Mystère, est une *quaternité*, faite du *Dieu Chef, du Dieu Esprit, du Dieu Créateur et du Dieu Exécutant*. Chacun de ces dieux est lui-même une quaternité faite de deux dyades opposées. *C'est ainsi que la Dyade supérieure du Dieu Chef comprend le Soleil et la Lune ; sa dyade inférieure est formée du Dieu Bison (ancêtre de l'espèce Bison) et de l'Ame. La Dyade supérieure du Dieu Esprit est le Ciel Visible et le Vent ; sa dyade inférieure le Dieu Ours (ancêtre de l'espèce Ours) et le Fantôme. Le Dieu Créateur est fait de la Dyade supérieure Terre et Génie Féminin, et de la dyade inférieure les Quatre Vents et l'Esprit. Le Dieu Exécutant renferme la Dyade Rocher (ancêtre de toute matérialité) et Les Etres Ailés Tonnerres, associés aux Grands Rochers des Montagnes, et la dyade inférieure Tornade et Médecine.* (Théologie des Dakota, ALEC, 205-206).

Rappelant que les disciples de Pythagore faisaient eux aussi de la tétrade la clé d'un symbolisme numérique qui pût donner un cadre à l'ordre du monde, Alexander voit dans ce panthéon Dakota *un pythagoricisme, du Nouveau-Monde*.

Dans la tradition Maya-Quiché (Popol-Vuh) il y a eu quatre créations successives, correspondant à quatre soleils et à quatre âges. L'homme définitif — homme de maïs — n'apparaissant qu'avec le dernier âge (GIRP).

Quatre degrés initiatiques conduisent à l'initiation parfaite, dans la Société des Hommes-Médecine chez les Algonquins (MULR, 250), en liaison avec le symbole d'un univers quadripartite. Le grand Manitou qui règne sur le 4^e degré est représenté par une série de symboles quaternaires, dont une croix sur un pilier carré, chaque face étant peinte d'une couleur cosmique.

Dans la cosmogonie des Zuni, basée sur la hiérogamie élémentaire Terre-Ciel, la Terre est appelée *La Terre-Mère quadruple qui contient*. Ce qui confirme l'universalité de la valeur symbolique du nombre quatre, comme définissant la matérialité passive. Quatre, comme la Terre, ne crée pas, mais contient tout ce qui se crée à partir de lui. Sa valeur est potentielle. Quatre est le nombre de la terre ; maïs, par extrapolation, il peut convenir au Dieu suprême, en ce qu'il contient tout, lui qui est l'alpha et l'oméga et qui laisse aux démiurges le soin de créer, d'animer en lui.

En plus des quatre éléments et des quatre directions cardinales (commandées pour les Indiens Pueblo par les Quatre Dieux de la Pluie, et chez les Maya, par les quatre tigres, ou jaguars, défendant les plantations du village) les Zuni (Pueblo) voient, au fond de la terre, quatre cavernes, les *quatre ventres de la Terre-Mère*. De l'étage le plus bas, *l'obscurité extrême du monde*, viennent les hommes, grâce à l'action des jumeaux divins, les *guerriers Aya-hutas*, créés par le Soleil et envoyés par lui à la recherche des hommes. Pour arriver à la lumière, les hommes ont traversé *le monde de la suie, le monde du soufre, le monde du brouillard, le monde des ailes* (H. Lehman).

Au Pérou, le chroniqueur Guaman Poma de Ayala parle également de quatre êres mythiques qui ont précédé la création de l'homme sous sa forme actuelle.

En résumé, quatre apparaît comme le signe de la potentialité, attendant que s'opère la manifestation, qui vient avec le cinq*.

5. Pour les Dogons du Mali, quatre est le nombre de la féminité, et, par extension, celui du soleil*, symbole de la matrice originelle. La matrice fécondée, représentée comme un œuf ouvert vers le bas, réplique terrestre de l'œuf cosmique (ferme) a pour valeur numérique 4 (le haut, les deux côtés, l'ouverture) (gris). Quatre est également le nom donné au prépuce, considéré comme rame femelle de l'homme, qui est circoncis pour cette raison.

Pour les Dogons, l'unique est l'erreur, l'impur. La pureté, c'est la justesse voulant que toute chose créée soit deux en un, jumelle faite de l'association des sexes — des principes contraires, comme on l'a vu en ce qui concerne l'âme. De ce fait, c'est sous la forme de son double, le huit*, que le nombre quatre est le symbole de la création : il y a huit ancêtres et huit familles d'hommes, d'animaux, de plantes, etc., à l'origine des temps. Mais la perfection est représentée pour les Dogons et Bambaras par le 7, associant les deux principes — ou sexes — opposés : le 4, principe femelle et le 3, principe mâle (DIEB).

La division du monde en quatre plans, sur les branches d'une croix verticale orientée Ouest-Est, est attestée chez les Balubas et Lulus du Kasai (Congo) (FOUA).

Frobénius relève parmi les traits caractéristiques des cultures de la côte occidentale d'Afrique, de l'embouchure du Sénégal à celle du Congo, une sexualisation inverse des nombres Trois et Quatre, quatre étant ici un symbole masculin et trois un symbole féminin (froa). Mais cette inversion des symboles paraît plutôt exceptionnelle. A.G.

6. Quatre, nombre des éléments, est le nombre des *portes* que doit franchir l'adepte de la voie mystique, selon la tradition des Souris et des anciennes congrégations de derviches turcs. A chacune de ces portes est associé un des quatre éléments, dans l'ordre de progression suivant : air, feu, eau, terre. Ce symbolisme peut s'interpréter ainsi : à la première porte (le Sheriat), le néophyte qui ne connaît que *le livre*, c'est-à-dire la lettre de la religion, est dans l'air, c'est-à-dire dans le vide. Il se brille au passage du seuil initiatique, représenté par la deuxième porte, qui est celle de *la voie*, autrement dit de l'engagement dans la discipline de l'ordre choisi (Tarikat) ; ceux qui ont passé cette deuxième porte sont parfois nommés les *ascètes* (Zahitler). La troisième porte ouvre à l'homme la connaissance mystique ; il devient un gnostique (Arif), et correspond à l'élément eau. Enfin, celui qui atteint Dieu et se fond en lui comme en l'unique Réalité (Hak), passe, avec la quatrième et dernière porte (celle du Hakikat) dans l'élément le plus dense, la terre. On nomme ces élus les *Amants*. De l'air à la terre, il y a là un renversement de l'évolution mystique, telle qu'elle est habituellement imaginée par un esprit européen ; et pourtant le *chemin de perfection* d'un Ibn Mansour el Alladj ou d'un Mawlana Jalal od din Rûmi n'est pas si éloigné de celui d'une Thérèse d'Avila ou d'un Jean de La Croix. Mais la Doctrine Soufi, plus nettement peut-être que la mystique chrétienne, est partie du postulat selon lequel ce que nous nommons Réalité n'est qu'un reflet (irréel donc) de la seule Réalité, divine et transcendante, cachée par le *voile* de dualité qui *sépare* le non-croyant de Dieu et le met ainsi en état de péché (pour la Théorie des Quatre Portes, voir J. M. Birges, BIRD, 95 sq). On a remarqué qu'entre ces quatre états successifs de l'ascension mystique, figurés par autant de portes, il n'y en a qu'une, la seconde, associée à la symbolique purificatrice et transformatrice du feu, qui constitue un seuil initiatique. Les étapes de l'ascension mystique proprement dites ne sont donc que trois : Tarikat, Marifet, Hakikat. Ce qui est extrêmement proche des trois degrés de perfection que reconnaissaient les néo-platoniciens d'Alexandrie : successivement la vertu, la sagesse et l'extase. C.-E. Monod-Herzen commente ces étapes en ces termes : *Le premier degré correspond à la perfection de la vie sociale et s'atteint par la pratique de la morale, la contemplation intellectuelle procure le second et l'enthousiasme conduit au plus haut terme* (mona, 53). Ces idées étaient alors aussi bien celles d'un chrétien comme saint Clément d'Alexandrie que celles d'un païen comme Plotin. E.M.

7. De ces quatre stades ou *portes* du perfectionnement mystique, on peut rapprocher l'évolution quaternaire de **l'anima** selon les théories de Jung ; le psychanalyste en prend pour représentations archétypales : Eve, qui représente des fonctions purement instinctuelles et biologiques ; l'Hélène de Faust, qui personnifie le niveau romantique et

esthétique, encore caractérisé cependant par des éléments sexuels ; la Vierge Marie, chez qui l'amour (l'Eros) atteint l'altitude de la dévotion spirituelle ; et enfin la Sulamite du Cantique des Cantiques, incarnation de la Sagesse qui transcende même la sainteté de la pureté. La figure de Mona Lisa constituerait, selon Marie-Louise Von Franz, une autre représentation de ce stade quatrième et ultime de l'anima (JUNS, 185). On voit clairement, toutefois, combien cette conception spiritualiste de l'Ecole Jungienne diffère des hiérarchies mystiques traditionnelles.

Quoi qu'il en soit, le système entier de la pensée jungienne est fondé sur l'importance fondamentale qu'il reconnaît au nombre quatre, la quaternité représentant pour lui le *fondement archétype de la psyché humaine* (JACC, 139), c'est-à-dire *la totalité des processus psychiques conscients et inconscients* (JUNT, 425). Toute son analyse des types psychologiques repose en effet sur sa théorie des quatre fonctions fondamentales de la conscience : la pensée, le sentiment, l'intuition et la sensation (Ibid. p. 499). Le psychanalyste maintient ici une attitude humaine qui paraît constante depuis le paléolithique et qui, depuis la croix des directions cardinales, présente à l'aube de toutes les cosmologies, passe par la théorie des initiés et des alchimistes, pour lesquels la quaternité constituait un axiome fondamental dans la poursuite du Grand Œuvre et la recherche de la Pierre Philosophale.

A.G.

QUATRE CENTS

(Voir : **Vingt, Cent**)

QUENOUILLE

(Voir : Fuseau)

La statue magique d'Athéna, le Palladion, garantissait l'intégrité de la cité qui rendait un culte à la déesse ; elle montre une Athéna tenant de la main droite une pique, symbole de ses vertus guerrières, et de la main gauche une quenouille et un fuseau, symboles des arts **domestiques** et de **l'habileté manuelle**.

Rapprochée du fuseau*, comme chez les Parques, la quenouille symbolise le déroulement des jours, le fil dont l'existence cessera de se tisser quand la quenouille sera vidée. C'est le temps compté, qui passe inexorablement.

Séparément du fuseau, la quenouille, petite canne de roseau, a une signification phallique et sexuelle. Elle représente non seulement l'organe viril, mais aussi le fil des générations.

En d'autres cas, la quenouille est *l'emblème de l'organe sexuel féminin en sa virginité*, notamment dans *l'Adroite Princesse*, de Perrault ; deux des trois sœurs brisèrent leur *quenouille*, sous l'ardeur d'un prince charmant ; la troisième la garda *intacte* (LOEF 176-180). La quenouille symbolisera *le commencement du jour... et le commencement de la vie amoureuse*, l'initiation à l'amour sexuel.



QUENOUILLE. — Femme garnissant une quenouille. Lécythe attique. Vie siècle. (New York, Metropolitan Muséum).

*... Je vous le dis, Femmes,
mettez bon ordre en vos quenouilles !
Que les quenouilles ailées
Volent par le bon chemin !*

*... Bon vêtement que fait ici la femme
à cinq rayures,
riche en fil ;
sain et sauf qui le revêt ;
bénis le vêtement, ô Indra.*

(Kansika Sûtra, 107, Traduction L. Renou, VEDV, 227).

QUEUE

La signification argotique de ce mot n'est pas sans reposer sur une base symbolique profonde et universelle. La queue de nombreux animaux joue un rôle phallique dans de nombreux mythes américains et asiatiques. Elle s'apparente au complexe symbolique recouvert par le serpent.

D'autre part, le *Tug* ou étendard des turco-mongols, fait d'une ou plusieurs queues, le plus souvent de cheval, parfois de buffle ou de yak, tire sa valeur symbolique du fait que *cette partie de l'animal contient toute la puissance de l'animal lui-même* (ROUF, 403). Cette notion de puissance guerrière et virile rapproche, elle aussi, la queue de cheval, placée au sommet d'une hampe, du sexe érigé. Cet emblème qui aurait existé chez les Huns, et dont l'emploi est attesté chez les Bulgares pré-slaves, fut, au temps du Tsar Boris, proscrit par le Pape, qui enjoignit aux catéchumènes de la remplacer par la croix. Comme le souligne J. P. Roux, *on sentait à cette époque que le symbole était puissant : le signe dont était décoré l'étendard devait jouer le rôle d'objet de foi qu'allait jouer la croix*, en se substituant à lui. Cette substitution d'un symbole à un autre devait caractériser une conversion intérieure réelle.

A.G.

R

RAMEAU

1. Dans la tradition chrétienne, une jonchée de rameaux ou des rameaux agités symbolisent l'hommage rendu au triomphateur. La première antienne de la procession des rameaux confirme ce sens : *Les foules viennent avec des fleurs et des palmes à la rencontre du Rédempteur. Elles rendent un juste hommage au triomphe du vainqueur. Les nations célèbrent le Fils de Dieu. A la louange du Christ, les voix retentissent jusqu'au ciel : Hosanna !* C'était une tradition orientale d'acclamer les héros et les grands en brandissant des rameaux verts, qui symbolisent l'immortalité de leur gloire. Ainsi, monté sur une ânesse*, Jésus fit-il sa dernière entrée à Jérusalem ; les foules croyaient au triomphe du Messie ; quelques jours plus tard, il était crucifié. Mais la cérémonie chrétienne du Dimanche des Rameaux a parfaitement intériorisé ce triomphe. La prière de bénédiction des rameaux le précise admirablement : *Bénissez, Seigneur, ces rameaux de palmier ou d'olivier, et donnez à voire peuple la parfaite, piété qui achèvera en nos âmes les gestes corporels par lesquels nous honorons aujourd'hui. Accordez-nous la grâce de triompher de l'ennemi et d'aimer ardemment l'œuvre de salut qu'accomplit miséricorde.* La victoire ici célébrée est tout intérieure, c'est celle qui est remportée sur le péché, qui s'accomplit par l'amour et qui assure le salut éternel : c'est la victoire définitive et sans appel. Le symbolisme du rameau atteint à la plénitude de son sens.

Il était déjà préfiguré dans le rameau d'olivier que la colombe apporta dans son bec, pour annoncer la fin du déluge : *La colombe revint vers Noé sur le soir et voici qu'elle avait dans son bec un rameau tout frais d'olivier. (Genèse, 8, 11).* C'était un message de pardon, de paix recouvrée et de salut. Le rameau vert symbolisait la victoire de la vie et de l'amour.

2. Dans l'art médiéval, le rameau est l'attribut, tantôt de la logique, tantôt de la chasteté, tantôt de la renaissance printanière.

Un rameau de bois vert enflammé signifie la pérennité d'un amour, malgré la perte de l'espérance. On en voit un exemple dans une des salles du Palazzo Vecchio, à Florence. Vasari l'explique ainsi : *Un tronc coupé mais encore vert qui, des endroits où les rameaux ont été taillés, jette du feu. On y lit le mot **semper** (toujours) ...c'est ta devise, que Julien de Médicis portait sur son casque, lors de ta giostra (tournoi). Elle signifiait que, bien que l'amour eût été coupe de l'espérance, il n'en demeurait pas moins vert, pan moins ardent et ne se consumait pas.*

Cette devise aurait été modifiée par le neveu de Julien, Pierre de Médicis, fils de Laurent le Magnifique, en celle-ci : **In viridi teneras exurit flamma medullas** (dans le bois vert la flamme brûle les tendres moelles). Mais le sens ne fait qu'explicitier le précédent : *celui d'un amour si passionné qu'il brûle le bois vert ou si tenace qu'il survit à l'espérance, coupée avec les rameaux* (TERS, 320).

RAMEAU D'OR

Le rameau d'or est à rapprocher du rameau vert, qui est un symbole universel de régénérescence et d'immortalité. Le rameau d'or est la branche de gui*, dont les feuilles vert pâle se dorment à la saison nouvelle. Aussi, sa cueillette coïncide-t-elle avec la naissance de l'année. *Au gui l'an neuf !*

Le nom même des druides se compose des deux racines **dru-vîd**, qui ont le sens de *force* et de *sagesse* ou de *connaissance*, et qui sont représentées par le chêne* et le gui*. Le druide est donc *le gui et le chêne*, c'est-à-dire la sagesse unie à la force, ou l'autorité sacerdotale investie d'un pouvoir temporel. La conjonction gui-chêne indique que les deux vertus demeurent indistinctes dans le même individu. Guenon a incidemment remarqué que

ce symbolisme était exactement semblable à celui du sphinx égyptien, tête humaine et corps de lion, symboles de sagesse et de force (GUES, GUEA).

Bien que la tradition gréco-romaine n'ait pas connu de modèle du *rameau d'or*, Virgile place un tel rameau dans la main d'Enée, pour la descente aux Enfers : *Un rameau, dont la souple baguette et les feuilles sont d'or, se cache, dans un arbre touffu, consacré à la Junon infernale. Tout un bouquet de bois le protège, et l'obscur vallon l'enveloppe de son ombre. Mais il est impossible de pénétrer, sous les profondeurs de la terre avant d'avoir détaché de l'arbre la branche au feuillage d'or... Enée, guidé par deux colombes, se met à la recherche de l'arbre au rameau d'or dans les grands bois et soudain le découvre dans des gorges profondes. ...Arrivées aux gorges empestées de l'Averne, les colombes s'élèvent d'un coup d'aile et, glissant dans l'air limpide, elles se posent toutes deux à l'endroit rêvé, dans l'arbre où le reflet de l'or éclate et tranche sur le feuillage. Comme sous les brumes de l'hiver, au fond des bois, le gui, étranger aux arbres qui le portent, renaît avec ses nouvelles feuilles et entoure leurs troncs arrondis de ses fruits couleur de safran, la frondaison d'or apparaissait dans l'yeuse touffue, et ses feuilles brillantes crépiraient au vent léger. (Enéide, chant VI, traduction de A. Bellessort).*

Muni de ce précieux rameau, il pourra désormais visiter les Enfers. Jean Beaujeu note à propos de ces textes de *V Enéide* que *la mythologie du gui, ires pauvre en Italie, était riche, dans les pays celtiques et germaniques ; le gui payait pour avoir une puissance magique. : Il permet d'ouvrir le monde souterrain, éloigne les démons, confère l'immortalité ci, détail propre aux Latins, est inattaquable au feu. Tout se passe comme si Virgile avait adopté un thème de son pays natal (la plaine, du Pô avait été occupée pendant plusieurs siècles par les Celtes), en lui donnant un caractère latin par la consécration à Proserpine.*

Un rite de la cueillette du gui est à observer : le rameau ne devait pas être coupé avec un tranchant de fer. L'usage du fer est interdit dans la plupart des rites religieux, car il est censé chasser les esprits ; il ôterait au rameau de gui ses propriétés magiques. Aussi les druides ne le cueillaient-ils qu'avec une faucille d'or.

Le rameau d'or est le symbole de cette lumière, qui permet d'explorer les sombres cavernes des enfers sans péril et sans y perdre son âme. Force, sagesse et connaissance.

RAT

Le rat jouit en Europe d'un préjugé nettement défavorable. On l'associe aux notions d'avarice, de parasitisme, de dénuement. Certes, le **Yi-King** lui-même en fait l'image de la cupidité, de la crainte, de l'activité nocturne et clandestine ; mais, d'une façon générale, le rat est en Asie un animal de bon augure. Au Japon, il accompagne le dieu de la richesse, **Daikoku** ; il y est signe de prospérité, tout comme en Chine et en Sibérie ; c'est l'absence de rats qui y apparaît comme un signe inquiétant. Tchouang-Tseu fait du rat qui creuse un trou profond le symbole de la prudence et de la rectitude.

Le rat, ou plutôt la souris (mûshaka), est la monture de **Ganesha**. Elle est, comme telle, associée à la notion de vol, d'appropriation frauduleuse des richesses. Mais ce *voleur* est l'Atmâ, à l'intérieur du cœur. Sous le voile de l'illusion, il tire seul bénéfice des jouissances apparentes de l'être, et même du profit de l'ascèse (DANA, HERA, OGRJ). P.G.

Dans *Illiade*, Apollon est évoqué sous le nom de Sminthée, qui est dérivé d'un mot signifiant le rat, animal chthonien, qui jouait un rôle important avec le serpent* et la taupe*, dans les traditions préhelléniques. L'ambivalence du nom attribué à Apollon correspondrait à un double symbole : le rat propageant la peste serait le symbole de l'Apollon de la peste (et dans ce passage de *Illiade*, le vieillard Chrysès appelle le dieu à la vengeance contre un affront) ; Apollon, d'autre part, protège contre les rats, en tant que dieu des moissons. On voit que, dans la symbolique, le même rôle destructeur que possèdent les rats peut justifier deux applications différentes : l'utilisation de ce rôle par vengeance, la suppression de ce rôle par bienfaisance ; de là, le double aspect du dieu appelé Sminthée.

Cette tradition primitive et agraire d'un Apollon*, dieu rat, qui envoie les maladies (la peste) et qui les guérit, est à rapprocher d'une tradition indienne d'un dieu rat, qui sera le fils de Rudra et qui aurait aussi ce double pouvoir d'apporter et de guérir les maladies. Apollon Sminthée et Ganesha incarneraient *les puissances bénéfiques et guérisseuses du sol* (SECG, 21.6, 236).

RATE

En Occident, et aussi dans le monde arabe, la rate est mise en rapport avec l'humeur, et plus particulièrement avec le rire, supposé provoqué par une dilatation de la rate. C'est la conséquence de conceptions physiologiques peu conformes à celles de la médecine moderne.

En Chine, la rate est considérée comme un entrepôt d'énergie, **yin**, terrestre. Elle correspond à la saveur douce et à la couleur jaune, qui est habituellement celle du centre. Toutefois, le système de correspondances est assez complexe : l'énergie essentielle est localisée dans la rate à l'équinoxe de printemps ; le **Hong-fan** fait, quant à lui, correspondre la rate à l'élément Bois et au printemps, donc à la couleur verte (CHAT, CORT, GRAP). Mais dans chaque cas, elle est un symbole de versatilité, comme les humeurs changeantes. P.G.

RAYON

De nombreuses œuvres d'art de toute aire culturelle présentent des rayons autour du soleil*, d'auréoles*, et d'autres figures. Les rayons symbolisent une émanation lumineuse qui se répand d'un centre, soleil, saint, héros, génie, sur d'autres êtres. Ils expriment une influence fécondante, d'ordre matériel ou spirituel. Un être rayonnant est de nature ignée, apparenté au soleil. Il pourra réchauffer, stimuler et féconder, ou au contraire brûler, sécher, stériliser, selon les dispositions du sujet qui recevra ses rayons.

REBIS

Le **Rebis** est une figure symbolique publiée par Basile Valentin dans un ouvrage hermétique, *Traité de l'Azoth*, qui date de 1659. Le Rebis (de **res bina**) est le symbole de l'Androgyne.

Les alchimistes appellent **Rebis** la première décoction de l'esprit minéral mêlé à son corps, *parce qu'il est fait de deux choses, à savoir du mâle et de la femelle, c'est-à-dire du dissolvant et au corps dissoluble, quoique dans le fond ce ne soit qu'une même chose et une même matière...*



REBIS. — Figure du mercure androgyne. Basile Valentin. *Theatrum chemicum*. Argentorati, 1613.

Les Philosophes ont aus.fi donné le nom de Rebis à la matière de l'œuvre parvenue au blanc, parce qu'elle est alors un mercure animé de son soufre et que ces deux choses sorties d'une même racine ne sont qu'un tout homogène (perd, 426-427). Ils l'assimilent en conséquence à l'androgyne : matière se suffisant à elle-même pour *mettre au monde l'enfant royal plus parfait que ses parents*.

En forme d'œuf, le Rebis évoque l'œuf *philosophique* des alchimistes, et aussi l'œuf cosmique, dont la séparation en deux parties correspond à la manifestation par polarisation de l'Unité première. Le *germe* de cet (tuf est précisément une figure androgynique dont la

moitié féminine, surmontée de la Lune, tient en mains l'équerre*, et dont la moitié masculine, surmontée du Soleil, tient le compas*. Il n'y a donc pas, comme dans le cas très proche de Fou-hi et de Niu-koua, échange hiérogamique des attributs.

Engendré par le Soleil et la Lune, dit *la Table d'Emeraude*, le Rebis rassemble les *vertus* essentiellement unies, mais extérieurement polarisées, *du Ciel et de la Terre*. Le dragon que surmonte l'androgyné, autre parenté avec le symbole chinois, en est la puissance de manifestation, P.G.

RÉCIFS

Symbole opposé à celui de l'île* : celle-ci est un refuge désiré, celui-là un objet de crainte. Les récifs ont été comparés à des monstres* marins : dans les récits de navigation, comme Y Odyssée, ils provoquent une véritable hantise. Ils sont l'ennemi implacable sur la voie du destin, l'obstacle à tout accomplissement. Ils sont d'autant plus redoutables que le navigateur est déjà en butte aux pires difficultés, celles, par exemple, de la tempête, de la brume, de la nuit ; le récif est là pour achever le malheureux lutteur.

D'un point de vue psychologique, il symbolise la pétrification*, c'est-à-dire l'endurcissement de la conscience dans une attitude d'hostilité, la stagnation sur la voie du progrès spirituel. Cirlot voit dans le rocher un exemple du grand mythe de la régression.

RECTANGLE

(Voir : **la symbolique générale du carré**)

Cette figure joue un rôle particulièrement important dans la symbolique maçonnique, sous le nom de *carré long*. Il se trouve place dans les Temples maçonniques à peu près à l'emplacement qu'occupent les labyrinthes* dans les églises. Il est pavé avec des dalles carrées, noires et blanches, alternées, constituant le **pavé mosaïque** (BOUM, 94). Il pourrait avoir trois proportions (3 X 4 ; 1 X 1, 618 ; 1 X 2). La seconde, qui est celle du nombre d'or, s'attache généralement tous les prestiges attribués à la section dorée et de tels rectangles, nommés aussi *carré-soleil*, serviraient aux évocations.

Ils symboliseraient la perfection des relations établies entre la terre* et le ciel* et le désir des membres de la société de participer à cette perfection.

REGARD

1. Le regard dirigé lentement de bas en haut est un signe rituel de bénédiction, dans les traditions d'Afrique Noire (HAMK, 45). Le regard est chargé de toutes les passions de l'âme et doté d'un pouvoir magique, qui lui confère une terrible efficacité. Le regard est l'instrument des ordres intérieurs : il tue, fascine, foudroie, séduit, autant qu'il exprime.

Il est question, dans le récit de *l'ivresse des Ulates*, d'un champion d'Ulster, Tricastal, dont le seul regard suffit à tuer un guerrier. Le principe est le même que celui de **l'œil***, **paralysant et foudroyant**, de Balor et d'Yspaddaden Penkawr (CELT, 2, 34-35).

2. Jean Paris a tenté de fonder une critique des arts visuels sur le regard, *sur les modes selon lesquels il s'impose, s'échange, se refuse. Or l'œil aussi se peint. Or l'œuvre aussi nous considère. Et où mieux saisir le secret d'un peintre que dans ce regard dont il dote ses créatures, afin qu'éternellement elles le renvoient aux autres ?*

Les métamorphoses du regard ne révèlent pas seulement celui qui regarde ; elles révèlent aussi, tant à lui-même qu'à l'observateur, celui qui est regardé. Il est curieux en effet d'observer les réactions du *regardé* sous le regard de l'autre et de s'observer soi-même sous des regards étrangers. Le regard apparaît comme le symbole et l'instrument d'une révélation. Mais, plus encore, il est un réacteur et un révélateur réciproque du regardant et du regardé. Le regard d'autrui est un miroir, qui reflète deux âmes. On pourrait lui appliquer ces vers de Baudelaire :

Homme libre, toujours tu chériras la mer !

*La mer est ton miroir ; tu contemples ion âme
 Dans le déroulement infini de sa lame,
 Et ion esprit n'est pas un gouffre moins amer.
 ... Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
 Homme, nul n'a sondé le fond, de tes abîmes,
 O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
 Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets.*

Le regard est comme la mer, changeant et miroitant, reflet à la fois des profondeurs sous-marines et du ciel.

RÈGLE

La règle, parce qu'elle sert à tracer des lignes droites, est un symbole de rectitude. Mais sa signification va bien au-delà : elle est, sous la forme de la *baguette*, à *mesurer (mânadanda)*, l'attribut de l'architecte céleste **Vishvakarma**. On la trouve sous l'aspect du *roseau d'or* dans *l'Apocalypse* et sous celui du nilomètre entre les mains de Ptah. La théologie de Memphis considère le dieu Ptah comme *le créateur du monde, ayant mis les formes visibles sur la terre par le cœur (~ la pensée) et la langue (= le verbe créateur) ... Une tradition ancienne lui attribuait l'invention des techniques, et les artisans restent sous sa protection. Les Grecs identifient Ptah à Héphaïstos** (POSD, 234).

La règle est l'instrument par excellence de la construction, donc de la manifestation universelle. Elle est utilisée comme telle dans le symbolisme maçonnique, notamment dans l'initiation au grade de compagnon. C'est elle qui permet d'établir le plan directeur de l'édifice et d'en vérifier l'exécution correcte. Sa division en vingt-quatre degrés correspond aux divisions du cycle solaire quotidien, manifestation la plus immédiate de l'Activité céleste. *La règle symbolise le perfectionnement. Sans règle, l'industrie serait aventureuse, les arts seraient défectueux, les sciences n'offriraient que des systèmes incohérents, la logique serait capricieuse et vagabonde, la législation serait arbitraire et oppressive, la musique serait discordante, la philosophie ne serait qu'une, obscure métaphysique, et les sciences perdraient leur lucidité.* (Ragon, cité in BOUM, 20).

Dans les ordres religieux, la règle (de saint Augustin, de saint Benoît, de saint Dominique, de sainte Thérèse d'Avila, etc.) est aussi l'instrument de la construction du moi spirituel, la forme d'une spiritualité. La Constitution d'un pays joue le rôle d'une règle également, en donnant sa forme à l'Etat. Au sens profond du terme, la règle est le symbole de la mesure d'un être, de son idée et de la réalisation de son idée ; comme le dit saint Augustin, tout a été fait selon une règle, qui donne à chaque être *poids, forme et mesure*.

REINS

Dans ses commentaires sur la représentation symbolique des anges, le Pseudo-Denys l'Aréopagite écrit que *les reins sont l'emblème de la puissante fécondité des célestes intelligences*.

Dans l'expression, *sonder les reins et les cœurs*, les reins sont entendu comme le siège des désirs secrets, tandis que le cœur désignerait ici les pensées les plus intimes.

Les reins symbolisent souvent la puissance, soit la puissance génésique, soit la puissance de résistance à toute sorte d'adversité.

RENARD

1. Le renard est très généralement pris comme symbole de la ruse, mais d'une ruse presque toujours malfaisante. Les conceptions les plus typiques à cet égard sont celles de l'Extrême-Orient, où l'animal prend véritablement un caractère satanique. Saint Jean de la Croix en fait aussi lui-même l'équivalent des *malins esprits*. Le renard, en Chine et au Japon, a le pouvoir de se métamorphoser en toutes sortes d'êtres ou de choses, notamment en femme ; celui aussi de créer des mirages. *Il sait prélever sur les humains leur principe vital,*

produire l'élixir de vie. Il est à l'origine de possessions démoniaques, dont on peut être délivré par **Kouan-ti**, le génie de la guerre. Le pouvoir d'exorcisme appartient cependant au *Maître céleste* du Taoïsme chinois, qui emprisonne les *renards* dans des jarres. Ayant atteint la longévité, l'animal peut devenir le fabuleux *Renard céleste*, à neuf queues. Dans la Chine ancienne, le renard à neuf queues habitait le Tertre vert du Sud : c'était un monstre anthropophage, mais qui pouvait néanmoins protéger des maléfices (HERS, MASR, MAST, OGRJ). P.G.

Le rôle que le renard joue dans les contes, les superstitions et les légendes en Chine, est sans commune mesure avec celui des autres animaux, car il est le seul à pouvoir se transformer en homme, à penser et à réfléchir comme lui et, paraît-il, à pouvoir prédire un avenir proche.

Les Chinois affirment que le renard est le seul animal qui salue le lever du soleil : il plie les pattes de derrière, allonge et joint les pattes de devant et se prosterne. Quand il a fait cela pendant plusieurs années, il est alors capable de se transformer et de vivre au milieu des hommes, sans attirer leur attention. Le rôle du renard dans les contes est de servir de miroir aux pensées des hommes, de dévoiler leurs plus secrets désirs et de leur faire prendre conscience de la responsabilité de leurs actes. Il symboliserait une sorte de seconde conscience.

Un bref conte chinois illustrera ce rôle du renard.

Un cousin de mon ami Ling vivait avec une belle fille qui était un renard métamorphosé. Les parents, inquiets de cette union singulière, firent venir un bonze dans l'espoir qu'il parviendrait magiquement à délivrer leur fils de cet amour. Le bonze se renseigna et déclara que cette union était la conséquence d'une vie antérieure.

— *Cette jeune fille, dit-il, n'a aucune intention coupable à l'égard de votre fils; c'est plutôt lui qui, par son amour trop vif, abuse d'elle et détruit sa santé. Quoi qu'il en soit, le jeune homme est perdu, si nous ne le délivrons pas. Je vais persuader le renard par la douceur, car en ce cas la brutalité ne vaut rien.*

Et le bonze, un certain soir, pria le Bouddha et convoqua devant lui le renard. Une belle jeune fille parut. Il lui dit d'un ton fort poli ;

— *Voudriez-vous ne pas trop épuiser la coupe du bonheur, afin de garder une part de plaisir pour une vie future.*

La belle fille s'inclina devant la volonté du bonze et disparut. On ne la revit jamais. (Conte de Ki-Yun ; XVIII^e siècle).

La renommée des renards est très ancienne, elle devait certainement avoir pris une importance considérable puisqu'au III^e siècle de notre ère, un Maître céleste taoïste, Tchang-tou, était fort connu dans l'empire pour ses talismans, les seuls qui fussent capables de délivrer

2. Le seul aspect favorable de cet animal est noté au Japon où, compagnon **d'Inari, kami** de l'abondance, de la richesse, il s'identifie plus ou moins à lui et détient la clef du grenier à céréales. Inari est une divinité shintoïste de la nourriture et de la culture de mûriers pour vers à soie, ainsi que l'étymologie de son nom l'indique. Non seulement il est protecteur de la nourriture, mais encore beaucoup de commerçants et d'hommes d'affaires ont chez eux un petit autel consacré au renard afin qu'il protège leur commerce. A l'entrée des temples consacrés à Inari, il y a beaucoup de statues de renards disposées par paires face à face : les uns ayant dans leur gueule la clef du grenier à riz ; les autres une boule représentant l'esprit de la nourriture.

L'animal lui-même est appelé Kitsune et une superstition populaire lui attribue nombre de cas d'hystérie ou de possession démoniaque. On emploie donc le terme Inari dans le cas religieux et favorable, et Kitsune, dans le sens populaire et défavorable.

3. Le renard argenté est un héros créateur pour les Indiens de Californie centrale.

Dans de nombreux mythes amérindiens, il est le symbole de la salacité, d'un certain donjuanisme. Ainsi le renard, amoureux de la lune, qui tache celle-ci en luttant pour la soumettre à son désir (GARC).

En Sibérie, le rusé messager des enfers qui attire des héros de légende vers le monde du dessous est souvent représenté sous la forme d'un renard noir (HARA).

Dans les traditions celtiques, le renard est considéré comme un **véhicule d'âme**. Dans plusieurs contes bretons, un jeune homme ou un jeune prince part à la recherche d'un talisman qui doit guérir son père, et il réussit là où ses deux frères aînés ont échoué. Il dépense tout son argent par miséricorde, pour faire enterrer un mort inconnu. Peu de temps après, il rencontre un renard blanc qui l'aide de ses conseils dans la quête de ce qu'il cherche. Puis, une fois le but atteint, le renard révèle qu'il est l'âme du mort qui a été charitablement aidé. Et il disparaît. Le renard apparaît encore dans les chansons populaires de l'Ecosse (F. Cadic, *Contes*, passim : J.F. Campbell, *Popular Tales of the West Highlands*, 1, 267-279 et 3, 90-106, 120-121).

RENNE

Pour les peuples du grand nord asiatique, qui se nourrissent principalement du renne et qui emploient comme monture, celui-ci devient un équivalent symbolique de ce qu'est le cheval* pour les peuples de cavaliers. La culture de ces peuples nordiques relevé d'un symbolisme lunaire, et le renne, comme l'ensemble des cervidés, entre dans le symbolisme général de la lune*. Il joue un rôle **funéraire**, **nocturne** et **psychopompe**. *Partout où le renne a été domestiqué et utilisé comme bête de selle, comme chez les différentes tribus toungouzes, il a accompagné le défunt dans l'autre monde* (HARA, 225). Son rôle symbolique s'apparente à cet égard à celui du daim dans la prairie nord-américaine et à celui du chevreuil* dans la steppe asiatique (voir **cerf***). A.G.

REPOS

Le *repos* de Dieu après la création ne se rapporte pas à un état statique. Repos ne signifie pas *ne rien faire*, arrêter un processus de développement. Le repos de Dieu est envisagé comme une *pause créatrice*, inaugurant un nouvel aspect. Ce repos est consacré à la bénédiction et à la sanctification, c'est-à-dire à un nouveau transfert d'énergie sur la création : l'élévation à un nouveau niveau, qui pourrait être celui de la conscience. Le repos de Dieu après la création symbolise la totalité des jours. Le septième jour est en rapport avec le premier, la perfection est accomplie, le cycle commence. L'image du serpent qui mord sa queue, l'ouoboros*, et que l'on retrouve dans maintes traditions, possède la même signification. Commencement et fin se rejoignent et l'énergie cosmique circule dans la **totalité**. Nous trouvons ici le thème du concept circulaire qu'illustre un texte de Jean dans *l'Apocalypse*, disant : *Je suis l'Alpha* et l'Oméga* (20, 6) (WOLB).

Le repos récompense un accomplissement ou plutôt il en est le terme. Celui qui marche dans la bonne voie trouve le repos de son âme (*Jérémie* 6, 16) ; la béatitude de l'être. Ce sens donné par *l'Ancien Testament* se retrouve également dans le *Nouveau* (Matthieu, 2, 29). Ici, repos est pris dans le sens de sécurité. Le repos apparaît alors comme un état d'équilibre et d'unité. M.-M.D.

RÉSINE

On attribue parfois vulgairement à la résine le pouvoir agglutinant de la poix.

Mais parce qu'elle est incorruptible, qu'elle brûle et qu'elle est le plus souvent tirée d'arbres à feuilles persistantes comme les conifères, la résine est symbole de pureté et d'immortalité. Les arbres qui la produisent ont parfois été pris comme symboles du Christ. En Chine — c'est en particulier le cas de celles qu'on tire du cyprès ou du tamaris — les résines sont parfois utilisées comme drogues d'immortalité, et permettent d'obtenir la légèreté du corps (cyprès*). Notons que l'encens* est préparé à l'aide de résines (GUEM, KALL). P.G.

RESPIRATION

1. De la respiration, les traditions les plus diverses ont retenu le rythme binaire : l'expiration et l'inspiration symbolisent la production et la résorption de l'univers, ce que l'Inde appelle kalpa et **pralaya**. Ce sont les mouvements centripètes et centrifuge à partir d'un *centre*, qui est, dans le corps humain, le cœur. C'est pourquoi les Taoïstes admettent que la respiration est gouvernée par le cœur. Les deux phases respiratoires sont *l'ouverture et la fermeture de la porte du Ciel*, respectivement **yang** et **yin**. Respirer, c'est s'assimiler le pouvoir de l'air ; si l'air est symbole du spirituel, du souffle*, respirer sera s'assimiler un pouvoir spirituel.

2. Si la *rythmisation* de la respiration pratiquée dans le **Yoga** ou dans ses homologues chinois (le *comptage des souffles* est aussi utilisé dans le Bouddhisme "**T'ien-tai** et dans le **dhikr** musulman) vise surtout à favoriser la concentration de l'esprit, le *Traité de la Fleur d'or* parle néanmoins d'une *respiration subtile* imperceptible par l'oreille : rythme vital interne, dont la respiration grossière n'est que l'image. Il en est de même, bien entendu, pour la *respiration embryonnaire (t'ai-si)*. La rétention de la respiration, suivie de son *avalement*, et de la *circulation interne* du souffle*, n'a évidemment qu'une réalité physiologique très partielle : il s'agit d'imiter et d'intégrer la *respiration*, le rythme vital, en circuit clos de l'embryon ; de faire ainsi retour à l'état primordial en vue de conquérir l'immortalité (ELIY, GRIF, GUES, MAST, MASN).

3. Un symbolisme très proche se retrouve dans le *Gulistan* de Saadi de Chiraz ; *Chaque respiration contient deux bénédictions : la vie dans l'inspiration, et le rejet de l'air vicié et inutile dans l'expiration. Remerciez Dieu, donc, deux fois pour chaque respiration,*

RÉSURRECTION

Symbole le plus patent de la manifestation divine, car le secret de la vie, d'après les traditions, ne peut appartenir qu'à Dieu. Quand Asclépios, le fils d'Apollon et le dieu de la Médecine, instruit dans l'art de soigner les maladies par le Centaure Chiron, eut fait de tels progrès qu'il devint capable de ressusciter les morts, il fut foudroyé par Zeus, le dieu suprême. C'est la science interdite.

Une étrange légende lydienne, qui rappelle un certain aspect de la scène de la tentation du Paradis terrestre, nous montre le serpent-détenteur du secret de la vie. et, en conséquence, capable de ressusciter les morts. Un serpent mordit un jour au visage Tylos, frère de Moria ; il en mourut sur l'heure. Un géant, Damasén, appelé par Moria, écrasa le serpent. La femelle du serpent s'éloigna précipitamment vers un bois et en rapporta une herbe qu'elle mit sur les narines du monstre. Il revint aussitôt à la vie et s'enfuit avec elle.

Moria, témoin de la scène, utilisa l'herbe et ressuscita son frère. La légende ne nous intéresse ici que pour cette raison : elle montre que le secret de la vie n'est pas entre les mains des hommes. L'herbe de la résurrection n'est connue que du serpent ; ainsi, au Paradis terrestre c'était un serpent, enlacé à l'arbre de vie, qui tenta Eve, pour lui communiquer on ne sait quel secret, dont le premier couple fut puni par la perte de l'immortalité.

Les religions à mystère et en particulier les mystères d'Eleusis, ainsi que les cérémonies funéraires égyptiennes, témoignent de la vivace espérance humaine en la résurrection. Les rites d'initiation aux grands mystères étaient des symboles de la résurrection attendue par les initiés. Mais ils en placent tous le principe hors du pouvoir de l'homme. La résurrection, mythe, idée ou fait, est un symbole de la transcendance.

RETOUR

1. Tout le symbolisme cosmique, toutes les démarches spirituelles, et les symboles qui leur sont communs, comme le labyrinthe*, le **mandala***, l'échelle* ou l'alchimie*, marquent un retour au centre, à l'origine, à l'Eden, une réintégration de la manifestation dans son principe.

Le point* ayant, selon Angéus Silesius, *contenu le cercle*, le cercle* fait retour au point. *L'homme primordial* ou *l'homme véritable (tchhen-jen)*, réintégré dans l'état édénique, a fait retour *de la circonférence au centre*. Or le centre du monde, le centre de l'Eden, est le point de communication entre la terre et le Ciel, celui à partir duquel sont obtenus les états supra-humains. Avant d'examiner quelques applications particulières de ce symbolisme, notons-en un autre aspect : celui des cycles temporels. C'est le retour du jour et l'effacement des ténèbres, liés aux mythes d'**Isis** et d'**Osiris**, d'**Artémis** et d'**Apollon**, à celui des **Ashvin** hindous, à celui d'Amaterasu ; le retour de l'été et la disparition de l'hiver, liés au symbolisme de **Janus** et des portes solsticiales, des trigrammes **k'ien** et **k'ouen**, de l'alternance du **yin** et du **yang**. C'est le retour de la caille* libérée *de la gueule du loup* et, d'une autre façon, le *retour de l'enfer*. C'est, dirait encore Shabestarî, le retour *de l'aube de la Résurrection* après l'obscurité doctrinale progressive, et c'est aussi la lumière du Nouvel Avènement dans l'apothéose de la Jérusalem céleste.

La réintégration au centre s'exprime par la spirale involutive. Le caractère chinois **hoei**, qui traduit cette notion, a originellement la forme d'une spirale. *Le retour (fan) est le mouvement du Tao* (ch. 40). L'éloignement, l'expansion, enseigne encore le Tao-te-king, *implique le retour* (ch. 25) ; et aussi : *Faire retour à la racine, c'est le repos* (ch. 16). On utilise encore, bien que dans une acception plus technique, l'expression **houan-yuan** (*faire revenir à l'origine*).

Le Yoga, écrit Arthur Avalon, *est un mouvement de retour à la source*, le processus inverse de la manifestation, la réintégration au centre de l'être. Ce qui se traduit par la *marche contre le courant* (ujâna sâdhanâ) par le mouvement *régressif (ultâ)* : *avablement du souffle, remontée du semen, union interne du soleil et de la lune*. Ce retour à l'indifférenciation, à l'embryon, à la matrice, à l'origine des temps, s'exprime aussi dans le Bouddhisme par la connaissance des *vies antérieures*. L'anamnèse analytique est aussi un retour aux sources.

Les techniques taoïstes — ainsi que celles du *Traire de la Fleur d'or* — associent le **Yoga** au symbolisme alchimique. Le mouvement *rétrograde*, ou *régressif* du souffle et du semen, du **k'i** et du **tsing**, y est également pratiqué. *La force, véritable retourne goutte à goutte à la source*. Ils s'unissent comme le feu et l'eau, le yang et le **yin**, et produisent *l'embryon d'immortalité*, qui correspond à l'état antérieur à la séparation du **ming** et du **sing**, du Ciel et de la Terre. Cet *embryon* sort lui-même des limites corporelles pour faire retour au Principe,

Le retour à la *mère*, à la *matrice*, c'est-à-dire à l'indistinction primordiale, à *l'humidité*, est ce que l'alchimie occidentale désigne comme la *dissolution* : *c'est l'œuvre au noir*, la nuit, la mort préalable à la restauration de la lumière et à la nouvelle naissance.

Un symbolisme de même nature se retrouve dans l'esotérisme islamique, qui l'identifie parfois expressément à celui de l'alchimie. Le mot **ta'wîl**, qui désigne l'interprétation des symboles, a lui-même le sens de *revenir, faire retour à la source*, c'est-à-dire passer des apparences à la réalité, de la forme à l'essence, la voie spirituelle est une voie *régressive*, elle conduit de la multiplicité à l'Unité, de la périphérie au centre : *La fin, c'est le retour*, écrit Shabestarî. Car, selon le **Coran** lui-même, la Création, produite par Dieu, fait retour à Lui (AVAS, CHRC, CORT, ELIY, ELIF, ELIM, GKIF, GUED, GUET, LIOT). P.G.

2. Tout le dynamisme de la philosophie néo-platonicienne est conçu suivant le schéma de l'émanation de l'Un et du retour à l'Un. C'est également le modèle métaphysique dans lequel s'inscrivent les grandes théologies, les Sommes du Moyen Age, et notamment celle de saint Thomas d'Aquin ; elle part de l'étude de Dieu et de la création ; elle passe ensuite à celle de la morale, qui est un retour à Dieu, par la voie du Christ. Le symbole du retour est celui de la phase finale d'un cycle.

La pensée hermétique tout entière, abstraction faite des différences de contenu, repose également sur un tel schéma intellectuel de l'unité cosmique. Elle s'exprime dans l'iconographie traditionnelle par l'ouroboros* *image de l'Un — le Tout — sa forme circulaire, symbole du monde, est aussi une allusion au principe de clôture ou au secret hermétique*.

Il exprime, en outre l'éternité, conçue sous l'aspect d'un éternel retour. Ce qui n'a ni fin, ni commencement (VANA, 18).

Seule une conception linéaire d'un temps limité pour chaque être, après quoi l'être s'anéantit totalement, se représente la mort comme le voyage *sans retour*, celui dont on ne revient jamais et qui n'aboutit à rien. C'est placer le centre de la vie, du cosmos et de la création uniquement sur cette terre et uniquement en l'être particulier qui s'efface. Il n'en va pas de même dans les conceptions qui admettent une transcendance et pour lesquelles la mort n'est qu'une des portes* par où passe le cycle de la vie.

RÊVE

Le rêve n'est étudié ici qu'au titre de véhicule et de créateur de symboles. Il manifeste aussi la nature complexe, représentative, émotive, vectorielle du symbole, ainsi que les difficultés d'une juste interprétation. La plupart des éléments de cette notice sont applicables à l'ensemble des symboles, et à chacun en particulier, tout symbole tenant du rêve et réciproquement.

La part du rêve.

D'après les plus récentes recherches scientifiques, un homme de 60 ans aurait rêvé, en dormant, un minimum de cinq années. Si le sommeil prend un tiers de la vie, 25% environ du sommeil est traversé de rêves : le rêve nocturne occupe donc un douzième de l'existence chez la plupart des hommes. Que dire du rêve éveillé et de la rêverie diurne qui s'ajoutent à cette part déjà impressionnante !

Or, le rêve, Frédéric Gaussen l'a très bien dit : *symbole de l'aventure individuelle, si profondément logé dans l'intimité de la conscience qu'il échappe à son propre créateur, le rêve nous apparaît comme l'expression la plus secrète et la plus impudique de nous-mêmes. Au moins deux heures par nuit, nous vivons dans ce monde onirique des symboles. Quelle source de connaissances sur nous-mêmes et sur l'humanité, si nous pouvions toujours nous en souvenir et les interpréter ! L'interprétation des rêves, a dit Freud, est la voie royale pour parvenir à la connaissance de l'âme. Aussi les clés des songes se sont-elles multipliées dès l'Antiquité. Aujourd'hui, l'analyse les a remplacées.*

Le phénomène du rêve.

Les idées sur le rêve, comme sur le symbole, ont beaucoup évolué et nous n'avons pas à en faire l'historique. Mais, aujourd'hui même, les spécialistes sont encore divisés, Pour Freud, c'est l'expression, voir l'accomplissement, d'un désir refoulé (FRES, 123) ; pour Jung, *l'autoreprésentation, spontanée et symbolique, de la situation actuelle de l'inconscient* (JUNH, 228) ; pour J. Sutter, et c'est la moins interprétative des définitions, le rêve est un *phénomène psychologique se produisant pendant le sommeil et constitué par une série d'images dont le déroulement figure un drame plus ou moins suivi* (PORP, 365).*

Le rêve échappe donc à la volonté et à la responsabilité du sujet, du fait que sa dramaturgie nocturne est spontanée et incontrôlée.

C'est pourquoi le sujet vit le drame rêvé, comme s'il existait réellement hors de son imagination. La conscience des réalités s'oblitére, le sentiment d'identité s'aliène et se dissout. Tchouang -Tcheou ne sait plus si c'est Tcheou qui a rêvé qu'il était un papillon, ou si c'est le papillon qui a rêvé qu'il était Tcheou. *Si un artisan, écrit Pascal, était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan.* Synthétisant la pensée de Jung, Roland Cahen écrit : *Le rêve est l'expression de cette activité mentale qui vit en nous, qui pense, sent, éprouve, spéculé, en marge de notre activité diurne, et à tous les niveaux, du plan le plus biologique au plus spirituel de l'être, sans que nous le sachions. Manifestant un courant psychique sous-jacent et les nécessités d'un programme vital inscrit au plus profond de l'être, le rêve exprime les aspirations profondes de l'individu et, partant, sera pour nous une source infiniment précieuse d'informations de tous ordres* (RSHU, 104).

Classification des rêves.

1. L'Egypte ancienne prêtait aux rêves une valeur surtout prémonitoire : *Le dieu a créé les rêves pour indiquer la route aux hommes quand ils ne peuvent voir l'avenir*, dit un livre de sagesse. Des prêtres-lecteurs, scribes sacrés ou oniocrates interprétaient dans les temples les symboles des songes, suivant des clés transmises d'âge en âge. L'oniromancie, ou la divination par les songes, était partout en pratique.

Pour les Negrito des îles Andaman, les rêves sont produits par l'âme, qui est considérée comme la partie maléfique de l'être. Elle sort par le nez et accomplit au-dehors du corps les exploits dont l'homme prend conscience en rêve.

Pour tous les Indiens d'Amérique du Nord, le rêve est le signe ultime et décisif de l'expérience. *Les rêves sont à l'origine des liturgies ; ils fondent le choix des prêtres et donnent la qualité de chaman ; c'est d'eux que découlent la science médicale, le nom qu'on donnera aux enfants et les tabous ; ils ordonnent les guerres les parties de chasse, les condamnations à mort et l'aide à apporter ; eux seuls pénètrent l'obscurité eschatologique. Enfin le rêve... confirme la tradition : il est le sceau de (a légalité et de l'autorité (MULR, 247).*

Pour les Bantous du Kasai (cuvette congolaise), certains rêves sont rapportés par les âmes qui se séparent du corps pendant le sommeil et vont bavarder avec les âmes des morts (Voüe, 66). Ces rêves ont un caractère prémonitoire concernant la personne, ou bien ils peuvent constituer de véritables messages des morts aux vivants, intéressant donc l'ensemble de la communauté. (Sur le rôle des songes et sur leur interprétation dans les civilisations orientales, on peut consulter le savant ouvrage collectif sous, et sur des exemples de rêves historiques célèbres, religieux, politiques et culturels, BECM).

2. Les exemples de rêves sont innombrables ; on a tenté maintes fois de les classer. Les recherches analytiques, ethnologiques et parapsychologiques ont classé les rêves nocturnes, pour les commodités de l'étude, en un certain nombre de catégories :

1. le rêve-prophétique ou didactique, avertissement plus ou moins déguisé sur un événement critique, passé, présent ou futur ; l'origine de ces rêves est souvent attribuée à une puissance céleste ;
2. le rêve-initiatique, du chaman ou du bouddhiste tibétain du Bardo-Todol, chargé d'efficacité magique et destiné à introduire dans un autre monde par une connaissance et un voyage imaginaires ;
3. le rêve-télépathique, qui met en communication avec la pensée et les sentiments de personnes ou de groupes éloignés ;
4. le rêve-visionnaire, qui transporte dans ce que H. Corbin appelle le *monde imaginal* et qui présuppose dans l'être humain, à un certain niveau de conscience, *des puissances que notre civilisation occidentale a peut-être atrophiées ou paralysées*, puissances dont H. Corbin trouve des témoignages chez les mystiques iraniens ; il s'agit ici, non pas de présage, ni de voyage, mais de vision ;
5. le rêve-pressentiment, qui fait subodorer et privilégier une possibilité entre mille...
6. le rêve-mythologique, qui reproduit quelque grand archétype et reflète une angoisse fondamentale et universelle.

3. Le **rêve éveillé**, toute proportion gardée, peut être assimilé au rêve nocturne, tant pour les symboles qu'il met en œuvre que pour les fonctions psychiques qu'il est capable de remplir. Maria Zambrano en montre bien à la fois le risque et l'avantage : *Dans la veille, le songe gagne imperceptiblement le sujet et engendre un certain oubli ou bien un souvenir dont le contour se transfère à un plan de la conscience qui ne peut pas l'accueillir. Le songe devient donc germe d'obsession, de changement de la réalité. Tout au contraire, s'il est transféré à un plan adéquat de la conscience, à l'endroit où la conscience et l'âme entrent en*

symbiose, il devient forme de création, soit dans le processus de la vie personnelle, soit pour une œuvre (RSHU, 167).

La pratique psychothérapique du rêve éveillé a engendré l'onirotechnique. Dérivée des travaux de Galton et Binet, des expériences de Desoille, de Guillerez et de Caslant, étendue et perfectionnée par Frégnon et Virel jusqu'à l'onirodrame, cette technique consiste dans une rêverie dirigée, à partir d'une image ou d'un thème suggérés par l'interprète et généralement empruntés aux symboles d'ascension et de descente. *Elle utilise la faculté qu'a l'homme mis en état hypovigile, de vivre un univers archaïque, dont il ne soupçonne même pas l'existence lorsqu'il est à l'état de veille et dont le rêve nocturne ne donne qu'une idée très infidèle et décousue.*

La technique comporte un premier temps de relaxation scientifiquement conduite, devant aboutir à l'apparition d'ondes électro-encéphalographiques alpha. Le sujet reçoit la consigne de verbaliser au fur et à mesure les images qui lui apparaîtront et les états qu'il ressentira. L'expérience montre que ces états sont vécus ; c'est-à-dire que le sujet a un Moi Corporel Imaginaire et qu'il agit dans un monde phantasmatique, sur lequel il projette les structures de son Moi archaïque. Si, à ce point de l'expérience, l'opérateur propose une image inductrice ou suggère une action imaginaire, le sujet va intégrer la suggestion dans l'univers où il vit et en développer les suites, sur le mode symbolique propre à cet univers. Par ce moyen et quelques autres, on voit surgir chez le sujet le moins prédisposé à la fantaisie ou à la pénétration poétique, des séquences d'images et de situations, qui sont en tous points superposables aux données de la mythologie ou de la psychosociologie des stades les plus primitifs de l'humanité (VIRS, 6).

Fonctions du rêve.

1 Le rêve est aussi nécessaire à l'équilibre biologique et mental que le sommeil, l'oxygène et une saine alimentation. Alternativement relaxation et tension du psychisme, il remplit une fonction vitale : la mort ou la démence peuvent sanctionner un manque total de rêves. Il sert d'exutoire à des impulsions réprimées dans la journée, il fait émerger des problèmes à résoudre, il suggère en les jouant des solutions. Sa fonction sélective, comme celle de la mémoire, soulage la vie consciente. Mais il joue encore un rôle d'une tout autre profondeur.

2. Le rêve est l'un des meilleurs agents de renseignements sur l'état psychique du rêveur. Il lui fournit en un symbole vivant un tableau de sa situation existentielle présente : il est pour le rêveur une image souvent insoupçonnée de lui-même ; il est un révélateur du moi et du soi. Mais il les voile en même temps, exactement comme un symbole, sous les images d'êtres distincts du sujet. Les processus d'identification opèrent sans contrôle dans le rêve. Le sujet se projette dans l'image d'un autre être : il s'aliène en s'identifiant à l'autre. Il peut être figuré sous des traits qui n'ont apparemment rien de commun avec lui, homme ou femme, animal ou plante, véhicule ou planète, etc. L'un des rôles de l'analyse onirique ou symbolique est à la fois de débrider ces identifications et d'en discerner les causes et les fins ; elle se doit de restituer la personne à son identité propre, tout en découvrant le sens de ses aliénations.

3. Le rôle du rêve peut-être le plus fondamental est d'établir, dans le psychisme d'une personne, une sorte d'équilibre compensateur. Il assure une autorégulation psychobiologique. D'une carence de rêves résultent des déséquilibres mentaux, comme une carence de protéines animales provoque des troubles physiologiques. Cette fonction biologique du rêve, confirmée par les plus récentes expériences scientifiques, n'est pas sans conséquence sur l'interprétation elle-même, qui peut alors évoquer la loi des relations complémentaires. L'interprète cherchera en effet *la relation de complémentarité entre la situation consciente vécue, objective, du rêveur et les images de son rêve.* Car il existe, écrit Roland Cahen, *une relation de contrepoids (de balance) réellement dynamique, entre le conscient et l'inconscient, manifesté dans l'actualité de sa mouvance par le rêve... Les désirs, les angoisses, les défenses, les aspirations (et les frustrations) du conscient trouveront dans les images oniriques bien comprise ? Une compensation salutaire et par*

conséquent des corrections essentielles (RSHU, 111). Le drame onirique peut accorder ce que la vie extérieure refuse et révéler l'état de satisfaction ou d'insatisfaction, dans lequel se trouve la capacité énergétique (libido) du sujet. Mais, parfois, l'écart entre le rêve et la réalité est tel qu'il prend un caractère pathologique et qu'il trahit dans la libido elle-même une démesure que rien ne peut compenser. On observera que, dans les cas normaux, la compensation se produisait, dans les perspectives de Freud, suivant une ligne horizontale, c'est-à-dire au même niveau de la sexualité, tandis que, selon Jung, *toute l'équilibration psychologique de l'être se fait, entre ses plans conscients et ses plans inconscients, dans la dimension de la verticalité, tel un voilier entre sa voile et sa quille* (IBID). Dans le même sens, pour le Dr Guilleroy, tout trouble psychique correspondait à *une activité supérieure entravée et l'appel du héros*, au sens bergsonien du terme, accomplissait une fonction, non seulement morale, mais thérapeutique de sauvetage.

4. Le rêve enfin accélère les processus d'individuation, qui commandent l'évolution ascensionnelle et intégrante de l'homme. A son niveau, il a déjà une fonction totalisante. L'analyse, comme nous le verrons, lui permettra d'entrer en communication quasi régulière avec la conscience et de jouer alors un rôle de facteur d'intégration à tous les niveaux. Non seulement il exprimera la totalité du soi, mais il contribuera à la former.

Analyse du rêve.

1 L'analyse des symboles oniriques repose sur un triple examen ; celui du contenu du rêve (les images et leur dramaturgie) ; celui de la structure du rêve (sous diverses images un ensemble formel de relations d'un certain type) ; celui du sens du rêve (son orientation, sa finalité, son intention). Les principes d'interprétation de l'analyse s'appliqueraient d'ailleurs à tous les symboles, outre ceux des rêves, et, en particulier, à ceux qui s'expriment dans les mythologies. Le rêve peut être conçu comme une mythologie personnalisée.

2. Le contenu du rêve, c'est-à-dire la fantasmagorie purement descriptive, procède de cinq types d'opérations spontanées : une élaboration des données de l'inconscient pour les transformer en images actuelles ; une condensation de multiples éléments en une image ou en une suite d'images ; un déplacement ou un transfert de l'affectivité sur ces images de substitution, par voie d'identification, de refoulement ou de sublimation ; une dramatisation de cet ensemble d'images et de charges affectives en une *tranche* de vie plus ou moins intense ; enfin une symbolisation qui cache sous les images du rêve des réalités autres que celles qui sont directement figurées. A travers ces formes déguisées par tant d'opérations inconscientes, l'analyse onirique devra rechercher le contenu latent de ces expressions psychiques, qui voilent des contraintes, des besoins et des pulsions, des ambivalences, des conflits ou des aspirations enfouis dans les profondeurs de l'âme. Le contenu du rêve comprend non seulement les représentations et leur dynamique, mais aussi leur tonalité, c'est-à-dire la charge émotive et anxieuse qui les affecte.

3. Des fantasmagories diverses peuvent recouvrir des structures identiques, c'est-à-dire des ensembles agencés et articulés selon le même schéma profond ; à l'inverse, des images semblables peuvent apparaître dans des structures différentes. De nombreuses confrontations d'images et de situations rêvées ont témoigné d'une sorte de *thématique* constante, c'est-à-dire un ensemble de schèmes eidolo-moteurs, où des séries d'images différentes révèlent une même orientation, de mêmes sentiments, de mêmes préoccupations, ainsi que l'existence d'un réseau de communication interne d'un même agencement entre les divers niveaux et les diverses pulsions du psychisme ; elles permettent ainsi de discerner le contenu latent du rêve. Roger Bastide note dans son journal : *Je commence à devenir Africain, cette nuit j'ai rêvé de Ogoun (dieu yoruba du fer et des forgerons)... un psychanalyste aurait beau jeu à me montrer que je n'ai fait que changer de symbole, que Ogoun joue exacte' ment le même rôle dans mes nuits africaines que tel autre personnage de mes rêves d'Europe. Sous la diversité des contenus, ce serait certainement la même structure fondamentale qui apparaîtrait à un analyste. Nous laisserons donc de côté la matérialité des images des songes, pour aller, par-dessous, aux*

structures qui les informent. (RSHU, 180). Freud pensait que *tous les rêves d'une même nuit appartiennent à un même ensemble* (FRES, 298).

Cette structure du rêve se conçoit généralement comme un drame en quatre actes, dans lequel joue un appareil imaginaire pouvant varier considérablement, bien que le cadre sous-jacent de l'action reste le même. Roland Cahen résume ainsi ces quatre actes, pour les facilités de l'analyse :

1. *son exposition et ses personnages, son lieu géographique, son époque, ses décors ;*
2. *l'action qui s'y annonce et s'y noue ;*
3. *la péripétie du drame ;*
4. *ce drame évolue vers sa terminaison, sa solution, sa lyse, détente, indication ou conclusion.*

(RSHU, 111).

Ce qui complique encore cette structure, c'est qu'elle doit être explorée à différents niveaux, qui ne sont pas entre eux sans interférences. On trouvera, dans l'étage profond, des problèmes métaphysiques symbolisant plus ou moins directement les angoissantes questions d'ontogenèse ou de survie. Au plan moyen, les préoccupations sexuelles s'expriment à travers les symboles que pose d'une façon générale l'individualisation de l'adolescence. Dans la couche superficielle apparaîtront sous une forme symbolique, plus ou moins achevée d'ailleurs, les préoccupations de l'individu isolé par la complexité de la civilisation et se méprenant sur les causes de ses difficultés d'adaptation.

A travers tous ces mondes de symboles qui, ainsi classés, s'articulent selon une analogie assez limpide, quelques axes privilégiés se dessinent d'autre part assez clairement, tels : le rapport quasi constant entre l'ascension et la lumière (Caslant-Desoille) ; entre l'intégration et la chaleur (Frétygny-Virel). A signaler aussi les grandes directions analogiques de la centration (Godel), de la droite et de la gauche. Ces réseaux de coordonnées et d'autres qui ont une valeur purement expérimentale, formeraient un code de schèmes eidolo-moteurs, grâce auquel pourrait s'explorer le symbolisme onirique d'une façon relativement scientifique.

4. Enfin, tout rêve possède un sens ; ce sens peut être recherché en arrière, dans la cause du rêve, c'est la méthode freudienne étiologique et rétrospective ; ou en avant, dans l'intention réalisatrice du rêve, c'est la méthode jungienne, téléologique ou prospective.

Les rêves, dit Jung, sont souvent des anticipations qui perdent tout leur sens à être examinés d'un point de vue purement causal (JUNH, 289).

Le rêve, *comme tout processus vivant, est, non seulement une suite causale, mais aussi un processus orienté vers un but..., on peut donc demander au rêve — qui est une auto-description du processus de la vie psychique — des indications sur les causes objectives de la vie psychique et sur les tendances objectives de celle-ci* (JUNV, 81). Au lieu de se situer sous la dépendance d'un conscient qui la précède, comme la fonction compensatrice, la fonction prospective du rêve se présente, au contraire, *sous la forme d'une anticipation, surgissant dans l'inconscient, de l'activité consciente future ; elle évoque une ébauche préparatoire, une esquisse à grandes lignes, un projet de plan exécutoire* (ibid. 88 ; JUNT, 441). Mais cette orientation vers un but s'exprime sous forme de symboles et non pas dans la clarté descriptive d'un film d'aventures ou d'un enchaînement conceptuel.

Assimilant au rêve les constructions imaginaires faites à l'état de veille, Edgar Morin estime que : *tout rêve, est une réalisation irréaliste, tuais qui aspire à la réalisation pratique. C'est pourquoi les utopies sociales préfigurent les sociétés futures, les alchimies préfigurent les chimies, les ailes d'Icare préfigurent les ailes de l'avion* (MORC, 213). *Chaque rêve, dira Adler, tend à créer l'ambiance la plus favorable à un but lointain.* Cette finalité du rêve se distingue du rêve prémonitoire des Anciens : elle n'annonce pas un événement à venir, clic révèle et libère une énergie qui tend à créer l'événement. C'est toute la différence entre le prophétique et le prévisionnel, entre le divinatoire et l'opérationnel. *Le rêve est une préparation à la vie* (Mœder) ; *l'avenir se conquiert par des rêves avant de se conquérir par*

des expériences (de Becker, à propos de Gaston Bachelard). *Le rêve est le prélude de la vie active* (Bachelard, BACT, 19).

Interprétation

1. Le rêveur est au cœur de son rêve.

On n'attendra pas de cette notice une clé des songes. Ce recueil entier de symboles, fussent-ils aztèques, bantous ou chinois, peut servir à l'interprétation des rêves. Mais, si utile soit-il, il ne saurait suffire. Le rêve anime et combine des images lourdes d'affectivité : son langage est bien celui des symboles. Mais l'art de les interpréter ne relève pas seulement de règles, de procédés ou de significations codifiés et appliqués mécaniquement. Il y faut une compréhension à la fois intime et large. Le rêveur qui possède ce livre pourra lire aux notices qui correspondent aux images de ses rêves les valeurs symboliques qui sont attachées à ces images. Dans les rêves, ces valeurs sont fondamentalement les mêmes que dans les arts plastiques, la littérature ou les mythes ; mais, comme partout, elles sont en symbiose avec d'autres et notamment avec un milieu psychique, personnel et social, porteur lui aussi de symboles. C'est la synthèse de tous ces éléments qui, à partir des lumières dispersées çà et là dans ce livre, conduira le lecteur à une juste interprétation de son expérience et, en général, de sa vie au niveau de l'imaginaire ou de l'imaginai. La vraie clé des songes est au creux des symboles, perçus ou inaperçus, mais toujours vivaces dans l'inconscient. C'est à travers soi que le lecteur saisira le sens des symboles évoqués dans ce livre, en même temps que le sens de ses rêves. *Il ne faut pas oublier*, écrit C.G. Jung, *que l'on rêve en première ligne, et a peu près exclusivement, de soi et à travers soi-même*. Le célèbre analyste oppose justement à l'interprétation des rêves *sur le plan de l'objet*, qui serait causale et mécanique, l'interprétation *sur le plan du sujet*. Elle met en rapport avec la *psychologie du rêveur lui-même chaque élément du rêve, par exemple chacune des personnes agissantes qui y figurent*. Chacune d'elles est comme un symbole du sujet. Le premier type d'interprétation est analytique : *elle décompose le contenu du rêve en sa trame complexe de réminiscences, de souvenirs qui sont l'écho de conditions extérieures*. L'interprétation du second type est au contraire synthétique : *en ce qu'elle détache des causes contingentes les complexes de réminiscences et les donne à comprendre comme des tendances ou des composantes du sujet auquel, ce faisant, elle les intègre de nouveau*. Dans ce cas, tous les contenus du rêve sont considérés comme des symboles de contenus subjectifs (JUNV, 93). On pourrait dire de toute perception approfondie et vécue d'une valeur symbolique — qui ne se réalise évidemment qu'au plan du sujet — ce que Jung dit du rêve : *si d'aventure notre rêve reproduit quelques représentations, celles-ci sont avant tout nos représentations, à l'élaboration desquelles la totalité de notre être a contribué ; ce sont des facteurs subjectifs qui, dans le rêve, (comme dans la perception du symbole), non pour des motifs extérieurs (seuls) mais de par les mouvements les plus ténus de notre âme, se groupent de telle ou telle façon, exprimant tel ou tel sens*. Toute cette genèse est essentiellement subjective, et le rêve est le théâtre où le rêveur est à la fois l'acteur, la scène, le souffleur, le régisseur, l'auteur, le public et le critique (Ibid., 94). Le rêve de l'homme est une manifestation cosmique et parfois une théophanie, comme *un rêve de la nature en lui et un rêve de lui à propos de la nature* (Raymond de Becker), ou, selon les Anciens, un signe de Dieu en lui et un signe de lui à Dieu. Les pulsations venues des trois niveaux de l'univers et du Soi se conjugent dans le rêve.

2. Le rêveur est au cœur d'une histoire.

L'interprétation des symboles oniriques exige que chacun des trois éléments de l'analyse soit à remettre dans un contexte, à éclairer par des associations spontanées et, s'il est possible, à amplifier, comme on ferait un agrandissement d'une pellicule.

La première règle, celle du contexte, met en garde contre l'interprétation d'un rêve isolé. S'il convient d'écouter le récit d'un rêve fait avec toute la précision désirable, il n'est pas moins nécessaire de connaître plusieurs rêves du même sujet, rêves accomplis à une date rapprochée, puis à des dates diverses et en des lieux divers ; un rêve fait partie de tout un

ensemble imaginatif ; ce n'est qu'une scène dans un grand drame aux cent actes divers. Il s'agit non de confondre ou de superposer ces scènes, mais de discerner leurs articulations. Ce contexte implique également la connaissance du rêveur lui-même, de sa propre histoire, de sa conscience, de l'idée qu'il se fait de lui-même et de sa situation. Car sa vie imaginaire est elle-même partie d'un ensemble, qui est la vie totale de la personne en société. Cette exigence conduit également à rechercher les milieux dans lesquels agit le sujet et qui réagissent sur lui. Le rêve, malgré son apparence décousue, s'inscrit dans une continuité. L'interprétation des symboles, nocturnes ou diurnes, est une chaîne sans fin de relations. L'intelligence de l'imaginaire n'est pas une pure affaire d'imagination.

3. Le recours aux associations.

L'association ajoute à l'étude du contexte, en quelque sorte objectif, celui du contexte subjectif. Le rêveur est invité à exprimer spontanément tout ce qu'évoquent en lui les images, les couleurs, les gestes, les paroles de son rêve, prises isolément ou en groupe. C'est une occasion pour lui de manifester des liens qui n'étaient que latents, des nœuds émotifs ou Imaginatifs insoupçonnés. Ces associations sont capitales pour l'interprétation des symboles, mais elles restent souvent fragiles, artificielles, plus ou moins voulues, déformantes et aberrantes, bref très sujettes à caution.

4. Les coulisses du rêve.

L'amplification consiste à donner au rêve analysé son maximum de résonance. On y parvient soit par les associations spontanées du sujet, soit en l'invitant à prolonger, à continuer la scène du rêve, comme il le ferait à partir d'un donné vécu à l'état de veille. L'amplification volontaire peut être du type éveillé, avec le minimum de contrôle, ou du type du rêve consciemment dirigé. Elle peut, certes, provoquer une rupture de sens ; mais souvent aussi elle éclairera le sens du rêve et ses ambiguïtés, de même que les lignes prolongées d'un triangle-miniature en montrent mieux le dessin et qu'une projection agrandie révèle mieux l'architecture d'un cristal de neige ou les veinures d'un marbre. Si cette amplification par le sujet de la ligne du rêve ne suffit pas encore pour déchiffrer les symboles, il est une autre amplification dont l'interprète prend l'initiative, en recourant avec une prudente circonspection à l'immense trésor des diverses sciences humaines. Ces *parallèles historiques, sociologiques, mythologiques, ethnologiques, puisés dans le folklore aussi bien que dans l'histoire des religions, permettent de mettre le contenu du rêve, privé d'associations, en rapport avec le patrimoine psychique et humain général.* (RSHU, 109). Ce type d'amplification est caractéristique de l'école de Jung et, manié avec une sage réserve, il a percé plus d'une énigme. Dans un essai de *sociologie du rêve*, Roger Bastide montre bien cet enracinement social de l'imaginaire : *Des ethnologues ont mis en pleine lumière ce que l'on pourrait appeler les coulisses des songes ; le rêveur va chercher tous les attirails de ses rêves dans la vaste panoplie de représentations collectives que sa civilisation lui fournit, ce qui fait que la porte est toujours ouverte entre les deux moitiés de la vie de l'homme, que des échanges incessants se font entre le rêve et le mythe, entre les fictions individuelles et les contraintes sociales, que le culturel pénètre le psychique et que le psychique s'inscrit dans le culturel* (ibid. 178).

Rêve et symbole, principes d'intégration.

L'interprétation du rêve, comme le décryptement du symbole, ne répondent pas seulement à une curiosité de l'esprit. Ils élèvent à un niveau supérieur les relations entre le conscient et l'inconscient et améliorent leurs réseaux de communication. Ne serait-ce qu'à ce titre, et au plan du psychisme le plus normal, l'analyse onirique ou symbolique est une des voies d'intégration de la personnalité. Un homme mieux éclairé et équilibré tend à se substituer à l'homme écartelé entre ses désirs, ses aspirations et ses doutes, et qui ne se comprend pas lui-même. Le professeur C.A. Meier, que cite Roland Cahen, dit justement : *la synthèse de l'activité psychique consciente et de l'activité psychique inconsciente constitue l'essence même du travail mental créateur.*

REVENANT

1 Il existe dans le folklore celtique une multitude de revenants, animés de toutes sortes d'intentions, bonnes ou mauvaises. En général il ne fait pas bon les rencontrer. Les apparitions les plus spectaculaires du répertoire légendaire breton sont les **kannerezed-noz** ou *lavandières nocturnes*, jeunes filles ou femmes qui lavent le suaire de ceux qui vont trépasser. Elles provoquent presque toujours la mort de ceux ou de celles qui les trouvent sur leur chemin. Ce sont les correspondantes des banshee du folklore irlandais, les **banshidhe** de la littérature médiévale, que le christianisme a fait regarder comme des êtres maléfiques. Dans le folklore breton moderne, le **skarz-prenn**, ou baguette* de bois qui sert à nettoyer le soc de la charrue, passe pour avoir le pouvoir d'éloigner les revenants. (OGAC, 3, 124. Anatole Le Braz, *La légende de la mort chez les Bretons armoricains*, Paris 1945, 2 volumes, passim).

2. Parmi les âmes inquiètes, qui reviennent sur terre persécuter les vivants, figurent les âmes des jeunes femmes mortes en couches. Cette croyance, qui existait chez les Aztèques se retrouve en Sibérie, chez les Bouriates, pour lesquels ces âmes *saisissent les enfants au cou, où leurs doigts laissent des marques bleuâtres* ou bien *causent une maladie pernicieuse avec pituite à la personne qui a mangé d'un aliment touché par eux*. On se protège de ces revenants par la dépouille d'un grand-duc, qui est censé les poursuivre la nuit ; cet **esprit** est caractérisé par son odeur alliée (HARA, 263), Les peuples turco-mongols redoutent également les esprits des morts demeurés sans sépulture.

3. L'image du revenant matérialise en quelque sorte et symbolise en même temps la crainte des êtres qui vivent dans l'autre monde. Le *revenant* est peut-être aussi une apparition du moi, d'un moi inconnu, qui surgit de l'inconscient, qui inspire une peur quasi panique et que Ton refoule dans les ténèbres. Le revenant serait la réalité reniée, redoutée, rejetée. La psychanalyse y verrait un retour du refoulé, *des rejetons de l'inconscient*.

RHOMBE)

Instrument de musique, révélé au cours de l'initiation : *morceau de bois d'environ 15 cm et large de 3, qui possède à un bout un orifice dans lequel passe une ficelle ; par sa rotation, le rhombe produit un son analogue au tonnerre et au mugissement du taureau (d'où encore son nom anglais de **bull-roarer**)*. Seuls les initiés connaissent l'identité du rhombe... Les mystérieux gémissements qu'ils entendent la nuit, provenant de la jungle, emplissent les non-initiés d'une terreur sacrée, car ils devinent en eux l'**approche de la divinité** (ELIT, 49).

Universellement, le rhombe est un instrument sacré. Dynamiquement, il est l'expression animée de la spirale*, et, par son ronflement, il évoque le grondement du tonnerre*. **De** ce fait, il s'apparente au vaste complexe symbolique de l'orage, et de ses attributs : tonnerre, éclair, foudre*, pluie*. Il est donc à la fois une expression de la *colère divine*, c'est-à-dire du déchaînement des forces ouraniennes primordiales, et une expression de la **force virile fécondante**, associée au niveau lunaire des symboles.

Chez les Apaches, le chaman fait tourner le rhombe pour se rendre invulnérable et prévoir l'avenir (bourre, *The médecine men of thé Apache s*, in ELIC). En Australie, chez les Aranda, quand une fille entend le son du rhombe elle s'écrie : *Qui m'a piquée ? Oh ! Cet homme-là eut mon mari*, et elle éprouve un point douloureux au ventre.

Comme la plupart des instruments sacrés, par lesquels se fait entendre la voix des dieux, il n'est généralement manié que par les hommes, pour des raisons rituelles, et sa vue est interdite aux femmes (Indiens Piaroa, Maku, Puinave de l'Orénoque).

Dans l'ancienne Grèce, son usage est signalé au cours d'orgies sexuelles. En Australie, il est la voix de l'Ancêtre, et celle du tonnerre (HENL). A.G.

Pour Jean Servier, le rhombe symboliserait *l'origine de la vie par la vibration... le tonnerre viril de l'Ancêtre* (SERH, 125-128).

RICIN

Le ricin représente l'aspect inintelligible de l'existence. Jonas, après avoir prêché à Ninive sur l'ordre de Dieu, devient triste et inquiet car il s'étonne de l'attitude de Dieu ; il a l'impression de vivre dans un monde privé de lois et de ce fait chaotique. En proie à l'angoisse, Jonas, assis à l'orient de la ville de Ninive, guette ce qui va arriver à la ville. Dieu fait croître un ricin, afin de donner de l'ombre à la tête de Jonas. La vue de ce ricin donne à Jonas une très grande joie. Dès le lendemain, à l'aurore, Dieu fait venir un ver ; celui-ci pique le ricin qui sèche aussitôt. Quand le soleil se lève, Dieu fait souffler d'orient un vent brûlant, Jonas tombe en défaillance. Puis Jonas s'irrite et déclare que la mort est préférable à la vie. D'où le dialogue entre Dieu et Jonas. Dieu reproche à Jonas d'être irrité par la mort du ricin, dont la vie a été brève ; il tente de lui faire comprendre que son changement d'attitude à l'égard de Ninive provient de sa propre réflexion. Les réactions de Dieu sont imprévisibles. Il fait pousser le ricin et le dessèche aussitôt ; il veut punir la ville de Ninive et change d'avis, quand les hommes modifient leur conduite. Ce dynamisme de Dieu qui comporte des alternances apparentes de décisions, de contrordres et de changements, se trouve encore exprimé dans Jérémie (18, 6-10) : *Soudain je parle, sur une nation, sur un royaume, d'arracher, d'abattre et de détruire. Mais si cette nation, sur laquelle j'ai parlé, revient de sa méchanceté, je me repens du mal que j'avais pensé lui faire... Mais si cette nation fait ce qui est mal à mes yeux, et n'écoute pas ma voix, je me repens du bien que j'avais pensé lui faire.* Ainsi tout est imprévisible, et l'homme souffre de cette insécurité, de cette absence de logique ou plutôt d'une logique dont il ne découvre pas les secrets. La poussée et la mort soudaine du pied de ricin en sont le symbole. L'incohérence des choses, l'absurdité des événements échappent à la logique humaine, mais peuvent relever d'une autre logique. L'aventure du pied de ricin invite l'homme à ne pas se fier à sa seule dialectique : il en existe une qui lui est supérieure.

M.-M.D.

RIDEAU DE FEU

Symbolise le passage entre l'état ancien, le vieil homme, et l'état nouveau, l'homme nouveau. Le métal doit subir une fusion, c'est-à-dire passer par le feu* et par l'eau* pour subir une transmutation. De même, l'homme passe nécessairement par le feu et par l'eau pour être transformé et devenir impérissable. Le rideau de feu est la démarcation entre le périssable et l'impérissable. C'est au passage que l'être subit sa mutation et d'imparfait devient parfait. M.-M.D.

RIZ

Comme le pain ou le blé en Europe, le riz constitue, en Asie, la nourriture essentielle : il comporte donc la même signification symbolique et rituelle.

Le riz est d'origine divine. Non seulement on le trouve dans la courge* primordiale, au même titre que les espèces humaines, mais, comme la manne dans le désert, il pousse et emplît les greniers spontanément. Toutes les légendes de l'Asie orientale en font foi. La laborieuse culture du riz, est consécutive à la rupture des rapports entre le ciel et la terre. Apporté au Japon par le prince Ninigi, petit-fils d'**Amaterasu**, le riz fait l'objet d'un rite communautaire au cours duquel l'empereur *goûte* la céréale en compagnie de la Déesse solaire. Il est pour les Japonais le symbole de l'abondance, due au pouvoir céleste.

Nourriture de vie, et aussi d'immortalité, le riz *rouge* est contenu comme tel dans le boisseau des sociétés secrètes chinoises. Il provient exclusivement, disent les rituels, de la *puissance du seigneur Ming*, c'est-à-dire de la *lumière*, ou de la connaissance. Il est donc encore, comme le pain, symbole de nourriture spirituelle. Le riz se transforme Alchimiquement en cinabre*, sulfure rouge de mercure. Ce qu'on peut rapprocher du *soufre rouge* de l'ésotérisme islamique et de *l'œuvre au rouge* de l'hermétisme occidental.

Le riz est la richesse, l'abondance, la pureté première. On notera qu'en Occident même, il est symbole de bonheur : on jette des poignées de riz lors des cérémonies de mariage (GRIL, GUET, HERS, HERJ, MAST, ROUN).

P. G.

ROCHER

1. Le symbolisme du rocher comporte des aspects divers, dont le plus évident est celui de l'immobilité, de l'immuable. C'est, dans la peinture chinoise de paysage, le sens du rocher opposé à la cascade*, comme le **yang** au **yin**, comme le principe actif, mais non-agissant, au principe passif, mais impermanent.

Cette immutabilité peut être celle du Principe suprême, ainsi le *Rocher d'Israël* du langage psalmique, qui n'est autre que **Yahvé**. De même dans le Cantique d'adieux de Moïse :

*Il est le Roker, son œuvre est parfaite,
Car toutes ses voies sont le Droit.
C'est un Dieu fidèle et sans iniquité,
Il est Rectitude et Justice.*

(Deutéronome, 32,4).

Même identification en ce qui concerne le rocher du désert, dont Moïse fait jaillir la source : fontaine de vie et manifestation des possibilités originelles. Dans l'Ancien Testament, le rocher est symbole de la force de Yahvé, de la solidité de son Alliance, de sa fidélité. Les Psalmistes dans leur détresse (*Psalme*, 18, 3 : 19, 15) invoquent Dieu comme un rocher. Moïse apparaît aussi comme l'homme du rocher, d'où il fait jaillir les eaux vives d'un coup de sa baguette*. Ce rocher préfigure le Christ. Le *rocher spirituel* d'où coule le breuvage de vie est expressément identifié par saint Paul au Christ (1 *Cor.*, 10, 4).



ROCHER. — Rouleau vertical. Art coréen. Epoque Li. XIV^e siècle après J.C.

2. Principe actif, source de la manifestation cosmique, c'est aussi la valeur des **svâyambhuvalinga** de la tradition çivaïte, **linga naturels**, qui sont des rochers plantés au sommet des montagnes. Dans la mythologie japonaise, symbole de fermeté (voir Fudô).

L'ésotérisme ismaélien fait du roc la *condensation*, sous la terre, de la partie la plus dense de la *masse déchue*, lors de la rébellion des Anges. Car le roc est dense, dur, compact (voir récifs*).

Il faut encore citer un cas très particulier : celui des deux célèbres rochers liés par une corde dans la baie d'Ise ; il s'agit d'un couple ; entre les deux rochers, apparaît le soleil levant, symbole de la vie naissante (BURA, BHAB, COKT, OGRJ). P.G.

3. Le rocher de Sisyphe, toujours roulant vers le bas et toujours remonté, caractérise l'insatiabilité du désir et la perpétuité de la lutte contre sa tyrannie : satisfait, roulé, sublimé, il renaît et revient toujours sous quelque forme. Par son propre poids, il roule, retombe et pèse ; la loi de l'homme est d'essayer toujours de soulever le poids de ses désirs et de les élever à un niveau supérieur.

Le rocher de Sisyphe est le *symbole du poids écrasant de la terre (désir terrestre)* (dies, 183).

ROI

1. Le caractère **wang** qui, en Chine, désigne le roi, est formé de trois traits horizontaux parallèles, le Ciel, l'Homme et la Terre, reliés en leur milieu par un trait vertical : *Ce rôle d'intermédiaire, placé entre eux pour leur servir de lien et coordonner leur œuvre en y participant, interroge Tong Tchong-chou, qui donc pourrait le jouer, sinon le Prince* ? L'homme dont la nature procède du Ciel se trouve doué de cette Vertu qu'il tire de lui.* En cela se résume la signification chinoise du roi et du pouvoir royal. Le roi, détenteur du mandat céleste (**t'ien-ming**), s'établit au centre de l'Empire. Il semble qu'il se soit agi

effectivement, à l'origine, d'une province *centrale*, située au **Ho-nan**. **Autour de lui, les zones spatiales se développent comme des carrés emboîtés ; sa vertu rayonne selon les quatre directions cardinales, tandis que se concentrent selon les mêmes axes les obédiences et les tributs.** Identifié au pilier central du **Ming-t'ang**, ou au mât du char, ses pieds reposant sur le plancher, sa tête effleurant le dais céleste, le **wang** se confond avec l'Axe du monde, qui est **wang-tao** (*Voie Royale*) en même temps que **T'ien-tao** (*Voie du Ciel*). Evoluant dans le **Ming-t'ang** comme le soleil dans le ciel, le roi répartit sur l'empire les jours et les saisons, le rythme et l'harmonie célestes. Son rôle de régulation s'étend du domaine cosmique au domaine social.

2. Le même rôle d'impulsion et de régulation des mouvements cosmiques s'applique au symbole hindou du **Roi-chakravartî**, *celui qui fait tourner la roue, le monarque universel*. C'est le *moteur immobile* du monde, situé dans le *vide du moyeu* de la roue*. Une telle fonction peut s'appliquer au **Manu**, le législateur primordial ; elle s'applique surtout au Bouddha. Les cérémonies qui se déroulent dans les **mandalas tantriques** en relation avec la *souveraineté* du Bouddha sont des rites de consécration royale. Le symbole le plus clair est exprimé par la structure du massif central du Bayon d'Angkor, **mandala*** ou roue à huit rayons au centre desquels s'établit un Bouddha à l'effigie du roi. La fonction des souverains angkoriens — comme celle, d'ailleurs, des *Rois de la Montagne* de Java — est expressément assimilée à celle du **Chakravartî** et c'est le sens de l'initiation conférée à Jayavarman II au sommet du Phnom Kulên en 802. **Çiva, ou le linga**, ont, pour d'autres règnes, la même valeur : c'est *le seigneur de l'univers qui est la royauté*. L'un des ancêtres des dynasties angkoriennes est **Bâlâditya**, le Prince du *Soleil levant*, dont l'activité est assimilée à la progression solaire dans les signes du Zodiaque*. On n'oubliera pas que l'empereur du Japon est le descendant direct **d'Amaterasu-omikami**, la Déesse du soleil.

3. Les fonctions essentielles de ces règnes *centraux* sont l'établissement de la *justice* et de la *paix*, c'est-à-dire de l'équilibre et de l'harmonie du monde. Ainsi **Melkit-sedeq**, (Melchisédech) homologue de **Manu**, est-il *roi de justice* et règne-t-il à **Salem**, cité de la *paix*. Ses attributs sont la balance et l'épée. La fonction impériale selon Dante n'est pas d'une nature différente. Guenon a également appelé l'attention sur le symbolisme des Roi s-M âges, représentants de la tradition primordiale dont les présents au Christ naissant attestent la reconnaissance de ses fonctions royale (or), sacerdotale (encens) et prophétique (myrrhe).

Le **Roi (al-Malik)** est, selon **l'Islam**, un Nom divin correspondant essentiellement à la fonction du *jugement*.

Par analogie avec la qualité *centrale* et régulatrice de la fonction royale, Shabestari compare le microcosme humain à un royaume dont le cœur est le roi. Si l'âme n'est pas capable d'y exercer la justice, *l'esprit s'effondre, tandis que le corps est ruiné*. Le traité chinois de la *Fleur d'or* évoque de la même manière l'ordonnance du Pouvoir impérial au centre, dans le *cœur céleste*, lieu de la concentration de l'esprit (BHAB, COEA, CORT, ELIY, GRAD, GRAP, GRAR,

GUED, GUEM, GRIC, GRIF, GUET, GUES, JILH, LECC, SCHI).

P.G.

4. "Le roi d'Egypte, le Pharaon (d'un mot égyptien qui désigne d'abord la *grande, maison*, le palais, puis qui s'étendit au maître de maison) est censé de même nature que le soleil et la divinité. *Ses insignes l'identifient- aux dieux. Comme eux, il porte, fixée à la ceinture, une queue d'animal qui tombe derrière les reins** ; *Il a une barbe postiche qui est une divinité en soi, un sceptre à tête sethienne (Seth : dieu à la grande vaillance, qui dégénéra dans les traditions postérieurs en typhon ou vil démon). Les fidèles chantent des hymnes à ses couronnes animées d'une vie surnaturelle. Au milieu de son front, l'uraeus jette la flamme qui dévore les rebelles...* Son pouvoir inspire la crainte, ses naissances sont illimitées, ses desseins infaillibles, ses jugements empreints de justice et de bonté.

Tout changement sur le trône prend une signification cosmique. Si, à la mort d'un roi, le chaos menace, l'ordre de l'univers, l'avènement de Pharaon renouvelle la création originelle, rétablit l'équilibre de la nature (POSD, 218-219).

5. Le roi celtique est élu, par les nobles, parmi les représentants de la classe militaire, mais sous la surveillance et la garantie religieuse des druides. Guerrier par ses origines et sa fonction, il confine donc au sacerdoce et sa couleur symbolique est, comme celle des druides, le blanc. Il ne combat plus, mais sa présence est nécessaire : *on ne gagne pas une bataille sans roi*, dit un aphorisme moyen-irlandais. Son grand rôle n'est cependant pas militaire : un bon roi est celui qui assure **la prospérité de ses sujets**. Les impôts et les tributs montent vers lui et il les distribue en dons et générosités. Il est *distributeur* et le mauvais roi est celui qui lève les impôts sans accorder aucune compensation : sous un tel règne toute fécondité de la terre, des plantes et des animaux disparaît. C'est très souvent un usurpateur à qui on réclame la restitution de la royauté et dont le règne finit le plus souvent très mal. Le roi déchu, ou usé par le pouvoir, ou usurpateur, finit ses jours tragiquement, noyé dans une cuve de vin ou de bière dans son palais incendié. Soumis à l'autorité des druides, le roi est aussi un intermédiaire entre la classe sacerdotale et ses sujets. Dion Chrysostome écrit (*Orat.*, 49) : *Les Celtes avaient de même ceux qu'on appelle druides, versés dans la divination et dans toute autre science : sans eux, il n'était permis aux rois, ni d'agir, ni de décider, au point qu'en vérité c'est eux qui commandaient, les rois n'étant que leurs serviteurs et les ministres de leurs volontés. C'était un des interdits des nations que de parler avant leur roi ; et c'était un des interdits du roi que de parler avant ses druides*. Le druide parle avant le roi, mais ensuite le roi parle le premier. La fête royale est Lugnasad, fête de Lug conçu comme **médiateur entre le ciel et la terre**, et, aussi, fête de la moisson. A la différence du druide qui se meut avec la plus entière liberté d'action, le roi celtique est frappé par une foule d'interdits et d'obligations. Il ne peut les enfreindre sans encourir de graves dangers. En cas de mutilation, perte d'un bras ou d'un œil, d'une incapacité physique quelconque, il est disqualifié. Le roi Nuada ayant perdu un bras à la première bataille de Mag Tured, il ne peut recouvrer le trône sur l'usurpateur Bres qu'après la prothèse d'un bras d'argent. Mais son existence est indispensable, de par même son rôle d'*équilibreur* et de *distributeur*, à la cohérence sociale. La Gaule du 1^{er} siècle avant J.C. dans laquelle la royauté était en voie de disparition était en état d'anarchie complète. C'est le contraire du schéma romain, axé sur la primauté du pouvoir temporel, où les interdits frappent la flamme et non le roi ; celui-ci a pu disparaître sans inconvénient pour l'existence de l'Etat (OGAC, 4,225 sqq. ; 6, 209-218 ; 10, 67-80).

6. Il existe un cognomen gaulois de Mars, **Albiorix**, que l'on doit traduire par *Roi du Monde*. **Albio** a le double sens de *blanc* et de *monde*, ce qui implique une signification religieuse, le blanc ayant pleine valeur sacrée dans le monde indo-européen. Une autre épithète fonctionnelle est le nom des **Bituriges rois du monde**, au centre de la Gaule, qui a donné le nom de la ville de Bourges et, accentué différemment, celui de la province du Berry. Mais alors que **Albio** correspond à l'aspect *médiateur* de la royauté, **bitu**, qui est aussi synonyme de *temps*, *âge*, *éternité*, désigne **la royauté sous son aspect intemporel** : les Bituriges sont à la fois les *rois du monde* et les *rois perpétuels*. Albiorix et Bituriges s'opposent conjointement à **Dubnorix, Dumnorix** (nom d'un personnage important de la noblesse éduenne, d'après César), *roi du monde* au sens temporel. Tite-Live décrit, pour le V^e siècle avant Jésus-Christ, un empereur gaulois, roi des Bituriges, **Ambigatus** celui qui combat des deux côtés ; mais il faut comprendre surtout *qui possède les deux pouvoirs*, le spirituel et le temporel, assisté de ses deux neveux, Bellovèse et Ségovèse. Il les envoie en **ver sacrum** (printemps sacré), l'un vers la Forêt Noire, l'autre vers l'Italie et il y a là certainement un symbolisme que Tite-Live n'a pas compris. La conception de cette royauté universelle, concentrant **les deux pouvoirs à travers les trois mondes**, n'est pas exprimée avec la même netteté en Irlande. Cependant un roi de l'épopée, Curoi, est fréquemment appelé *roi du monde* (**ri in domuin**). Les hagiographes irlandais réservent l'appellation au Christ (CELT, 1, 173 sqq. ; OGAC, 15, 369-372). L.G.

7. Le roi symbolise aussi, selon les croyances africaines, le détenteur de toute, vie, humaine et cosmique, la clé de voûte de la société et de l'univers (LAUA, 152).

Les emblèmes de son pouvoir sont les bâtons de commandement, le sceptre, le globe, le trône, le dais.

8. Le roi est aussi conçu comme une projection du moi supérieur, un idéal à réaliser. Il n'a plus dès lors aucune signification historique et cosmique ; il devient une valeur éthique et psychologique.

Son image concentre sur elle les désirs d'autonomie, de gouvernement de soi-même, de connaissance intégrale, de conscience. En ce sens, le roi est, avec le héros, le saint, le père, le sage, l'archétype de la perfection humaine et il mobilise toutes les énergies spirituelles pour se réaliser. Mais cette image peut se pervertir en celle d'un tyran, expression d'une volonté de puissance mal contrôlée.

ROITELET

1. Le roitelet fait couple, dans le symbolisme celtique, avec le corbeau et le sens de cette dualité rejoint celui des couples druide- guerrier et sanglier-ours. Symboliquement, en étymologie populaire analogique, le nom de roitelet est interprété en irlandais (druï) en *druide des oiseaux* et, en brittonique le mot servant à le désigner est le strict équivalent linguistique du nom du druide en irlandais. Le roitelet correspond donc à la classe sacerdotale, comme le corbeau à la classe guerrière. Il a existé au Pays de Galles un important folklore à son sujet ; c'est le *roi* des oiseaux, trace de traditions anciennes. Un vieux proverbe gallois menaçait de l'enfer quiconque en détruisait un nid et il existe en Bretagne une *chanson du roitelet* (OGAC, 3, 108-110 ; 12, 49-67). L.G.

2. Le symbole du roitelet, chez les Indiens d'Amérique du Nord, est analogue à celui de l'alouette* dans le folklore européen. Bien qu'il soit le plus petit, et donc le plus faible des oiseaux, il chante plus fort que tout autre à l'aurore, pour saluer l'apparition du soleil. C'est un *oiseau rieur*, un *très heureux petit oiseau*, disent les Indiens Pawnee (FLEH). Il est curieux de rapprocher cette interprétation amérindienne de *joyeux* oiseau du nom même du roitelet en vieux breton qui signifie *joyeux*. A.G.

ROKH

Le **rokh** (voir M. Mokri, *Le Chasseur de Dieu et le mythe du Roi-Aigle*, Dawra-y Damyri, Wiesbaden, 1967), oiseau des **Mille et une nuits**, est célèbre dans la littérature européenne du Moyen Age, les Croisés ayant rapporté d'Orient les légendes où cet oiseau fabuleux est décrit avec une grande abondance de détails. Marco Polo (Marco Polo, *La description du monde*, éd. Hambis, Paris 1955, P. 289) en parle, lui aussi ; il rapporte que les indigènes de l'île de Magastar lui avaient dépeint le **rokh** comme un oiseau dont *les ailes ouvertes couvrent plus de trente pas, et dont les pennes d'ailes sont longues de douze pas* ; il est si grand et si puissant qu'il prend un éléphant et l'emporte en l'air bien haut sans l'aide d'un autre oiseau, puis le laisse choir à terre, si bien que l'éléphant se défait tout ; alors, l'oiseau griffon descend sur lui, le déchire, le mange et s'en repaît à discrétion.

Dans la légende kurde du **Prince Ibrahim et la princesse Nûshâfarîn**, le **rokh** est décrit comme un oiseau blanc, long de 18 mètres, originaire de la mer de Muhît (Méditerranée) qui accomplit les mêmes exploits que le **simorgh***.

L'auteur de **Nuzhat-ul-qulûb** (*The Geographical part of the Nitzhat-ul-qulûb* composed by Hand-Allâh Mustawfî of Quaz-wîn, ed. H. Le Strange. p. 230-231) mentionne aussi le **rokh** parmi les noms d'animaux et d'oiseaux originaires de la mer de Chine.

Tous les symboles rattachés au **simorgh** conviennent également au **rokh**, bien que l'aspect légendaire l'emporte souvent sur l'aspect symbolique.

Le **rokh** symbolise également un **roi puissant** ou un **émir** dont la bravoure est renommée. M.M.

ROSAIRE

Le *rosaire*, ce sont les *rangs de perles sur un fil* dont parle la *Bhagavad Gità* (7, 7)., le fil étant l'**Atmâ** sur quoi *toutes choses sont enfilées*, à savoir tous les mondes, tous les états de la manifestation. **Aïma**, l'Esprit universel, relie ces mondes entre eux ; il est aussi le *souffle* qui leur donne vie. Guenon souligne à ce propos que la formule prononcée sur chaque grain de rosaire doit en principe être liée au rythme de la respiration.

Le rosaire est, dans l'iconographie hindoue, attribué à plusieurs divinités, mais surtout à **Brahmâ** et à **Sarasvatî**, qui est l'*alphabet*, la puissance créatrice de la parole. Son rosaire (**aksha-malâ**) comporte cinquante grains (**aksha**) correspondant aux cinquante lettres de l'alphabet sanscrit, **de a** à **ksha**. Comme toujours dans le cas de *la guirlande des lettres*, le rosaire hindou est lié au son créateur (**shabda**) et au sens de l'ouïe.

Mais dans l'Inde encore, et **surtout** dans le monde bouddhique, le rosaire a 108 grains (12 X 9), qui est un nombre cyclique et s'applique donc normalement à l'expression du développement de la manifestation. Les 99 grains du rosaire musulman, nombre également cyclique, se réfèrent aux Noms divins. Le centième grain, *non-manifeste*, exprime le retour du multiple à l'Un, de la manifestation au Principe. Des remarques du même ordre pourraient bien entendu s'appliquer au chapelet chrétien qui comporte 60 grains, (10 X 5) + 5 + 1 + 3 4-1), même si leur disposition paraît résulter d'un souci différent.

L'incantation répétée possède en outre, en toutes les traditions, sa valeur propre, indépendamment du symbolisme de l'objet qui lui sert de support mnémotechnique (GUES, MALA).
P.G.

ROSE

Remarquable par sa beauté, sa forme et son parfum, la rosé est la fleur symbolique la plus employée en Occident. Elle correspond dans l'ensemble à ce qu'est le lotus* en Asie, l'un et l'autre étant très proches du symbole de la roue*. L'aspect le plus général de ce symbolisme floral est celui de la manifestation, issue des eaux primordiales, au-dessus desquelles elle s'élève et s'épanouit.



ROSE. — Allégorie Rose-Croix. Robert Fludd, Summum Bonum,

Francfort, 1626.

Cet aspect n'est d'ailleurs pas étranger à l'Inde, où la rosé cosmique **Triparasundarî** sert de référence à la beauté de la Mère divine. Elle désigne une perfection achevée, un accomplissement sans défaut. Comme on le verra, elle symbolise la coupe de vie, l'âme, le cœur, l'amour. On peut la contempler comme un mandala* et la considérer comme un centre* mystique.

1. La rose est, dans l'iconographie chrétienne, soit la coupe qui recueille le sang du Christ, soit la transfiguration des gouttes de ce sang, soit le symbole des plaies du Christ. Un symbole rosicrucien figure cinq rosés, au centre et une sur chacun des bras de la Croix. Ces images évoquent, soit le Graal, soit la *rosée céleste* de la Rédemption. Et puisque nous citons les Rose-Croix, remarquons que leur emblème place la rose au centre de la Croix,

c'est-à-dire à l'emplacement du cœur du Christ, du Sacré-Cœur. Ce symbole est le même que la **Rosa candida** de la **Divine Comédie** ; laquelle ne peut manquer d'évoquer la *Rosé mystique* des litanies chrétiennes, symbole de la Vierge ; le même peut-être aussi que celui du **Roman de la Rose**. Angéus Silesius fait de la rose l'image de rame, celle aussi du Christ, dont l'âme reçoit l'empreinte. La *rose d'or*, autrefois bénie par le Pape le quatrième dimanche de Carême, était un *symbole de puissance et d'instructions spirituelles* (DEVA) mais aussi sans doute un symbole de résurrection et d'immortalité.

La rosace gothique et la *rose des vents* marquent bien le passage du symbolisme de la rose à celui de la roue.

Il faut enfin noter le cas particulier, en mystique musulmane, d'un Saadi de Chiraz, pour qui le *Jardin des Rosés* est celui de la contemplation : *J'irai cueillir les rosés du jardin, mais le parfum du rosier m'a enivré*. Langage que la mystique chrétienne ne refuserait en aucune manière, en commentaire du *Cantique des Cantiques* sur la *rose de Saron*.

2. La rose, par son rapport avec le sang répandu, paraît souvent être le symbole d'une renaissance mystique :

Sur le champ de bataille où sont tombés de nombreux héros, poussent des rosiers et des églantiers... Des roses et des anémones, sont sorties du sang d'Adonis tandis que ce jeune dieu agonisait...

Il faut, dit Mircea Eliade, que la vie humaine se consume complètement pour épuiser toutes les possibilités de création ou de manifestation ; vient-elle à être interrompue brusquement, par une mort violente, elle tente de se prolonger sous une autre forme : plante, fleur, fruit (ELIT).

Les cicatrices sont comparées à des rosés par Abd Ul Kadir Gilani, qui attribue à ces rosés un sens mystique.

3. Selon F. Portai, la rosé et la couleur rosé constitueraient un symbole de régénération du fait de la parenté sémantique du latin *ro.sa* avec *ros*, *la pluie**, *la rosée**. *La rose et sa couleur*, dit-il. (PORS, 218) *étaient les symboles du premier degré de régénération et d'initiation aux mystères... L'âne d'Apulée recouvre la forme humaine, en mangeant une couronne de roses vermeilles que lui présente le grand-prêtre d'Isis*. Le rosier, ajoute cet auteur, *est l'image du régénéré, comme la rosée est le symbole de la régénération* (220). Et la rose, dans les textes sacrés, accompagne bien souvent le vert*, ce qui confirme cette interprétation. Ainsi dans *l'Ecclésiaste* (24, 14) ; *J'ai grandi... comme les plants de roses de Jéricho, comme, un olivier magnifique dans la plaine*. L'olivier était consacré à Athéna — la déesse aux yeux pers — qui naquit à Rhodes, **l'île des roses** : ce qui suggère les mystères de l'initiation. Et les rosiers étaient consacrés à Aphrodite en même temps qu'à Athéna. La rosé était chez les Grecs une fleur blanche, mais lorsque Adonis, protégé d'Aphrodite, fut blessé à mort, la Déesse courut vers lui, se piqua à une épine et le sang colora les rosés qui lui étaient consacrées.

4. C'est ce symbolisme de régénération qui fait que, depuis l'Antiquité, on dépose des rosés sur les tombes : *les anciens... nommaient cette cérémonie rosalia ; tous les ans, au mois de mai, ils offraient aux mânes des défunts des mets de rosés* (PORS, 222). Et Hécate, déesse des Enfers, était parfois représentée *la tête ceinte d'une guirlande de rosés à cinq feuilles*. On sait que le nombre cinq*, succédant au quatre, nombre d'accomplissement, marque le départ d'un nouveau cycle.

5. Au septième siècle, selon Bédé, le tombeau de Jésus-Christ était peint d'une couleur mélangée de blanc* et de rouge*. L'on retrouve ces deux éléments composants de la couleur rosé, le rouge et le blanc, avec leur valeur symbolique traditionnelle, sur tous les plans, du profane au sacré, dans la différence accordée aux offrandes de rosés blanches et de rosés rouges, ainsi que dans la différence entre les notions de passion et de pureté et celles d'amour transcendant et de sagesse divine. Aux armes des religieuses, dit le Palais de l'Honneur, l'on met une couronne composée de branches de rosier blanc avec ses feuilles,

ses rosés et ses épines, qui dénotent la chasteté qu'elles ont conservée parmi les épines et les mortifications de la vie.

6. La rose est devenue un symbole de l'amour et plus encore du don de l'amour, de l'amour pur... La rosé comme fleur d'amour remplace le lotus égyptien et le narcisse grec; ce ne sont pas les rosés frivoles de Catulle... mais les rosés celtiques, vivaces et fières, non dépourvues d'épines et lourdes d'un doux symbolisme : celle du Roman de la Rose, dont Guillaume de Lorris et Jean de Meung font le mystérieux tabernacle du Jardin d'Amour de la Chevalerie, rosa mystica des litanies de la Vierge, rosés d'or que les Papes donneront aux princesses méritantes, enfin l'immense fleur symbolique que Béatrice montre à son amant fidèle parvenu au dernier cercle du Paradis, rosé et rosace à la fois (GHYN, 2 41).

L'amour paradisiaque sera comparé par Dante au centre de la rosé : *Au centre d'or de la rosé éternelle, qui se dilate et va de degré en degré, et qui exhale un parfum de louange au soleil toujours printanier,*

Béatrice m'attira...

En forme donc de rosé blanche m'apparaissait la sainte milice que le Christ épousa de son sang ;

mais l'autre, qui en volant voit et chante la gloire de Celui qui l'embrase d'amour, et la bonté qui la fit si grande,

comme un essaim d'abeilles, qui tantôt entre dans les fleurs et tantôt s'en retourne là où son butin prend sa saveur,

descendait dans la grande fleur qui s'orne de tant de feuilles, et de là remontait où son amour séjourne éternellement.

Tout leur visage était de flamme vive, leurs ailes d'or, et le reste si blanc qu'aucune neige n'arrive à ce terme.

Descendant dans la fleur de degré en degré, ils y versaient la paix et l'ardeur qu'ils acquéraient en jouant de leurs ailes.

Et ni la vue ni la splendeur n'étaient arrêtées par cette multitude volante, qui s'interposait entre la fleur et le haut ;

car la lumière divine pénètre par l'univers selon qu'il en est digne, si bien que rien ne peut lui faire obstacle. (DANC, le Paradis, chant XXX. 124-127 - chant XXXI, v. 4-22).

7. Blanche ou rouge, la rose est une des fleurs préférées des alchimistes dont les traités s'intitulent souvent *rosiers des philosophes*. La rose blanche comme le lis fut liée à la pierre au blanc, but du petit œuvre, tandis que la rose rouge fut associée à la pierre au rouge, but du grand œuvre. La plupart de ces roses ont sept pétales dont chacun évoque un métal ou une opération de l'œuvre (VANA, 27). Une rose bleue serait le symbole de l'impossible.A.G.

ROSEAU

Le roseau est pris communément comme symbole de fragilité, mais aussi de flexibilité. C'est celui de La Fontaine, et aussi le *roseau pensant* de Pascal.

1. Le symbolisme extrême-oriental de cette plante se manifeste de deux manières distinctes. Dans la mythologie du **Shinto**, la pousse de roseau issue des eaux primordiales représente la manifestation, l'équivalent du lotus* ; le Japon mythique est une *plaine de roseaux*.

Le roseau est d'autre part doté de pouvoirs purificateurs et protecteurs. C'est à l'aide de roseaux **qu'Izanagi** se purifia au retour du pays des morts ; c'est par la fumée de roseaux que Yi-yin fut purifié avant de devenir ministre. C'est avec des cordes de roseaux que les génies des portes* maîtrisent les esprits malfaisants. Dans certaines cérémonies du **Shinto**, on se purifie en traversant le **chi-no-wa** qui est un cercle de roseaux. L'accès à certaines

loges de sociétés secrètes chinoises se fait en passant sous des arcs de roseaux flanqués de gardiens. Le tapis de roseaux blancs est d'usage rituel.

Le roseau (**vetasa**) est parfois considéré en Inde comme une image de l'Axe du monde, ce qu'on ne peut manquer de rapprocher du roseau *axial* issu des eaux primordiales nippones (GRAD, HFRS, HERJ). P.G.

2. Dans la légende du roi Midas, un roseau pousse dans le trou creusé par le coiffeur du roi pour y crier sa confiance : *le roi Midas a des oreilles d'âne*. Ce roseau serait, selon Paul Diel, un des symboles de la banalisation qui résulte de la sottise de désirs excessifs. Dans ce contexte légendaire, *le roseau figure le penchant de l'âme pervertie qui se plie à tous les vents, se courbe à tous les courants d'opinion* (DIES, 132).

3. Le roseau arraché à la terre, devient la flûte* sacrée des Mevlevi ou Derviches tourneurs — le Ney — principal instrument de leurs concerts spirituels qui selon les paroles de Mevlana Jalad-od-Dîn Rûmi, fondateur de l'ordre, *chante les douleurs de la séparation*. La flûte de roseau symbolise ici le mystique, arraché à Dieu, qui manifeste par ses sanglots, son chant, son aspiration à le retrouver dans la vie éternelle.

4. Ce symbole de l'âme ardente qui s'exprime, pleure et chante, se retrouve dans le folklore et les superstitions de certains peuples d'Europe orientale et d'Asie. Ainsi les Ukrainiens, les Biélorussiens et même les Lituaniens disent que *le roseau poussé au-dessus du corps d'un noyé accuse l'assassin, si l'on en fait une flûte*. Le roseau est une voix.

5. Les années du calendrier aztèque sont placées sous quatre signes, dont celui du roseau. Le roseau (vert) est associé à l'Est, pays du Renouveau. Il constituait pour les anciens Mexicains, un symbole de fertilité, d'abondance, de richesse (SOUP). A.G.

ROSÉE

1. Le symbolisme de la rosée est généralement proche de celui de la pluie*, mais son influence est d'ordre plus *subtil*. Expression de la *bénédition* céleste, elle est essentiellement la grâce vivifiante. *L'eau qui jaillit du cœur*, écrit Calliste II Xanthopoulos, *remplit l'homme intérieur tout entier de la rosée divine*. *La rosée de perle de la noble divinité*, dont parle Angélu Silesius, a le même sens, mais évoque le sang rédempteur du Christ. Or le sang qui, dans l'iconographie médiévale, tombe goutte à goutte de la lance du centurion — et dont chaque goutte fait parfois éclore une fleur de rose* — est aussi la *rosée céleste*, symbole de Rédemption et de revivification qu'on retrouve dans l'Hermétisme, et aussi dans la Kabbale juive, où elle émane de l'Arbre de Vie. Il existe semblablement un *arbre de la rosée douce* sur le mont K'ouen-louen, *centre du monde chinois*.

Pline l'appelle *la sueur du ciel, la salive des astres*. Dans les livres sacrés de l'Inde elle est *le symbole de la parole divine* (PORS, 219). Le *Cantique de Moïse* (Deutéronome, 32) débute par son évocation ; *Que ma doctrine ruisselle comme la pluie, que ma parole tombe, comme la rosée, comme les ondées sur l'herbe verdoyante, comme les averses sur le gazon ! Car je vais invoquer le nom de Yahvé ; vous, magnifiez notre Dieu*. Elle est un symbole de **régénération** : *Réveillez-vous et tressaillez de joie, habitants de la poussière, car ta rosée est une rosée vivifiante, et la terre redonnera le jour aux ombres* (Isaïe, 26,19).

Cieux ! Répandez comme une rouée la justice (ou la victoire)... lit-on au Livre d'Isaïe (45, 8) ; formule reprise par la liturgie catholique de l'**Avent**. Il s'agit de faire *mûrir* de la terre le *salut*.

Si la *rosée céleste* des Hébreux redonne vie aux *ossements desséchés*, la rosée lunaire chinoise *éclaircit la vue* et permet d'atteindre à l'immortalité. Les Immortels de l'île Houtcheou, rapporte Lie-tseu, se nourrissent d'air et de rosée. La rosée est tirée de la lune à l'aide d'une grande coquille (**ta kiue**). On la recueille encore, comme l'empereur Wou des Han, dans une coupe* de jade*, en vue de la consommer mêlée à de la poudre de jade.

En Chine également, la rosée est liée à l'influence princiers, **yang**, contrairement parfois à l'influence **yin** de la pluie. La chute de *la rosée douce* est, selon Lao-Tseu (ch. 32), Je signe

de l'union harmonieuse du Ciel et de la Terre. Elle naît encore de l'accord parfait joué sur les quatre cordes d'un luth.

Mais le *monde de rosée* est, d'autre part, dans le langage bouddhique, celui des apparences, le signe du caractère éphémère des choses et de la vie (BURA, PHIL, GRAD, GRAP, GRAR, CUEM, GUEC, GUET, GUES, HEHS, KALL, LECC). P. G.

2. Chez les Grecs, la rosée est liée aux mythes de la **fécondité**, Dionysos incarne la rosée fécondante du ciel. Sur des documents de Rashamra, Astarté est mise en relation avec la mer, comme avec la rosée fécondante ; il en est de même pour Aphrodite. On observera que ce sont aussi les dieux et les déesses de l'amour.

L'importance de la rosée dans d'innombrables rituels et préparations magiques vient de ce qu'elle résout l'opposition des eaux *d'en haut* et *d'en bas*, des eaux terrestres et célestes. Elle est l'eau pure, l'eau précieuse, l'eau principielle par excellence, un condensé des forces génératrices du principe humide. Les Fon du Dahomey l'appellent l'eau-Mère et l'élément-eau divinisé dans le panthéon vaudou est matérialisé sous la forme de gouttes de rosée conservées dans unealebasse* (MAUC). Dans la mythologie des Bambaras, c'est sous forme de rosée que les eaux primordiales apparurent sur la terre. L'araignée* - démiurge des Ashanti, après avoir créé le soleil, la lune et les étoiles, règle le jour et la nuit et crée la rosée (TEGH, 56). Et le même auteur conclut : *ainsi cette conception de la rosée doit être mise en relation avec la végétation et la fécondité.*

De même, chez les Indiens d'Amérique du Nord, le *Grand Aigle de la Rosée* revivifie la terre stérilisée par les esprits néfastes.

ROSSIGNOL

Le rossignol est universellement réputé pour la perfection de son chant. Il fut, selon Platon, l'emblème de Thamyras, barde de la Thrace antique.

Il est particulièrement apprécié au Japon, où son chant est censé répéter le titre du **Hokekyo**, le **Sutra du Lotus de la Bonne Loi (Saddharmapundarika-sutra)** cher à la secte **Tendai** (OGRJ).

Dans la fameuse scène 5 de l'acte 3 de *Roméo et Juliette*, le rossignol est opposé à l'alouette, comme le chantre de l'amour dans la nuit finissante à la messagère de l'aube et de la séparation ; si les deux amants écoutent le rossignol, ils restent unis, mais ils s'exposent à la mort : s'ils croient à l'alouette, ils sauvent leur vie, mais doivent se séparer,

— *Tu veux partir ? Ce n'est pas près d'être le jour.
C'était le rossignol et non pas l'alouette
Qui a percé le fond craintif de ton oreille ;
Il chante la nuit sur ce grenadier,
Crois-moi, amour, c'était le rossignol.*

*C'était, réplique Roméo, l'alouette messagère de l'aube
Et non le rossignol : vois quelles raies jalouses,
Amour, Brodent sur les nuées en l'orient lointain...
C'est lui, le jour : Fuis, va-t'en, va t'en vile :
Oui, c'est bien l'alouette qui chante faux
Et force sa note aiguë et discordante...
O pars. Il fait plus clair, toujours plus clair.
— Plus clair, toujours plus clair ;
Plus noire, toujours plus noire notre désolation.*

(Traduction de Pierre-Jean Jouve).

Par la beauté de son chant, qui charme les nuits éveillées, le rossignol est le magicien, qui fait oublier les dangers du jour.

John Keats a merveilleusement rendu cette mélancolie qu'engendré le chant pourtant si mélodieux du rossignol. La perfection de la félicité qu'il évoque semble si fragile ou si lointaine dans son excessive intensité qu'elle rend plus intolérable le sentiment douloureux d'en être incapable, ou privé, par l'arrivée fatidique du soleil.

*Ce n'est point que ton sort heureux me fasse envie,
Mais parce que je prends trop part à ton bonheur,
Esprit des forêts, à l'aile si légère.
... J'écoute dans la nuit ; et comme bien des fois
J'ai presque désiré la douceur de la mort,
Lui donnant tendres noms en maint vers médité,
Pour qu'elle dissipât dans l'air mon souffle éteint,
Plus que jamais mourir semble une volupté :
Sans douleur, cesser d'être, à l'heure de minuit,
Tandis que tu répands ton âme autour de toi.
Au milieu de pareils transports !
Tu chanterais toujours, je ne t'entendrais point,
Devenue motte pour ton haut chant funèbre.*

(Ode à un rossignol, trad. Louis Cazamian, Paris, 1946).

Cet oiseau, dont tous les poètes font le chantre de l'amour, montre de façon saisissante, dans tous les sentiments qu'il suscite, l'intime lien de l'amour et de la mort,

ROUE

1. La roue tient de la perfection suggérée par le cercle*, mais avec une certaine *valence d'imperfection*, car elle se rapporte au monde du devenir, de la création continue, donc de la contingence et du périssable. Elle symbolise *les cycles, les recommencements, les renouvellements* (CHAS, 24). Le monde est comme une roue dans une roue, une sphère dans une sphère, selon la pensée de Nicolas de Cuse.

La roue est un symbole privilégié, comme l'aile*, *du déplacement, de l'affranchissement des conditions de lieu, de l'état spirituel qui leur est corrélatif* (CHAS, 431).

C'est un symbole solaire dans la plupart des traditions : roues embrasées dévalant des hauteurs du Solstice d'été, processions lumineuses se **déroulant** sur les montagnes au Solstice d'hiver, roues portées sur des chars à l'occasion des fêtes, roues sculptées sur les portes, roue de l'existence, etc. De très nombreuses croyances, formules, pratiques associent la roue à la structure des mythes solaires (ELIT, 133).

Dans l'Inde, par exemple, *les Sept attellent le char à la roue unique : un coursier unique au septuple nom meut la roue au triple moyeu, la roue immortelle que rien n'arrête, sur laquelle reposent tous les êtres*. Symbole cosmique en même temps que solaire chez les Celtes comme chez les Indiens. Mag Ruith est le mage des roues **magus rotarum** ; c'est à l'aide de roues qu'il prononce ses augures druidiques. Il est aussi *seigneur, maître des roues, petit-fils du roi universel*. C'est l'équivalent du **chakravartî**, celui qui meut la roue. Le détenteur de la roue, en Chine, a en son pouvoir *l'empire céleste*.

Mais comment expliquer cette constance du symbole dans la plupart des cultures ?

2. Le symbolisme très répandu de la roue tient à la fois à sa disposition rayonnante et à son mouvement.

Le rayonnement de la roue fait qu'elle apparaît comme un symbole solaire. Elle est en effet liée à **Apollon**, ainsi qu'à la foudre et à la production du feu. Le chakra est un attribut de **Vishnu**, lequel est un **âditya**, un *soleil*. Toutefois, ce **chakra** est un disque* plutôt qu'une roue. Dans les textes et l'iconographie de l'Inde, la roue a souvent douze rayons, nombre zodiacal, nombre du cycle solaire. Les roues de char sont un élément essentiel dans la figuration du soleil, de la lune, des planètes. Encore s'agit-il surtout d'évoquer le voyage des astres, leur mouvement cyclique. Les trente rayons traditionnels de la roue chinoise (**Tao-te king**, ch. II) sont le signe, quant à eux, d'un cycle lunaire (Granet).

Beaucoup plus nettement encore, la roue se révèle comme un symbole du monde, le moyeu en étant le centre immobile, le principe, et la jante la manifestation qui en émane par un effet de rayonnement. Les rayons indiquent le rapport de la circonférence au centre. La roue la plus simple est à quatre rayons : c'est l'expansion selon les quatre directions de l'espace, mais aussi le rythme quaternaire de la lune et des saisons. La roue à six rayons ramène au symbolisme solaire ; elle évoque aussi le chrisme* et peut être considérée comme la projection horizontale de la croix* à six branches. La roue la plus fréquente a toujours huit rayons : ce sont les huit directions de l'espace, également évoquées par les huit pétales du lotus*, auquel la roue s'identifie. Les huit pétales ou huit rayons symbolisent également la régénération, le renouvellement. On la trouve du monde celtique à l'Inde en passant par la Chaldée. C'est encore la disposition des huit trigrammes chinois. Si la roue de l'existence bouddhique a six rayons, c'est seulement qu'il existe six classes d'êtres, six **loka** ; si la roue **du Dharma** a huit rayons c'est que la Voie comporte huit sentiers.

La signification cosmique de la roue s'exprime dans les textes védiques. Sa rotation permanente est renouvellement. D'elle naissent l'espace et toutes les divisions du temps. C'est aussi la **Rola Mundi** des Rosicruciens. Seul, le centre de la roue cosmique est immobile : c'est le *vide du moyeu* qui la fait tourner (*Tao*, 11), le *nombril (nabhi, ou omphalos)*. En ce centre se tient le **Chakravartî**, *celui qui fait tourner la roue*. C'est le Bouddha, l'Homme universel, le Souverain. Les anciens rois de Java, d'Angkor, étaient expressément qualifiés de **Chakravartî**. Ce moyeu vide est le point d'application de l'Activité céleste. Le monarque qui s'y tient est *seul non transformé*, dit Tchouang-Tseu, *dans la transformation universelle* (ch. 25). Autre aspect du symbolisme chinois ; le moyeu est le Ciel, la circonférence étant la **Terre**, et le rayon l'homme, médiateur entre eux. La *roue de la noria* des Chinois, ou *la roue du potier* de Tchouang-Tseu, ou le *cycle de la création* de l'Épître de Saint-Jacques (3, 6) expriment également le tourbillonnement incessant de la manifestation, dont la délivrance ne peut être obtenue que par le *passage de la circonférence au centre*, ce qui s'entend du *retour** au centre de l'être.

3. La roue que met en mouvement le Bouddha, c'est la *Roue de la Loi*, le **Dharmachakra**. Cette *loi* est celle de la destinée humaine. Aussi n'est-il aucune puissance, qui soit capable d'inverser le sens de rotation de la roue. Guenon la rapproche très judicieusement de la *Roue de la Fortune* occidentale. L'Inde et le Bouddhisme usent d'autres symboles encore : le sage qui atteint la Délivrance est, dit le **Sâmkhya**, un potier qui a achevé son pot ; mais il continue à vivre, comme la roue continue à tourner, par la vitesse acquise. La durée de la vie, enseigne le **Visuddhi-magga**, est celle d'une pensée : ainsi de la roue qui ne touche le sol que par un point unique. Il ne faut pas oublier la *Roue, de l'existence* du Bouddhisme tibétain qui, fondée encore une fois sur la notion des mutations incessantes, figure la succession des états multiples de l'être. Le Tan-trisme donne encore l'appellation de roues (**chakra**) — ou de lotus — aux *centres subtils*, traversés par le courant de la **Kundalini**, comme les roues par leur essieu.

L'appellation purement conventionnelle de *Roue de la Loi*, celles aussi de *roue du moulin* ou de *noria*, sont données, dans l'alchimie interne des Taoïstes, au mouvement *régressif* de l'essence et du souffle, qui doit les conduire à s'unir dans le *creuset* : c'est, exprimé de façon emblématique, un retour de la périphérie, de la circonférence, au centre.

4. Ajoutons encore quelques cas particuliers, La roue est, écrit Mgr Devoucoux, *l'image de la science chrétienne unie à la sainteté*. Elle est l'emblème de l'Égyptienne savante, sainte Catherine, la patronne légendaire des philosophes chrétiens. Dans la *roue à feu* celtique, la rotation s'exerce alternativement dans les deux sens. Nous retrouvons ici le symbolisme de la double spirale* (BELT, COOH, DEVA, ELIY, GOVM, GRAP, GRIF, GUEM, GUEC, GUET, GUES, BURA, MALA, SILI VARG). P.G.

5. La roue est un signe très fréquent dans les représentations celtiques. Elle est le plus souvent figurée, dans les sculptures gallo-romaines en compagnie du Jupiter celtique, communément appelle *dieu à la roue* ou **Taranis**, ou encore du cavalier au géant

anguipède*. Les témoignages en sont innombrables et attestent une extension au niveau populaire : terres cuites, bronzes, amulettes même. Cette représentation a fait que la plupart des chercheurs modernes ont vu dans la roue l'équivalent du foudre de Jupiter, autrement dit un **symbole** solaire. Mais le symbolisme solaire ne suffit pas à expliquer totalement la roue, qui est aussi et surtout une **représentation du monde**. Car si l'on se reporte à la comparaison irlandaise de la *roue cosmique* du druide mythique Mag Ruith (*serviteur de la roue*), lequel est un avatar du dieu druide Dagda, le dieu à la roue celtique correspond très exactement au **chakravartī** hindou : c'est le **moteur immobile**, au centre du mouvement, dont il est l'axe et auquel il ne participe pas, tout en lui étant indispensable. Une plaque de chaudron* de Gundestrup représente un homme (guerrier, *serviteur de la roue* ?) tournant la roue cosmique, tandis que le dieu est figuré en buste, les bras levés dans l'altitude de la prière ou dans l'attitude symboliquement impassible du Principe, d'où émane toute la manifestation. La roue est aussi le symbole du **changement et du retour des formes de l'existence**. Une épée de Hallstatt (Autriche) représente deux jeunes gens (analogues des Dioscures ?) faisant tourner la roue et qui doivent symboliser la succession du jour et de la nuit. Par ressemblance avec le cercle, la roue est aussi un symbole céleste, en rapport avec la notion de centre.

La rouelle est aussi une figure géométrique extrêmement fréquente dans les représentations celtiques à toutes les époques, et son symbolisme conjugue celui de la roue à celui de la croix*. Un autre symbolisme, très voisin de celui de la roue, est celui de la spirale* qui, avec ses mouvements alternatifs d'évolution et d'involution correspond au **solive et coagula**.

La roue du druide Mag Ruith est en bois d'if*, arbre funéraire, et c'est une roue cosmique dont l'apparition sur terre marquera le début de l'Apocalypse : quiconque la verra sera aveugle, quiconque l'entendra sera sourd et quiconque sera touché par elle mourra.

Une déesse galloise citée dans le Mabinogi de Math, fils de Ma-thonwy, a pour nom **Arianrhod roue d'argent**. Elle est mère de deux enfants dont l'un, Dylan eil Ton *fils de la vague*, va immédiatement à l'eau où il nage comme un poisson (ce qui constitue un retour au Principe) et l'autre, Llew, porte un nom qui correspond à celui de l'irlandais Lug. Parmi les *jeux* guerriers de Cùchulainn figure celui de la roue : le jeune héros se contorsionne de manière à former de son corps une roue animée d'une grande vitesse. Le thème **roto** — *roue* est enfin largement représenté en toponymie gauloise (ex. **Rotomagus** : Rouen).

6. Dans la *Hiérarchie céleste*, ch. 15, 8, 9, le Pseudo-Denys l'Aréopagite développe le symbolisme des roues enflammées et des roues ailées, dont parlent les Prophètes. Daniel décrit ainsi sa vision de l'Ancien et du Fils de l'Homme :

*Des trônes furent placés
et un Ancien s'assit.
Son vêtement, blanc comme la neige ;
les cheveux de sa tête, purs comme la laine.
Son trône était flamme de feu
aux roues de feu ardent.
Un fleuve de feu coulait,
issu de devant lui.
Mille milliers le servaient,
myriade de myriades, debout devant lui.
Le jugement se tenait,
les livres étaient ouverts. (7, 9-11).*

De son côté Ezéchiel voit les roues des chérubins :

*Lorsqu'il donna cet ordre à l'homme vêtu de blanc : **Prends du feu au milieu du char, du milieu des chérubins**, l'homme y alla et s'arrêta près de la roue ; le chérubin étendit la main vers le feu qui était au milieu des chérubins, il le prit et le mit dans les mains de l'homme vêtu*

de blanc. Celui-ci le saisit et sortit. Alors je vis que les chérubins avaient une forme de main humaine sous leurs ailes. Je regardai : il y avait **quatre roues** à côté des chérubins et **l'aspect des roues avait l'éclat de la chrysolithe**. Et elles avaient même aspect toutes les quatre ; elles étaient au milieu l'une de l'autre... J'entendis que l'on donnait aux roues le nom de **galgal**... Lorsque les chérubins avançaient, les roues avançaient à côté d'eux, lorsque les chérubins déployaient les ailes pour s'élever de terre, les roues ne se détournèrent pas non plus. Lorsqu'ils s'arrêtaient, elles s'arrêtaient et, lorsqu'ils s'élevaient, elles s'élevaient avec eux, car l'esprit de l'animal était en elles (10, 6-10, 13, 16-17).

Le théologien néo-platonicien dévoile la signification symbolique de ces roues : *Quant aux roues ailées qui avancent sans détour ni déclinaison, elles signifient le pouvoir de rouler tout droit, en droite ligne, (337 D) sur la voie droite et sans détour, grâce, à une rotation parfaite qui n'appartient pas à ce monde.* Mais l'allégorie sacrée des roues de l'intelligence se prête encore à une autre exégèse qui correspond à un autre enseignement spirituel. Comme dit, en effet, le théologien, on leur a donné **le** nom de **galgal** qui, en hébreu signifie tout ensemble **révolution** et **révélation**. (340 A). *Ces roues enflammées et qui reçoivent la forme divine ont le pouvoir de rouler sur elles-mêmes, puisqu'elles se meuvent perpétuellement autour de l'immuable Bien : elles ont aussi le pouvoir de révéler, puisqu'elles initient aux mystères, puisqu'elles élèvent spirituellement les intelligences d'en-bas, puisqu'elles font descendre jusqu'aux plus humbles les illuminations les plus élevées* (PSEO, 243-244).

Dans ces textes sacrés, la roue symbolise donc **le** déroulement de la révélation divine. On trouve aussi une autre signification dans le texte d'Ezéchiel, si l'on considère le verset 12 : *Et tout leur corps, leur dos, leurs mains et leurs ailes, ainsi que les roues, étaient pleins d'yeux tout autour, leurs roues à tous les quatre,*

L'image couplée de roues constellées d'yeux est une allégorie, comme celui des étoiles-yeux, qui tend à exprimer *l'omniscience et l'omniprésence de la divinité céleste*. Il signifie très précisément que rien n'échappe au regard de **Dieu**.

7. Cependant, le symbole de la roue aurait longtemps été lunaire, avant de devenir solaire : *Le sistre d'Isis ou de Diane représenterait le disque lunaire le céleste trésor de la roue, qui apparaît au roi le jour de la pleine lune* (Harding, cité par DURS, 348). La roue, ajoute le même auteur, est, dans son sens primordial, l'emblème du devenir cyclique, résumé magique qui permet la maîtrise du temps, c'est-à-dire la prédiction de l'avenir.

8. La Roue Zodiacale apparaît aussi partout. Etymologiquement, Zodiaque* signifie *roue de la vie*. Plus tard, le Zodiaque aura acquis une signification solaire ; mais il est primitivement lunaire. Les anciens Arabes l'appellent *ceinture d'Ishtar* et les Babyloniens *Maisons de la lune*.

La roue n'a d'ailleurs pris que très tardivement une acception solaire : lorsque, pour des raisons techniques elle s'est munie de rayons, telle qu'elle apparaît encore dans le rituel des feux celtiques à Epinal ou à Agen. Mais primitivement, la roue zodiacale, comme celle du calendrier, est une roue lunaire, de bois plein ; renforcée par un triangle ou un quadrillage de madriers, ce qui lui donne des subdivisions internes arithmologiquement significatives (DURS, 349-350).

9. Fulcanelli, dans le *Mystère des Cathédrales*, s'exprime en ces termes sur **le** symbolisme alchimique de la roue : *Au Moyen Age, la rosé centrale des porches se nomma rota, la roue. Or, la roue est l'héroglyphe alchimique du temps nécessaire à la coction de la matière, philosophale et, par suite, de la coction elle-même. Le jeu soutenu, constant et égal que l'artiste entretient nuit et jour au cours de cette opération, est appelé pour cette raison feu de roue. Cependant, outre la chaleur nécessaire à la liquéfaction de la pierre des philosophes, il faut en plus un second agent, dit feu secret ou philosophique. C'est ce dernier feu, excité par la chaleur vulgaire, qui fait tourner la roue.* Fulcanelli cite ensuite un extrait d'un texte alchimique du **XVIIe** siècle, le *traité de l'Harmonie et Constitution générale du Vray Sel*, de De Nuysement, qui montre que cette signification symbolique de la roue, est

bien, comme dans les textes bibliques, celle du véhicule kratophanique qui va et vient entre ciel et terre, unissant le divin et le profane :

*Remarque seulement les traces de ma roue
Et pour donner partout une chaleur égale
Trop tôt vers terre et ciel, ne monte ni dévale.*

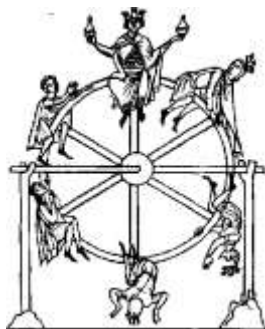
(FULC, 65-66).

10. Pour Jung et son école, les rosaces des cathédrales représentent *le Soi de l'homme transposé sur le plan cosmique* (Aniela Jaffé, in JUNS, 240 sq.). C'est *l'unité dans la totalité*, et cet auteur, considérant la rosace comme un autre mandala*, ajoute que *nous pouvons considérer comme des mandalas les auréoles du Christ et des Saints dans les tableaux religieux*. On rejoint ici le symbolisme du centre cosmique et du centre mystique, illustrés par le moyeu. La personnalisation s'achève et s'harmonise quand un double courant s'établit, par les rayons, du centre vers la circonférence et de celle-ci vers le centre. La roue s'inscrit dans le cadre général des symboles de l'émanation-retour*, qui expriment l'évolution de l'univers et celle de la personne.

ROUE DE FORTUNE (ou le sphinx)

11. Si l'Hermite* du Tarot* indique à l'homme la voie de la recherche solitaire, la roue de Fortune, dixième arcane majeur, nous replonge dans le monde et ses vicissitudes. Faisant appel à une image bien connue de l'Antiquité et du Moyen Age, elle nous montre une roue couleur chair, maintenue en l'air par un appareil de bois jaune et sur laquelle s'agrippent deux animaux étranges, tandis qu'un sphinx bleu, couronné d'or et aux ailes rouges, tenant une épée blanche, est assis sur un socle étroit, posé lui-même sur la partie supérieure de la roue. Cette roue a six rayons, bleus dans la partie qui touche au moyeu rouge, blancs vers la jante ; c'est une manivelle blanche, couleur de l'indifférencié, qui la fait tourner. A gauche de la roue, s'agrippe un singe, tête en bas, le milieu du corps caché par une sorte de jupe rigide à trois pans coupés : un bleu entre deux rouges. A droite, c'est un chien jaune, dont un collier enserre aussi les oreilles, vêtu d'une veste bleue à queue rouge, qui semble monter vers le sphinx diabolique et impassible. On a vu, dans ces deux animaux, Hermanubis, le génie du bien et Typhon, le génie du mal. Quoi qu'il en soit, la signification de cette lame rejoint celle de la roue* à travers toutes les traditions. *Elle représente les alternances du sort, la chance ou la malchance, les fluctuations, l'ascension et les risques fie chute. Elle correspond en Astrologie à (a dixième maison horoscopique, qui représente la situation sociale et professionnelle* (A.V.).

Symbole solaire, c'est la roue des naissances et des morts successives à travers le cosmos ; c'est, sur le plan humain, l'instabilité permanente et l'éternel retour. *La vie humaine roule instable comme les rayons d'une roue de chariot, disait Anacréon.*



ROUE de la FORTUNE. — Minia ture. XII^e siècle. Art alsacien.

Et ce mouvement qui tantôt élève, tantôt abaisse, c'est le mouvement même de la Justice* (lame 8), qui veut maintenir l'équilibre sur tous les plans et n'hésite pas à tempérer par la destruction et la mort le triomphe des réalisations créatrices, comme le souligne encore le numéro de ce dixième arcane, entre le Chariot (7) et la Mort (13).

On peut aussi voir dans ces êtres aux figures animales, qui tournent autour de la roue des existences, la loi des renaissances qui s'impose, dans de nombreuses traditions, à ceux qui n'ont pas dominé leurs désirs charnels. On verra aussi dans la montée et la descente une loi d'alternance, voire de compensation, se dégageant de l'histoire humaine, sociale ou personnelle, où se succèdent sans cesse succès et revers, naissances et morts. D'un point de vue plus intérieur, la roue de fortune est moins l'image du hasard que celle de la justice immanente.

ROUGE

Couleur de feu et de sang, le rouge est pour beaucoup de peuples la première des couleurs, parce que la plus fondamentalement liée au principe de la vie. Mais il y a deux rouges, l'un nocturne, femelle, possédant un pouvoir d'attraction centripète, l'autre diurne, mâle, centrifuge, tourbillonnant comme un soleil, qui jette son éclat sur toutes choses avec une *immense et irrésistible puissance* (kans).

1. Le rouge nocturne, centripète, est la couleur du **feu central** de l'homme et de la terre, et de l'athanor des alchimistes, où s'opèrent la digestion, le mûrissement, la régénération de l'être ou de l'œuvre. Il est sous-jacent à la verdure de la terre, et à la noirceur du vase. Il est secret, il est le mystère vital caché au fond des ténèbres et des océans primordiaux. C'est la couleur de l'âme, celle de la libido, celle du cœur. C'est la couleur de la Science, de la Connaissance ésotérique, interdite aux non-initiés, et que les Sages dissimulent sous leur manteau ; dans les lames des Tarots, **l'Hermite**, la **Papesse**, **l'Impératrice** portent une robe rouge, sous une cape ou un manteau bleu : tous trois, à des degrés divers, représentent la science secrète.

Ce rouge, on le voit, est matriciel. Il n'est licitement visible qu'au cours de la mort initiatique où il prend une valeur sacramentelle : les initiés aux mystères de Cybèle étaient descendus dans une fosse, ou ils recevaient sur le corps le sang d'un taureau ou d'un bélier, placé sur une grille au-dessus de la fosse et rituellement sacrifié au-dessus d'eux (MAGE), tandis qu'un serpent allait boire à même la plaie de la victime.

Aux îles Fidji, dans un rituel analogue, on montrait aux jeunes gens *une rangée d'hommes apparemment morts, couverts de sang, le corps ouvert et les entrailles sortant. Mais à un cri du prêtre les prétendus morts se dressaient sur leurs pieds et couraient à la rivière pour se nettoyer du sang et des entrailles de porc dont on les avait couverts* (FRAG, 3, 425). Les océans empourprés des Grecs et la mer Rouge relèvent du même symbolisme : ils représentent le ventre où mort et vie se transmutent l'une en l'autre.

Initiatique, ce rouge sombre et centripète revêt aussi une signification funéraire : *La couleur pourpre, selon Artémidore, a rapport avec la mort* (Ste-Croix ; *Mystères du Paganisme*, in PORS, 136-137).

2. Car telle est en effet l'ambivalence de ce rouge du sang profond : caché, il est la condition de la vie. Répandu, il signifie la mort. D'où l'interdit qui frappe les femmes en règles : le sang qu'elles rejettent est l'impur, parce qu'en passant de la nuit utérine au jour il renverse sa polarité, et passe du sacré droit au sacré gauche. Ces femmes sont intouchables, et dans de nombreuses sociétés elles doivent accomplir une retraite purificatrice avant de réintégrer la Société dont elles ont été momentanément exclues. Cet interdit s'est longtemps étendu à tout homme qui versait le sang d'autrui, fût-ce pour une juste cause ; le bourreau aux habits rouges est comme le forgeron un intouchable, parce qu'il touche à l'essence même du mystère vital, qu'incarné le rouge centripète du sang et du métal en fusion.

Un mythe des îles Trobiand (Mélanésie), rapporté par Malinowski, illustre l'universalité et l'ancienneté de ces croyances : au début des temps un homme apprit le secret de la magie d'un crabe, qui était rouge à cause de la sorcellerie dont il était chargé ; *l'homme tua le crabe après lui avoir extorqué son secret ; c'est pourquoi les crabes aujourd'hui sont noirs, parce*

qu'ils ont été dépouillés de leur sorcellerie ; toutefois ils demeurent lents à mourir parce qu'ils ont été jadis les maîtres de la vie et de la mort (MALM, 133-134).

3. Cette vertu de la couleur rouge, amenée au jour, renverse la polarité du symbole, qui, de femelle et nocturne, devint mâle et solaire. C'est un nouveau rouge qui apparaît alors, associé au blanc et à l'or, et qui constitue le symbole essentiel de la force vitale. Il incarne l'ardeur et la beauté, la force impulsive et généreuse, l'Eros libre et triomphant. Il incarne aussi les vertus guerrières. Hormis quelques comparaisons relatives à la beauté corporelle, le rouge est toujours, en Irlande par exemple, la couleur **guerrière** par excellence et le vocabulaire gaélique connaît deux adjectifs très courants pour la désigner : **derg** et **ruadh**. Les exemples existent par centaines, si ce n'est par milliers et le Dagda dieu-druide, est dit **Ruadh Rofhessa rouge de la grande science**. Quelques textes, dont surtout le récit de la Destruction de *l'Auberge de Da Derga* connaissent encore des druides rouges ; ce qui est une référence à leurs capacités guerrières et à la double fonction qui leur est assignée, à la fois de prêtres et de guerriers. La Gaule a honoré de son côté un Mars **Rudiobus** et un **Rudianus** (rouge) (WINI passim OGAC, 12, 452-458).

Le rouge n'étant plus centripète mais centrifuge envahit l'espace. Au profane comme au sacré il devient synonyme de jeunesse, de santé, de richesse et d'amour. C'est la peinture rouge, généralement diluée dans une huile végétale — ce qui augmente son pouvoir vitalisant — dont femmes et jeunes filles, en Afrique Noire, s'enduisent le corps et le visage, au relevé de l'interdit consécutif à leurs premières règles, à la veille de leur mariage, ou après la naissance de leur premier enfant. C'est la peinture rouge — également diluée dans une huile — dont s'ornent jeunes gens et jeunes filles chez les Indiens d'Amérique ; elle est censée stimuler les forces et éveiller le désir. Elle prend, une vertu médicale et devient une indispensable panacée. C'est le sens aussi des innombrables traditions qui, de Russie jusqu'en Chine, associent la couleur rouge à toutes les festivités populaires, et spécialement aux fêtes de printemps, de mariage et de naissance : bien souvent on **dira** d'un garçon ou d'une fille qu'il est rouge pour dire qu'il est beau ; on le disait déjà chez les Celtes d'Irlande, Symbole de l'amour libérateur, le rouge devient la couleur de Dionysos, et, dans le Christianisme, celle du Saint-Esprit. Selon Portai, l'enfant de chœur servant le prêtre pendant la Messe est vêtu de rouge et de blanc parce qu'il représente la fraîcheur de l'amour et du désir de Dieu. Pour les alchimistes le rouge est la couleur de la pierre philosophale dont le nom signifie **la pierre qui porte le signe du soleil**. Selon Basile Valentin, *sa couleur tire du rouge incarnat sur le cramoisy, ou bien de couleur de rubis sur celle de grenade* (YGEA, 113). Le feu céleste embrase le **cœur** et purifie, aussi *la pierre des philosophes „ est pure puisqu'elle est composée des rayons concentrés du Soleil* (ibid. p. 114). On l'appelle encore Absolu, petit charbon ou escarboucle précieuse ; *elle ne souffre aucune impureté auprès d'elle mais transforme tout en pureté*. Dans le bouddhisme japonais, l'auréole rouge et le lotus rouge sont associés au geste de concentration de Dainichi-Nyorai, le grand Illuminateur.

4. Ainsi avec la valorisation divine du rouge, le symbolisme de la flamme prend le pas sur celui du sang. Dans la plupart des légendes européennes et asiatiques l'esprit du feu apparaît vêtu de rouge ou coiffé d'un bonnet rouge. Si le rouge flamboyant est un symbole d'amour ardent, il est aussi couleur d'oriflamme et de conquête, Mars ravissant Vénus à Vulcain. Guerriers et conquérants se parent de rouge, et veulent se réserver l'unique privilège de la pourpre ; *Le rouge, écrit Court de Gébelin, était à Rome la couleur des généraux, de la noblesse, des patriciens : elle devint par conséquent celle des Empereurs. Ceux de Constantinople étaient entièrement habillés de rouge ... Aussi, dans tes commencements, y eut-il des lois qui défendaient de porter de gueules dans ses armes* (in FORS, 130- 131) ; le code de Justinien condamnait à mort l'acheteur ou le vendeur d'une étoffe de pourpre. C'est dire qu'elle était devenue le symbole même du pouvoir suprême : *Le rouge et le blanc sont les deux couleurs consacrées à Jéhovah comme Dieu d'amour et de sagesse* (FORS, 125, n. 3), qui semble confondre la sagesse et la conquête, la justice et la force. Le Tarot ne s'y trompe pas : l'arcane 11 — La **Force** — qui ouvre de ses deux

mains la gueule de lion, porte cape rouge sur robe bleue, tandis que l'arcane 8, La **Justice** cache sa robe rouge sous un manteau bleu, à l'instar de **L'Impératrice**. Extériorise, le rouge devient dangereux comme l'instinct de puissance s'il n'est pas contrôlé ; il mène à l'égoïsme, à la haine, à *la passion aveugle*, à *l'amour infernal* (PORS, 131) : Méphistophélès porte le manteau rouge des princes de l'enfer, tandis que les cardinaux portent celui des princes de l'Église, et Isaïe (1,18), fait ainsi parler l'Éternel :

*Venez et discutons, dit Yahvé,
Quand vos péchés seraient comme l'écarlate
Comme neige ils blanchiront
Quand ils seraient rouges comme la pourpre
Comme laine, ils deviendront.*

5. il n'est pas de peuple qui n'ait exprimé — chacun à sa manière — cette ambivalence d'où provient tout le pouvoir de fascination de la couleur rouge, dont la valeur archétypale est voisine de celle du serpent. Le mot Gueule la résume admirablement : à la fois agressive et avide, mâle et femelle, puisqu'elle mord et avale, la gueule symbolise par sa double valence la libido non différenciée ; c'est pourquoi elle hante les rêves des enfants, dont on connaît aussi l'universelle attirance pour la couleur rouge. *La Gueule ou rouge des armoiries*, selon La Colombières (FORS, 135), *dénote entre les vertus spirituelles l'ardent amour envers Dieu et le prochain ; des vertus mondaines, vaillance et fureur : des vices, la cruauté, le meurtre et le carnage ; des complexions de l'homme, la colérique*. De son côté la sagesse des Bambara dit que la couleur rouge *fait penser au chaud, au feu, au sang, au cadavre, à la mouche, à l'agacement, à la difficulté, au Roi, à ce que l'on ne peut toucher, à l'inaccessible* (ZAHB, 19).

A.G.

6. En Extrême-Orient, le rouge évoque d'une manière générale, la chaleur, l'intensité, l'action, la passion. C'est la couleur de rajas, la tendance *expansive*.

Dans tout l'Extrême-Orient, c'est la couleur du feu, du Sud et parfois de la sécheresse (à noter que le rouge couleur de feu, éloigne le feu : on l'utilise ainsi dans les rites de construction). C'est aussi la couleur du sang, celle de la vie, celle de la beauté et de la richesse ; c'est la couleur de l'union (symbolisée par les fils rouges de la destinée noués dans le ciel). Couleur de la vie, c'est aussi celle de l'immortalité, obtenue par le cinabre (sulfure rouge de mercure), par le riz rouge de la Cité des Saules. L'alchimie chinoise rejoint ici le symbolisme de *l'œuvre au rouge* de l'alchimie occidentale, et celui du *Soufre rouge* de l'hermétisme islamique. Ce dernier, qui désigne *l'Homme universel*, est en fait le produit du premier : la **rubedo** équivaut en effet à l'accession aux *grands Mystères*, à la sortie de la condition individuelle. Le *riz rouge* dans le boisseau* c'est, une fois encore, le feu dans l'athanor, et aussi le cinabre en lequel il se transforme alchimiquement.

Au Japon, la couleur rouge (Aka) est portée presque exclusivement par les femmes. C'est un symbole de sincérité et de bonheur. D'après certaines écoles shintoïstes, le rouge désigne le Sud, l'harmonie et l'expansion. Au Japon, les conscrits portent une ceinture rouge le jour de leur départ, en symbole de fidélité à la patrie. Lorsque Ton veut souhaiter du bonheur à quelqu'un : anniversaire, réussite à un examen, etc., on colore le riz en rouge.

P.G.

ROUX

Le roux est une couleur qui se situe entre le rouge et l'ocre : un rouge terreux. Il rappelle le feu, la flamme, d'où l'expression de *roux ardent*. Mais au lieu de représenter le feu limpide de l'amour céleste (le rouge), il caractérise le feu impur, qui brûle sous la terre, le feu de l'Enfer, c'est une couleur chthonienne.

Chez les Egyptiens, Set-Typhon, dieu de la concupiscence dévastatrice, était représenté comme roux, et Plutarque raconte qu'à certaines de ses fêtes l'exaltation devenait telle qu'on

précipitait les hommes roux dans la boue. La tradition voulait que Judas eût les cheveux roux.

En somme, le roux évoque le feu infernal dévorant, les délires de la luxure, la passion du désir, la chaleur *d'en bas*, qui consomment l'être physique et spirituel. J.R.

RUBAN

Le symbolisme du ruban est à rapprocher de celui du nœud* et de celui du lien*, mais sa signification, quand le ruban est effectivement noué, est plus généralement positive. Le nœud du ruban, soigneusement formé, prend l'apparence d'une fleur*. Il est un signe d'épanouissement, au lieu de marquer un arrêt. D'autre part le ruban peut figurer un diadème, un collier, une couronne, ou servir de ceinture, de jarretière (l'Ordre britannique), ou décorer des parties de vêtements, des cadeaux, etc. La forme circulaire qu'il prend alors évoque, à l'instar du cercle, une participation à l'immortalité, à la perfection, à une action généreuse, voire héroïque. Sa Dame offrait des rubans à un chevalier ; on jette des rubans au vainqueur. Le ruban récompense un acte de courage ou une vie qui se distingue, il marque un succès, un triomphe, un accomplissement. Son symbole est orienté dans le sens de la manifestation d'une victoire. Mais il n'est pas dépourvu de toute potentialité dangereuse. Le ruban qui distingue peut aussi enfermer un être dans sa vanité et compromettre son développement spirituel. Des êtres se sont étranglés avec des rubans ; on peut entendre aussi l'étranglement par le ruban au sens moral et psychologique. La couleur du ruban pourra modifier, *nuancer* les interprétations de chaque cas particulier.

RUBIS

Le rubis, selon Portai, était considéré dans l'Antiquité comme l'emblème du bonheur ; *s'il changeait de couleur, c'était un sinistre présage, mais il reprenait sa teinte pourprée lorsque le malheur était passé ; il bannissait la tristesse et réprimait la luxure, il résistait au venin, prévenait de la peste et détournait les mauvaises pensées* (purs, 128).

Pierre de sang, il fut utilisé homéopathiquement pour la préparation de médicaments antihémorragiques. Pour la même raison, la tradition populaire voulait en Russie qu'il soit bon pour le cœur, le cerveau, la mémoire, la vigueur et qu'il clarifie le sang (MARA). Il est par extension devenu la pierre des amoureux qui *enivre sans contact* (N.A. Teffi, *Souvenir*, Paris, 1932). Pourtant, s'il faut en croire le bon évêque Marbode, c'est l'œil unique et rougeoyant que portent au milieu du front dragons et vouivres. On l'appelle alors l'escarboucle. Elle *surpasse toutes les pierres les plus ardentes, jette des rayons tels qu'un charbon allumé, dont les ténèbres ne peuvent venir à bout d'éteindre la lumière* (GOUL, 210). A.G.

RUPTURE

Une colonne brisée, une épave de navire, une maison ou un temple en ruine, un arbre foudroyé, etc., ne peuvent plus être interprétés uniquement en fonction de leur état parfait de colonne, de navire, d'arbre, de temple. C'est la signification générale de la cassure, de la rupture, de la ruine qui remporte dans le cas de ces images. Or, toute rupture symbolise, en la manifestant, la dualité de tout être : tout ce qui est vivant ou construit peut être tué ou détruit, bien plus, porte le germe de sa propre destruction. *In média vita in morte sumus* (la mort gît au cœur de notre vie). Vishnu et Çiva, dieux de la destruction et de la reconstruction, dans les traditions hindoues, ne sont que les deux noms d'une seule et même réalité. C'est l'alternance de l'intégration et de la désintégration que signifie la rupture, en marquant principalement la phase négative. Mais cette négation même est la condition d'une renaissance et d'un renouvellement. Sur le plan psychologique et intérieur, comme dans le monde matériel, dominer ou maîtriser une rupture, un accident, un malheur, c'est accéder à un autre niveau d'existence ; la délectation morose de la rupture met au contraire sur la voie de la régression et de l'involution.

S

La lettre S est une forme très souvent utilisée, à la verticale ou à l'horizontale, dans l'ornementation ancienne ou primitive. On en voit de nombreux exemples dans les arts indiens, grec, romain, etc. Elle semble symboliser, comme la spirale*, un mouvement d'unification, selon qu'on la regarde à la verticale ou à l'horizontale, entre le ciel et la terre, entre le principe masculin et le principe féminin, entre la montagne et la vallée, entre les vagues de la mer, entre les rafales de vent, les trombes, les tourbillons. Plusieurs interprètes y voient aussi le symbole du double processus d'évolution, ouverture vers le haut, et d'involution, courbure vers le bas. On peut y voir aussi la montée sinuante de la fumée sacrificielle. Ce qui domine dans ces diverses perceptions, c'est le symbole d'une unité de mouvement, qui met en relation des êtres, des éléments, des niveaux différents, voire des foyers opposés.

SABBAT

1. Le sabbat symbolise le repos après l'activité. Chez les Hébreux, le septième jour exige la **cessation des activités**, il est consacré à Yahvé. Dans le récit de la Création relaté dans la *Genèse* (2, 2-3), il est dit que Dieu acheva le septième jour l'œuvre qu'il avait faite et il se reposa. Le Sabbat eu tant que repos est donc une reproduction du **septième jour de la création**. Ce repos comporte une sanctification, d'où ce texte de *l'Exode* (2, 8) : *Souviens-toi du Sabbat pour le sanctifier*. Ainsi le sabbat signifie un temps consacré à **Dieu**. Il ne concerne pas seulement l'homme, mais les animaux ; ainsi le bœuf et l'âne ne doivent pas travailler.



SABBAT. — Départ pour le Sabbat avec k bâton fourchu. Ulrich Molitor, Von den Unholden oder Hexen.

Cette loi du repos sabbatique tient un rôle important dans l'Ancien Testament. Toutefois le respect du sabbat varie suivant les époques ; il reste que les trente-neuf interdictions concernant des activités diverses seraient toujours en vigueur.

2. Dans le Nouveau Testament, chez les Pères de l'Eglise et les mystiques du Moyen Age, le sabbat représente toujours le repos de Dieu et le jour qui lui est consacré ; mais sa signification revêt un caractère spirituel, et non seulement matériel. Le véritable sabbat du juste devient celui de l'homme religieux, et il exige une autre dimension se situant au-delà des œuvres terrestres. Quand la création sera restaurée, elle sera mise au service des justes et ceux-ci se reposeront dans un véritable sabbat. Le septième jour, qui est une donnée spécifiquement juive, signifiera **la vie éternelle** (DANT, 350-351).

Le *sabbat des sabbats* qui désignait chez les Hébreux le grand Jubilé, qui avait lieu tous les cinquante ans (*Lev.* 25, 8), signifie **le repos éternel et sa félicité**.

3. Aelred de Rievaulx, moine cistercien du XI^e siècle, fait allusion aux six jours de la création qui possèdent leur matin et leur soir, montrant par là même la mutabilité des créatures, leurs défaillances et leurs progrès. Le septième jour n'a ni matin ni soir ; il se situe en dehors du créé et appartient uniquement à l'ordre divin : *le jour du repos de Dieu n'est pas dans le temps, il est éternel*, il est sabbat de Dieu car il se rapporte uniquement à Dieu (*speculum caritatis*, P.L. 195, c. 522). C'est pourquoi le vrai sabbat de l'âme est Dieu et c'est la chasteté qui le procure. Avant la béatitude, l'homme pressent le sabbat des sabbats. Aelred distingue trois sabbats en connexion les uns avec les autres, suivant le degré de l'élévation de l'âme. Chaque sabbat marque une **progression ascendante**, seul le sabbat

des sabbats comporte la vision de Dieu. Pour Pierre de Celle (+ 1183), la vie claustrale et la vie céleste sont voisines : on passe de l'une à l'autre comme d'un sabbat à un autre sabbat. La vie contemplative est comparable à une vacance, à ce septième jour durant lequel **Dieu** se repose de sa création.

Le sabbat éternel signifie le sabbat qui n'a point de terme. Dans *l'Epithalame alterné entre le Christ et la Vierge*, attribué à un moine d'Hirsan du XII^e siècle, le sabbat est décrit comme une Pâques, un été. **Ni la** vieillesse, ni la maladie, ni la mort ne sauraient exercer leur emprise sur un tel sabbat. Ce repos consiste avant tout à connaître Dieu et à l'aimer. **Dans** la littérature médiévale, le sabbat est appelé *le saint loisir* (LECM, 62).

4. Le sabbat désigne un temps sacré par rapport au temps profane. Le repos est sanctifié par la pensée de la création. Henri Baruk fait observer que le terme hébreu signifiant le repos est le verbe **chabot**, se reposer, qui possède littéralement le sens de faire grève. Ce repos est aussi **hinnafèch** qui signifie reprendre son âme. Si **l'homme** qui observe le sabbat se souvient de la création, il évoque aussi le souvenir de la sortie d'Egypte, car *seuls les hommes libres se reposent*. Il ne s'agit pas seulement d'abandonner tout travail, mais de bannir de son éprit les angoisses et oppressions intérieures : un repos **libérateur de l'âme**.

L'arrivée du sabbat est un motif de joie. Selon la liturgie de l'école de Safed (XV^e s.), l'homme doit se préparer au sabbat comme un fiancé s'apprête à recevoir sa fiancée ; c'est un jour de festivité (BARH, 9).
M.M.D.

5. Mais le sabbat n'eut pas toujours cette signification religieuse. Les imprécations des prophètes Isaïe et Osée contre des sabbats et des fêtes rattachées aux cycles lunaires, aux néoménies, *semblent montrer qu'il existait alors des traces d'une antique tradition de l'époque nomade, selon laquelle le sabbat, lié à un culte lunaire, se célébrait par une fête joyeuse* (SOUL, 143), qui n'avait rien de commun avec le jour du Seigneur. Le sabbat serait la fête de la pleine lune (shabater = cesser ; la lune cesse de croître) ; puis, la fête se serait étendue à chacune des quatre phases du cycle lunaire, rejoignant ainsi celle du septième jour. C'est à cette tradition antique, plutôt qu'au récit biblique de la genèse, que se rattache le sabbat des sorcières. Elles partaient à cheval sur un balai, selon la légende, se réunissaient dans une clairière, où elles menaient grand tumulte et se livraient à des scènes délirantes et effroyables. C'est l'aspect nocturne du symbole du septième jour : quand Dieu se repose, les démons s'agitent.

SABLE

Le symbolisme du sable vient de la multitude de ses grains. Les âges écoulés, enseigne le Bouddha, sont *plus nombreux encore* que les grains de sable contenus entre la source et l'embouchure du Gange (*Samyuïta Nikâya*, 2, 178). La même idée se retrouve dans *Josué*, 11, 4 : *ils partirent, ayant avec eux toutes leurs troupes, une multitude innombrable comme le sable de la mer*. La constitution rituelle des *monts de sable* au Cambodge — substitués manifestes de la *montagne centrale* — est également liée au symbole de la multitude : le nombre des grains de sable est celui des péchés, dont on se défait, des années de vie qu'on sollicite.

Les poignées de sable jetées lors de certaines cérémonies du **Shinto** représentent la pluie, ce qui est encore une forme du symbolisme de l'abondance. Dans des circonstances particulières, le sable peut aussi se substituer à l'eau dans les ablutions rituelles de l'Islam (HERS, PORA, SCHC). Il est purificateur, liquide comme l'eau, abrasif comme le feu.

Facile à pénétrer et plastique, il épouse les formes qui se moulent en lui : à cet égard, il est un symbole de matrice. Le plaisir que l'on éprouve à marcher sur le sable, à s'étendre sur lui, à s'enfoncer dans sa masse souple — qui se manifeste sur les plages — s'apparente inconsciemment au *regressas ad uterum* des psychanalystes.

C'est effectivement comme une recherche de repos, de sécurité, de régénération.

SABLIER

Le sablier symbolise la *chute éternelle du temps* (Lamartine) ; son écoulement inexorable et partant son aboutissement, dans le cycle humain, à la mort. Mais il signifie aussi une possibilité de renversement du temps, un retour aux origines.

La forme du sablier avec son double compartiment montre l'analogie entre le haut et le bas et la nécessité, pour que l'écoulement se produise vers le haut, de renverser le sablier. Ainsi l'attraction s'exerce-t-elle vers le bas, à moins de renverser notre manière de voir et d'agir. Il convient de remarquer l'exigüité de la relation entre le haut et le bas, étroit goulot, par quoi le rapport peut s'établir dans un mouvement continu.

Le vide et le plein doivent se succéder ; il y a donc passage du supérieur dans l'inférieur, c'est-à-dire du céleste dans le terrestre et ensuite par renversement du terrestre dans le céleste. Telle est l'image du choix, mystique et alchimique.

La forme du sablier est parfois donnée au tambour en Asie, mais aussi en pays arabe. Elle se rapproche ainsi de celle de la calebasse*, du fourneau* des alchimistes chinois, du mont K'ouen-louen, centre du monde. C'est que les deux réservoirs du sablier correspondent au Ciel et à la Terre, le filet de sable, inversé lorsqu'on retourne l'appareil, figurant les échanges entre l'un et l'autre, la manifestation des possibilités célestes, la réintégration de la manifestation dans la Source divine. L'étranglement médian est la *porte étroite*, par laquelle s'effectuent les échanges, le *pôle*, de la manifestation. L'achèvement de l'écoulement marque la fin d'un déroulement cyclique, dont M. Schuon a noté qu'il était exactement conforme au mouvement d'abord imperceptible du sable, puis de plus en plus rapide, jusqu'à la précipitation finale.

Un tel symbolisme se retrouve dans le tambour-sablier de **Çiva**, le **damaru** : les deux parties en sont les deux triangles inverses linga-yoni, dont le point de contact est le **bindu**, origine de la manifestation. Le **damaru** émet le son primordial, **shabda**. (DANA, MALA, SCHAT).
P.G.

SACHET

Le sachet des vivants, cette expression énigmatique (seror hahayim, en hébreu) n'apparaît qu'une seule fois dans la Bible, dans *1. Samuel 25*, 29, où le contexte est le suivant :

Si un homme se lève pour te poursuivre et attenter à ta vie, que ton âme soit enfermée dans le sachet des vivants auprès de Yahvé, ton Dieu, tandis que l'âme de tes ennemis, il la lancera à l'aide du creux de la fronde.

Le sachet désigne le lieu où le *principe de vie*, est conservé, avec une connotation évidente de salut (voir *Siracide*, 6,16).

Cette représentation est proche de celle du **Livre de vie**, qu'atteste le *Psaume* 69, 29 (cf. *Isaïe*, 4, 3 ; *Daniel* 12, 1 ; *Hénoch*, 47, 3 ; *Apocalypse de Jean*, 3, 5 ; 20, 12) ; l'inscription du nom d'un individu en ce livre équivaut à son salut, comme la radiation du nom signifie sa peine (DORH, 52),

Le sens exact de cette expression a reçu un éclairage direct par le fait d'une découverte archéologique récente : un texte cunéiforme extrait du site mésopotamien de **Nuzi**, l'actuel Yorgan-Tépé près de Kerkouk, utilise le même terme (la racine s-r-r) pour désigner l'action de dresser une liste de comptabilité, ici l'inventaire d'un cheptel (EISB). Cette valeur *comptable* du terme se retrouve également dans les textes bibliques, où elle exprime souvent l'acte de conserver de l'argent dans une bourse (voir, *Genèse* 42, 35 ; *Proverbes* 7, 20 ; *Aggée* 1, 6), ou quelque autre denrée précieuse dans un sachet (voir, *Cantique des Cantiques* 1, 13 : *un sachet de myrrhe*).

On a également rapproché de ce terme l'usage de conserver des manuscrits enroulés dans une jarre, tel qu'il est attesté par les découvertes de Qumran, pour les célèbres manuscrits dits *de la Mer Morte* (vuio). Et sans doute est-il fait allusion à ce même usage dans un oracle du prophète Isaïe (8, 16), qui laisse supposer la transmission de

l'enseignement prophétique, dès cette haute époque, par l'intermédiaire d'une tradition écrite, du moins partielle. En voici le texte ;

*Enserre l'attestation
scelle l'enseignement parmi mes disciples.*

Mais dans d'autres textes, où il est dit qu'on enserre et met en réserve les fautes du peuple (voir, *Osée 13, 12*) ou d'une personne (*Job 14, 17*), l'aspect juridique de cet acte est nettement souligné : il s'agit ici de conserver les actions d'une personne, qui témoigneront pour ou contre elle au jour du jugement (CAZJ).

Ce thème éthique ne représente cependant qu'un aspect secondaire de ce symbole, dont la signification fondamentale reste celle de la **protection et du salut accordés par Dieu**. Cette image connut ainsi une longue histoire, de l'époque biblique à nos jours, se perpétuant à travers les textes culturels et les inscriptions funéraires :

— parmi les premiers, un rythme de Qumran affirme, durant la persécution, la confiance totale du psalmiste en Dieu. Ainsi s'exprime ce texte (1 Q *Hôdâyôth 2, 20*) :

*Je te rends grâce, ô Seigneur !
Car tu as mis mon âme dans le **sachet des vivants** et tu m'as
protégé de tous les pièges de la Fosse.* (DUPE. 221) ;

— tandis que de nombreuses **inscriptions funéraires** juives, notamment en Allemagne du Nord, viennent attester aujourd'hui encore la permanence de ce thème d'espérance en Dieu, jusqu'au-delà des limites de l'existence humaine (JACT, 185-186). G.H.

SACRIFICE

1. Le sacrifice est un symbole du *renoncement aux liens terrestres par amour de l'esprit* ou de la divinité. Dans toutes les traditions, on retrouve le symbole du fils, ou de la fille, immolés, dont l'exemple d'Abraham et d'Isaac est le plus connu... Mais le sens du sacrifice peut être perverti : c'est le cas d'Agamemnon sacrifiant Iphigénie, où l'obéissance aux oracles dissimule d'autres motifs et en particulier la vanité d'obtenir vengeance. *Le seul sacrifice valable est la purification de l'âme de toute exaltation, purification dont un des symboles constants est l'animal innocent, le bélier* (DIES, 69). Le sacrifice est lié à l'idée d'un échange, au niveau de l'énergie créatrice ou de l'énergie spirituelle. Plus l'objet matériel offert est précieux, plus l'énergie spirituelle reçue en retour sera puissante, quelles que soient ses fins purificatrices ou propitiatrices. Toute la forme du symbole apparaît dans la conception du sacrifice : parce qu'un bien matériel symbolise un bien spirituel, l'offrande du premier attire le don du second en récompense, on dirait même en juste et rigoureuse compensation. Toute la vertu du sacrifice, qui sera pervertie dans la magie, réside dans cette relation matière-esprit et dans cette persuasion que l'on peut agir par le truchement ou la médiation des forces matérielles sur les forces spirituelles.

2. L'action ou le geste du sacrifice, dans l'Ancien Testament, symbolise la reconnaissance par l'homme de la suprématie divine. Le sacrifice dans la pensée hébraïque possède un sens très particulier.



SACRIFICE. — Le sacrifice de Polyxène. Amphore italique siècle avant J.C. (Naples. Musée National).

La vie doit être constamment préférée à la mort ; le sacrifice de l'existence, c'est-à-dire le martyr, n'a de valeur que dans la mesure où il s'agit de sacrifier sa vie mortelle pour témoigner d'une vie supérieure dans l'Unité Divine. Les sacrifices humains sont rigoureusement prohibés et remplacés par des sacrifices d'animaux. Dans l'ordre de l'ascèse, il ne s'agit jamais de sacrifier les besoins corporels en risquant un refoulement. Le sacrifice n'est jamais mutilation de la nature, car il y a unité entre le corps et l'âme, l'un et l'autre se conjuguent et s'aident mutuellement à leur place respective. Cette union est d'autant plus intense et intime que l'âme, selon la pensée hébraïque, possède un support matériel dans le sang.

Le sacrifice de soi doit être envisagé dans une perspective juste, car l'autosacrifice qui proviendrait d'une orgueilleuse humilité serait une erreur qui risquerait d'aboutir au masochisme, éloignant ainsi de la plénitude de l'amour. Toutefois, si Dieu demande des sacrifices, ceux-ci doivent être exécutés. Le cas d'Abraham et d'Isaac est typique à cet égard. La douleur devant le sacrifice consenti n'a pas à être reniée, elle est éprouvée tragiquement, telle la douleur d'Abraham. Plus encore, Sara ne pourra pas supporter l'idée que son fils Isaac aurait pu mourir. Son bouleversement sera si aigu qu'il provoquera sa mort (BARH).
M.M.D.

3. Dans les traditions celtiques, on connaît le nom ancien du sacrifice par la comparaison du néoceltique : m. irl. **idpart**, gall. **aberth**, bret. **aberzh**. Etymologiquement c'est une *oblation* (***ateberta**) ; on n'a ainsi aucune trace concrète du sacrifice sanglant, hormis dans les légendes hagiographiques, sujettes à caution. Les indications de César sur les mannequins remplis d'hommes et auxquels on mettait le feu, celle des Scholies bernoises sur des sacrifices par le feu, la noyade et la pendaison peuvent n'être que des données mythiques incomprises. S'il y a eu des sacrifices humains, ils ont été très rares (malgré les auteurs anciens) et limités à quelques cérémonies bien déterminées. On ne peut, dans ces conditions, s'éloigner de la valeur générale et du symbolisme de **substitution** qui est celui du sacrifice. Certains rois irlandais ont, en fin de règne, une mort sacrificielle, à la fois par incendie de leur palais, par noyade dans une cuve de vin ou de bière, et par blessure. C'est-à-dire qu'ils sont sacrifiés par les deux principaux éléments, le feu et l'eau, au pouvoir des druides, la boisson sacrificielle et le bûcher ; c'est peut-être aussi un rite de **purification avant la mort**. Le Druide, dont la présence était indispensable au sacrifice, soit comme sacrificateur, soit comme moteur immobile de la cérémonie religieuse, a disparu lors de la christianisation de l'Irlande, en tant que tel, mais il a pu subsister sous l'aspect du poète (**file**) après la christianisation et c'est ainsi que la littérature irlandaise ancienne nous a été transmise (OGAC, 12, 197-200 et 450).
L.G.

4. Chez les Grecs, le sacrifice est un symbole d'expiation, de purification, d'apaisement, d'imploration propitiatoire.

On offrait des victimes de couleur claire aux dieux du ciel, et des victimes de couleur sombre aux divinités chthoniennes. Le sang qui coule de la gorge de la victime doit mouiller l'autel*.

Dans les sacrifices aux morts et aux dieux chthoniens, la victime tout entière appartient à ceux pour qui elle a été immolée, tandis que dans les autres sacrifices, une fois prélevées les entrailles et la part des dieux, la chair est partagée entre les assistants. *Après l'immolation, le sacrifiant doit toujours avoir soin de se retirer sans regarder derrière lui* (LAVD, 844).

Il ne doit en effet se substituer ni au dédicant, ni à la victime ; il n'est que l'instrument d'exécution du sacrifice. C'est la victime qui est le substitut du dédicant ; c'est en faveur de celui-ci que le sacrifice doit atteindre ses fins bénéfiques.

Les murs des temples égyptiens figurant des massacres d'hommes par le pharaon, des historiens ont cru à l'existence de sacrifices humains en Egypte. Il ne semble pas que ce fût le cas, tout au moins à l'époque historique. Ces scènes sanglantes symbolisent seulement la victoire que tout roi est censé remporter sur ses ennemis. Il implore, certes, l'aide des dieux ;

mais les rites ne commandent pas de sacrifices humains. Toutefois, ces représentations symboliques de la victoire sont affectées d'une puissance magique : elles doivent permettre de réaliser ce qu'elles représentent. La réalité n'est qu'une pensée manifestée ; une parole intérieure qui s'extériorise.

5. Aussi, le sacrifice célèbre-t-il d'abord une victoire intérieure. La scène célèbre de Mithra sacrifiant un taureau sera interprétée par l'école de C.G. Jung, à la manière des autres sacrifices et en particulier de certains rites dionysiaques, *comme un symbole de la victoire de la nature spirituelle de l'homme sur son animalité, dont le taureau est le symbole cornu* (JUNS, 147).

SAFRAN

Selon Gilbert de Horland (+ 1172) le safran, éclatant et couleur de l'or, se rapporte à la sagesse. C'est la couleur du vêtement des moines bouddhistes. M.M.D.

SAGITTAIRE

(22 novembre-20 décembre)

1. Neuvième signe du Zodiaque : il se situe avant le solstice d'hiver quand, les travaux des champs terminés, les hommes se consacrent davantage à la chasse. Symbole du mouvement, des instincts nomades, de l'indépendance et des réflexes vifs. Cette partie du ciel est placée généralement sous la domination de Jupiter ; je la placerais plus volontiers sous celle de Pluton. A.V.

2. Nous sommes au terme de la trinité du Feu. Si, au Bélier,* la puissance ignée était viscérale et si, au Lion volontaire, elle était consacrée à la magnificence du Moi, ici, cette force devient celle des décantations spirituelles, des illuminations de l'esprit, des montées intérieures, par lesquelles l'instinct et l'ego se dépassent dans une transcendance, vers un surhumain. C'est une figure de sublimation qui représente ce signe : un centaure aux quatre sabots plantés au sol et qui se dresse devant le ciel, un arc* bandé en mains et orientant sa flèche* en direction des étoiles.



SAGITTAIRE. - Signe du Zodiaque

Tableau d'une créature pleine et qui campe sa vie dans la plus large ouverture à l'univers. On le fait précisément correspondre au signe Jupiter, principe de cohésion et d'unification, fondant dans l'unité globale d'une large synthèse le terrestre et le céleste, l'humain et le divin, la matière et l'esprit, l'inconscient et le supra-conscient... La séquence qui est propre au Sagittaire s'apparente donc à une épopée, à une symphonie, à une cathédrale, à l'itinéraire d'un élan panthéiste d'intégration à la vie universelle. Et à la souche du type sagittarien, on discerne un Moi en expansion ou en intensité, qui cherche ses propres limites et aspire à les dépasser, et cela sous la poussée d'une sorte d'instinct de l'envergure ou de la grandeur. D'où une aspiration à une certaine élévation ou dimension qu'il recherche dans un transport, lequel peut être élan de participation, d'assimilation idéale à la vie collective, ou au contraire révolte stimulante contre une puissance à dominer, sinon simple inflation du moi qui se perd en ivresse de grandeur... A.B.

3. Dans la tradition des Upanishad, le sagittaire qui est l'homme tendant à s'identifier à la flèche, se voue à l'exaltation du **brahman**, dont la connaissance assure la libération du cycle des renaissances. Il est curieux de noter que cette libération du cycle coïncide effectivement avec la fin des moissons et des vendanges, à l'entrée de l'hiver, où toute vie semble s'anéantir. *Ce qui est brillant et plus subtil que le subtil, ce sur quoi reposent les mondes et les habitants des mondes : voilà le brahman impérissable. Il est le souffle, il est la parole, l'esprit ; il est le réel, l'immortel. Sache, mon cher, que c'est là la cible à atteindre.*

Ayant pris pour arc la grande arme des Upanishad, qu'il y dispose la flèche aiguisée par l'hommage et qu'il le bande au moyen de son esprit qui a atteint l'Entité. Sache, mon cher, que c'est là la cible à atteindre.

La syllabe Om est l'arc, l'atman est la flèche, le brahman est la cible, enseigne-t-on. *Il faut l'atteindre sans se laisser distraire. Il faut se rendre semblable à la flèche. (Mundaka Upanishad 11,2, 2-3-4 ; VEVD, 421).*

La flèche*, à quoi s'assimile le sagittaire, fait la synthèse dynamique de l'homme volant vers sa transformation, par la connaissance, d'être animal en être spiritualisé.

SAISONS

Les saisons ont été diversement représentées dans les arts : le printemps, par un agneau, un chevreau, un arbuste, des couronnes de fleurs ; l'été, par un dragon crachant des flammes, une gerbe de blé, une faucille ; l'automne, par un lièvre, des pampres, des cornes d'abondance débordantes de fruits ; l'hiver, par une salamandre, un canard sauvage, des flammes dans un foyer, etc. Le printemps est consacré à Hermès*, le messager des dieux ; l'été à Apollon*, le dieu solaire ; l'automne à Dionysos*, le dieu des vendanges ; l'hiver à Héphestos, le dieu des arts du feu et des métaux. La succession des saisons, comme celle des phases de la lune, scandent le rythme de la vie, les étapes d'un cycle de développement : naissance, formation, maturité, déclin ; cycle convenant aux êtres humains aussi bien qu'à leurs sociétés et civilisations. Elle illustre également le mythe de l'éternel retour. Elle symbolise l'alternance cyclique et les perpétuels recommencements.

SAKAKI

Le **sakaki** est, par excellence, l'arbre sacré du Shinto, en vertu du fait que le miroir qui fit sortir Amaterasu de la caverne* était suspendu à un **sakaki** spécialement planté devant son refuge : *l'arbre porte-soleil* prend ainsi un caractère *axial*.

Les branches de **sakaki** sont utilisées dans des bouquets d'offrande et dans les rites de purification : c'est aussi que la branche verte est, d'une manière générale, associée à la pureté primordiale ; d'autre part, arbre à feuilles persistantes, le **sakaki** apparaît comme un symbole de régénérescence et d'immortalité (HEKS, OGRJ). P.G.

SALAMANDRE

Espèce de triton, qui était supposé par les Anciens capable de vivre dans le feu sans y être consumé. Il fut identifié au feu, dont il était une manifestation vivante.

A l'inverse, on lui attribuait aussi le pouvoir d'éteindre le feu, par son exceptionnelle froideur. Chez les Egyptiens, la salamandre était un hiéroglyphe de l'homme mort de froid. François T^e avait mis dans ses armoiries une salamandre au milieu du feu et adopté cette devise : *J'y vis et je l'éteins*.



SALAMANDRE. — Salamandre vivante dans les flammes. D'après Midical Majer. *Scrutinium Chymicum*, 1687, (Francfort).

Dans l'iconographie médiévale, elle représente le *Juste qui ne perd point la paix de son âme et la confiance en Dieu au milieu des tribulations*.

Pour les alchimistes, elle est *le symbole de la pierre fixée au rouge... ils ont donné son nom à leur sourire incombustible. La salamandre qui se nourrit du feu et le phénix qui renaît de ses cendres sont les deux symboles les plus communs de ce soufre.* (TERS)

SALIVE

1. Symbole de créativité et de destruction. Jésus guérit un aveugle avec sa salive (*Jean 9, 6*). Job parle de ses ennemis qui lui crachent au visage.

*Je suis devenu la fable des gens
Quelqu'un à qui l'on crache au visage. (Job 17, 6).*

La salive se présente comme une sécrétion douée d'un pouvoir magique ou surnaturel à double effet : elle unit ou elle dissout, elle guérit ou elle corrompt.

2. La salive, mêlée aux opérations de la parole, entraîne avec elle la vertu de celle-ci. Ainsi, pour les Bambaras, *cracher, c'est engager sa parole, déferer un serment* (DIEB). Innombrables en Afrique, comme en Amérique et en Orient, sont les mythes reconnaissant à la salive une vertu de liquide séminal, innombrables les héros engendrés par l'effet de la salive d'un Dieu ou d'un Héros.

SANCTUAIRE

(Voir : Temple)

1. Le sanctuaire signifie le lieu des secrets. C'est dans ce sens, du moins, que Philon dira que l'entrée dans le sanctuaire désigne la pénétration des mystères divins. M.M.D.

2. Le sanctuaire celtique est essentiellement Silvestre. Césaire explique que les Druides de Gaule avaient leur *lieu consacré* dans la forêt carnute et la plupart des documents désignent également des forêts (voir bois*). Etymologiquement, le nom du *sanctuaire* commun à toutes les langues celtiques, **németon**, désigne un endroit **circulaire dans un bois**, ce que les Latins ont très souvent traduit par **lucus**. En Irlande, à l'époque chrétienne, **nemeth** désigne un enclos consacré et en Bretagne **nemet** est, au XI^e siècle, le nom d'une forêt. D'après Strabon, le conseil suprême des Galates d'Asie Mineure se réunissait dans un **drunemeton**, *sanctuaire, lieu sucré*. Etymologiquement, le nom du sanctuaire est apparenté à celui du ciel* (**nemos**), de la voûte au niveau indo-européen, de la lumière* et de la sainteté. L'arbre* dont les racines plongent dans le sol et dont la cime touche au ciel est l'intermédiaire obligatoire entre l'homme et la divinité (OGAC, 12, 185-197).

SANDALE

(Voir : Chaussure, Pied, Soulier)

La sandale est, comme le dirait Segalen, *l'interposé entre le sol de la terre et le corps pesant et vivant* : d'où l'importance du symbolisme des sandales *déposées*, rite maçonnique qui évoque l'attitude de Moïse au Sinaï, prenant contact pieds nus avec la *ferre sainte*. Le retrait de la sandale, donnée au partenaire, était chez [es Hébreux le gage d'un contrat (RUTH, 4, 7-8).

Chez les anciens Taoïstes, les sandales étaient le **substitut du corps** des Immortels (ainsi de Houang-ti, qui ne laissa pour trace que ses sandales), mais aussi le moyen de leurs déplacements dans les airs : *hommes aux semelles de vent*, leurs sandales étaient ailées ; sans doute même étaient-elles des oiseaux. Instruments de l'immortalité, symboles mêmes de l'Elixir de vie, on comprend que de tels accessoires soient souvent confectionnés par des Immortels-savetiers,

On notera, cas très particulier, le sens ésotérique qu'aî-Jîli donne aux *sandales* : traces des deux aspects polaires de l'Essence (les *Pieds*) dans le monde manifesté. P.G.

Les sandales, ou les chevilles-ailées — par exemple pour Hermès, Persée, Pégase — sont un symbole d'élévation **mystique** tout autant que d'aérienne vélocité.

SANG

Le sang symbolise toutes les valeurs solidaires du feu*, de la chaleur et de la vie qui s'apparentent au **soleil***. A ces valeurs s'associe tout ce qui est beau, noble, généreux, élevé. Il participe aussi de la symbolique générale du rouge*.

1. Le sang est universellement considéré comme le véhicule de la vie. *Le sang est la vie*, est-il dit en mode biblique. Parfois même, il est pris pour le principe de la génération. C'est, selon une tradition chaldéenne, le sang divin qui, mêlé à la terre, donna la vie aux êtres. Selon divers mythes, le sang donne naissance aux plantes, et même aux métaux. Dans l'ancien Cambodge, l'effusion du sang au cours de joutes ou de sacrifices donnait la fertilité, l'abondance, le bonheur ; elle présageait la pluie. Nous avons noté que les flèches* tirées vers l'oultre* céleste par Cheou-sin en faisaient pleuvoir du sang. Le sang — mêlé à l'eau — qui coule de la plaie du Christ, recueilli dans le Graal, est par excellence le *brevage d'immortalité*. Il l'est a fortiori dans le cas de la transsubstantiation eucharistique. On notera l'usage d'un symbolisme du même ordre dans le serment *du sang de l'Antiquité et des sociétés secrètes chinoises.

Le sang correspond encore à la chaleur, vitale et corporelle, opposée à la lumière, qui correspond au souffle et à l'esprit. Dans la même perspective, le sang principe corporel est le véhicule des passions (CADV, ELIF, GUEM, GUES, PORA, SAIR). P.G.

2. Le sang est considéré par certains peuples comme le véhicule de l'âme ; ce qui expliquerait, selon Frazer, les rites des sacrifices, dans lesquels un grand soin est pris de ne pas laisser le sang de la victime se répandre sur le sol (rite des Iles Salomon, in FRAG 1, p. 358), En Nouvelle-Zélande, tout objet qui reçoit ne serait-ce qu'une goutte du sang d'un grand chef est de ce fait sacralisé. On retrouve ici le symbolisme de la communion par le sang ou du lien d'inféodation par le serment du sang.

3. Certains mythes de fin du monde des peuples ouralo-altaïques d'Asie Centrale illustrent de façon frappante l'association **sang-feu céleste**. Dans un de ces mythes (des lourak du cercle d'Ohdorsk) le monde périt d'un incendie causé par la mort d'un arbre sacré qui répand son sang en s'écroulant, et ce sang ruisselant sur la terre se change en feu. Pour les Tatars de l'Altaï c'est un héros envoyé par le Dieu Suprême qui, combattant contre le Diable, répand sur la terre entière son sang qui se change en flammes. Dans un poème allemand du IX^e siècle, de même que dans les *Révélations* russes du Pseudo-Méthode c'est le sang d'Elie, combattant l'Antéchrist, qui prend feu et dévore la terre (HARA, 99-100). A.G.

SANGLIER

1. Le symbolisme du sanglier, d'origine extrêmement ancienne, couvre la plus grande partie du monde indo-européen, et le déborde même sous certains aspects. Le mythe est issu de la tradition *hyperboréenne**. Le sanglier y figure l'autorité spirituelle. Ce qui peut être en rapport avec la retraite solitaire en forêt du druide ou du brahmane. A lui s'oppose l'ours*, emblème du pouvoir temporel. Car en Gaule aussi bien qu'en Grèce, on **chasse** le sanglier, et même on le met à mort. C'est l'image du spirituel traqué par le temporel.

En Chine même, le sanglier est l'emblème de Mino ; l'ours celui des Hia. Les Miao sont les représentants d'une forme ancienne de la tradition chinoise ; le sanglier est capturé, ou expulsé, par Yi l'Archer, qui est un guerrier. Hercule capture le sanglier d'Ery-manthe ; Heleager, aidé de Thésée et d'Atalante, donne la chasse à celui de Calydon. Il y a là, de toute évidence, un symbolisme d'ordre cyclique, par substitution d'un règne à un autre, d'un kalpa à un autre. Notre cycle est désigné, en monde hindou, comme étant celui du *sanglier blanc*.

Le sanglier possède un caractère *hyperboréen*, donc *primordial*. Il est l'avatâra sous lequel **Vishnu** ramena la terre à la surface des eaux et l'organisa. Le sanglier (**varâha**), c'est encore **Vishnu** s'enfonçant dans la terre pour atteindre le pied de la colonne de feu, qui n'est autre que le **linga** de **Çiva** tandis que le **hamsa-Brafima** en recherche le sommet dans le ciel. La Terre apparaît ainsi très généralement comme l'attribut de **Varâha** (Vishnu), sur la

défense ou sur les bras duquel elle apparaît bien comme la *terre sainte* primitive ; en d'autres circonstances, identifiable elle-même à **Varâha**.

2. Aspect différent, le sanglier est au Japon un animal zodiacal, associé au courage, voire à la témérité. Il sert de monture au **kami** de la guerre. Inoshishi (porc sauvage-sanglier) est le dernier des douze animaux du Zodiaque. Au Japon, il est donc symbole de courage et de témérité. Devant les sanctuaires shintoïstes consacrés à Wake-nokiyomaro se trouvent des statuettes de sangliers. Le dieu de la guerre lui-même Usa-Hachiman est parfois représenté sur un sanglier. On raconte l'histoire suivante : un prêtre bouddhiste, O-tera-no-bosan Dôkyô, régent, voulait s'emparer du trône impérial. Il avait pour dessein de faire assassiner le défenseur du trône, ce Wa-ke-no-kiyomaro. Celui-ci fut sauvé grâce à l'arrivée inopinée d'une troupe de trois cents sangliers qui mirent les agresseurs en fuite.

3. Si le sanglier apparaît au centre de la Roue de l'Existence bouddhique, c'est sous la forme d'un animal noir, symbole de l'ignorance et des passions. On le désigne parfois comme un porc, et c'est bien sous cet aspect qu'il faut voir les significations obscures de l'animal : autant est noble le symbolisme du sanglier, autant est vil celui du porc. Le **porc** sauvage est le symbole de la débauche effrénée et de la brutalité (BHAB, DANA, GOVM, CRAD, GUES, MALA, OGRJ, PALL, VARG). P.G.

4. Le sanglier figure très fréquemment sur des enseignes militaires gauloises, en particulier sur celles de l'Arc de Triomphe d'Orange, et sur des monnaies de l'indépendance. On possède un assez grand nombre de sangliers votifs en bronze et de nombreuses représentations sur des reliefs de pierre. L'animal n'a cependant rien à voir avec la classe guerrière, si ce n'est pour s'opposer à elle en tant que symbole de la classe sacerdotale. Le sanglier est, comme le druide, en rapport étroit avec la forêt ; il se nourrit du gland du chêne et la laie, symboliquement entourée de ses neuf marcassins, fouit la terre au pied du pommier, arbre d'immortalité. Confondu avec le porc, dont il se distingue du reste très mal (les Celtes avaient des troupeaux de porcs vivant pratiquement à Têtât sauvage), le sanglier constitue la **nourriture sacrificielle** de la fête de Samain et c'est l'animal consacré à Lug. Dans plusieurs récits mythiques, il est question du porc magique qui, dans les festins de l'Autre Monde, est toujours cuit à point et ne diminue jamais. Au grand festin de la fête de Samain, le premier novembre, la nourriture principale consiste en viande de porc. **Moccus porc** est un surnom de Mercure dans une inscription gallo-romaine de Langres. Le **twrch trwyfh** (irl. **Trialh** roi) qui s'oppose à Arthur, représente le **Sacerdoce** en lutte contre la royauté à une époque de décadence spirituelle. Le père de Lug, Cian, se transforme en *porc druidique* pour échapper à ses poursuivants. Il meurt toutefois sous forme humaine.

En aucun cas, et pas même dans des textes irlandais d'inspiration chrétienne, le symbolisme du sanglier n'est pris en mauvaise part. Il y a là une contradiction entre le monde celtique et les tendances générales du christianisme. On pense par association d'idées à Durer, remplaçant, près de la crèche de Noël, le bœuf et l'âne par le sanglier et le lion (CHAB, 173-175 ; OGAC, 5, 309- 312 ; LOTM, 1, 310 sqq. ; STOG, 34). L.G.

5. Dans la tradition chrétienne, le sanglier symbolise le démon, soit qu'on le rapproche du cochon, goinfre et lubrique ; soit que l'on considère son impétuosité, qui rappelle la fougue des passions ; soit encore que Von évoque son passage dévastateur dans les champs, les vergers et les vignobles.

SANGSUE

Selon une tradition du Bengale, après la tortue et le crabe, la sangsue, troisième démiurge, est dépêchée par le Dieu suprême Soleil, époux de la Lune, pour ramener la terre du fond de l'océan (ELIT). Elle serait de ces nombreux animaux ; géophores ou cosmophores, qui symbolisent les éléments primordiaux dont est composé l'univers.

SAPHIR

(Voir : bleu)

Pierre céleste par excellence, le saphir reconduit toute la symbolique de l'Azur. Selon le **Lapidaire de Louis IX** *la méditation sur cette pierre amène l'âme à la contemplation des deux* (MARA). Aussi disait-on, au Moyen Age comme en Grèce, que le saphir guérit les maladies des yeux et libère de prison. Les alchimistes ('apparentaient à l'élément **air**. Au XI^e siècle l'évêque Marbode le décrit en ces termes : *le saphir a une beauté pareille au céleste. Trône ; il désigne le cœur des simples, de ceux que meut un espoir certain, de ceux dont la vie brille par les mœurs et la vertu* (GOUL, 214). De même, Conrad de Haimbourg considère-t-il le saphir comme la pierre d'espérance (Ibid. p. 218). La justice divine étant en lui, on lui attribuera des pouvoirs aussi variés que de *prévenir la pauvreté, de protéger de la colère des Grands, de la trahison et des mauvais jugements, d'augmenter le courage, la joie, la vitalité, de dissiper les humeurs, de renforcer les muscles*. En Inde et en Arabie, il est réputé contre la peste, maladie ignée liée au feu chthonien (BUDA). Le saint Georges baroque du trésor de Munich, qui triomphe d'un dragon d'émeraude, est vêtu de saphirs enchâssés d'or. Dans le christianisme, le saphir symbolise à la fois la pureté et la force lumineuse du royaume de Dieu.

Comme toutes les pierres bleues, le saphir est considéré en Orient comme puissant talisman contre le mauvais œil. A.G.

SARBACANE

Tube de bois ou de métal d'où le souffle fait échapper de petits projectiles, pois ou fléchettes : symbole des rayons solaires dans la mythologie Maya-Quiche (GIRP, 27).

SARCOPHAGE

Symbole de la terre, en tant que réceptacle des forces de la vie et lieu de leurs métamorphoses. Il est à rapprocher de *l'œuf philosophique* des alchimistes, du vase* des Kabbalistes, et du symbole de la mère, en tant que nourrice et centre de repos.

Les Textes des sarcophages sont une des sources les plus riches pour la connaissance de l'Ancien Empire égyptien. Le sarcophage y apparaît également comme le refuge de la vie d'outre-tombe, une protection contre des ennemis visibles et invisibles qui errent autour du défunt, et le lieu des transformations qui ouvriront l'accès à la vie éternelle. Il est la *maison** du mort, qui peut en sortir par une porte peinte sur un côté et qui peut voir au dehors par les yeux dessinés sur une paroi.

En Grèce, le sarcophage tend à se transformer en temple*, avec une richesse ornementale et architecturale plus ou moins grande ; les plus célèbres se trouvent en Asie Mineure hellénisée. Des sculptures retracent la vie du défunt et son ascension céleste.

SATAN

(Voir : Démon, Diable)

1. Parmi les diables et les démons, Satan désigne par antonomase l'Adversaire, l'adversaire aussi arrogant que méchant : *Un jour comme les Fils de Dieu venaient de se présenter devant Yahvé, Satan aussi s'avançait parmi eux. Yahvé dit alors à Satan : D'où viens-tu ? De parcourir la terre, répondit-il, et de m'y promener* (Job, 1, 6, 7).

Ce terme de Satan l'adversaire, notent les traducteurs de la Bible de Jérusalem, est emprunté, semble-t-il, au langage juridique :

*... Suscite contre lui le méchant,
que l'accusateur se dresse à sa droite ;
du jugement qu'il sorte coupable,
Que sa prière soit tenue pour péché
(Psaumes 109, 6, 7)*

Le terme désignera de plus en plus *un être foncièrement mauvais et deviendra un nom propre, celui de la puissance du mal, en /ait le synonyme du Dragon*, du Diable*, du*

*Serpent**, autres désignations ou figures de l'esprit du mal. Satan tente l'homme pour le pousser au péché, comme le serpent de la Genèse.

2. Dans la tradition africaine, le mot est venu par l'Islam. Mais ce n'est pas ici l'anti-dieu, car rien ne peut exister contre Guéno.

C'est un esprit malin, qui agit par de mauvaises suggestions et incitations (HAMK, 37).

3. Dans les traditions hermétiques, Satan est un autre nom de Saturne* en tant que principe de la **matérialisation de l'Esprit**, c'est l'Esprit s'involuant, tombant dans la matière, la chute de Lucifer, le porte-lumière... Le mythe de Satan résume tout le problème de ce que l'on nomme **le mal**, qui n'est autre qu'un monstre neptunien. Son existence, toute relative à l'ignorance humaine, n'est qu'une déviation de la Lumière primordiale qui, ensevelie en la Matière, enveloppée en l'obscurité et réfléchi, dans le désordre de la conscience humaine, tend constamment à se faire jour. Cette déviation, par les souffrances qu'elle entraîne, peut cependant être le moyen de reconnaître la véritable hiérarchie des valeurs et le point de départ de la transmutation de la conscience qui devient ensuite capable de réfléchir purement la Lumière originelle (SENZ, 315n, 417).

4. Pour les cathares, Satan est le **démiurge**, le créateur du monde. C'est lui qui apparaît et parle à ses prophètes ; le Dieu bon, aucun regard ne peut l'apercevoir. Il existe sans doute des rapports entre la pensée des ascètes juifs du XII^e siècle et la doctrine cathare, entre celle-ci et le Livre Bahir, à propos du rôle cosmique de Satan, ainsi qu'entre la démonologie kabbalistique et celle des cathares concernant les femmes de Satan. C'est surtout Lilith* que la tradition retient comme femme de Satan. En dépit de contacts inévitables, les savants juifs de Provence avaient bien conscience de l'abîme qui les séparait des cathares à propos des démons et de ce monde mauvais, qui ne pouvait être l'œuvre que de Satan (SCHK, 250 s.).

SATIRE

1. Chez les Egyptiens, la satire raillait les faits et gestes des gens de divers métiers, depuis le scribe ou le bureaucrate jusqu'aux boulangers, aux cordonniers, aux forgerons, etc. Par exemple, *le boulanger est tout entier à sa cuisson ; quand il met ses pains au feu sa tête pénètre à l'intérieur du four et son fils le lient vigoureusement par les pieds : s'il échappe à ses mains, il dégringole jusqu'au fond du four* (POSD, 210). La satire égyptienne des métiers n'a pas manqué d'inspirer les auteurs de la Bible hébraïque. L'exemple fameux de *l'Ecclésiastique* (38, 24 et s.) tend à montrer que les métiers manuels, indispensables à la société, absorbent l'esprit dans des soucis matériels, tandis que le loisir seul engendre la sagesse :

*La sagesse du scribe s'acquiert aux heures de loisir et celui qui est libre d'affaires devient sage. Comment deviendrait sage celui qui tient la charrue, dont toute la gloire est de brandir l'aiguillon, qui mène des bœufs et ne les quitte pas au travail, et qui ne parle que de bétail ?
Son cœur est occupé des sillons qu'il trace et ses veilles se passent à engraisser des génisses...
Pareillement le forgeron* assis près de l'enclume ; il considère le 1er brut ;
la vapeur du feu lui ronge la chair dans la chaleur du four il se démène :
le bruit du marteau l'assourdit il a les yeux rivés sur son modèle :
il met tout son cœur à bien faire son travail et il passe ses veilles à le parfaire.
Pareillement le potier, assis à son travail de tes pieds faisant aller son tour sans cesse préoccupé de son ouvrage tous ses gestes sont comptés ;*

de son bras il pétrit l'argile ;
 de ses pieds il la contraint ;
 il met son cœur à bien appliquer le vernis
 et pendant ses veilles il nettoie le foyer.
 Tous ces gens ont mis leur confiance entre leurs mains
 et chacun est habile dans son métier.
 Sans eux nulle cita ne pourrait se construire,
 on ne pourrait ni s'installer à l'étranger, ni voyager, -
 Mais on ne les rencontre pas au conseil du peuple
 et à l'assemblée ils n'ont pas un rang élevé.
 Ils n'occupent pas le siège du juge
 et ne comprennent pas la loi.
 Ils ne brillent ni par la culture ni par le jugement,
 on ne les rencontre pas parmi les faiseurs de maximes.
 Mais ils soutiennent la création
 et leur prière a pour objet les affaires de leur métier.

(38, 24 et s.).

Il en va autrement de celui qui applique son âme
 et sa méditation à la loi du Très Haut.
 Il scrute la sagesse de tous les anciens,
 il consacre ses loisirs aux prophéties.
 Il conserve les récits des hommes célèbres
 il pénètre dans les détours des paraboles...

(39, 1-2).

La satire est ici d'inspiration morale et sociale et procède d'une conception très aristocratique et sacerdotale de la sagesse.

2. Dans le monde celtique, la satire se charge d'un tout autre pouvoir. Elle est une incantation chantée, plutôt qu'un chant proprement dit, que le poète (*ou* druide) irlandais prononce contre quiconque, un roi le plus souvent, lui a refusé ce qu'il demandait. Les effets quasi automatiques de la satire, même injustifiée, sont, d'après tous les textes, l'apparition de trois tumeurs sur la figure de la victime. Cette dernière est alors dans l'obligation, soit de mourir de honte, soit d'abandonner sa fonction, la tare physique étant **disqualifiante**. Mais, même sans atteinte physique, les affaires du roi fomoire Bres vont tout à coup très mal parce que le **file** (poète) Cairpre, qu'il avait reçu avec parcimonie, a composé une satire contre lui. Luaine, épouse (ou concubine) du roi d'Ulster Conchobar meurt de **honte**, parce que le druide Aithirne et ses fils ont prononcé contre **elle** une *incantation suprême (glam dicinn)*, qui lui a fait venir trois boutons sur le visage (**Honte, Blâme et Laideur**) : elle avait refusé de leur accorder ses faveurs. Le nom du spécialiste de l'incantation, **cainte** est apparenté à celui du *chant* et de la *plainte*, mais cette dernière est en fait à la disposition de toute la classe sacerdotale, dont elle symbolise la puissance **magico-guerrière** (OGAC, 16, 441-446 ; 17,143-144).

SATURNE

(Pour la mythologie grecque, voir **Cronos**).

1. Le Saturne romain ne s'identifie pas au Cronos grec, contrairement à des interprétations un peu hâtives, qui ne sont justes qu'à une date assez tardive. Son association avec le roi Janus*, qui l'aurait accueilli à Rome, aurait laissé le souvenir d'un âge d'or : il symbolise ici le héros civilisateur et, en particulier, celui qui enseigne la culture de la terre. Lors des fêtes qui lui étaient consacrées, les Saturnales, les rapports sociaux étaient renversés, les serviteurs commandaient aux maîtres, ceux-ci servaient à table leurs esclaves. Était-ce un obscur rappel du fait que Saturne avait détrôné son père, Ouranos, avant de l'être à son tour par son fils Zeus ou Jupiter ? Une telle cérémonie ne pourrait-elle

s'interpréter dans le sens psychanalytique du complexe d'Œdipe : la suppression du dieu, du père, du maître ?



SATURNE. — Saturne boitant, symbole du temps et du plomb. Peters, Aus pharmaceutischer Vorzeit.

Pendant les Saturnales, pour une brève durée, le peuple faisait subir à ses chefs le sort que ceux-ci avaient imposé à leurs pères, le sort que Saturne avait réservé à son père.

2. Pour les Sumériens et les Babyloniens, Saturne est l'astre de la justice et du droit (DHOB, p. 94). On retrouverait ici le sens qu'il aura dans la Rome primitive. Il serait apparemment rattaché à des fonctions solaires de fécondation, de gouvernement et de continuité dans la succession des règnes, comme des saisons.

3. Pour la pensée hermétique, aux yeux des *chimistes vulgaires*, Saturne est le plomb. Mais pour les *Philosophes hermétiques*, c'est la couleur noire, celle de (a matière dissoute et putréfiée ; ou encore le cuivre commun, le premier des métaux ; ou le vitriol azoïque de Raymond Lulle, qui sépare les métaux (MIRD). Toutes images qui indiquent une fonction séparatrice, à la fois une fin et un début, un arrêt dans un cycle et le commencement d'un nouveau cycle, l'accent étant plutôt mis sur une cassure ou sur un frein dans l'évolution.

4. En Astrologie, Saturne incarne le principe de concentration, de contraction, de fixation, de condensation et d'inertie. C'est en somme une force qui tend à cristalliser, à fixer dans la rigidité les choses existantes et s'oppose ainsi à tout changement. Le nom de Grand Maléfique lui est à juste titre alloué, car il symbolise les obstacles de toutes sortes, les arrêts, la carence, la malchance, l'impuissance, la paralysie. Le bon côté de son influx confère une profonde pénétration à force de longs efforts réfléchis et correspond à la fidélité, à la constance, à la science, au renoncement, à la chasteté et à la religion. Ses deux domiciles — le Capricorne et le Verseau — sont opposés à ceux des luminaires, donc à la lumière et à la joie de l'existence. Dans l'organisme, il gouverne la charpente osseuse. A.V.

5. Saturne est la planète *maléfique* des astrologues dont la triste et chétive lumière fut, depuis les premiers âges, évocatrice des chagrins et des épreuves de la vie, et que l'allégorie représente sous les traits funèbres d'un squelette animant une faux. Au plus profond de la fonction biologique et psychologique que symbolise Saturne, nous découvrons en fait un phénomène de détachement : la série d'épreuves de séparation qui s'enchaîne tout au long de l'histoire de l'être humain, depuis la rupture du cordon ombilical du nouveau-né jusqu'au dépouillement ultime du vieillard, en passant par les divers abandons, renoncements et sacrifices que la vie nous impose. A travers ce processus, Saturne est ainsi chargé de nous libérer de la prison intérieure de notre animalité et de nos attaches terrestres, en nous délivrant des chaînes de la vie instinctive et de ses passions. En ce sens, il constitue une puissance de frein au profit de l'esprit et est le grand levier de la vie intellectuelle, morale et spirituelle. Le *complexe saturnien* est la réaction de refus de perdre ce à quoi l'on est successivement attaché sur le parcours de sa vie, fixation cristallisée dans l'enfance, lors du sevrage et des diverses situations de frustration affective et conduisant à une exaspération de l'avidité sous ses diverses formes (boulimie, cupidité, jalousie, avarice, ambition, érudition...), rejoignant l'aspect cannibalesque du mythe avec le thème de Cronos dévorant ses propres enfants. L'autre face de ce Janus présente le tableau inverse d'un détachement excessif sous les divers aspects de l'effacement de soi, du désistement de

l'ego, de l'insensibilité, de la froideur, renoncement débouchant à l'extrême sur le pessimisme, la mélancolie et le refus de vivre. A.B.

SAULE

Le saule *pleureur* est parfois, en Occident, mis en rapport avec la mort, la morphologie de l'arbre appelant des sentiments de tristesse. Hermas considère, pour sa part, la vivacité bien connue de l'arbre, et en fait un symbole de la Loi divine : la survie des rameaux coupés et plantés en terre, l'arbre demeurant indivis, est fonction de l'observance de cette Loi. *Si donc ces rameaux sont plantés en terre ils reçoivent un peu d'humidité, beaucoup d'entre eux reviendront à la vie.* En outre, le saule *éternellement vert* mis par saint Bernard en rapport avec la Vierge Marie.

Ces dernières interprétations sont étroitement liées au symbolisme extrême-oriental du saule. Celui-ci est en effet un symbole d'immortalité, l'équivalent de l'acacia maçonnique. C'est pourquoi la partie centrale des loges de la **Tien-ti houei**, celle où se trouve le boisseau, est appelée la *Cité des saules (mou-yang tcheng)* : cette *cité* est un *séjour d'immortalité*. Le saule joue manifestement aussi au Tibet le rôle d'arbre *central*, d'Arbre de vie, et c'est bien ce que paraissent avoir signifié les saules autrefois plantés devant le sanctuaire de Lhasa (S. Hummel). Les branches de saule jouaient également un rôle axial dans les rites ouïgours de circumambulation. On notera, au moins à titre de curiosité, que le poète taoïste Hi-k'ang forgeait sous un saule plante au milieu de sa cour : or la forge" est un moyen symbolique de communication avec le Ciel. Et si la sépulture de personnages mythiques est placée à l'ombre d'un saule, le sens, là non plus, ne peut faire de doute. Lao-Tseu aimait à se placer sous son ombre pour méditer.

Le saule est parfois usité comme emblème du **Bodhisattva Avalokitésvara**, considéré comme dispensant la fécondité. Ce en quoi il ne se distingue pas de sa forme féminine chinoise : Kouan-yin.

A l'opposé, le saule mâle, parce qu'il ne porte pas de fruit, est un symbole de pureté. Nous signalerons enfin que le mouvement des branches de l'arbre en fait l'image de la grâce et de l'élégance des formes : la comparaison est utilisée comme cliché dans les descriptions du corps féminin (GUET, HUMU, LECC, MASR, MAST, SOUD). P.G.

Chez les Indiens de la Prairie, le saule est aussi un arbre sacré, le symbole du renouveau cyclique :

Le rameau que l'Oiseau apporta était une branche de saule, et elle était en feuilles (CATI, 46).

En Russie occidentale, au contraire, on dit que *qui plante un saule prépare la bêche pour sa tombe*. (DALP).

Il n'est pas précisé si cette mort, qu'annonce le saule, est ici conçu : comme le passage à l'immortalité que, en d'autres régions, le saule symbolise.

SAUMON

Le symbolisme du poisson est, dans le monde celtique, à peu près tout concentré dans le saumon, qui a été autrefois très commun et a joué un rôle important dans l'alimentation des peuples nordiques. Les autres espèces n'apparaissent pour ainsi dire pas, hormis la baleine* (dont le nom est d'emprunt germanique). Dans les textes, le mot *poisson*, employé sans autre précision, est presque toujours synonyme de *saumon*. Le nom ordinaire est irl. **eo**, gall. et bret. **eog**, mais l'irlandais désigne aussi quelquefois l'animal d'un autre mot, **orc**, apparenté au latin **porcus** (le **p** initial tombe en celtique). Le saumon est l'homologue du sanglier* et c'est l'animal de **la science sacrée**. Il est question dans bon nombre de textes irlandais d'une *fontaine de sagesse* : sur ses bords pousse un coudrier, ou un sorbier, couvert de noisettes écarlates. Dans son eau vivent des saumons de sagesse, qui se nourrissent des noisettes tombant dans l'eau. Quiconque mange la chair de ces poissons devient voyant et omniscient. C'est ce qui arriva au héros Find quand il était jeune garçon :

élève d'un poète ou **file**, il était occupé, un jour, à faire rôtir un saumon pour le compte de son maître. Mais il se brûla en tournant la broche et il porta le doigt à sa bouche. Il fut aussitôt rempli de la science universelle et eut une dent prophétique : il lui suffisait de placer son pouce* sous sa dent de sagesse et de le mâcher pour être doué de prophétie. Le saumon est encore la nourriture d'Eithne (allégorie de l'Irlande), après sa conversion au christianisme. Animal *druidique* par excellence avec le sanglier et le roitelet*, le saumon est un des symboles de la sagesse et de la nourriture spirituelle. On le retrouve comme animal primordial dans le conte arthurien de Kulhwch et Olwen, dans le récit apocryphe des *Anciens du Monde* au Pays de Galles, dans les aventures de Tuan mac Cairill en Irlande. La forme de saumon est le dernier degré de la métempsychose : après avoir vécu cent ans sous cette forme, Tuan est péché, apporté à la reine d'Irlande qui le mange et en devient enceinte. L.G.

SAUT

Le saut est un exploit guerrier, chez les Celtes, et il fait partie des jeux dont est capable le héros, soit pour échapper à son adversaire, soit pour l'accabler. Il peut être lié aussi à l'expression d'une **injure** ou être le signe d'une violente **colère**, et Cùchulainn, le jeune héros d'Ulster, y a souvent recours. Le symbolisme en est donc entièrement militaire, dépourvu de toute valeur spectaculaire ou récréative. Un peuple de la Gaule, les **Lingones**, s'appelle ainsi les *sauteurs* (aujourd'hui la ville de Langres), ce qui laisse penser que les conceptions dont on trouve la trace en Irlande avaient cours également sur le continent (OGAC, 11, 37-39).

Cependant, dans d'autres traditions, les sauts font partie de certaines cérémonies liturgiques ; ils sont alors symbole d'ascension céleste. En Chine, le sautillerment de la sauterelle¹, aux rythmes réguliers et sûrs, évoquait les cadences saisonnières de la fécondité et les règles de l'harmonie dans l'Etat et dans la famille.

SAUTERELLE

Les sauterelles sont l'image même du fléau, de la pullulation dévastatrice. On les trouve sous cet aspect dès *l'Exode*, 10, 14, et jusqu'à *l'Apocalypse*, 9, 3 où elles figurent, selon les exégètes, soit les invasions historiques, soit des tourments d'origine démoniaque. Cet aspect doit d'autant moins être négligé que l'exorécisme fut longtemps utilisé contre les sauterelles.

Yahvé dit à Moïse : — *Etends ta main sur le pays d'Egypte pour faire venir les sauterelles. Qu'elles envahissent le pays d'Egypte et en dévorent toute la végétation, tout ce qu'a épargné la grêle. Moïse étendit son bâton sur le pays d'Egypte et Yahvé fit lever, sur le pays, un vent d'Est qui souffla ce jour-là et toute la nuit. Au matin le vent d'Est avait apporté les sauterelles. Les sauterelles envahirent tout le pays d'Egypte. Elles s'abattirent sur tout le territoire de l'Egypte en si grand nombre que pareille multitude ne s'était encore jamais vue et ne devait jamais plus se revoir. Elles couvrirent lci surface du sol, qui en fut obscurci. Elles dévorèrent toute la végétation du pays et aussi tous les fruits des arbres qu'avait épargnés lu grêle. Pas un brin de verdure ne subsista sur les arbres ou parmi la végétation des champs, à travers l'Egypte tous entière. Pharaon se hâta de convoquer Moïse et Aaron et dit : — J'ai péché contre Yahvé votre Dieu, et contre vous. Pardonne-moi ma faute, je t'en prie, cette fois encore — la dernière — et suppliez Yahvé votre Dieu de daigner seulement écarter de moi ce fléau si meurtrier ! Moïse sortit de chez Pharaon et invoqua Yahvé. Yahvé alors fit virer le vent qui souffla si fort de l'Ouest qu'il enleva les sauterelles et les emporta vers la mer des Roseaux. Il ne resta pas une seule sauterelle sur tout le territoire de l'Egypte, Mais Yahvé endurcit le cœur de Pharaon qui ne laissa pas partir les enfants d'Israël (Exode, 10,12-20).*

Dans l'Ancien Testament, l'invasion des sauterelles, bien qu'elle soit provoquée par une décision spéciale de Dieu, reste une calamité d'ordre physique ; dans le Nouveau Testament, le symbole prend un autre relief, l'invasion des sauterelles devient un supplice d'ordre moral et spirituel.

*Et le cinquième Ange sonna... Alors j'aperçus un astre qui du ciel avait chu sur la terre. On lui remit la clef du puits de l'Abîme. Lorsqu'il eut ouvert ce puits, **il en monta une fumée comme celle d'une immense fournaise** — le soleil et l'atmosphère en furent obscurcis — et de cène fumée, des sauterelles se répandirent sur la terre ; on leur donna un pouvoir pareil à celui des scorpions de la terre. On leur recommanda d'épargner les prairies, toute verdure et tout arbre, et de s'en prendre seulement aux hommes qui ne porteraient pas sur le front la marque de Dieu. On leur ordonna, non point de les tuer, mais de les tourmenter durant cinq mois. La douleur quelles provoquent ressemble à celle d'une piqûre de scorpion. En ces jours-là, les hommes **rechercheront la mort sans la trouver**, ils souhaiteront la mort, et voilà que la mort les fuit. (Apocalypse. 9, 1-6).*

Dans la même optique, Tchouang-Tseu ne met que la pullulation à **contretemps** des sauterelles sur le compte des désordres cosmiques, dont on sait qu'ils résultent de dérèglements microcosmiques. Car, en fait, la sauterelle avait une toute autre valeur dans la Chine antique : sa multiplication était un symbole de postérité nombreuse et donc de bénédiction céleste. Le rythme de son sautillerment était associé aux rites saisonniers de la fécondité", aux règles de l'équilibre social et familial (GRAD, GRAR) P.G.

SCARABÉE

1. Le scarabée est surtout connu comme symbole égyptien. Symbole cyclique du soleil, il était en même **temps** un symbole de résurrection.

Il est l'image du soleil qui renaît de lui-même : *Dieu qui devient*. Dans la peinture égyptienne, le scarabée porte la boule énorme du soleil entre ses pattes : comme le dieu solaire revient des ombres de la nuit, le scarabée est censé renaître de sa propre décomposition ; ou bien il roule une boule de feu dans laquelle il a déposé sa semence. Aussi symbolise-t-il le cycle solaire du jour et de la nuit. Il est souvent appelé le dieu Khépri, *le soleil Levant*. Dans l'écriture égyptienne, la figure du scarabée aux pattes tendues correspond au verbe **kheper**, qui signifie *quelque chose comme : venir à l'existence en prenant une forme donnée*. Les scarabées furent aussi portés *comme des amulettes* efficaces* — *l'insecte cachait en lui le principe de l'éternel retour*. Sur des momies dotées d'ailes de faucon déployées, comme sur le sarcophage de Toutankhamon, les scarabées servaient de talismans et étaient invoqués d'après une formule du Livre des Droits, comme *le dieu qui est dans mon cœur, mon créateur qui entretient mes membres*.

Le cœur du trépassé, dans la scène de la psychostasie*, était le témoin moral du défunt, le jugement de sa conscience. Il importait à l'accusé de se concilier cette partie de lui-même, qui pouvait décider de son salut ou de sa condamnation. Aussi plaçait-on sur le cœur du défunt une amulette* représentant un scarabée, pour l'empêcher de témoigner contre le mort : le scarabée du cœur. *Le cœur est la conscience ; il dirige l'homme et le censure ; c'est un être indépendant, d'une essence supérieure, qui réside dans le corps. Comme on peut lire sur un cercueil d'un musée de Vienne ; le cœur de l'homme est son propre, dieu* (POSD, 61, 259-260).

2. Le symbolisme provient essentiellement des mœurs du scarabée *pilulaire*, ou bousier, qui roule sa boule, figure de l'Œuf du monde, d'où naît la vie, la manifestation organisée. On considérait ainsi le scarabée comme *s'engendrant de lui-même*. La même interprétation est connue : en Chine ; *Le scarabée roule sa boule, lit-on dans le Traité de la Fleur d'Or, dans la boule naît la vie, fruit de son effort indivis de concentration*. Un embryon pouvant naître dans la bouse, en conclut-on, pourquoi la concentration de l'esprit ne pourrait-elle faire naître, dans le *cœur céleste*, l'embryon d'immortalité ?

Les gloses taoïstes font encore de l'activité du bousier l'exemple de *l'habileté apparemment inhabile*, de la *perfection apparemment imparfaite*, dont parle Lao-Tseu (ch. 45t, ci qui sont les critères de la Sagesse (GRIF, SOUN, WIET). P.G.

3. Dans un texte assez obscur du **Livre de Chilam Balam**, qui relate des traditions religieuses Maya, le scarabée apparaît comme la boue de la terre au sens matériel et moral

du terme, appelée malgré tout à devenir divinité : Alors se présentèrent les dieux scarabées, les malhonnêtes, ceux qui ont mis en nous le péché, ceux qui étaient la boue de la terre... Attention, parlez, et vous serez les dieux de cette terre. Il n'est pas exclu que les auteurs de ce livre satirique, issus des milieux indigènes en lutte contre la prédication chrétienne des conquérants, aient visé les prêtres étrangers sous la forme de ces scarabées envahisseurs.

SCEAU

Le sceau est un objet capital dans les anciennes civilisations orientales. On l'utilise en de nombreux domaines et dans des occasions multiples. Le roi imprime son sceau sur les documents qui expriment ses décisions. Le sceau est donc signe de pouvoir et d'autorité : le sceau vaut signature. Un sceau authentifie un traité public ou privé. Il préserve un document d'une publication anticipée (testament). D'où sceller = fermer, cacheter, réserver ; le sceau est alors un **symbole de secret**.

Le sceau marque une personne ou un objet comme propriété indiscutable de celui dont il porte l'estampille et à la protection duquel ils ont par là même droit : **symbole d'appartenance légitime**.

Ces différents usages se sont naturellement prolongés dans un symbolisme aux riches harmoniques.

Ainsi l'apôtre Paul trouve-t-il dans l'église de Corinthe la légitimation de son apostolat : les Corinthiens sont pour lui un sceau (1 Cor, 9, 2). Le Père a marqué son Fils du sceau, indiquant par là qu'il le destine et l'envoie en son nom pour donner la vie éternelle (Jean 6, 22).

Dieu scelle ses instructions (Job, 33, 16) ; il met un sceau sur les étoiles, leur interdisant ainsi de se montrer (Job 6, 7). Il ordonne à Daniel de sceller ses visions, c'est-à-dire de les garder secrètes (Dan, 12, 4 ; voir Apocalypse, 10, 4). Au contraire, dans Apocalypse, 22, 10, le voyant ne doit pas sceller les révélations qui lui ont été faites : elles sont d'application immédiate.

Pour les écrivains rabbiniques, le sceau est symbole de la **circoncision**, qui introduit l'individu dans le peuple qui appartient à Dieu. L'apôtre Paul prolonge cette ligne, en précisant que la vraie circoncision spirituelle est le sceau d'une **appartenance au peuple des justifiés**. (Romains, 4, 11) et que le Saint-Esprit peut être appelé sceau en tant qu'il est gage de salut ; (11, Cor. 1, 22 ; Ephésiens, 1, 13 s.). De là à reconnaître au sceau divin une valeur quasi magique, il n'y a qu'un pas, franchi à plusieurs reprises, comme en témoignent, à des époques fort éloignées l'une de l'autre, les amulettes-sceaux portant le Tétragramme (le nom de Dieu en hébreu) et de valeur assurément apotropaïque, et tels textes mandéens ou gnostiques.

Dieu marque des hommes de son sceau (Ezéchiel, 9, 4 ; Apocalypse, 7, 3 ss) ; montrant ainsi qu'ils lui appartiennent et sont sous sa protection. L'auteur de l'Apocalypse semble bien penser ici à un signe précis, soit le nom de Dieu, soit la lettre X, initiale du mot Christ en grec. Par là même, le mot sceau amorce un retour vers un sens réaliste, sans perdre pour autant la charge symbolique amassée en chemin.

En effet le christianisme ultérieur, tout en continuant à parler du sceau, dans le ou les sens indiqués plus haut, commence à employer le mot dans un sens nouveau et technique. Hermas affirme : le sceau, c'est l'eau, comprenez l'eau du baptême. Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien connaissent cette interprétation qui aboutit à faire du mot sceau une *désignation technique du baptême*. N'est-ce pas lui qui marque l'homme comme propriété du Dieu, qui le justifie et le garde ? Il est possible que la cérémonie même du baptême ait comporté très tôt un rite précis de consignation qu'on trouve à la fin du deuxième siècle dans la Tradition Apostolique d'Hippolyte. (Voir encore les rites de la liturgie baptismale.)

La gnose spéculera sur le symbole et verra dans le sceau le moyen mystérieux qui assure à l'âme, qui remonte vers la lumière supérieure, la traversée des mondes inférieurs.

Terminons en mentionnant l'intéressant symbolisme développé par Philon : le sceau c'est l'idée, le modèle qui informe le monde sensible. Le sceau primordial est donc le **monde idéal**, la parole divine (*De la création du monde*, 25). On remarquera l'évidente influence platonicienne.

Enfin, il est un texte qui, dans l'Apocalypse, parle d'un livre scellé de sept sceaux (*Apoc.* 5 ss) et dont l'interprétation pose de difficiles problèmes. Pour déterminer le symbolisme de l'image, il faut d'abord décider de la signification du livre (Livre du destin, testament divin, Ancien Testament resté jusque-là incompris...). Quoi qu'il en soit, on notera que ce document scellé par Dieu ne peut être ouvert que par un être revêtu de l'entière autorité divine : l'agneau, c'est-à-dire le Christ. P.P.

L'époux du *Cantique des Cantiques* dit à sa bien-aimée :

*Pose-moi comme un sceau sur ton cœur,
comme un sceau sur ton bras.
Car l'amour est fort comme la mort,
la jalousie inflexible comme le Sheol.
Ses traits sont des traits de feu,
Une flamme de Yahvé.
Les grandes eaux ne pourront éteindre l'amour,
ni les fleuves le submerger.* (8, 6-7)

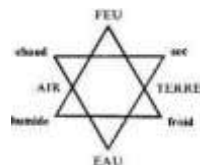
D'après les exégètes de la Bible **de Jérusalem** :

Le sceau qui atteste les volontés de son possesseur désigne donc ici les volontés de Yahvé, c'est-à-dire la Loi, et Yahvé est un dieu jaloux. On pourrait donner du texte une interprétation plus intérieure, en considérant le sceau comme un symbole d'appartenance : l'époux n'impose pas sa loi de fidélité, il invite l'épouse à graver en son cœur et sur ses bras, en traits de feu que rien ne peut éteindre, le signe de leur amour mutuel, qui les livre l'un à l'autre dans une étreinte, définitive comme la mort. Ce n'est plus de l'obéissance, c'est de l'engagement volontaire.

SCEAU (DE SALOMON)

1. Le sceau* de Salomon forme une étoile à six branches, composée de deux triangles équilatéraux entrecroisés ☆. Cette figure est une véritable somme de la pensée hermétique. Elle contient d'abord les quatre éléments : le triangle la pointe en haut ▲ représente le feu ; le triangle la pointe en bas ▼ l'eau ; le triangle du feu tronqué par la base du triangle de l'eau A désigne l'air ; à l'opposé, le triangle de l'eau tronqué par la base du triangle du feu correspond à la terre. Le tout réuni dans l'hexagramme constitue l'ensemble des éléments de l'univers.

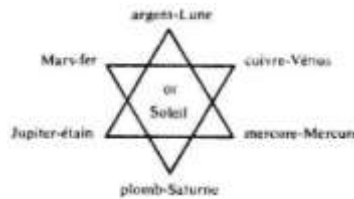
2. Si l'on considère les quatre pointes latérales de l'étoile, auxquelles on situe convenablement les quatre propriétés fondamentales de la matière, on voit se manifester les correspondances entre les quatre éléments et les propriétés opposées deux à deux :



Le feu combine le chaud et le sec, l'eau l'humide et le froid, la terre le froid et le sec, l'air l'humide et le chaud. La variation de ces combinaisons produit la variété des êtres matériels. Le sceau de Salomon apparaît alors comme la synthèse des opposés, et l'expression de l'unité cosmique.

3. Le sceau de Salomon englobe aussi, toujours d'après les traditions hermétiques, les sept métaux de base, c'est-à-dire la totalité des métaux, ainsi que les sept planètes qui

résumant la totalité du ciel. Au centre résident l'or et le Soleil ; la pointe supérieure est l'argent et la Lune ; l'inférieure, le plomb et Saturne ; les pointes de droite, en haut, le cuivre et Vénus, en bas, le mercure et Mercure ; les pointes de gauche, en haut, le fer et Mars ; en bas, l'étain et Jupiter.



4. On pourrait multiplier le jeu des correspondances entre les éléments, les qualités, les métaux et les planètes, avec leurs diverses gammes de symboles, sur la base de cet hexagramme. Toute la pensée et le travail de l'alchimie* consistent à obtenir une transmutation de l'imparfait, qui se trouve à la périphérie, en une perfection unique, qui se trouve au centre et que symbolisent l'or et le Soleil.

La réduction du multiple à l'un, de l'imparfait au parfait, rêve des savants et des philosophes, s'exprime dans le sceau de Salomon.

Certains interprètes n'ont pas hésité à passer du plan matériel au plan spirituel et à voir dans le Grand Œuvre de l'alchimie une ascèse et une mystique tendant à ramener un être, divisé entre ses multiples tendances, à l'union avec son principe divin.

SCEPTRE

Le sceptre prolonge le bras, il est un signe de puissance et d'autorité. Briser son sceptre signifie renoncer à son pouvoir.

Il symbolise surtout l'autorité suprême : ... *modèle réduit d'un grand bâton de commandement : c'est une verticale pure, ce qui l'habilite à symboliser d'abord l'homme en tant que tel, puis la supériorité de cet homme établi chef, enfin le pouvoir reçu d'en haut. Le sceptre de nos souverains occidentaux, n'est que le modèle réduit de la colonne* du monde que les autres civilisations assimilent explicitement à la personne de leur roi ou de leur prêtre* (CHAS, 377). Au fronton du temple d'Olympie se dressait un Zeus majestueux ; au centre du temple, sur un trône richement décoré, une statue d'or et d'ivoire, œuvre de Phidias, le représentait tenant dans la main gauche le sceptre surmonté de l'aigle* : maître de l'univers. Dans la tradition grecque le sceptre symbolise moins l'autorité militaire en soi que le droit de rendre la justice. Le sceptre appartiendra à la panoplie des insignes consulaires.

Le sceptre magique des déesses égyptiennes était un symbole de joie, la joie de pouvoir exécuter leurs volontés. Le sceptre des pharaons se terminait en forme de tête du dieu Seth. Plutarque a fait de ce dieu, comparé à Typhon* et à Baal*, l'incarnation de la puissance du mal. Certes, écrit M. Yoyotte, **le dieu rouge ne fut jamais l'amabilité personnifiée, l'animal typhonien fut traditionnellement associé aux images d'orage et aux idées de violence, les vieux mythes en font bien le meurtrier d'Osiris et le rival agressif du jeune Horus* dont il creva un œil...** (Mais c'est lui aussi qui) *perce l'horrible Apopis de sa lance et qui, loin de personnifier la destruction, patronne la production des oasis* (POSD, 266). Au sommet du sceptre pharaonique, sans doute garde-t-il ce double symbolisme de prince de la fécondité, mais aussi de prince impitoyable dans sa colère, qui châtie ses ennemis personnels comme ceux du peuple. La violence est dans sa main, il peut la lancer comme la foudre.

SCHEKINA

Habitation de Dieu dans le monde. Dans la littérature talmudique et le judaïsme rabbinique, la **Schekina** représente **Dieu lui-même dans son activité s'exerçant dans le inonde** et en particulier en Israël.

Dans la Bible, il est fait allusion au visage de Dieu : la littérature rabbinique emploie le terme de **Schekina**.

Dans la **Kabbale**, le sens de **Schekina** est différent : il s'agit de **l'élément féminin en Dieu**. La troisième Sefira représente la puissance démiurgique, en tant que mère supérieure ou **Schekina** supérieure. C'est d'elle qu'émanent sept puissances dont les six premières symbolisent les principaux membres de l'homme supérieur originel. Elles sont considérées comme le fondement phallique, représentant symboliquement la justice **Zaddik**. Dieu et l'homme originel conservent les puissances de génération dans les limites justes. Dieu anime tous les vivants dans cette force vitale, celle-ci est d'ailleurs incluse dans sa propre Loi. La **Schekina** est identifiée avec la communauté d'Israël et avec l'âme (SCHK, 123-124). M.M.D.

SCINQUE

Reptile saurien considéré comme un être de bon augure, chez les Bambaras, les Arabes et les Egyptiens. Ils ne le mangent pas, alors qu'ils apprécient le lézard ; ils en composent certains remèdes, aujourd'hui encore ; sa vue est un signe prémonitoire de prochaine guérison pour ceux qui souffrent d'une maladie. *Chez les Markos, on appelle le scinque serpent* de femmes, car il est tout à fait inoffensif ; on le juge, à la fois gentil et sacré. D'après une légende populaire peule, lorsqu'il devient vieux, il se métamorphose en serpent à deux têtes* (HAMK, 12). Il représente l'aspect diurne et favorable du serpent.

SCORPION

1. Les Africains évitent de prononcer son nom, car il est maléfique : le nommer ce serait déclencher des forces contre soi. On ne le désigne que par allusions, comme la hyène, surnommée souvent *l'affaissée*.

D'après une légende malienne, le scorpion dit : *Je ne suis pas un esprit des éléments, point ne suis un démon. Je suis l'animal fatal à celui qui le frôle. J'ai deux cornes et une queue que je tortille en l'air. Mes cornes se nomment l'une la violence, l'autre la haine. Le stylet de ma queue s'appelle poinçon de la vengeance. Je ne mets au monde qu'une fois : la conception qui est chez les autres signes d'augmentation est chez, moi le signal d'un prochain trépas* (HAMK, 10).

En nocturne, par sa queue terminée en une tumeur gorgée de venin, alimentant un aiguillon toujours bandé et prêt à piquer à mort qui le frôle, il incarne l'esprit belliqueux, de méchante humeur, toujours embusqué et prompt à tuer ; en diurne, il symbolise l'abnégation et le sacrifice maternels, car ses petits, selon la légende, labourent ses flancs et mangent ses entrailles avant de paraître au jour (HAMK, 60).

2. Le scorpion est le Dieu de la chasse chez les Maya. Dans la glyptique maya, il est utilisé comme symbole de la pénitence et de la saignée (THOH). Chez les Dogon, il est également associé aux opérations chirurgicales : il représente en effet le clitoris excisé. La poche et le dard symbolisent l'organe, le venin étant l'eau et le sang de la douleur (GRIE). En ce sens il représente la deuxième âme (l'âme mâle) de la femme. Mais, d'autre part, le scorpion ayant huit pattes, est le protecteur des jumeaux, totalisant huit membres : *nul ne les touchera sans s'exposer à leur piquûre* (GRIE). Ces deux acceptions symboliques du scorpion ne sont pas contradictoires, mais complémentaires, car, précise Griaule, *la naissance de jumeaux est un événement considérable. Elle répète la parturition de la première femme et la transformation de son clitoris en scorpion* (qui ne s'est opérée, *in illo tempore*, qu'après sa parturition).

3. En Egypte, ce *dangereux arachnide* donne sa forme à l'un des plus anciens hiéroglyphes ; et son nom à l'un des souverains prédynastiques, le *roi scorpion*. Son image, terminée en tête d'Isis, est au sommet de certains sceptres* de Pharaons. Il a même été honoré comme un dieu, sous la forme femelle de la déesse Selket, *personne bienveillante, puisqu'elle donnait pouvoir sur ses manifestations terrestres aux charmeurs de Selket* *vieille corporation de sorciers guérisseurs* (POSD, 261). Le scorpion revêt ici toute l'ambivalence symbolique du serpent*.

Dans la tradition grecque, le scorpion est le vengeur d'Artémis, Diane chez les Romains, la vierge chasseresse, éternellement jeune, *type de la jeune fille farouche*. Offensée par Orion, qui tentait de lui faire violence, la déesse le fit piquer au talon par un scorpion. Pour ce service, le scorpion fut transformé en constellation ; Orion aussi fut expédié au ciel et devint constellation. On dit en conséquence *qu'Orion fuit constamment le scorpion* (GRID). A.G.

4. En astrologie, le Scorpion (23 octobre-21 novembre) est le huitième signe du Zodiaque, occupant le milieu du trimestre d'automne, quand le vent arrache les feuilles jaunies et que les animaux et les arbres se préparent à une existence nouvelle. Symbole à la fois de résistance, de fermentation et de mort, de dynamisme, de dureté et de luttes, cette partie du ciel a pour *maître* planétaire Mars. A.V.

Le Scorpion évoque la nature au temps de la Toussaint, de la chute des feuilles, du glas de la végétation, du retour au chaos de la matière brute, en attendant que l'humus prépare la renaissance de la vie ; le quaternaire aquatique entre l'eau première de la source (Cancer) et les *eaux* rendues de l'océan (Poissons), c'est-à-dire les eaux profondes et silencieuses de la stagnation et de la macération. L'animal *noir*, qui fuit la lumière, vît caché et est pourvu d'un dard empoisonné. Cette réunion compose un monde de valeurs sombres, propres à évoquer les tourments et drames de la vie jusqu'au gouffre de l'absurde, du néant, de la mort ... D'où le fait que le signe soit placé sous la maîtrise planétaire de Mars, ainsi que de celle de Pluton, puissance mystérieuse et inexorable des ombres, de l'enfer, des ténèbres intérieures. Nous sommes au cœur du *complexe sado-anal* du freudisme ; mais aux valeurs psychiques de l'anus se joignent celles du sexe ; et l'on voit se camper une dialectique de la destruction et de la création, de la mort et de la renaissance, de la damnation et de la rédemption, le Scorpion étant **chant d'amour sur champ de bataille ou cri de guerre en champ d'amour...** Dans un tel pays en rouge et noir, l'individu prend racine dans les convulsions de ses entraves, et il n'est vraiment lui-même que secoué de la transe sauvage d'un démon intérieur qui a soif non de bien-être, mais de plus-être, jusqu'au goût âpre de l'angoisse de vivre, entre l'appel de Dieu et la tentation du diable. Cette nature volcanique fait du type Scorpion un oiseau dont les ailes ne se déploient à l'aise qu'au milieu des tempêtes, son climat étant celui des orages, son pays celui de la tragédie. A.B.

SEC

Une des quatre propriétés fondamentales des éléments (voir sceau de Salomon*), qui caractérise le feu. C'est une des calamités déchaînées par les dieux pour punir les hommes de leurs fautes.

1. La Bible est remplie de cette menace. Les Sages et les prophètes la répètent sans cesse :

*Le feu, la grêle, la famine et la mort,
tout cela a été créé pour le châtement ;*

(Ecclésiastique, 39, 29)

*Par une menace je dessèche la mer,
je change les fleuves en déserts ;
leurs poissons, faute d'eau, sont à sec
et meurent de soif.*

Je revêts les deux de noir.

Je les couvre du sac.

(Isaïe, 50, 2).

Vous attendiez l'abondance et ce fut maigre. Quand vous avez engrangé, j'ai soufflé dessus. Pourquoi donc ? Oracle de Yahvé Sabaot, A cause de ma Maison qui est détruite, tandis que vous vous empressez chacun pour la sienne. C'est pourquoi les deux ont retenu la pluie et la terre a refusé ses produits. J'ai appelé la sécheresse sur la terre, sur les montagnes, sur le blé, sur le moult, sur l'huile et sur tout ce que produit le sol, et sur les hommes, le bétail et sur tout labeur des mains. (Aggée, 1, 9-12).

C'est aussi un des fléaux de l'Apocalypse : *Et le sixième répandit sa coupe sur le grand fleuve Euphrate ; alors ses eaux tarirent, livrant passage aux rois de l'Orient. Puis, de la gueule du Dragon, de la gueule de la Bête et de la gueule du Faux Prophète, je vis surgir trois esprits impurs...* (15, 12-13).

Les rois de l'Orient étaient les rois parthes, terreur du monde romain. Ils symbolisent aussi dans ce contexte toutes les prodigieuses puissances de l'esprit pervers, qui amèneront une guerre mondiale, source d'horribles souffrances pour l'humanité. La sécheresse prélude au désastre et lui succède : c'est la mort par le feu.

2. Mais la sécheresse, et voici son aspect positif, est parfois un des instruments de la faveur et de l'assistance divines :

*N'est-ce pas toi qui as desséché la mer,
les eaux du grand Abîme,
pour faire du creux de la mer un chemin
afin que les rachetés le traversent ?
Ceux que Yahvé a libérés reviennent,
Ils arrivent à Sion avec des cris de joie.
Un bonheur éternel se lève sur leurs têtes,
allégresse et bonheur les accompagnent,
plainte et chagrin se sont enfuis.*

(Isaïe, 51, 10-11).

Le grand Abîme désigne ici, non seulement la mer Rouge qui ouvrit aux Hébreux d'Egypte le passage vers la Terre Promise, mais aussi le chaos primitif ordonné par le Créateur, l'Océan qui enveloppe le monde ; tous les prodiges opérés par le feu du Créateur. Dans un sens spirituel et psychologique, il peut aussi désigner l'âme humaine et l'une de ses demeures dans l'ascension de la voie mystique : la période transitoire de la sécheresse de l'âme. Les versets d'Isaïe lui conviennent très bien.

3. La sécheresse désigne en effet en théologie mystique une phase d'épreuves, pendant laquelle l'âme ne sent plus son Dieu, n'éprouve plus aucun élan, ne conçoit aucune idée: ni lumière, ni chaleur, ni *touche*, aucun signe de la présence de Dieu. C'est l'épreuve du désert, de la fin de la vie, où la foi elle-même semble se dessécher. C'est à cette phase cependant qu'elle parvient à la plus haute intensité, que sa nature *ignée* se révèle et que son feu introduit dans l'immortalité de l'union bienheureuse, que la vraie voie débouche enfin sur l'union. Bien loin de signifier un manque de cœur, le *sec* recèle le feu de la passion. Son contraire, l'eau, est *la mort de l'âme*.

Mais il a aussi son côté négatif, celui qui regarde, non le feu d'en haut, mais la terre : le sec est alors symbole de stérilité. Stérile, celui qui recherchera les consolations terrestres, au lieu de s'abandonner au feu brûlant d'en-haut.

Le secret est un privilège du pouvoir et un signe de la participation au pouvoir. Il est également lié à Vidée de trésor* et il a ses gardiens, il est aussi source d'angoisse par son poids intérieur, tant pour celui qui le porte que pour ceux qui le craignent.

1. C'est pour avoir révélé à Zens un secret, qu'il tenait de Thémis, que Prométhée fut délivré, sans qu'Héraclès encourût la colère du Dieu suprême, des griffes du vautour qui lui dévorait le foie. De ce secret dépendait le sort des dieux : ce fut l'arme de Prométhée. Il ne s'en servit qu'après avoir plongé Zeus dans une angoisse semblable à la sienne et qu'après avoir obtenu la rupture de ses chaînes. Du point de vue analytique, on pourrait dire que l'aveu du secret libère l'âme de l'angoisse. Le dieu qui en profite, Zeus, c'est l'esprit, dégagé de ses angoisses, qui peut désormais régner sans contrainte ; le sujet qui en profite, c'est tout l'être, qui détenait le secret, et qui se trouve lui aussi libéré de ses chaînes et en mesure de suivre ses orientations spirituelles. Il est sain de se décharger du poids des secrets.

Mais celui qui est capable, sans défaillance et sans gêne, de garder ses secrets acquiert une force de domination incomparable, qui lui confère un sentiment aigu de supériorité.

2. Pour l'alchimiste, le *secret des secrets* est l'art de faire la pierre des Sages. Si les philosophes gardent ce secret, à l'imitation des prêtres d'Égypte, c'est à cause de son excellence. Une des raisons qu'affectent les Philosophes pour s'excuser de ce qu'ils ne divulguent pas un secret si utile à ceux qui le savent, c'est que tout le monde voudrait y travailler et abandonnerait les autres arts et métiers si nécessaires à la vie. Toute la société en serait troublée et bouleversée. (PERD, 455). Une autre raison mise en avant par les ésotéristes, c'est que les personnes non préparées à bien accueillir un secret, non seulement ne le comprennent pas, mais le défigurent ou le tournent en dérision. Il ne faut pas donner les pierres précieuses aux pourceaux.

SEICHE

La seiche ou le calmar apparaît curieusement, dans un mythe des Indiens Nootka de Vancouver, rapporté par G. Frazer (FRAF), comme le premier maître du feu, auquel il fut volé par le daim pour le bénéfice des hommes : le mythe précise que la seiche vivait alors sur terre ou dans la mer.

SEIN

1. Symbole de protection et de mesure.

Werner Wolf remarque que, chez les Hébreux, le mot **bath** signifie à la fois *jeune fille* et *mesure des liquides*. Le mot **amah** désigne la *jeune fille* et la *mesure de longueur* (WOLB, 235).

Le sein se rapporte au principe féminin c'est-à-dire à la mesure, dans le sens de limitation ; il n'est mesure, que du fait même de cette limitation. Et cela par opposition au principe mâle qui illimite, la sans-mesure.

Le sein droit symbolise le soleil et le gauche la lune.

Le sein est surtout symbole de maternité, de douceur, de sécurité, de ressource. Lié à la fécondité et au lait*, qui est la première nourriture, il est associé aux images d'intimité, d'offrande, de don et de refuge. Coupe renversée, de lui comme du ciel découle la vie. Mais il est aussi réceptacle, comme tout symbole maternel, et promesse de régénérescence. Le retour dans le sein de la terre marque, comme toute mort, le prélude à une nouvelle naissance.

2. Le sein d'Abraham désigne le lieu de repos des justes. L'être admis signifie attendre la grâce de la première résurrection. L'évocation du repos des âmes dans le sein d'Abraham se retrouve dans toutes les liturgies funéraires. Dans le sein d'Abraham il n'existe *ni douleur, ni souffrance, ni soupir*. 11 reste que cette expression fort vague semblait difficile à interpréter et les Pères de l'Église avouent à cet égard leur incompetence en disant : *Il est maintenant dans le sein d'Abraham, quoi qu'on veuille comprendre par ce mot* (Augustin, *Confessions*, 1, 9). *Puisses-tu Être admis dans le sein d'Abraham, quoi qu'on entende par ce mot* (Grégoire de Nazianze, *Orationes*, 7, 17).
M.M.D.

SEL

1. Les divers aspects du symbolisme du sel résultent de ce qu'il est extrait de l'eau de mer par évaporation, c'est, dit L.C. de Saint-Martin, *un feu délivré des eaux*, à la fois quintessence et opposition. C'est à l'aide du sel extrait des eaux primordiales, *barattées* par sa lance, qu'Izanagi constitua la première île *centrale* : **Onogorojima**. A l'inverse, le grain de sel, mêlé à l'eau et qui fond en elle, est un symbole tantrique de la résorption du moi dans le Soi universel. Le sel est à la fois conservateur des aliments et destructeur par corrosion. Aussi son symbole s'applique-t-il à *la loi des transmutations physiques comme à la loi des transmutations morales et spirituelles* (Devoucoux). Le porte-parole du Christ comme *sel de la terre* (Matt. 5, 13) en est, certes, la force et la saveur, mais aussi le protecteur contre la corruption. C'est à cette même propriété sans doute qu'il faut imputer son usage comme purificateur dans le **Shinto** : **Izanagi**, à son retour du royaume des morts, s'était purifié dans l'eau salée de la mer. La vertu, **purificatrice et protectrice**, du sel est utilisée dans la vie

courante nipponne, aussi bien que dans les cérémonies shintoïstes \ sa récolte fait l'objet d'un important rituel. Placé en petits tas près de l'entrée des maisons, sur la margelle des puits, aux angles des terrains de lutte, ou sur le sol après les cérémonies funéraires, le sel a le pouvoir de purifier les lieux et les objets qui, par inadvertance, se trouveraient souillés.

2. Condiment essentiel et physiologiquement nécessaire à la nourriture, *l'aliment du sel* est évoqué dans la liturgie baptismale ; *sel de la sagesse*, il est par là même le symbole de la nourriture spirituelle. Le caractère *pénitentiel* qu'on lui attribue quelquefois en la circonstance est, sinon erroné, du moins secondaire. Dans le même ordre d'idées, le sel était un élément important du rituel chez les Hébreux : toute victime devait être consacrée par le sel. La consommation en commun du sel a parfois la valeur d'une communion, d'un **lien de fraternité**. On partage le sel, comme le pain.

3. Combinaison, et partant neutralisation, de deux substances complémentaires, il est, outre leur produit final, formé de cristaux cubiques : c'est l'origine du symbolisme hermétique. Le *sel* est la résultante et **l'équilibre des propriétés de ses composants**. A l'idée de *médiation* s'ajoutent celles de *crystallisation*, de *solidification*, et aussi celle de *stabilité*, que précise la forme des cristaux (AVAS, DEVA, GUET, HERS, SAIR.). P. G.

4. Le sel symbolise **l'incorruptibilité**. C'est pourquoi *l'alliance du sel* désigne une alliance que Dieu ne peut briser. (*Nombres*, 18, 11 ; *Chron*, 13, 5). Le *Lévitique* (2, 13) fait allusion au sel qui doit accompagner les oblations ; en tant que *sel de Vaillance*, tout sacrifice doit en être pourvu. Consommer ensemble le pain et le sel signifie, pour les Sémites, une amitié indestructible. Un sens identique se trouve dans Philon, quand il décrit la nourriture des Thérapeutes lors du Sabbat ; celle-ci est composée de pain, de sel d'hysope et d'eau claire. Les pains de proposition étaient accompagnés de sel. En raison de son caractère rituel, l'usage du sel sera adopté par les chrétiens lors des jeûnes, du baptême, etc. (JOUA, 47 s.).

5. Le sel peut avoir un tout autre sens symbolique et s'opposer à la fertilité. Ici la terre salée signifie la **terre aride**, durcie. Les Romains répandaient du sel sur la terre des villes qu'ils avaient rasées, pour rendre le sol à jamais stérile. Les mystiques comparent parfois l'âme à une terre salée ou, au contraire, à une terre fertilisée par la rosée de la grâce ; *que se retire la salure de l'antique condamnation* écrit Guillaume de Saint-Thierry, en s'inspirant du *Psaume* 106, 34. La terre est infertile parce que salée, dira encore Guillaume, en citant un texte de *Urémie*, 17, 6, Tout ce qui est salé est amer, l'eau salée est donc une eau **d'amertume**, elle s'oppose à l'eau claire fertilisante. M.M.D.

6. Au Japon, on l'a noté, le sel (shio) est considéré comme un purificateur puissant, en particulier dans l'eau de mer. Dans le plus ancien livre shintoïste japonais, *le Kojiki*, on peut lui découvrir une origine mythologique. Le grand Kami Izanaki-no-Mikoto, s'étant souillé en voulant revoir sa femme aux Enfers, alla se purifier par des ablutions dans l'eau de mer au petit détroit Tachibana, situé dans l'île Kyushyu. Son nom et celui de sa femme signifient : qui se séduisent mutuellement. Certains Japonais répandent chaque jour du sel sur le seuil de leur maison, et aussi dans la maison après le départ d'une personne détestable. Les champions de *sumo*, lutte traditionnelle japonaise, en répandent sur le ring avant les combats, en signe de purification et afin que le combat soit mené dans un esprit de loyauté.

Chez les Grecs, comme chez les Hébreux ou les Arabes, le sel est le symbole de l'amitié, de l'hospitalité, parce qu'il est partagé, et de la parole donnée, parce que sa saveur est indestructible. Homère affirme son caractère divin. Il est employé dans les sacrifices.

SEMAINE

Les jours de la semaine ont été replacés dans le cadre symbolique du nombre sept*. Ils constituent comme une sorte de totalité, résumant le temps et l'espace, une sorte de microcosme de l'évolution. Les six jours de travail sont censés tourner comme des planètes autour du Soleil, chacun de ces jours étant sous le signe d'une planète : lundi, la Lune ; mardi, Mars ; mercredi, Mercure ; jeudi, Jupiter ; vendredi, Vénus ; samedi, Saturne ;

dimanche, le Soleil. Des activités appropriées à ces signes astrologiques, comme aux divinités correspondant à ces planètes, semblaient convenir à chaque jour : le rêve, l'attaque, le négoce, l'organisation, l'amour, l'évaluation, le repos.

SEMENCE

Selon Galien, la semence provenait du cerveau. Cette théorie sera répandue au Moyen Age. La moelle épinière s'étend du cerveau au phallus et de là provient la semence, lisons-nous dans le Bahir. La semence symbolise la puissance de vie, et la vie humaine ne peut descendre que de ce qui caractérise l'homme, Son cerveau, siège de ses facultés propres.
M.M.D.

SEPHIROTH

Le symbolisme très complexe des **Sephiroth**, éléments essentiels de la tradition kabbalistique, ne peut donner lieu ici qu'à des considérations sommaires.

Sephira a le sens de *numération*. Nous avons dit à propos des nombres qu'ils établissaient le rapport du Principe à la manifestation. Tel est aussi le rôle des **Sephiroth**, rayons, qualités, attributs de Dieu, dont ils manifestent l'Activité *descendante*, et dont la *médiation* permet inversement de remonter vers le Principe, d'appréhender l'Inappréhensible Essence, **Ayn Soph**.

Les **Sephiroth** sont au nombre de dix, groupés en trois ternaires : Couronne (Kether), Sagesse (**Hocmâ**), Intelligence (**Bina**) ; Grâce (**Hesed**), Force (**Geburâ**), Beauté (**Tiphereth**) ; Victoire (Netzâ), Gloire (**Hod**), Fondement (**Yesod**) ; enfin le Royaume (**Malchut**).

D'une autre façon, on les groupe en trois *colonnes* : celle de droite (Sagesse-Grâce-Victoire), celle de gauche (Intelligence-Force-Gloire), celle du milieu (Couronne-Beauté-Fondement) dominant le Royaume. La colonne de droite, *active* ou *masculine*, est la colonne de la *miséricorde* ; la colonne de gauche, *passive* ou *féminine*, est celle de la *rigueur* ; la colonne du milieu est *Y équilibre axial*, la *Voie céleste*. On ne peut manquer d'évoquer ici les trois **nadî** du Tantrisme.

La Couronne se situe au-dessus de la tête de **l'Adam* Kadmon**, le Royaume sous ses pieds, l'Intelligence et la Sagesse de part et d'autre de sa tête ; la Grâce et la Force sont ses bras, la Victoire et la Gloire ses jambes, la Beauté correspond au cœur, le Fondement à l'organe génital (aux **chakras manipûra et anâhata**, dirait le Tantrisme, à la Terre et au Feu).

Il existe en outre de complexes systèmes de correspondance entre les **Sephiroth** et les Noms divins (BOUM, WARK).
P.G.

SEPT

1. Sept correspond aux sept jours de la semaine, aux sept planètes, aux sept degrés de la perfection, aux sept sphères ou degrés célestes, aux sept pétales de la rosé, aux sept têtes du naja d'Angkor, aux sept branches de l'arbre cosmique et sacrificiel du chamanisme, etc. Certains septénaires sont symboles d'autres septénaires ; ainsi la rosé aux sept pétales évoquerait les sept cieux, les sept hiérarchies angéliques, tous ensembles parfaits. Sept désigne la totalité des ordres planétaires et angéliques, la totalité des demeures célestes, la totalité de l'ordre moral, la totalité des énergies et principalement dans l'ordre spirituel. Il était chez les Egyptiens symbole de vie éternelle. Il symbolise un cycle complet, une perfection dynamique. Chaque période lunaire dure sept jours et les quatre périodes du cycle lunaire (7 x 4) ferment le cycle. Philon observe à ce propos que la somme des sept premiers nombres (1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7) arrive au même total : 28. Sept indique le sens d'un changement après un cycle accompli **et d'un renouvellement positif**.

2. Le nombre sept est caractéristique du culte d'Apollon ; les cérémonies apolloniennes se célébraient le septième jour du mois. En Chine également, les fêtes populaires avaient lieu

un septième jour. Il apparaît dans d'innombrables traditions et légendes grecques : les sept Hespérides, les sept portes de Thèbes, les sept fils et sept filles de Niobé ; les sept cordes de la lyre, les sept sphères, etc. Il y a sept emblèmes du Bouddha. Les circumambulations de La Mecque comprennent sept tours. Il se trouve exprimé, si l'on y ajoute le centre, dans l'hexagramme (voir sceau de Salomon*). La semaine comprend six jours actifs, plus un jour de repos, figuré par le centre ; le ciel six planètes (dans le comput ancien), le soleil étant au centre ; l'hexagramme six angles, six côtés ou six branches d'étoiles, le centre jouant le rôle d'un septième ; les six directions de l'espace ont un point médian ou central, qui donne le nombre sept. Il symbolise **la totalité de l'espace** et **la** totalité du temps.

Associant le nombre quatre, qui symbolise la terre (avec ses quatre points cardinaux) et le nombre trois, qui symbolise le ciel, sept représente la **totalité de l'univers en** mouvement.



SEPT. — Les corridors des « Sept » images. Détail d'une peinture persane. 1410. (Lisbonne, Fondation Gulbenkian).

Le septénaire résume aussi la totalité de la vie morale, en additionnant les trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité et les quatre vertus cardinales, la prudence, la tempérance, la justice et la force.

Les sept couleurs de l'arc-en-ciel et les sept notes de la gamme diatonique révèlent le septénaire comme un régulateur des vibrations, vibrations dont plusieurs traditions primitives font l'essence même de la matière.

On prête à Hippocrate cette sentence : *le nombre sept, par ses vertus cachées, maintient dans l'être toutes choses ; il dispense vie et mouvement ; il influence jusqu'aux êtres célestes.*

3. Sept est le nombre, a-t-on noté d'abord, de l'achèvement cyclique et de son renouvellement. Le monde ayant été créé en six jours, Dieu *chôma* le septième et en fit un jour saint : le **sabbat** n'est donc pas vraiment un *repos* extérieur à la création, mais son couronnement, son achèvement dans la perfection. C'est ce qu'évoqué la semaine, durée d'un quartier lunaire.

La perfection à sept du rythme sénaire est, aussi, familière à l'Islam, et notamment à l'Ismaélisme : le solide possède *sept* côtés (les six faces plus sa totalité — qui correspond au sabbat —). *Tout ce qu'il y a dans le monde est sept, parce que chaque chose possède une ipséité et six côtés.* Les *dons de l'Intelligence* sont sept (six, plus la **ghaybat**, la connaissance suprasensible). Les **Imam** d'une période sont sept (six plus le **Qâ'im**, l'**Imam** de la Résurrection). Ces différentes séries sont de plus en correspondance les unes avec les autres. La Religion littérale se développe sur un cycle de six *fours*, qui sont six millénaires, suivis d'un septième, le *Sabbat de la religion en vérité*, le *jour* du soleil et de la lumière, de la manifestation de l'**Imam**.

Une tradition hindoue attribue au soleil sept rayons : six correspondent aux directions de l'espace, le septième au centre. Semblablement, l'arc-en-ciel n'a pas sept couleurs, mais six : la septième est le blanc, synthèse des six autres. De même, les sept faces du mont **Meru**, tournées vers chacun des sept **dvîpa** (*continents*) correspondant aux sept directions de l'espace hindou (six plus le centre). De Dieu, *Cœur de l'univers*, écrit saint Clément d'Alexandrie, émanent les *six étendues et les six phases du temps* : *c'est là le secret du*

nombre 1 ; le retour au *centre*, au Principe, à l'issue du développement sénaire, parfait le septénaire.

Le nombre 7 est bien universellement le symbole d'une totalité, mais d'une totalité en mouvement ou **d'un dynamisme total**. Il est, comme tel, la clef de **l'Apocalypse** (7 églises, 7 étoiles, 7 Esprits de Dieu, 7 sceaux, 7 trompettes, 7 tonnerres, 7 têtes, 7 fléaux, 7 coupes, 7 rois...). Sept est le nombre des cieux bouddhiques. Avicenne décrit aussi les *Sept Archanges princes des sept Cieux*, qui sont les sept *Veilleurs* d'Hénoch et correspondent aux sept **Rishi** védiques. Ceux-ci résident dans les sept étoiles de la Grande Ourse, avec lesquelles les Chinois mettent en rapport les 7 ouvertures du corps et les 7 ouvertures du cœur. La lampe rouge des sociétés secrètes chinoises a 7 branches, comme le chandelier des Hébreux.

Certains textes musulmans rapportent les 7 sens ésotériques du **Coran** aux sept centres subtils de l'homme. On rappellera que le **Yoga** connaît aussi sept centres subtils (les six **chakra**, plus le **sahas-râra-padma**). Selon Abu Ya'qûb, les *Formes spirituelles* ont été manifestées par les *sept lettres suprêmes*, qui sont les *sept Intelligences*, les *sept chérubins*.

Sept, nombre des Cieux, est aussi, selon Dante, celui des sphères planétaires, auxquelles les cathares faisaient correspondre les 7 arts libéraux. Nous avons noté (voir **échelle***) qu'il fallait assimiler encore aux sept cieux les sept encoches de l'arbre axial sibérien, les 7 couleurs de l'escalier du Bouddha, les 7 métaux de l'échelle des mystères mithriaques, les 7 échelons de l'échelle des **Kadosh** de la Maçonnerie écossaise : c'est le nombre des étals spirituels hiérarchisés qui permettent le passage de la terre au ciel.

On a noté que le Bouddha naissant avait mesuré l'univers en faisant sept pas dans chacune des quatre directions. Quatre des étapes essentielles de son expérience libératrice correspondent à des arrêts de sept jours chacun sous quatre arbres différents.

Les nombres **yang**, écrit Sseu-ma Ts'ien, atteignent leur perfection à 7. La divination par les baguettes d'achillée considère sept catégories d'indices ; ces baguettes sont 49 (7 X 7). 49 est aussi le nombre du **Bardo**, l'état intermédiaire suivant la mort, chez les Tibétains : cet état dure 49 jours divisés, au début tout au moins, en 7 périodes de 7 jours. Les âmes japonaises sont dites séjourner 49 jours sur le toit des maisons, ce qui a la même signification (CORT, EVAB, GRAP, GUED, GUEM, GUES, HERA, SAIR,). P.G.

4. Le nombre sept est fréquemment employé dans la Bible : Par exemple : chandelier à sept branches ; sept esprits reposant sur la tige de Jessé ; sept cieux où habitent les ordres angéliques ; Salomon construisit le temple en sept ans (1 *Rois*, 6, 38). Non seulement le septième jour, mais la septième année est de repos. Tous les sept ans, les serviteurs sont libérés, les débiteurs exemptés. Sept est utilisé 77 fois dans l'Ancien Testament. Le chiffre sept, par la transformation qu'il inaugure, possède en lui-même **un pouvoir**, c'est un nombre magique. Lors de la prise de Jéricho, sept prêtres portant sept trompettes doivent, le septième jour, faire sept fois le tour de la ville. Elysée éternue sept fois et l'enfant ressuscite (11 *Rois*, 4, 35). Un lépreux plonge sept fois dans le Jourdain et se lève guéri (11, *Rois* 5, 14). Le juste tombe sept fois et se relève pardonné (*Proverbes*, 24, 16). Sept animaux purs de chaque espèce seront sauvés du déluge. Joseph rêve de sept vaches grasses et de sept vaches maigres.

Sept comporte cependant une anxiété par le fait qu'il indique le passage du connu à l'inconnu : un cycle s'est accompli, quel sera le suivant ?

Chiffre sacré déjà chez les Sumériens, sept (et certains de ses multiples) est bien l'enfant chéri de l'arithmologie biblique. Correspondant au nombre des planètes, il caractérise toujours **la perfection** (dans la gnose, le plérôme), sinon la divinité. La semaine compte sept jours en souvenir de la durée de la création (*Gen*, 2, 2 s.). Si la fête pascale des pains sans levain couvre sept jours (*Ex*. 12, 15, 19), c'est assurément parce que l'exode est regardé comme une nouvelle création, la création salvatrice.

Zacharie (3, 9) parle des sept yeux de Dieu. Les septénaires de l'Apocalypse (les sept lampes qui sont les sept esprits de Dieu = son esprit tout entier (4, 5) ; les sept lettres aux sept églises = à l'Eglise tout entière ; les sept trompettes, coupes, etc.) annoncent l'exécution finale de la volonté de Dieu dans le monde.

C'est pourquoi sept est aussi le chiffre de Satan qui s'efforce de copier Dieu : *le singe de Dieu*. Ainsi la bête infernale de l'Apocalypse (13, 1) a sept têtes. Mais le voyant de Patmos réserve le plus souvent aux puissances mauvaises la moitié de sept, trois et demi, manifestant par là l'échec assuré des entreprises du Mal (Apoc. 12, 6) : le dragon ne peut menacer la femme (— le peuple de Dieu) plus longtemps que 1.260 jours — • trois ans et demi (voir encore 12, 14 : trois temps et demi).

Sept est la clé de l'Evangile de saint Jean : les sept semaines, les sept miracles, les sept mentions du Christ : *Je suis*. 11 revient quarante fois dans l'Apocalypse : septénaires des sceaux, des trompettes, des coupes, de visions, etc. Le livre est construit par séries de sept. Ce nombre désigne ici encore la plénitude d'une période de temps révolue (la création dans la *Genèse*) ; l'accomplissement d'un temps, d'une ère, d'une phase ; la plénitude des grâces données par l'Esprit saint à l'Eglise.

5. Le septième jour a fait l'objet de nombreuses interprétations symboliques dans un sens mystique. Ce jour où Dieu se repose après la Création signifie comme une restauration des forces divines dans la contemplation de l'œuvre accomplie. Ce repos du septième jour marque un pacte **entre Dieu et l'homme**.

Le sept symbolise l'achèvement du monde et la plénitude des temps. Selon saint Augustin il mesure le temps de l'histoire, le temps du pèlerinage terrestre de l'homme. Si Dieu prend un jour pour se reposer c'est, dira saint Augustin, parce qu'il veut se distinguer de la création, être indépendant d'elle et lui permettre de se reposer en lui. D'autre part, l'homme lui-même par le chiffre 7, qui indique le repos, la cessation du travail, est invité à se tourner vers Dieu pour se reposer en lui seul. (*De Gen. ad litt* 4, 16), Augustin parlera aussi du grand mystère de la pêche miraculeuse représentant la fin du monde. Le Christ est accompagné de sept disciples et par là même il inaugure la fin des temps.

Enfin, le six désigne une partie, car le travail est dans la partie ; seul le repos signifie le tout, car il désigne la perfection. Nous souffrons dans la mesure même où nous connaissons en partie, sans la plénitude de la rencontre avec Dieu ; ce qui est partie s'évanouira, le sept couronnera le six. (cf. *De civitate Dei* 11, 31). (Sur ce thème et l'interprétation donnée par saint Augustin, voir Auguste Luneau, *l'Histoire du salut chez les Pères de l'Eglise*, Paris, 1964, pp. 336-338).

6. Si l'on en croit le Talmud, les Hébreux voyaient aussi dans le nombre sept le symbole de la totalité **humaine**, mâle et femelle à la fois ; et ceci par addition de quatre et de trois : en effet Adam, dans les *heures* de sa première *journée* reçoit l'âme qui lui donne complètement existence à l'heure quatre ; c'est à l'heure sept qu'il reçoit sa compagne, c'est-à-dire qu'il se dédouble en Adam et Eve. M.M.D.

7. En Islam, sept est également un nombre faste, symbole de perfection : sept cioux, sept terres, sept mers, sept divisions de l'enfer, sept portes. Les sept versets de la **Fatiha** (sourate ouvrant le Coran), les sept lettres non utilisées de l'alphabet arabe *qui sont tombées sous la table*, les sept mots qui composent la profession de foi musulmane, la **Shahâda**, etc.

Lors du pèlerinage à La Mecque, on doit effectuer sept tours de la Ka'ba et sept parcours entre les monts Cafâ et Marnia.

Les compagnons de la Caverne, **A shah al-Kahf** (Coran 17) étaient sept (Les sept Dormants). Des charmes sont composés avec leurs noms, auxquels on ajoute celui du chien qui les garda pendant 300 ans (L'AMM, 1, 314).

Les Sept portes du Paradis s'ouvrent devant la mère de sept filles. On lit sur la femme enceinte menacée d'un danger sept versets de la sourate. En Iran, au moment de

l'accouchement, on place sur une nappe une lampe allumée et on garnit la nappe de sept sortes de fruits et de sept espèces de graines aromatiques. L'enfant recevait généralement son nom le septième jour. Parfois, à la veille de son mariage, une jeune fille se rend à la rivière, remplit et vide sept fois sa cruche, puis jette à l'eau sept poignées de grains (MASP, 35 s). Symbole magique de fécondité.

Au Maroc, les femmes stériles enroulent leur ceinture sept fois autour du tronc de certains arbres, puis l'attachent à l'une des sept cordes qui y sont fixées (WESR, 1, 77).

En Syrie, une jeune fille sans prétendant exorcise les mauvaises influences qui l'empêchent de trouver un mari, en se baignant dans la mer et en laissant sept vagues passer au-dessus de sa tête.

Si l'on met un sabre nu devant un enfant âgé de sept jours, il deviendra courageux.

Sept éléments sont essentiels à la parure des femmes. Pour assurer à un défunt le pardon de ses péchés, il faut tirer sept lignes sur sa tombe. L'inhumation faite, on s'éloigne de sept pas, puis on revient d'autant.

On rend visite au mausolée du saint, qu'on veut solliciter, sept jours ou quatre fois sept jours. Des voyageurs devant passer la nuit dans un lieu inhabité en font sept fois le tour.

On pense souvent que l'âme des morts reste auprès de la tombe pendant sept jours.

Les exemples sont innombrables. Il s'agit d'un nombre sacré, généralement bénéfique, parfois maléfique. Un dicton, déclare que *sept est difficile*.

Le célèbre ouvrage de Nizami, *Les Sept Princesses*, joint le symbolisme des couleurs à l'astrologie : sept palais ont chacun la couleur d'une des sept planètes ; dans chacun d'eux se trouve une princesse de l'un des sept climats.

8. Les mystiques musulmans déclarent que le Coran comporte sept sens (il est parfois question de soixante-dix sens). Une tradition du Prophète (hadith) affirme : *Le Coran a un sens ésotérique et un sens ésotérique. Ce sens ésotérique a lui-même un sens ésotérique, ainsi de suite jusqu'à sept sens ésotériques.*

La physiologie mystique, si caractéristique du soufisme iranien, se fonde également sur le septénaire. Des auteurs tels que Semnâni distinguent sept organes (ou enveloppes) subtils dont chacun est la typification d'un prophète dans le microcosme humain...

Le premier est désigné comme l'organe corporel subtil ; il est désigné comme l'Adam de ton être.

Le second correspond à l'âme : le Noé de ton être.

Le troisième est celui du cœur ; l'Abraham de (on être).

Le quatrième organe subtil est rapporté au centre que désigne techniquement le terme de sirr, le secret, le seuil de la surconscience... c'est le Moïse de ton être.

Le cinquième organe subtil est l'Esprit (rûh)... c'est le David de ton être.

Le sixième est le Jésus de ton être.

Le septième est le Mohammed de ton être. (CORL, 238 s).

Ces enveloppes subtiles sont associées à des couleurs : noir mat, pour l'Adam- bleu pour Noé ; rouge pour Abraham ; blanc pour Moïse ; jaune pour David ; noir lumineux pour Jésus ; vert pour Mohammed (IBID. 242).

Les sept différentes étapes sur la voie mystique sont symbolisées par ATTAR, dans son célèbre poème intitulé le Langage des Oiseaux, par sept vallées : la première est celle de la recherche (**talab**) ; la deuxième est celle de l'amour (**eshq**) ; la troisième est celle de la connaissance (**ma'rifat**) ; la quatrième est celle de l'indépendance (**istignâ**) ; la cinquième celle de l'unité (**tawhîd**) ; la sixième, celle de l'émerveillement (**hayrat**) ; et la septième, celle du dénuement (faqr) et de la mort mystique (fana).
E.M.

9. Chez les Indiens de la prairie, ce nombre représente les coordonnées cosmiques de l'Homme, par addition des quatre points cardinaux (plan de l'immanence) et de l'axe du monde, traversant ce plan en son centre, qui est l'ici (l'Homme) et se terminant par l'en-dessous et l'au-dessus. $7 = 4$ (points cardinaux) + 2 (axe vertical) + 1 (centre), ce 1 étant la résultante de la rencontre de 4 et de 2. L'opposition transcendante de l'au-dessus et de l'en-dessous se résout par la rencontre du plan d'immanence en l'Unité, qui est la place de l'Homme (d'après ALEC, 69).

Même symbole, mais transposé sur le plan social, chez les Indiens Pueblo. La ville sainte de Zuni, *Centre du Monde*, est divisée en sept parties correspondant aux *sept quartiers du monde*. Elle est faite de la réunion de sept anciens villages représentant la même division du cosmos. La division sociale était calquée sur le même plan, les clans étant rattachés par groupes de trois à ces septièmes, à l'exception du clan des perroquets, premier clan de la tribu, qui occupait seul le *milieu, l'ici* (MULR, 277-278). Les couleurs cosmiques étaient réparties selon cette même *boussole cosmique*.

Chez les Maya-Quiche, le Grand Dieu du Ciel, qui se fait Dieu-Treize avec les douze étoiles (dieux de la pluie) se fait aussi Dieu-Sept avec six soleils cosmiques : il constitue ainsi le groupe des dieux agraires. L'idéogramme du Dieu-Sept est représenté par la Grande-Ourse.

Chez les Marnes, descendants des Maya, le foyer est formé de six pierres (trois grandes et trois petites) qui, en recevant la marmite, forment le nombre sept, attribut du Dieu Agraire, qui est aussi celui du feu sous toutes ses formes : feu divin = foudre ; feu de l'inframonde = réchauffant la Grand-Mère Terre ; foyer = feu des hommes (GIRP, 81).

Le Dieu Agraire est Dieu-Sept, parce que le nombre sept est lié au phénomène astronomique du passage du soleil par le zénith, qui détermine la saison des pluies (*Popol-Vuh*). Ce Dieu étant l'archétype de l'Homme Parfait impose son symbole numérique à la famille humaine : celle-ci, en effet, doit idéalement comprendre six enfants ; ils forment le corps du 7, dont la tête est faite de la symbiose luni-solaire des parents, rappelant les Jumeaux divins créateurs (GIRP, 237).

Chez les Maya, le septième jour, placé au milieu de la semaine de treize jours, est sous le signe du dieu Jaguar*, expression des forces internes de la terre. C'est un jour faste (THOH).

La déesse 7, appelée *sept serpents* ou *sept épis*, placée au milieu de la série 1 à 13, symbolise le cœur de l'homme et du maïs. Les jours numérotés 7 sont favorables (SOUM, THOH).

Dans le Temple de Coricancha, à Cuzco, où était résumé tout le panthéon des Incas, un mur portait, près de l'arbre cosmique, un dessin représentant sept yeux nommés *les yeux de toutes choses*. Lehman-Nitsche pense qu'il s'agit à la fois de la constellation des Pléiades et, sans doute, des yeux de la divinité suprême ouranienne, Viracocha. Il observe que le Prophète Zacharie (4, 10) parle des *sept yeux du Seigneur*, qui surveillent tous les peuples de la terre.
A.G.

10. En Afrique également, sept est un symbole de la perfection et de l'unité. Chez les Dogons, 7 étant la somme de 4, symbole de la féminité, et de 3, symbole de la masculinité, représente la perfection humaine (GRIE).

Les Dogons considèrent le nombre 7 comme le symbole de l'union des contraires, de la résolution du dualisme, donc comme un symbole d'unicité et par là de perfection. Mais cette union des contraires, qui est très précisément celle des sexes, est également symbole de fécondation. Pour cette raison, le verbe étant analogue au sperme comme l'oreille l'est au vagin, pour le Dogon, le nombre 7 est l'insigne du Maître de la Parole, dieu des pluies nouvelles, et donc de l'orage et des forgerons* (GRIE, GRIL).

Sept, somme du 4 femelle et du 3 mâle, est également le nombre de la perfection pour les Bambaras. Le dieu souverain, Faro, dieu d'eau et de verbe, habite le septième ciel, avec

l'eau fécondante qu'il dispense sous forme de pluies. C'est également dans le septième ciel que s'abîme chaque soir le soleil à la fin de sa course. La terre, comme les cieux, comprend sept étages et les eaux terrestres sont également au nombre de sept, de même que les métaux. Sept est à la fois le nombre de l'homme et le principe de l'univers.

Somme de 4 et de 3, il est le signe de l'homme complet (avec ses deux principes spirituels de sexe différent), du monde complet, de la création aboutie, de la croissance de la nature. Il est aussi l'expression de la Parole Parfaite et par là de l'unité originelle.

11. Les Tatars de l'Altaï, pour vanter les sanctuaires de leur pays natal, les comprennent tous sous une seule dénomination *Mon pays aux Sept Portes et mes eaux* (HARA, 177).

Le chiffre sept est un *chiffre cosmique sacré chez les Turco-Mon-gols* souligne Jean-Paul Roux (ROUF, 98).

12. Le sept, nombre de l'homme parfait — c'est-à-dire de l'homme parfaitement réalisé — est donc, on le comprend aisément, le nombre de l'androgynie hermétique, comme il est en Afrique celui des Jumeaux mythiques. Car il paraît bien certain que cet androgynie et ces jumeaux ne font qu'un. Significatifs sont encore les mariages d'arcanes majeurs du Tarot* qui forment le sept. Sept par quatre et trois c'est le couple Empereur-Impératrice*, le Père et la Mère, la perfection dans le Manifesté, l'intérieur et l'extérieur du pouvoir temporel assumé, la Somme harmonieuse des Quatre Eléments et des Trois Principes de la Science Secrète. En revanche, le couple de la spiritualité, Pape*-Papesse*, donne lui aussi sept, mais par cinq et deux. Quant à l'arcane sept, expression de ces deux mariages, on ne s'étonnera pas qu'il soit celui du Chariot*, signe d'accomplissement. A.G.

13. Dans les contes et légendes, ce nombre exprimerait les Sept états de la matière, les Sept degrés de la conscience, les Sept étapes de l'évolution :

1. conscience du corps physique : désirs apaisés de façon élémentaire et brutale ;
2. conscience de l'émotion : les pulsions se compliquent de sentiment et d'imagination ;
3. conscience de l'intelligence : le sujet classe, ordonne, raisonne ;
4. conscience de l'intuition : les relations avec l'inconscient se perçoivent ;
5. conscience de la spiritualité : détachement de la vie matérielle ;
6. conscience de la volonté : qui fait passer le savoir dans l'action ;
7. conscience de la vie : qui dirige toute activité vers la vie éternelle et le salut.

Mme Loeffler-Delachaux voit dans le Petit Poucet* *et chacun de ses frères* des symboles de chacun de ces états de conscience (LOEF, 197-198),

SÉRAPHIN

Nom d'êtres célestes qui signifie *le Brûlant* (Saraph), exactement comme le serpent ailé ou le dragon, dont il est question dans *les Nombres*, 21, 6 : *Dieu envoya alors contre le peuple les serpents brûlants, dont la morsure fit périr beaucoup de monde en Israël*. Mais c'est Isaïe qui, le premier, mentionne (6, 2-3 ; 6-8) sous ce nom des anges : *Des séraphins se tenaient au-dessus du Seigneur Yahvé, ayant chacun six ailes : deux pour se couvrir la face (par peur de voir Yahvé), deux pour se couvrir {es pieds (euphémisme pour désigner le sexe), deux pour voler. Et ils se criaient l'un à l'autre ces paroles : Saint, saint, saint est Yahvé Sabaoth. Sa gloire remplit toute la terre... L'un des séraphins vola vers moi, tenant en main une braise qu'il avait prise avec des pinces sur l'autel. Il m'en toucha la bouche et dit : vois donc, ceci a touché tes lèvres, ton péché est effacé, ton iniquité est expiée*.

Ces deux textes des *Nombres* et *Isaïe* mettent en évidence la valeur symbolique du *Brûlant* : dans le texte le plus ancien, c'est le serpent envoyé par Yahvé en châtiment ; dans le texte le plus récent, c'est l'ange de Dieu qui purifie par le feu. La même racine linguistique est le support d'une double évolution : l'évolution sémantique du symbole de la brûlure ; l'évolution spirituelle de la conscience religieuse. Primitivement, la brûlure est destinée à tuer ; ensuite, elle a pour but de purifier.

Le Pseudo-Denys l'Aréopagite a parfaitement saisi cette signification du séraphin : *La sainte appellation de séraphins signifie pour qui sait l'hébreu ceux qui brûlent, c'est-à-dire ceux qui échauffent... Le mouvement perpétuel tout autour des secrets divins, la chaleur, la profondeur, l'ardeur bouillonnante d'une constante révolution qui ne connaît ni relâche ni déclinaison, le pouvoir d'élever efficacement à leur ressemblance leurs inférieurs en les animant de la même ardeur, de la même flamme et de la même chaleur, le pouvoir de purifier par la foudre et par le feu, l'évidente et indestructible aptitude à conserver identiques et leur propre lumière et leur pouvoir d'illumination, la faculté de rejeter et d'abolir toute ténèbre obscurcissante, telles sont les propriétés des séraphins telles qu'elles ressortent de leur nom même* (PSEO, 206-207).

On trouve dans cette étonnante synthèse tous les pouvoirs du feu : ardeur, purification, identité à soi-même, lumière et illumination, dissipation des ténèbres. Le séraphin symbolise tous ces pouvoirs au plan le plus spirituel de la conscience.

SERMENT

(du sang et des éléments)

1. Le sang* étant le véhicule de la vie, l'agent générateur, le *serment du sang* est un rite d'alliance réalisant une véritable *consanguinité*. Il consiste à prélever quelques gouttes de sang sur le corps de chaque *frère juré* et à les faire boire aux autres. Ce rite aurait été pratiqué dans certaines confréries d'Europe orientale, et même chez les Templiers. Mais il est surtout caractéristique de l'Extrême-Orient. Lie Tseu (ch. 5) en fait état à une époque fort ancienne. Il lia les fameux héros des **Trois Royaumes**, Lieou-Pei, Kouan-Yu et Tchang-Fei au *Jardin des Pêcheurs*, serment auquel se réfèrent, en pratiquant le même rite, les affiliés des sociétés secrètes chinoises. Il était en honneur au Viêt-Nam jusqu'à une époque récente, notamment dans la secte Pham Mon, émanation du Caodaïsme. Il existait au Cambodge à l'époque d'Angkor. Les Montagnards du Nord et du Sud-Vietnam le pratiquent encore. C'est manifestement un serment de guerriers, de **kshatriya**. Il réalise, avons-nous dit, une fraternité effective. Dans les sociétés secrètes le sang se mêle au vin*, breuvage d'immortalité et symbole de connaissance. La boisson communuelle crée à la fois l'alliance indissoluble et confère la longévité :

*Les frères ayant goûté le sang des Hong mêlé au vin,
Ils atteindront l'âge de cent quatre-vingt-dix neuf ans.*

Il faut ajouter qu'en Chine encore l'échange du sang a été pratiqué comme rite de mariage, avec une signification évidemment identique.

On trouve une autre forme d'alliance par effusion du sang dans *Exode, 24, 5-8* : *Puis il donna mission à de jeunes Israélites d'offrir des holocaustes et d'immoler à Yahvé de jeunes taureaux en sacrifice de communion. Moïse recueillit la moitié du sang et la mit dans des bassins, et il projeta l'autre moitié contre l'autel. Il prit le livre de l'Alliance et il en fit la lecture au peuple qui déclara : Tout ce qu'a dit Yahvé, nous le mettrons en pratique et nous y obéirons. Moïse ayant alors pris le sang, le projeta sur le peuple et dit : Ceci est le sang de l'Alliance, que Yahvé a conclue avec vous moyennant toutes ces clauses* (CADV, GRAD, GRIL).
P.G.

2. La formule habituelle du serment irlandais est *je jure par les dieux que jure ma tribu (tongu do dia toinges mo thuath)*. (IT 5, 861, note 1), et les exemples d'emploi en sont innombrables. Mais le seul dieu qui le patronne est le Dagda, dieu de l'amitié et des contrats, d'après le texte de la *Courtise d'Étain*. Les éléments interviennent comme garants, à qui on demande de châtier éventuellement le parjure : le roi suprême Lœgaire, qui entre en Leinster avec une armée afin de lever un impôt qu'il avait promis de ne plus réclamer, est puni par les éléments qu'il avait pris pour garants de son serment ; il meurt entre deux montagnes, victime du soleil, du vent et de tous les autres éléments naturels. Le roi d'Ulster Conchobar prête serment par le ciel, la terre et la mer. Les Gaulois signant un traité avec Alexandre le

Grand, au IV^{ème} siècle avant notre ère, jurent aussi de l'observer et invoquent comme caution de leur parole, le ciel, la terre, la mer. L.G.

3. Le serment se révèle, au fond, comme une alliance cosmique, à laquelle recourt le témoin, pour garantir sa parole. Il inscrit celle-ci, en prêtant serment, dans un ordre qui dépasse sa personne et il prend la responsabilité de la rupture de cet ordre, si le serment est violé. C'est lui qui subira le châtement qu'un tel méfait doit attirer sur le coupable. Le serment apparaît ainsi comme le symbole d'une solidarité avec l'être, divin, cosmique, ou personnel, qui est invoqué en garantie.

SERPENT

Autant que l'homme, mais **contrairement** à lui, le serpent se distingue de toutes les espèces animales. Si l'homme se situe à l'aboutissement d'un long effort génétique, nous devons aussi, nécessairement, placer cette créature froide, sans pattes, ni poils, ni plumes, au commencement du même effort. En ce sens, Homme et Serpent sont les opposés, les complémentaires, les **Rivaux**. En ce sens aussi, il y a du serpent dans l'homme et, singulièrement, dans la part de celui-ci que son entendement contrôle le moins. Un psychanalyste (JUNH, 237) dit que le serpent est *un vertébré qui incarne la psyché inférieure, le psychisme obscur, ce qui est rare, incompréhensible, mystérieux*. Il n'y a pourtant rien de plus commun qu'un serpent, rien de plus simple. Mais il n'y a sans doute rien de plus scandaleux pour l'esprit, en vertu même de cette simplicité.

1. Aux sources de la vie : serpent, âme et libido.

Voyageant dans le Sud-Cameroun, nous avons observé que les Pygmées, dans leur langage de chasse, représentent le serpent d'un trait sur le sol. Certains graffitis de l'époque paléolithique n'ont sans doute pas d'autre signification. On peut dire qu'ils ramènent le serpent à son expression première. Il n'est qu'une ligne, mais une ligne **vivante** ; une abstraction, mais, selon le mot d'André Virel, une abstraction **incarnée**. La ligne n'a ni commencement ni fin ; qu'elle s'anime, et elle devient susceptible de toutes les représentations, de toutes les métamorphoses. On ne voit de la ligne que sa partie proche, présente, manifeste. Mais on sait qu'elle se poursuit, en deçà et au delà, dans l'invisible infini. Il en va de même du serpent. Le serpent visible sur la terre, l'instant de sa manifestation, est une hiérophanie. En deçà et au delà, on *sent* qu'il se poursuit, dans cet infini matériel qui n'est autre que l'indifférencié primordial, réservoir de toutes latences, sous-jacent à la terre manifestée. Le serpent visible est une hiérophanie du sacré **naturel**, non point spirituel, mais matériel. Dans le monde diurne, il surgit comme un phantasme palpable, mais qui glisse entre les doigts, comme il glisse à travers le temps comptable, l'espace arpentable et les règles du raisonnable, pour se réfugier dans le monde du dessous, dont il provient, et où on l'imagine, intemporel, permanent, et immobile dans sa complétude. Rapide comme l'éclair, le serpent visible jaillit toujours d'une bouche d'ombre, faille ou crevasse, pour cracher la mort ou la vie, avant de retourner à l'invisible. Ou bien il quitte cette apparence mâle pour se faire femelle : il se love, il embrasse, il étreint, il étouffe, il déglutit, digère et dort. Ce serpent femelle est l'invisible serpent-principe, qui habite les couches profondes de la conscience et les couches profondes de la terre. Il est énigmatique, secret, on ne peut prévoir ses décisions, soudaines comme ses métamorphoses. Il joue des sexes comme de tous les contraires ; il est femelle et mâle aussi, *jumeau en lui-même*, comme tant de grands dieux créateurs qui sont toujours, dans leur représentation première, des serpents cosmiques. Le serpent ne présente donc pas un archétype mais un complexe archétypal, lié à la froide, gluante et souterraine nuit des origines : *tous les serpents possibles forment ensemble une unique multiplicité primordiale, une indémorable Chose primordiale, qui ne cesse de ne détortiller, de disparaître et de renaître* (KEYM, 20). Mais quelle est donc cette *Chose primordiale* sinon la vie dans sa latence, ou, comme dit Keyserling, *la couche de vie la plus profonde* ? Elle est le réservoir, le potentiel, d'où proviennent toutes les manifestations. *La vie des bas-fonds doit précisément se refléter dans la conscience diurne sans la forme d'un serpent*, ajoute cet auteur, et il précise : *les Chaldéens avaient un seul*

mot pour vie et serpent. Même remarque chez René Guenon. Le symbolisme du serpent est effectivement lié à l'idée même de la vie ; en arabe, le serpent est el-hayyah et la vie el-hayat, (GUES, 159), et d'ajouter, ce qui est capital, qu'El-Hay, l'un des principaux noms divins, doit se traduire non par le vivant, comme on le fait souvent, mais par le vivifiant, celui qui donne la vie ou qui est le principe même de la vie. Le serpent visible n'apparaît donc que comme la brève incarnation d'un Grand Serpent Invisible, causal et a-temporel, maître du principe vital et de toutes les forces de la nature. C'est un vieux dieu premier que nous retrouverons au départ de toutes les cosmogénèses, avant que les religions de l'esprit ne le détrônent. Il est ce qui anime et ce qui maintient. Sur le plan humain, il est le double symbole de l'âme et de la libido : Le serpent, écrit Bachelard (BACR, 212), est un des plus importants archétypes de l'âme humaine. Dans le tantrisme, c'est la Kundalini, lovée à la base de la colonne vertébrale, sur le chakra de l'état de sommeil, elle ferme de sa bouche le méat du pénis (DURS, 343). Lorsqu'elle s'éveille, le serpent siffle et se raidit, et l'ascension successive des chakras s'opère : c'est la montée de la libido, la manifestation renouvelée de la vie.

2. Le serpent cosmique.

Du point de vue macrocosmique, la **Kundalini** a pour homologue le serpent **Ananta**, qui enserme de ses anneaux la base de l'axe du monde. Associé à Vishnu et à Çiva, **Ananta** symbolise le développement et la résorption cyclique, mais, **en** tant que gardien du nadir*, il est le porteur du monde dont il assure la stabilité. Pour construire la maison indienne qui, comme toute *maison* doit se trouver au **centre*** du monde, on enfonce un pieu **dans** la tête du nâga souterrain dont remplacement a été déterminé par un géomancien. **Les porteurs du monde** sont parfois des éléphants*, des taureaux*, des tortues*, des crocodiles*, etc. Mais ce ne sont là qu'autant de substituts ou de compléments thériomorphes du serpent, dans sa fonction première. Ainsi, le mot sanscrit **nâga** veut-il dire à la fois éléphant et serpent (KRAM, 193) ; ce qui est à rapprocher de l'homologie du serpent et du tapir **dans** la représentation du monde des Maya-Quiche (GIRP, 267 s.). Bien souvent aussi ces animaux *de puissance* ne sont représentés qu'en **gueule***, au bout d'un corps de serpent, ou bien ils sont eux-mêmes supportés par un serpent. **Dans** tous les cas, ils expriment l'aspect terrestre, c'est-à-dire l'agressivité et la force de la manifestation du grand dieu des ténèbres qu'est universellement le serpent.

Il y a deux façons de **maintenir** : ce peut être en portant, ce peut être en embrassant la création d'un cercle continu, qui empêche sa désintégration. C'est ce que fait également le serpent, sous la forme de **l'Ouroboros***, **le serpent** qui se mord la queue. **La circonférence** vient ici compléter **le centre** pour suggérer, selon le mot de Nicolas de Cuse, l'idée même de **Dieu**. **L'Ouroboros** lui aussi est symbole de manifestation et de résorption cyclique ; il est union sexuelle en lui-même, auto-fécondateur permanent, comme le montre sa queue enfoncée dans sa bouche ; il est perpétuelle transmutation de mort en vie, puisque ses crochets injectent son venin dans son propre corps ou, selon les termes de Bachelard, il est *la dialectique matérielle de la vie et de la mort, la mort qui sort de la vie et la vie qui son de la mort*. S'il appelle l'image du cercle*, il est surtout la **dynamique** du cercle, c'est-à-dire la première **roue***, d'apparence immobile, parce qu'elle ne tourne que sur elle-même, mais dont le mouvement est infini, parce qu'il se reconduit perpétuellement en lui-même. Animateur universel, l'Ouroboros n'est pas seulement le promoteur de la vie, il est aussi celui de la durée : il crée le temps, comme la vie, en lui-même. On le représente souvent sous la forme d'une chaîne torsadée, chaîne qui est celle des heures. Entraînant le mouvement des astres, il est sans doute la première figuration, **la mère du Zodiaque**, L'ouoboros, *vieux symbole* d'un *vieux Dieu* naturel détrôné par l'esprit, demeure une grande divinité **cosmographique** et **géographique** : il est gravé, comme tel, à la périphérie de toutes les premières images du monde, tel ce disque de Bénin, (FROC, p. 147-148) sans doute la plus ancienne **imago mundi** négro-africaine — où il enserme de sa ligne sinueuse, associant les contraires, les océans primordiaux, au milieu desquels flotte le **carré*** de la terre.

Redoutable dans ses colères, il devient le Léviathan hébreu, le Midgardorm Scandinave *plus ancien que les dieux mêmes*, selon l'Edda ; il provoque les marées lorsqu'il boit, les tempêtes lors qu'il s'ébroue. Encore au niveau des cosmogénèses, c'est *Océan* lui-même, dont neuf spires entourent le cercle du monde, tandis que la dixième, glissée au-dessous de la création, forme le Styx, selon la Théogonie d'Hésiode. On dirait d'une main qui recueille, en bout de course, ce que l'autre a lancé ; et tel est bien le sens, en définitive, de cette émanation de l'indifférencié primordial, d'où tout provient et où tout retourne pour se régénérer. Les enfers et les océans, l'eau primordiale et la terre profonde ne forment qu'une **materia prima**, une substance primordiale, qui est celle du serpent. Esprit de l'eau première, il est l'esprit de toutes les eaux, que ce soient celles du dessous, celle qui courent à la surface de la terre, ou celles du dessus. D'innombrables rivières de Grèce et d'Asie Mineure, souligne Krappe (KRAM, 205) portent le nom d'**Ophis** ou de **Draco** ; c'est aussi le *Père Rhin*, la Seine *Deus Sequana*, la *Mère Gange* dont on connaît l'importance religieuse, la *Mère Volga*, le *fleuve-dieu*. Bien souvent, des attributs thériomorphes précisent la fonction terrestre ou céleste de cette divinité des eaux : ainsi s'explique le *Tibre-cornu* de Virgile, image dans laquelle le serpent s'annexe la puissance du taureau*, figurée par ses cornes ; de même Acheloos, le plus grand fleuve de la Grèce antique, prend-il tour à tour les apparences du serpent et du taureau pour affronter Héraclès. Divinité des nuages et des pluies fertilisantes, le serpent s'annexe parfois les pouvoirs du bélier* — c'est le serpent criocéphale, fréquent dans l'iconographie celtique et surtout gauloise ; — ou de l'oiseau : ce sont les **dragons ailés** d'Extrême-Orient et leurs homologues du panthéon mezo-américain, les **serpents à plumes**.

On sait l'importance fondamentale que revêtent ces images symboliques dans ces deux grandes civilisations agraires, qui accordent une attention particulière aux phénomènes météorologiques. Le dragon céleste est, en Extrême-Orient, le père mythique de nombreuses dynasties, et les empereurs de Chine le portaient brodé sur leurs étendards, pour signifier l'origine divine de leur monarchie. Dans les mythologies amérindiennes, souligne Alexander (ALEC 125 sq), depuis le Mexique jusqu'au Pérou, le mythe de l'Oiseau-Serpent coïncide avec les plus anciennes religions de culture du maïs ; il est associé à *l'humidité et aux eaux de la terre... cependant c'est toujours au ciel que, dans ses formes les plus élevées, il reste lié. Il est non seulement le Serpent aux Plumes Vertes et le Serpent Nuage à la barbe de pluie, mais il est aussi le fils du serpent, la Maison des Rosées et... le Seigneur de l'Aube... Le serpent à plumes est tout d'abord le nuage de pluie et, de façon privilégiée, le cumulus aux reflets argentés du milieu de l'été, — d'où son autre nom de Dieu-Blanc, — dont le ventre noir laisse échapper la sueur de pluie... Au Nouveau-Mexique, on le représente comme un corps de serpent qui porte sur son dos le cumulus et dont la langue est l'éclair dentelé. On se souviendra que le dragon chinois nage au milieu de vagues de cumulus exactement semblables.*

3. Le Vieux-Dieu, l'Ancêtre mythique.

Devenu ancêtre mythique et héros civilisateur — dont la forme la plus connue est le Quetzalcóatl des Toltèques, repris par les Aztèques, il s'incarne et se sacrifie pour le genre humain. L'iconographie indienne nous éclaire sur le sens de ce sacrifice. Ainsi, le Codex de Dresde présente *l'oiseau de proie enfonçant ses griffes dans le corps du serpent pour en extraire le sang destiné à former l'homme civilisé : le dieu (serpent) retourne ici contre lui-même son attribut de puissance céleste, l'oiseau solaire, pour féconder la terre des hommes, car ce dieu c'est le nuage, et son sang, c'est la pluie nourricière qui permettra le maïs et l'homme de maïs* (GIRP, 269). Il y aurait long à dire sur ce sacrifice, qui n'est pas seulement celui du nuage ; c'est aussi la *mort du désir*, dans l'accomplissement de sa mission d'amour. Sur un plan plus précisément cosmogonique — et qui, dans le Soufisme, devient la base d'une mystique — c'est le déchirement de l'unicité première, double en une, qui se sépare en ces deux composants pour permettre l'ordre humain. Pour Jacques Soustelle, le sacrifice de Quetzalcóatl est une reprise du schéma classique de l'initiation, fait d'une mort suivie de la

renaissance : il devient le soleil et meurt à l'Ouest pour renaître à l'Est ; deux en un et dialectique en lui-même, il est le protecteur des jumeaux.

Le même complexe symbolique se retrouve en Afrique Noire, chez les Dogons pour lesquels Nommo, dieu d'eau, représenté sous la forme d'un anguipède*, est l'ancêtre mythique et le héros civilisateur qui porte aux hommes leurs plus précieux biens culturels : la forge et les céréales ; lui aussi est *double et un* et se sacrifie pour l'humanité nouvelle. On pourrait citer encore bien d'autres exemples tirés des traditions africaines, notamment celui de **Dan** ou Da, grande divinité du Bénin et de la côte des Esclaves, qui est le serpent et le *fétiche arc-en-ciel* (MAUG). Devenu **Damballah-Wed-do** dans le vaudou haïtien, il préside aux sources et aux rivières, car sa nature est à la fois le **mouvement et l'eau** ; la pierre de tonnerre lui est consacrée ; il n'accepte pas que ses *serviteurs* — c'est-à-dire ses possédés — invoquent les divinités qui font à la fois le mal et le bien, à **l'exception des jumeaux qui lui sont proches. II**

est aussi l'éclair, et, par excellence, le dieu de la force et de la fécondité (METV). Or, au Dahomey, **Dan** est encore aujourd'hui le *vieux dieu naturel*, l'ouroboros de ce disque du Bénin que nous décrivions plus haut, androgyne et jumeau lui-même (MERF). Ainsi s'explique le culte des pythons sacrés conservés dans les temples d'Abomey ; des jeunes filles leur sont vouées, que l'on *fiance* rituellement aux dieux à l'époque des semailles. Pour les Yoruba, Dan est **Oshumare**, l'arc-en-ciel, qui relie le haut et le bas du monde, et n'apparaît qu'après les pluies. Les peuples de la côte de Guinée, selon le témoignage de Bozman rapporté par Frazer (FRAG, 5, 66-67) *Invoquent le serpent dans les périodes de sécheresse ou de pluies excessives*. Tous ces exemples, empruntés à des civilisations qui se sont élaborées indépendamment de la nôtre, expliquent les origines de cette fonction météorologique du serpent dont on retrouve aussi la trace dans notre folklore : *universellement répandue*, dit Krappa, (KRAM, 181) *est l'idée que l'arc-en-ciel est un serpent qui se désaltère dans la mer, idée relevée en France (Sebillot), mais aussi chez les Peaux-Rouges du Nevada, chez les Bororo de l'Amérique du Sud, dans l'Afrique du Sud et dans l'Inde*. Toutes ces acceptions ne sont qu'autant d'applications, dans un domaine donné, du mythe du Grand Serpent Originel, expression de l'indifférencié primordial. Il est à l'alpha, mais aussi à l'oméga de toute manifestation ; ce qui explique son importante **signification eschatologique**, par laquelle nous allons revenir à l'évolution, si complexe, du symbole du serpent dans notre propre civilisation. Rappelons tout d'abord que, pour les Batak de Malaisie, un serpent cosmique vit dans les régions souterraines et qu'il détruira le monde (ELIC. 259). Pour les Huichol, il a deux têtes qui ne sont que deux monstrueuses mâchoires ouvertes à l'Ouest et à l'Est, par lesquelles il *crache* le soleil levant et *avale* le soleil couchant. Nous arrivons ainsi au plus ancien dieu créateur du monde méditerranéen, le serpent Atoum, père de l'Ennéade d'Héliopolis. Il a, lui, craché la création tout entière, au début des temps, après qu'il eut émergé *par lui-même* des eaux primordiales ; comme il était seul, les textes hésitent sur l'origine de ce *crachat* ; certains disent **qu'il** provint non de sa bouche mais de son sexe, **Atoum** s'étant pour cela masturbé ; jaillirent ainsi le premier couple de dieux *Chtou et Phténis, qui mirent au monde Geb et Nout, respectivement l'air et l'humidité, la terre et le ciel* (DAUE). **Après** quoi, ces dieux ayant procréé le détail de la terre et des hommes, tout fut. Alors Atoum se dressa devant sa création et tint ces propos, comme il est rapporté dans le Livre des Morts : *Je suis ce qui demeure ; ... le monde retournera au chaos, à l'indifférencié, je me transformerai alors en serpent qu'aucun homme ne connaît, qu'aucun dieu ne voit !* (MORR, 222-223). Aucune mythologie n'a été **aussi** sévère dans sa peinture du Grand Serpent Originel. Atoum ne se commet pas à avaler le soleil. Il n'a que faire de ce chthonien, de cet enfer *quotidien* où notre vie se défait et se régénère. Il n'est serpent qu'avant et après la totalité du continuum spatio-temporel, là où *ni dieux ni hommes* n'ont accès ; il est vraiment le premier *vieux-dieu*, le **dens otiosus** naturel dans son implacable transcendance.

Les enfers terrestres, que doit quotidiennement traverser l'astre du jour pour assurer sa régénération, sont pourtant, en Egypte comme ailleurs, entièrement placés sous le signe du

serpent. Si Atoum n'a point de place à l'intérieur de ce drame, il est cependant celui qui l'éclairé du dehors ; dépouillé de sa forme ophidienne, il devient chaque soir le dieu du soleil couchant, qui indique, à l'Ouest, la voie d'accès des profondeurs. Puis, il s'enfonce sous terre, sur une barque, où a pris place, autour de lui, toute sa cour céleste.

Que tout le ventre de la terre, où s'opérera l'alchimie de la régénération, soit ophidien par excellence, cette idée apparaît dans chaque détail de la minutieuse description qui est donnée par le **Livre des Morts** : le chemin à parcourir est divisé en douze chambres, correspondant aux douze heures de la nuit. La barque solaire traverse tout d'abord des étendues sablonneuses, habitées par des serpents ; bientôt **elle se change elle-même en serpent**. A la septième heure, apparaît une nouvelle figure ophidienne, Apophis, monstrueuse incarnation du maître des enfers, et préfiguration du Satan biblique *il remplit de ses spirales une éminence longue de quatre cent cinquante coudées; ...sa voix dirige les dieux vers lui et Us le blessent*. Cet épisode marque le sommet du drame. A la onzième heure, **la corde tirant la barque devient un serpent**. Au cours de la douzième heure, enfin, dans la chambre du crépuscule, la barque solaire est tirée **à travers un serpent long de treize cents coudées**, et, lorsqu'elle sort, par la gueule de ce serpent, le soleil levant apparaît, sur le sein de la terre-mère, sous la forme d'un scarabée : l'astre du jour est né une nouvelle fois, pour entreprendre son ascension (ERMR, 271-272). En résumé, le soleil doit donc se faire lui-même serpent pour lutter contre d'autres serpents — un surtout — avant d'être *digéré* et expulsé par l'intestin serpentiforme de la terre. 11 y aurait long à dire sur ce développement d'un complexe d'avalé-avalé, auprès duquel apparaît simple l'aventure de Jonas, Globalement, le serpent y apparaît comme le grand régénérateur et initiateur, maître du *ventre du monde*, et comme ce ventre lui-même, en même temps que *l'ennemi* — au sens dialectique du terme — du soleil, donc de la lumière, donc de la part spirituelle de l'homme.

Le livre sacré des Egyptiens, pour mieux développer ces faces contradictoires de l'entité symbolique initiale, les sépare en autant de serpents ; mais le rôle prééminent qui est dévolu à Apophis montre que, parmi toutes les valences du serpent originellement confondues, celle d'une puissance hostile est en train de se dégager. Cela va de pair avec la valorisation positive de l'esprit et la valorisation négative des forces naturelles, inexplicables, dangereuses, par lesquelles s'élaborera peu à peu le concept non plus physique, mais moral, du Mal, d'un Mal intrinsèque. Nous n'en sommes pas encore là avec Apophis, mais le sentier s'amorce, qui deviendra plus tard une voie royale. Car la signification d'Apophis demeure ambiguë : d'une part, à la septième heure, il dirige **lui-même** vers son corps les dieux qui vont le blesser ; il joue donc un rôle positif et, somme toute, contraire à son intérêt égoïste, dans l'accomplissement de la régénération solaire ; d'autre part, les prêtres d'Héliopolis le considèrent comme l'Ennemi, lorsque au cours de cérémonies conjuratoires ils piétinent et écrasent son effigie sur le sol de leurs temples pour aider Rê, prince de la lumière, à triompher de ce premier *prince des ténèbres* : *cela s'accomplissait le matin, à midi et le soir, ainsi qu'à certaines périodes de l'année, ou bien lorsqu'une tempête faisait rage, lorsqu'il pleuvait abondamment ou lors d'une éclipse de soleil* (JAMM, 180) : *cette éclipse, précise Maspero, signifiait que Rê venait d'avoir le dessous dans sa lutte contre Apophis*.

4. Le Vivificateur-Inspirateur : le serpent médecin et devin.

Plus qu'une volonté d'hégémonie de l'esprit au détriment des forces naturelles, il faut voir là un souci d'équilibrer ces deux forces fondamentales de l'être, en empêchant que l'une — celle qui n'est pas contrôlable — ne tente de prévaloir sur l'autre. Le même souci se retrouve dans la mythologie grecque, avec l'épisode de la lutte de Zeus contre Typhon*, reconduction d'Apophis. Typhon, fils de Gaïa (la terre) ou d'Héra, n'est plus un serpent, mais un monstrueux dragon à cent têtes, entouré de vipères, *à partir de la ceinture jusqu'en bas, et plus grand que les montagnes* (GRID). Il incarne donc bien la **démésure** des forces naturelles, insurgées contre l'esprit. Il est significatif que, pour vaincre ce *révolté*, Zeus ne dispose que de l'aide d'Athéna, la Raison, sa fille, tandis que tous les autres Olympiens, épouvantés, vont se réfugier en Egypte* — cette Egypte mythique qui deviendra le symbole

de la nature bestiale — où ils se transforment en animaux. La nature infernale de Typhon est confirmée par sa descendance : il engendre l'hydre de Delphes, la Chimère et deux chiens, Orthos et Cerbère. Mais Cerbère (voir **chien***) n'est pas en soi malfaisant. Il joue un rôle dialectiquement positif dans ces enfers grecs où s'accomplit le cycle perpétuel de la régénération. La pensée grecque, comme la pensée égyptienne, n'attaque donc le serpent que dans la mesure où celui-ci veut ramener le cosmos au chaos. Dans la mesure, au contraire, où il demeure l'indispensable *autre-face* de l'esprit, le vivifiant, l'inspirateur, par lequel monte la sève des racines à la coupole de l'arbre, il est agréé, et même glorifié. Ainsi, toutes les grandes déesses de la nature, ces déesses mères qui se reconduiront dans le christianisme sous la forme de Marie, mère de Dieu incarné, (voir **Mère***) ont le serpent pour attribut. Mais la Mère du Christ, seconde Eve, lui écrasera la tête, au lieu de l'écouter. C'est tout d'abord Isis portant sur le front le cobra royal, l'uraeus* d'or pur, symbole de souveraineté, de connaissance, de vie et de jeunesse divine ; ce sont ensuite Cybèle et Déméter ; et cette déesse aux serpents, de Crète, elle aussi chthonienne. Il est significatif qu'à l'époque d'Aménophis II, Uraeus soit également représenté comme le **support du disque solaire** (DAUE, PIED, ERM, GRID). Athéna elle-même, toute céleste que soit son origine, a le serpent pour attribut, et quel plus clair symbole de l'alliance de la raison et des forces naturelles que le mythe de Laocoon, où les serpents sortis de la mer, pour châtier le prêtre coupable de sacrilège, vont ensuite se lover au pied de la statue d'Athéna ?

Le rôle d'inspirateur du serpent apparaît en pleine lumière dans les mythes et les rites relatifs à l'histoire et au culte des deux grandes divinités de la poésie, de la musique, de la médecine et surtout de la **divination**, que sont Apollon et Dionysos. Apollon, le plus solaire, le plus olympien des Olympiens, inaugure, pourrait-on dire, sa carrière, en libérant l'oracle de Delphes de cette autre hypertrophie des forces naturelles qu'est le serpent Python. Ce n'est pas nier qu'il y ait *de l'âme* et *de l'intelligence* dans la nature, comme le soulignera Aristote (GUTG, 219). C'est au contraire libérer cette âme et cette intelligence profonde et inspirante, qui doivent féconder l'esprit et assurer ainsi l'ordre qu'il se propose d'établir. Apollon*, en ce sens, est loin de s'opposer à Dionysos*, tous les auteurs modernes sont aujourd'hui d'accord sur ce point (GUTG, MAGE, TEAD). Il provient seulement du pôle opposé de l'être, et il sait que la complémentarité des deux pôles est indispensable à la réalisation de l'**harmonie**, qui est un but suprême. Ainsi, la transe et l'extase, si dionysiaques qu'elles soient, ne sont pas exclues du monde apollonien : la Pythie, qui ne prophétise qu'en transes, en est l'exemple.

Significative est à cet égard, l'histoire de Cassandre dont Apollon devait s'éprendre ; Cassandre naît avec un frère jumeau Hélénos ; leurs parents les oublient dans un temple d'Apollon après les fêtes célébrées en l'honneur de leur naissance. *Le lendemain matin, lorsqu'on vint les rechercher, on les trouva endormis, et deux serpents étaient en train d'imposer leur langue sur leurs organes des sens pour les purifier. Aux cris des parents effrayés, les animaux se retirèrent dans les lauriers sacrés. Les enfants, par la suite, révélèrent le don de prophétie que leur avait communiqué la purification des serpents* (GRID, 80). Cette *purification* semble bien proche de la **catharsis** pythagoricienne, où l'on s'accorde à reconnaître une influence apollonienne. *Généralement*, ajoute Grimaud, *on raconte que Cassandre était une prophétesse inspirée. Le Dieu prenait possession d'elle et elle émettait ses oracles dans un délire. Hélénos, au contraire, interprétait l'avenir d'après les oiseaux et les signes extérieurs. C'est dire sans équivoque que les deux faces, apollonienne et dionysiaque, de la divination, sont également originaires du serpent.*

Significatif aussi est le mythe de **lamos**, fils d'Apollon et d'une mortelle : élevé par des serpents qui le nourrissent de miel, il devient prêtre et père d'une longue lignée de sacerdotes (GRID). **Mélanpous**, à la fois devin et médecin, a les oreilles purifiées par des serpents, de sorte qu'il entend le langage des oiseaux ; on l'appelle l'homme aux pieds noirs, la tradition voulant qu'à sa naissance, sa mère l'ait installé à l'ombre, mais ait laissé par inadvertance ses pieds exposés au soleil (GRID, 282). Ici, la science du serpent étend également son pouvoir sur le royaume de l'ombre et sur celui de la lumière, concilie l'âme et l'esprit, les deux zones de la conscience, le sacré *gauche* et le sacré *droit*.

Mais, dans le monde grec, c'est la figure de Dionysos, qui incarne le plus totalement le sacré *gauche*, fondamentalement associé à l'image du serpent. Guthrie (GUTG, 169 sq) précise simultanément que l'apogée du culte dionysiaque coïncide en Grèce avec celui de la perfection littéraire et que *le plus grand des dons de Dionysos était un sentiment de liberté totale*. Ainsi le Grand Libérateur apparaît historiquement au moment où, avec la perfection de l'écrit, s'instaure dans la cité le triomphe du Logos hellénique. Les extases collectives, les trances, les possessions — insurrections du serpent de l'être — apparaissent dès lors comme une revanche de la nature sur la Loi, fille de la seule raison, qui tend à l'opprimer. C'est, somme toute, un retour à l'harmonie par l'excès, à l'équilibre par une folie transitoire ; c'est une thérapeutique du serpent. Certes, extases, trances et possessions existaient, bien avant la venue de Dionysos ; elles étaient nées avec les religions naturelles et le culte des Grandes Déeses chthoniennes, qui, nous l'avons, dît, avaient toutes le serpent pour attribut. Mais c'est à ce moment historique, où se dessinent à Athènes la pensée et la société modernes, qu'elles prennent un regain de ferveur si puissant qu'il en subsistera pour toujours des traces, dans ce monde où l'emprise de la société sur l'homme se fait de plus en plus astreignante. C'est cette tenace volonté d'affranchissement de la nature humaine contre la dictature de la raison, qui donnera naissance aux sectes gnostiques, aux confréries de derviches et, dans le monde chrétien, à toute une catégorie d'hérésies que combatta l'Eglise Romaine. Chacun de ces mouvements lutte à sa façon contre le procès du serpent : *aucun être, proclament les Pérates, gnostiques du III^e siècle, ni au ciel, ni sur la terre, ni dans les enfers, ne s'est formé sans le serpent* (DORL, 51). Et les Ophites — dont le nom est à lui seul une profession de foi — d'ajouter : *nous vénérons le serpent parce que Dieu l'a fait cause de la Gnose pour l'humanité... Nos intestins, grâce auxquels nous nous alimentons et nous vivons, ne reproduisent-ils pas la figure, du serpent* (DORL, 44). Cette analogie, qui n'est pas sans rappeler celle du serpent et du labyrinthe*, anticipe étonnamment sur les découvertes modernes concernant les bases du psychisme. Du même coup, elle éclaire l'origine des pratiques divinatrices fondées sur l'examen des viscères. Certaines sociétés animistes, que n'a pas encore détruites le monde moderne, persistent à maintenir vivace et agissant ce courant de pensée *parallèle*, ailleurs refoulé par la force des choses dans un ésotérisme stérile. Tel apparaît le **Zar** abyssin et surtout le **vaudou** dahoméen et haïtien (voir **cheval***).

Mais tout cela est contenu en germe et parfaitement *expliqué en images* par l'histoire de Dionysos lui-même. Sous les noms de Zagreus ou Sabazios, il naît, selon les traditions Crétoise, phrygienne et finalement orphique, de l'union de Zeus et de **Perséphone**, c'est-à-dire de Famé et de l'esprit, du ciel et de la terre. Pour réaliser cette union, la tradition dit que **Jeus se transforme en serpent**. C'est dire que l'Esprit, tout divinisé qu'il soit, reconnaît l'antériorité de l'incrédé primordial, dont il est lui-même issu, et où il lui faut replonger pour se régénérer et porter fruit. Mais Dionysos est aussi, essentiellement, l'Initié, qui devra se sacrifier pour renaître et agir. Aussi est-il déchiré par les Titans, pour renaître par la volonté réaffirmée de Zeus, l'Esprit. Alors seulement, les Bacchantes et les cortèges de possédés pourront, tout comme Athéna, tenir dans leur main le serpent. L'apologue est clair : il montre que le serpent n'est pas en lui-même bon ou mauvais, mais qu'il possède les deux valences... *car l'être du serpent, écrira Jacob Boehme (BOEM, 209), a ère... une grande force... C'e.si ce que comprennent bien les savants connaisseurs de la nature, à savoir qu'il réside dans le serpent un art excellent, et qu'il y a même de la vertu dans son être*. Le serpent n'est pas médecin, il est médecine, tel doit être compris le **caducée*** dont le bâton est fait pour être **pris en main**. L'esprit est le thérapeute qui doit l'expérimenter d'abord sur lui-même, pour apprendre à en faire usage au bénéfice du corps social. Sinon il tue au lieu de guérir, il apporte le déséquilibre et une folie caractérielle, au lieu d'harmoniser les rapports de l'être et de la raison. D'où l'importance des *Guides spirituels*, chefs de confréries initiatiques. Ils sont en quelque sorte des thérapeutes de l'âme — au sens grec du mot — des psychanalystes avant la lettre ou plutôt des psychagogues. S'ils n'ont pas fait mourir et renaître en eux le serpent, ils ne pratiquent plus qu'une *psychanalyse sauvage* et nocive. C'est ce qui se passera avec la décadence des sociétés dionysiaques, consécutive à la

clandestinité où les enferme le monde moderne. Quand ce monde se réclame des *Anciens*, il semble qu'il oublie la leçon de *Tempérance*, qui se dégage de l'ensemble de leur mythologie dans tous les cas où celle-ci traite du serpent. Condition de tout équilibre, cette tempérance paraît à certains égards, proche de la *sagesse du serpent*, dont parle le Christ.

Nos plus grands livres ésotériques s'en sont inspirés, tel le Tarot, où l'arcane 14 — la Tempérance, placée entre la Mort et le Diable — a pourtant une signification manifeste : un ange, vêtu moitié de rouge, moitié de bleu — moitié de terre, moitié de ciel — verse alternativement entre deux vases, l'un rouge, l'autre bleu, un liquide **incolore et serpent** ; ces deux vases symbolisent les deux pôles de l'être ; le trait d'union, le véhicule de leur échange, indéfiniment répété, c'est le *dieu d'eau*, le serpent. Cette lame est le symbole de l'alchimie, écrit l'historien du Tarot Van Rijnberk, qui ajoute qu'elle exprime *d'une façon évidente* le dogme de la transmigration des âmes et de la réincarnation (RIJT, 249). *Il suffit de rappeler*, ajoute-t-il, *qu'en grec classique (metagiosmos) l'acte de verser d'un vase dans un autre est pris comme le synonyme de la métempsychose*. Cela confirme notre hypothèse, selon laquelle le fluide de la *Tempérance* représente Je serpent. Car les traditions gréco-latines font constamment état de réincarnations sous forme de serpent : telle était la croyance athénienne concernant le serpent sacré de l'Acropole, supposé défendre la ville ; il représentait l'âme d'*Erachteus*, *homme serpent*, considéré comme un *ancien roi* d'Athènes et souvent identifié avec Poséidon. Une légende aberrante en faisait un héros civilisateur qui aurait apporté le blé d'Égypte (GRID et FRAG, 4, 84-86). De même croyait-on à Thèbes que les Rois et les Reines de la Ville, après leur mort, se transformaient en serpents (FRAG, *ibid.*). Dans toute la Grèce, la coutume populaire voulait que l'on répandît des libations de lait sur les tombes pour les âmes des défunts, réincarnés en serpents. A la mort de Plotin, on disait qu'un serpent s'était échappé de la bouche du philosophe, avec son dernier souffle. A Rome enfin, le symbole du **gênais**, ou esprit-gardien, était un serpent. On pourrait multiplier les exemples et en citer d'actuels, empruntés aux cultures animistes de la Nouvelle-Guinée, de Bornéo, de Madagascar, de l'Afrique bantoue, etc.

Ces rapprochements montrent de façon évidente que ces cultures ne se distinguent de la nôtre qu'en ce qu'elles ont continué à manifester au grand jour les croyances symboliques qui, chez nous, se sont vues occultées par une pression historique, sans pour autant disparaître. C'est donc dans le courant de la philosophie ou de la pensée dite *parallèle* qu'il faut chercher, pour dégager la fonction archétypale du serpent. Là, en dépit de siècles d'enseignement officiel acharnés à mutiler sa polyvalence, on verra qu'il est demeuré le maître de la dialectique vitale, l'ancêtre mythique, le héros civilisateur, le Don Juan *maître des femmes* et donc le père de tous les héros ou prophètes qui surgissent à un moment donné de l'histoire, comme Dionysos, pour régénérer l'humanité. Ainsi disait-on de la mère d'Auguste qu'elle avait été visitée en songe par un serpent dans un temple d'Apollon ; la même légende expliquait la naissance *miraculeuse* de Scipion l'Ancien, et celle d'Alexandre le Grand. Rien d'étonnant que cette légende ait pénétré dans les vies apocryphes du Christ lui-même ; selon Elien (*de natura animalium*), on parlait, au temps d'Hérode, de la Visitation d'une vierge juive par un serpent, et, selon Frazer, tout portait à croire (frac, 5, 81), qu'il s'agissait de la Vierge Marie. On sait du reste l'affinité qui unit serpent et colombe dans la symbolique sexuelle. Que dire alors de cette coutume des Nanci d'Afrique Orientale, également rapportée par Frazer, selon laquelle *si un serpent se rend sur le lit d'une femme, on ne le tue pas, car il est considéré comme la réincarnation de l'esprit d'un ancêtre ou d'un parent décédé, venu informer la femme que son prochain enfant naîtra en bonnes conditions* (FRAG, 85).

L'universalité des traditions qui font du serpent le *maître des femmes*, parce qu'il est celui de la fécondité, à été abondamment démontrée par Eliade (ELIT, 150 sq), par Krappe (KRAM) et par des ethnologues spécialisés dans l'étude de tel ou tel continent, tel que Bauman (BAUA), qui souligne qu'en Afrique c'est là un trait caractéristique des sociétés matriarcales. Ainsi, chez les Tchokwé (Angola), on dispose un serpent de bois sous la couche nuptiale pour assurer la fécondation de la femme. Dans le cercle voltaïque, *lorsque*

les femmes Senoufo ont conçu, on les conduit dans des maisons ornées de représentations de serpents et, chez les Nourouma de Gougoro, on dit qu'une femme deviendra enceinte si des serpents entrent dans sa case (BAUA, 423).

En Inde, les femmes qui désirent un enfant adoptent un cobra. Chez les Tupi-Guarani du Brésil on rendait fécondes les femmes stériles en frappant leurs hanches avec un serpent (METT). Ailleurs, les serpents gardent les esprits des enfants, qu'ils distribuent à l'humanité au fur et à mesure de ses besoins. En Australie centrale, deux serpents ancêtres parcourent sans cesse la terre et, à chacun de leurs arrêts, abandonnent des **mai-aurli**, *esprit des enfants*. Au Togo, un serpent géant qui habite un étang prend les enfants de la main du Dieu suprême et les apporte à la ville.

Nous avons parlé de l'ambivalence sexuelle du serpent. Elle se traduit, dans cet aspect de son symbolisme, par le fait qu'il soit à la fois matrice et phallus. Ce fait est attesté par un grand nombre de documents iconographiques, tant du néolithique asiatique que des cultures amérindiennes, dans lesquels le corps de l'animal (phallique dans sa totalité) est décoré de rhombes (symboles de la vulve). Eliade (ELIC, 306) rapporte un mythe Negrito qui fait nettement apparaître le symbolisme matriciel : sur le chemin du palais de Tapern vit un grand serpent, sous les tapis qu'il confectionne pour Tapern. Dans son ventre, se trouvent trente très belles femmes, des parures de tête, des peignes, etc. Un Chinoï nommé *l'arme-Chaman* vit sur son dos, comme gardien de ce trésor. Le Chinoï qui veut pénétrer dans le ventre du serpent doit subir deux épreuves du type de la porte magique, et donc à caractère initiatique. S'il réussit, il pourra se choisir une épouse.

Maître des femmes et de la fécondité, le serpent est souvent aussi considéré comme le responsable des menstruations, qui résultent de sa morsure. Krappe précise l'ancienneté de cette croyance, que l'on trouve attestée dans des légendes relatives à Ahriman et d'origine pré-mazdéennes. On la retrouve dans les milieux rabbiniques qui attribuent l'origine des menstruations aux rapports d'Eve et du serpent, comme le précise Salomon Reinach ; elle est vivante aussi chez les Papous de Nouvelle-Guinée. Tous ces exemples montrent l'affinité symbolique du serpent avec l'ombre, elle aussi considérée comme une *âme fécondante* et finalement un Don Juan, ainsi que le démontre le psychanalyste Rank dans son essai sur Don Juan, où l'ombre apparaît bien comme un doublet symbolique du serpent : *Dans l'Inde centrale, la peur d'être fécondée par l'ombre est très répandue. Les femmes enceintes évitent de passer sur l'ombre d'un homme, de crainte que l'enfant ne ressemble à cet homme... Ainsi, l'ombre est le symbole de la force procréatrice de l'homme qui, non seulement représente la procréation en général, mais aussi la résurrection dans ses descendants (RANJ, 98).*

De telles croyances n'ont pas été sans conserver quelques survivances dans le folklore européen. Selon Finamore (*Tradizioni popolari abruzeri*, cité in ELIT), on raconte encore de nos jours dans les Abruzzes que le serpent s'accouple avec les femmes. En France, en Allemagne, au Portugal, etc., les femmes de certaines régions redoutent qu'un serpent ne s'introduise dans leur bouche pendant leur sommeil — surtout à l'époque de leurs règles — et ne les rende enceintes.

5. Le procès du serpent.

Si la chrétienté n'a, le plus souvent, retenu que l'aspect négatif et maudit du serpent, les textes sacrés du Christianisme, eux, témoignaient des deux aspects du symbole. Ainsi, dans *Les Nombres*, si les serpents terrestres envoyés par Dieu *font périr beaucoup de monde en Israël*, le peuple élu retrouve vie par le serpent lui-même, selon les instructions que l'Eternel donne à Moïse : *Dieu envoya alors contre le peuple les serpents brûlants, dont la morsure fit périr beaucoup de monde en Israël, Le peuple vint dire à Moïse : Nous avons péché en parlant contre Yahvé et contre toi. Intercède auprès de Yahvé pour qu'il éloigne de nous ces serpents. Moïse intercèda pour le peuple et Yahvé lui répondit : Façonne-toi un Brûlant que tu placeras sur un étendard. Quiconque aura été mordu et le regardera restera en vie. Moïse façonna donc un serpent d'airain qu'il plaça sur l'étendard, et si un homme était mordu par*

quelque serpent, il regardait le serpent d'airain et restait en vie. (Nombres, 21, 6-9). A l'époque chrétienne, le Christ qui régénère l'humanité sera quelquefois représenté comme le Serpent d'airain sur fa croix, ainsi qu'il apparaît encore au XII^e ou XIII^e siècle, dans un poème mystique traduit par Rémy de Gourmont (GOUL, 130). Cependant le serpent auquel se réfère le plus souvent la pensée du Moyen Age n'est pas celui-là ; mais c'est le serpent d'Eve, condamné à ramper et le serpent, ou dragon-cosmique, dont saint Jean, dans l'Apocalypse ne conteste pas l'antériorité, mais proclame la défaite : On le jeta donc, l'énorme Dragon, l'antique Serpent, le Diable ou le Satan, comme on l'appelle, le séducteur du monde entier, on le jeta sur la terre et les anges furent jetés avec lui (Apocalypse 12, 9). Le séducteur devient, dès lors, le répugnant. Ses pouvoirs, sa science, qui ne peuvent être contestés dans leur existence, le furent dans leur origine. On les considéra comme le fruit d'un vol, ils devinrent illégitimes au regard de l'esprit, la science du serpent devint la science maudite et le serpent qui nous habite n'engendra plus que nos vices, qui nous apportent non la vie, mais la mort. Rémy de Gourmont a traduit à ce sujet un étonnant texte du V^e siècle, l'Hamartigensia — ou Genèse du péché — d'aurélius Prudencius Clemens de Saragosse, Nos vices, écrit Prudence, sont nos enfants, mais, quand nous leur donnons la vie, ils nous donnent la mort comme à la vipère la parturition de ses petits : Elle ne les met pas au monde par les voies naturelles et elle ne les a pas conçus par l'ordinaire coït qui distend l'utérus ; mais, dès qu'elle ressent l'excitation sexuelle, l'obscène femelle provoque le mâle, qu'elle veut boire de sa bouche grande ouverte ; le mâle introduit dans la gorge de sa compagne sa tête à la triple langue et, tout en feu, lui darde ses baisers, éjaculant par ce coït buccal le venin de la génération. Blessée par la violence de la volupté, la femelle fécondée rompt le pacte d'amour, coupe de ses dents la gorge du mâle, et, pendant qu'il meurt, avale les spermés infusés dans sa salive. Les semences ainsi emprisonnées coûteront la vie à la mère : quand elles seront adultes, quand elles commenceront, minces corpuscules, à ramper dans leur tiède caverne, à secouer de leurs vibrations l'utérus,... comme il n'y a aucune issue pour la parturition, le ventre de la mère se déchire sous l'effort des fœtus vers la lumière, et les intestins déchirés leur ouvrent la porte... Les petits reptiles rampent autour du cadavre natal, le lèchent, génération en naissant devenue orpheline,... telles nos parturitions mentales... (GOUL, 49-50). Bien avant qu'on ait inventé le mot, l'époque, on le voit, est au baroque, et le baroque fleurira pendant des siècles dans ce renversement du merveilleux, qui choisit la démonologie pour terrain d'élection. Le serpent rampe au milieu de fleurs empoisonnées dans tout ce paysage maudit par lequel s'entretient, cependant, la régénération de l'imaginaire. C'est, dans la rêverie intime, l'aspic, lové sur le sein de Cléopâtre, ou dans un buisson de rosés*, ces plaies mystiques de la nature. Ce sont aussi, dans nos mythologies, tous les dragons cosmiques qui réapparaissent, hérissés et vomissant feu et flammes, dans le secret des ténèbres où ils gardent jalousement les trésors — dont le plus précieux de tous, celui de l'immortalité — non plus pour en permettre l'accès aux hommes, mais pour le leur interdire. Car le serpent, tout satanique qu'il soit, demeure immortel. Mais comment a-t-il acquis cette immortalité ? Krappe (KRAM, 288 sq.) établit là-dessus des rapprochements qui éclairent les sources de cette vieille rivalité homme-serpent, sur laquelle s'est édiflée une mythologie du monde chrétien : dans l'épopée babylonienne de Gilgamesh, il (le serpent) vole au héros l'herbe d'Immortalité, présent des dieux. Dans la Nouvelle-Poméranie, un bon démon voulut que les serpents mourussent et que les hommes changeassent de peau pour vivre à jamais. Par malheur, un démon méchant trouva le moyen de renverser cet arrangement ; voilà pourquoi le serpent se rajeunit en changeant de peau, tandis que l'homme est condamné à mourir... Dans l'archétype du récit biblique, il apparaît que le serpent fit accroire à Adam (ou plutôt à Eve) que l'arbre de mort était en réalité l'arbre de vie ; lui-même, bien entendu, mangea des fruits de l'arbre de vie. Le serpent, chargé de tous les péchés, est l'orgueilleux, l'égoïste, l'avare. Le bon être du serpent, pour reprendre le langage de Jacob Bœhme, n'est plus ; ne subsiste que son faux être qui aime à se matérialiser dans l'orgueil (BOEM, 240) : celui qui sous sa garde laisse les pauvres souffrir de disette et qui entasse en son cœur des biens temporels en propriété, celui-là n'est pas un chrétien, mais un fils du serpent (IBID, 243). Maître de la force vitale, il symbolise non plus la fécondité, mais la luxure ; ayant été le plus malin parmi tous les*

animaux, et ayant ravi à Eve sa pudeur virginale, il lui avait inspiré le désir du coït bestial et de toute impudicité et de toute prostitution bestiale chez les hommes (IBID, p. 250).

Le *bon être* du serpent n'apparaît plus que dans sa fonction chthonienne d'exécuteur de la justice divine, ce qui n'est pas sans rappeler le mythe de Laocoon. Tel se présente-t-il dans **l'Enfer** de Dante. Au début du Chant XXV, après qu'il ait vu un voleur, de surcroît sacrilège, étouffé par un serpent, le poète s'écrie *depuis lors les serpents sont mes amis (Da indi in qua mi fuor le serpi amiche)*, car l'un d'eux s'enroula alors à son cou, comme pour dire : *Je ne veux pas que tu en dises plus, et un autre se prit à ses bras et le Ha, en se rivant si fortement par devant qu'il ne pouvait plus faire un mouvement.*

Plus loin, Dante décrit l'extraordinaire fusion qui s'opère entre un serpent et un damné, dans des épousailles dont la furieuse grandeur déploie toute l'ambivalence du symbole-serpent, dans sa signification sexuelle :

Voilà qu'un serpent à six pattes se jette en avant sur l'un des voleurs et tout à lui s'applique.

Avec les pieds du milieu il lui ceintura la panse, et avec, les antérieurs il lui prit les bras, puis il enfonça ses dents dans l'une et l'autre joue.

Avec les postérieurs toutes les cuisses il recouvrit.

Et il mit sa queue entre elles.

Et droit sur les reins il la redressa.

...

Puis ils s'unirent comme si de cire chaude

Ils eussent été, et mêlèrent leurs couleurs.

Ni l'un ni l'autre, déjà, ne paraissait ce qu'il avait été.

...

Déjà les deux têtes étaient une seule devenues

Quand il en apparut deux figures mélangées en une face, où les deux s'étaient perdues.

...

Tout aspect premier ici était effacé :

l'image était deux et n'était plus et toute bouleversée apparaissait ;

et telle s'en allait d'un pas lent.

...

Leur accord répondit à de telles lois

Que le serpent fendit sa queue en fourche

et le blessé serra ses pieds ensemble.

Ses jambes avec ses cuisses si bien

se pénétrèrent, qu'en peu de temps la jointure ne laissait signe aucun de ce qu'auparavant elle paraissait.

La queue fendue prenait la figure

qui se perdait là, et sa peau se faisait molle

tandis que celle de l'autre durcissait.

Je vis rentrer les bras par les aisselles

et les deux pieds de la bête, qui étaient courts s'allonger d'autant que se raccourcissaient ceux-là.

Puis les pieds de derrière retordus ensemble

devinrent le membre que l'homme cache

et le misérable, lui, voyait le sien partagé en deux...

(Traduction nouvelle).

Positive aussi *somme toute*, selon le mot de G. Durand (DURS, 345), apparaît la signification du serpent-dragon, dans la notion de Héros qui s'élabore au Moyen Age et survivra jusqu'à nos jours. Le Dragon est l'obstacle qu'il faut surmonter pour atteindre au niveau du Sacré ; il est la *bête* que le bon chrétien doit s'efforcer de tuer en lui, à l'imitation de saint Georges et de saint Michel. Le mythe païen de Sigfried est *retourné* dans le même

sens. Ce *Nouveau Héros* deviendra, dans sa décadence, le *surhomme* et le *superman*, par lesquels une civilisation dite chrétienne retombe précisément dans les excès que le christianisme veut réprimer. On sait quelles en sont les conséquences, dont la moins grave n'est pas le crayonnage d'une morale du Bien et du Mal outrageusement simplificatrice et traumatisante, parce qu'elle rompt l'unité de la personne humaine, en refoulant dans l'inconscient les aspirations et les inspirations profonde de l'être. A l'extrême, c'est le principe vital lui-même qui se trouve atteint dans l'homme, d'où ce *malaise de notre civilisation* dont Keyserling explique pertinemment la cause : *la vie originelle, écrit-il, doit apparaître comme un pur et simple Mal à la conscience diurne parvenue à être sûre d'elle-même* (KEYM). Cette assurance outrancière, nous le savons aujourd'hui, ne mène, sous prétexte de *lumière*, qu'à un nouvel obscurantisme.

6. Vers un symbole du serpent réhabilité.

Renier la vie originelle et le serpent qui l'incarne, c'est aussi renier toutes les valeurs nocturnes dont il participe, et qui constituent le limon de l'esprit. Il a fallu attendre le XIX^e siècle pour qu'une mise en garde s'esquisse avec le Romantisme. Une fois encore, poètes et artistes en furent les promoteurs, ce pour quoi les plus éminents d'entre eux devinrent les *Maudits* d'une société, dont ils entreprenaient la libération : *Laisse monter au jour ce que fit as vu dans ta nuit*, écrit le peintre allemand C. D. Friedrich, tandis qu'en France Courbet 3^e réaliste répond : *J'y vois trop clair, il faudrait que je me crève un œil*. La brèche est ouverte par laquelle se fera au XX^e siècle une véritable révolution de la pensée, où le mouvement surréaliste a joué un rôle déterminant : *Je crois*, écrit André Breton en 1924 dans le premier **Manifeste du Surréalisme**, *à la résolution future de ces deux états, en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue, de surréalité si l'on peut dire*. Entre-temps Freud, avec la psychanalyse, a inventé la première méthode clinique destinée à réintégrer l'homme en lui-même, en attaquant des censures internes devenues pathologiques. Il ne faut donc pas s'étonner du procès qui a été intenté au père de la psychanalyse : il n'est que la reconduction du procès du serpent.

Tel est le moment où la pensée occidentale accepte aussi de se tourner avec un intérêt qui dépasse l'exotisme vers les cultures dites primitives, encore survivantes sur la planète, principalement en Afrique, en Amérique, en Océanie, partout où l'on parle d'*animisme*. Si pour un Occidental d'aujourd'hui, le serpent n'est qu'un objet de répulsion, il est resté en ces régions préservées un archétype complet, qui maintient vivantes et avouées ses valences positives. Un petit Indien, un petit Africain, n'a pas obligatoirement peur du serpent, même si les structures modernes, nouvellement implantées, tentent de lui masquer son visage traditionnel. Au Dahomey, par exemple, le vieu dieux Dan, dont nous avons esquissé l'histoire, ne se surprend de rien et sait, dans toute nouveauté, reconnaître ce qui est sien. Maître de l'énergie et du mouvement, il est devenu le patron des trains*, des bateaux à vapeur, des automobiles* et des avions", tandis que demeure son vicaire **Ho-Da**, le cordon ombilical, qui relie la femme parturiente à la vieille Déesse-Terre, lorsque celle-ci reçoit de celle-là le poids de son enfant naissant (MAUG). Eliade avait déjà noté qu'en Afrique le serpent symbolisait parfois la masse humaine, le peuple, qui combat avec le chef victorieux. En Chine, où *la bave du dragon* a la pouvoir de féconder les femmes, le président Mao-Tse-Tung répondait récemment à des journalistes occidentaux *qu'on ne discute pas de la perle* du dragon*, c'est-à-dire de la perfection évidente.

Archétype fondamental, lié aux sources de la vie et de l'imagination, le serpent, on le voit, a conservé de par le monde ses valences symboliques les plus contradictoires en apparence. Et les plus positives d'entre elles, si elles furent mises à l'index par un moment de notre Histoire, commencent à ressortir de ses oubliettes, pour redonner harmonie et liberté à l'homme. La poésie, les arts, la médecine s'y sont employées, elles qui ont toujours eu le serpent pour attribut. La science fondamentale y concourt par ses découvertes les plus révolutionnaires : c'est ce que l'on peut induire en conclusion de la célèbre équation d'Einstein, sur l'identité de la matière et de l'énergie.

Ainsi, en dépit de toutes les perturbations de notre temps, Athéna, déesse de toute science véritable, continue à tenir dans la main et sur sa poitrine, le serpent, dont naquirent Dionysos, Satan et les Empereurs de Chine. A.G.

SESAME

1. Le sésame est un *fortifiant* traditionnel chinois, encore que la plante ne soit pas originaire de Chine. Ses graines sont considérées comme devant permettre de s'abstenir de *céréales* et d'atteindre la longévité. Lao-Tseu et Yin-hi, partis vers les terres de l'Ouest — vers le **K'ouen-louen**, centre du monde — se nourrissaient de graines de sésame (KALL, P.G.).

2. Ce mot sésame est resté lié à une formule magique, celle du *Sésame, ouvre-loi* que prononçait Ali Baba, pour faire s'ouvrir la porte de la caverne* mystérieuse, dans laquelle les quarante voleurs enfermaient leurs richesses. On ne saurait dire l'origine de cette injonction pratique, mais elle demeure un symbole lié sans doute à la fécondité, puisque c'est la graine, qui en s'ouvrant, donne toutes les richesses de la terre. Du point de vue psychologique, le *Sésame ouvre-loi* n'est pas non plus sans signification en face de toutes les portes* fermées que sont les êtres les uns pour les autres ; il suffit d'un petit mot magique pour que s'ouvrent non seulement les cœurs, mais les chemins secrets de l'inconscient. Le *Sésame, ouvre-toi !* est le cri d'appel, lancé à la richesse enfermée dans la caverne, que cette caverne soit celle de la graine nourrissante et fécondante, qu'elle soit le coffre* des richesses matérielles, qu'elle soit le refuge de la révélation spirituelle ou le labyrinthe de l'inconscient.

SETH

Dieu égyptien, rapproché de Typhon* par Plutarque et du Baal* palestinien, identifié au principe du mal, souvent représenté par un porc noir dévorant la lune, où l'âme de son frère, Osiris* le bienfaiteur, s'est réfugiée. C'est le démon de la mythologie égyptienne, adoré par les uns, honni par les autres, redouté par tous : une puissance pervertie. Personnage du conflit cosmique et moral entre le bien et le mal, il symbolise les forces primitives détournées de leur but et malfaisantes.

SEUIL

La signification ésotérique du seuil provient de son rôle de passage entre l'extérieur (le profane) et l'intérieur (le sacré).

Il symbolise à la fois la séparation et la possibilité d'une alliance, d'une union, d'une réconciliation. Cette possibilité se réalise, si l'arrivant est accueilli sur le seuil et introduit à l'intérieur ; elle s'éloigne, s'il reste au seuil et si personne ne le reçoit. C'est pourquoi les seuils sont décorés de tous les insignes de la maison*, ou du temple*, sculptures (Christ, Vierge, etc.), ornements, peintures, qui indiquent la signification de la démarche et de l'accueil. Se tenir au seuil, c'est manifester un désir d'adhérer aux règles qui régissent la demeure ; mais un désir qui n'est encore ni complet, ni définitif, ni ratifié ; rejeter du seuil de sa maison, c'est renier quelqu'un, c'est rejeter son adhésion. Se placer sur le seuil, c'est aussi se mettre sous la protection du maître de maison : dieu, dignitaire, simple paysan. Franchir un seuil exige une certaine pureté de corps, d'intention, d'âme, que symbolise par exemple, l'obligation de se déchausser au seuil d'une mosquée ou d'une maison japonaise. Le seuil est la frontière du sacré, qui participe déjà de la transcendance du centre (voir *porte**).

Dans de nombreuses traditions le seuil du Temple, du sanctuaire, du Mausolée est intouchable. Il faut prendre garde à le franchir d'une enjambée, sans que le pied le touche. On se prosterne devant lui et on le baise. La coutume s'est étendue au seuil de la maison familiale ou de la tente, dans les civilisations d'Asie centrale et de Sibérie. On la retrouve également dans le rituel entourant les sanctuaires Vaudou d'Haïti (METV). Les Soufis d'obédience chiite d'Asie Mineure disent *Mohamet est la chambre, AU est le seuil*.

Chez les Bambaras du Mali, le seuil est un des endroits sacrés de la maison, lié au culte des ancêtres. On les appelle en frappant le seuil d'un bâtonnet qui les représente. Chaque année des sacrifices leur sont offerts sur l'autel familial, placé sur le poteau central de la maison et sur le seuil (DIEB).

SÈVE

La sève est la nourriture du végétal, sa liqueur de vie, son *essence* même ; le mot sanscrit **rasa** signifie à la fois sève et essence. D'où le symbolisme purement végétal de l'ambrosie et du nectar chez les Grecs, le second étant plus spécialement le suc de la fleur, du **haoma** chez les Mazdéens, du **soma*** chez les Hindous. *C'est moi qui, pénétrant la terre, dit Krishna dans la Bhagavad Gîta, soutiens par ma force tous les êtres, moi qui nourris toutes les plantes, étant le soma, la sève par excellence (15, 13)*. Il faut toutefois entendre que le **soma** n'est qu'un symbole, non le breuvage d'immortalité en lui-même : celui-ci ne s'obtient que par une action spirituelle, par une véritable *transsubstantiation* des sucres végétaux, laquelle ne s'achève que dans le monde des dieux. **Soma** s'identifie à la Lune, qui est la coupe de l'oblation. L'extraction du **soma** de la plante est elle-même une démarche rituelle, symbole du dépouillement de l'enveloppe corporelle, de la libération, du jaillissement du Soi hors de son écorce. Il est encore dit du **soma** qu'il aurait été perdu à une certaine époque, et remplacé par des succédanés — dont le vin, lui-même *essence*, végétale — ce qui pourrait n'être pas sans rapport avec le mythe de **Dionysos**. Elixir de vie et d'immortalité, le **soma** est identifié par le **yoga** à la liqueur séminale qu'il s'agit de faire remonter et de transmuier dans le corps, à la manière de la sève dans la plante. En Occident même, le symbolisme de la sève s'applique à l'obtention de la perfection spirituelle et de l'immortalité : Raymond Lulle n'assure-t-il pas que la pierre philosophale *apporte, la vie aux, plantes ?* Cette régénération végétale est associée au printemps, et nous retrouvons là une notion de cycle saisonnier chère à la tradition chinoise : le rythme universel, celui de l'alternance du **vin** et du **yang** qu'on observe dans la croissance des plantes et le circuit de la sève, doit être respecté dans la mise en mouvement des fluides vitaux corporels, souffle et semen. Ainsi le microcosme se conforme-t-il à l'harmonie macrocosmique et peut-il s'intégrer à elle.

La sève *divine* (**mâddat**) d'Ibn al-Walîd, c'est la *colonne de lumière*, l'énergie surnaturelle dérivée du Principe suprême, et aussi la gnose, *nourriture* de l'intelligence, qui permet d'accéder directement à la vie divine (COOH, CORT, DANA, ELIY, ELIF, GKAP, GUEM, GUES).
P.G.

SEXE

Les alternances de sexe sont assez rares dans les mythologies, mais nullement exceptionnelles. Ce n'est point la réalité physique du sexe, à vrai dire, qui intéresse la symbolique, c'est la signification dont le sexe est affecté dans l'imagination des peuples. Or, chaque être, du point de vue des symboles, tient à la fois du masculin* et du féminin, comme du soleil et de la lune, du Yang et du Yin, de l'esprit et de l'âme, du feu et de l'eau, du principe actif et du principe passif, de la conscience et de l'inconscient. Le sexe indique non seulement la dualité de l'être, mais sa bipolarité et sa tension interne. Quant à l'union sexuelle, elle symbolise la recherche de l'unité, l'apaisement de la tension, la réalisation plénière de l'être. C'est pourquoi les poèmes mystiques empruntent le langage érotique, pour tenter d'exprimer l'ineffable union de l'âme avec son Dieu.

SHAKTI

Dans l'art indien, la Shakti représente l'élément féminin de tout être et symbolise l'énergie cosmique, à laquelle il s'identifie. La Shakti est en général étroitement enlacée à Çiva, qui figure le Non-manifeste, le Père, tandis qu'elle est la manifestation, la Mère* divine. Çiva expérimenté se transforme en Shakti. Mais elle doit se refondre en lui, pour retrouver l'unité originelle. Çiva et Shakti ne sont qu'un dans l'Absolu, les deux aspects, masculin* et féminin, de l'unité. (*Vedanta*, 4-5, janvier 1967, p. 12). Dans l'imagination et l'imagerie populaires, les Shakti, simples *pouvoirs*, étaient cependant représentées comme des divinités féminines, épouses des dieux.

SHALA

Le **shâla** (l'arbre sâl) est un arbre *royal*, de port et de floraison admirables, auquel on compare la puissance temporelle ou celle du Brahmane. C'est un arbre sacré pour les Bouddhistes, du fait que la naissance et le **parinirvâna** du Bouddha sont intervenus à son ombre. En Chine, on fait parfois du **Shâla** bouddhique un arbre de la lune, ce qui l'identifie aux symboles d'immortalité (cannelier*, **laurier***) (EVAD, SOUL). P.G.

SHEOL

Dans la Bible, ceux qui rejettent Yahvé descendront vivants au Shéol. *Comme il achevait de prononcer toutes ces paroles, le sol se fendit sous leurs pieds, la terre ouvrit sa bouche et les engloutit, eux et leurs familles, ainsi que tous les hommes de Coré et tous ses biens. Ils descendirent vivants au shéol, eux et tout ce qui leur appartenait. La terre les recouvrit et ils disparurent du milieu de l'assemblée. A leurs cris, tous les Israélites qui se trouvaient autour d'eux s'enfuirent. Car ils se disaient : Que la terre ne nous engloutisse pas ! Un feu jaillit de Yahvé qui consuma les deux cent cinquante hommes porteurs d'encens.*

(Nombres, **16**, 31-35).

Le Psalmiste implore son Dieu :

*Reviens, Yahvé, délivre mon âme,
Sauve-moi, en raison de ton amour.
Car, dans la mort, nul souvenir de toi.
Dans le shéol, qui te louerait ?*

(Psaumes, 6, 5-6).

Et Job le décrit :

*... la région des ténèbres et de l'ombre épaisse,
où règnent l'obscurité et le désordre,
où la clarté même ressemble à la nuit sombre.*

(10, 21).

*Comme la nuée se dissipe et passe,
qui descend en shéol n'en remonte pas*

(7, 9).

Le mot, d'origine inconnue, inspirait la terreur, mais ne correspondait pas à une notion très sûrement définie. Il signifie la vie diminuée et silencieuse, sans aucune relation avec Dieu, que mènent les morts, condamnés pour leur conduite sur la terre. Ce lieu de séjour se situerait dans les profondeurs de la terre où les morts descendent pour une morne survie. Leur souffrance est décrite comme irrémédiable et comme une privation de tout ce qu'évoqué, symboliquement, la lumière du soleil.

SIBYLLE (PYTHIE)

Nom donné à des prophétesses légendaires, dont la plus célèbre fut la Troyenne Cassandre, dont Apollon fut épris. Il lui accorda le don de prophétie, mais, comme elle se refusait à lui, il fit considérer comme fausses toutes les prophéties qu'elle formulerait. Les Sibylles de Delphes, d'Erythrée, de Cumes furent parmi les plus réputées de l'Antiquité.

On donnait le nom de Pythie, en liaison avec le serpent Python, à la Sibylle qui, assise sur le trépied, prophétisait à Delphes au nom d'Apollon. Elle devait être vierge ou tout au moins, dès sa désignation, vivre dans la continence absolue et la solitude comme *épouse du Dieu*.

La sibylle symbolise l'être humain élevé à une condition trans-naturelle, qui lui permet de communiquer avec le divin et d'en livrer les messages : c'est le possédé, le prophète, l'écho des oracles, l'instrument de la révélation. Les sibylles furent même considérées comme des *émanations de la sagesse divine*, aussi vieilles que le monde, et dépositaires de la révélation primitive : elles seraient à ce titre un symbole de la révélation. Aussi n'a-t-on pas manqué de rapprocher le nombre des douze sibylles de celui des douze apôtres.

SID (PARADIS)

Le nom de la *paix*, en irlandais ancien, **est** aussi celui de l'Autre-Monde, **sid**, qui, par définition, **est en dehors du temps, de l'espace et des vicissitudes humaines**. Il sert aussi, par extension de sens, à nommer **les dieux ou créatures divines, qui** en viennent pour une raison quelconque. Dans la géographie mythique, le **sid** est placé à l'Ouest et au Nord du monde (ces deux directions étant confondues dans l'orientation celtique), au-delà des mers. Par une nouvelle extension de sens, les moines chrétiens, transcripteurs de légendes, ont appliqué le nom de **sid** aux collines, aux tertres et quelquefois même aux lacs, mythiques ou non, dans lesquels ou sous lesquels les dieux préchrétiens sont allés habiter. A l'arrivée des fils de Mil (ou Gaëls), en effet, le monde a été partagé en deux parts : la surface de la terre appartient aux Irlandais et le sous-sol est réservé aux dieux ou **Tuatha De Danann** ou *tribus de la déesse Dana*. Les descriptions de tous les textes fond du **sid un** endroit merveilleux : les maisons y sont de bronze plaqué d'or et d'argent, ornées de pierres précieuses. On y trouve des arbres donnant des fruits, pommes* ou noisettes*, qui procurent le savoir et la santé éternelle. Les guerriers y organisent des festins interminables, où l'on consomme la viande des porcs magiques et où coulent à flot les boissons traditionnelles d'immortalité et d'ivresse, le lait, la bière et l'hydromel. C'est un séjour enchanteur où il n'y a ni péché, ni mort, ni transgression, ni maladie d'aucune sorte. Les habitants en restent éternellement jeunes et sains. Ce sont du reste, en grande partie, des femmes à l'extraordinaire beauté. Ces caractéristiques ont servi de base aux différents noms de l'Autre-Monde qui sont usuels dans tous les textes : **Tir na nog** *Terre des Jeunes*, **Tir nam-Béo** *Terre des Vivants*, **Tir nain-Ban** *Terre des Femmes*, **Mag Meld** *Terre des Plaisirs*, **Tir Tairngire** *Terre de Promesse*. Mais l'Autre Monde (**Sid**) est normalement invisible, caché aux regards des hommes qui ne peuvent le découvrir et y pénétrer que dans des circonstances exceptionnelles. Les **moines** irlandais ont confondu l'Autre Monde divin et l'au-delà humain, dont ils ne comprenaient plus la signification et ils les ont assimilés globalement au paradis* biblique et chrétien (OGAC, 14, 329-340 ; 18, 13-150). LG

SIÈGE

Le siège est universellement reconnu comme un symbole d'autorité. Recevoir assis, c'est manifester une supériorité ; offrir un siège, c'est reconnaître une autorité, une valeur ou personnelle ou représentative. Le Saint Siège est le symbole de l'autorité divine, dont le Pape est investi en tant que Souverain Pontife. Un siège surélevé affirme une supériorité.

Couper son siège est une expression chinoise qui signifie symboliquement *rompre l'amitié*. Dans l'esprit chinois, elle a une grande valeur du fait de l'importance que les Chinois attachent à l'amitié et à la sincérité entre amis. *Vendre un ami*, c'est-à-dire le trahir, était, selon Mencius, contraire à la doctrine de la piété filiale. Couper son siège ou rompre l'amitié avec quelqu'un est une formule empruntée à une très ancienne histoire : deux savants bien connus, Kouan-Ning et Houa-In, de la dynastie Wei (220-265 de l'ère chrétienne) dans la période des Trois Royaumes, étaient amis intimes, travaillant ensemble aux champs et à la bibliothèque. Mais un jour, ils trouvèrent une pièce d'or, lorsque tous les deux creusaient un champ ; Houa-In la convoita ; il donna de ce fait une mauvaise opinion de lui à son ami Kouan-Ning. Lorsqu'ils furent revenus à la bibliothèque, ce dernier ne voulut plus lui garder son amitié ; il sépara donc son siège de celui de Houa-In, en coupant le banc. Des faits ultérieurs prouvèrent que Kouang-Ning ne s'était pas trompé sur la probité de son ancien ami, car, tandis qu'il refusait obstinément tous les emplois qui lui furent successivement offerts par l'usurpateur de Han, Houa-in jouèrent au contraire un rôle éminent dans cette usurpation.

SILENCE

Le silence et le mutisme sont de signification très différente. Le silence est un prélude d'ouverture à la révélation, le mutisme est la fermeture à la révélation, soit par refus de la recevoir et de la transmettre, soit par punition de l'avoir brouillée dans le tapage des gestes et des passions. Le silence ouvre un passage, le mutisme le coupe. Selon les traditions, il y

eut un silence avant la création ; il y aura silence à la fin des temps. Le silence enveloppe les grands événements, le mutisme les cache ; l'un donne aux choses grandeur et majesté ; l'autre les déprécie et les dégrade. L'un marque un progrès, l'autre une régression. *Le silence*, disent les règles monastiques, *est une grande cérémonie*. Dieu arrive dans l'âme qui fait régner en elle le silence, mais il rend muet qui se dissipe en bavardage.

SIMORGH

Le simorgh est d'un symbolisme très riche chez les mystiques et dans la littérature persane. C'est le nom donné à une catégorie d'oiseaux mythiques. Dans l'Avesta, c'est l'oiseau cité sous le nom de **saéna**.

Le **saéna** rappelle les caractéristiques de l'aigle*. Le nid du simorgh dans le **Shâhnâma** est placé au sommet du mont Alburz, ce qui correspond dans l'Avesta à **Hara-barazaiti** (Yasnâ. 10, 10). Mais dans la littérature islamique persane, c'est la montagne fabuleuse de **qâf**, qui est le lieu où demeure le **simorgh**, avec les péris et les démons. C'est ainsi que Sa'dî, célébrant les louanges de Dieu, dit que même le **simorgh** sur le mont de **qâf** a sa part des libéralités divines.

Il possède un langage humain, il sert de messenger et de confident ; il transporte les héros à de grandes distances et leur laisse quelques-unes de ses plumes, grâce auxquelles on pourra, en les faisant brûler, le convoquer s'il est au loin. Ce thème est très fréquent ; on le trouve, non seulement à propos du **simorgh**, mais aussi des autres oiseaux merveilleux, le **homâ**, et le **rokh***.

La plume du **simorgh** est réputée guérir les blessures, et le **simorgh** lui-même est considéré comme un sage guérisseur (**ha-kîm**). On trouve notamment ce thème dans le **Shâhnâma** de Ferdowsî, lorsque le **simorgh** se sépare du héros Zâl, qu'il a élevé ; il lui remet quelques-unes de ses plumes, en lui disant que, s'il a besoin de lui, Zâl n'aura qu'à en brûler une, et il apparaîtra. Ce dernier en fait de multiples usages ; ainsi il en frotte la blessure faite au flanc de sa femme, Rûdâba, et la guérit. Il en fait de même pour son fils Rostam.

À l'époque post-islamique, le **simorgh** symbolise non seulement le **maître mystique** et la manifestation de la Divinité, mais aussi il est le symbole du **moi caché**. C'est ainsi que Sheikh Farîd- un-Dîn 'Attar, dans son *Colloque des oiseaux (Mantiq-ut-tayr)* parle de cet oiseau fabuleux comme d'un symbole de la **recherche de soi**. Un jeu de mots s'est opéré entre le nom de cet oiseau et les trente oiseaux (**si morgh**), qui parlent à la recherche d'un but transcendant, et à la fin découvrent que le simorgh était eux-mêmes, les **sî morgh** (les trente oiseaux).
M. M.

SIMPLES

Pour les Chrétiens, les herbes médicinales devaient leur efficacité au fait d'avoir été trouvées pour la première fois sur le Mont du Calvaire. Pour les anciens, les herbes devaient leurs vertus curatives à ce qu'elles avaient été découvertes pour la première, fois par les dieux (ELIT).*

Selon Mircea Eliade, les simples tirent leur valeur d'un archétype céleste, qui est une expression de l'arbre cosmique. Le lieu mythique de leur découverte, du leur naissance, par exemple le Golgotha, est toujours un *centre*.

Les simples illustrent, par les vertus qui leur sont attribuées, cette croyance que toute guérison ne peut venir que d'un don divin, comme tout ce qui touche à la vie.

SINGE

1. Le singe est bien connu pour son agilité, son don d'imitation, sa bouffonnerie. Il y a un aspect déconcertant dans la nature du singe, qui est celui de la *conscience dissipée* (F. Schuon). Lie-tseu en fait un animal irritable et sot. L'agilité du singe trouve pourtant une

application immédiate dans la Roue de l'Existence tibétaine, où il symbolise la conscience, mais au sens péjoratif du terme : car la conscience, celle du monde sensible, saute d'un objet à un autre, comme le singe de branche en branche. De même la maîtrise du cœur, sujet au *vagabondage*, est-elle comparée, dans les méthodes de méditation bouddhiques, à la maîtrise du singe.

Il est vrai que le singe est l'ancêtre des Tibétains, qui en font un **Bodhisattva**, comme il est aussi, selon le **Si-yeou-ki**, le fils du Ciel et de la Terre, né de la division de l'œuf primordial. Ce singe est le compagnon de Hiuan-tsang dans son voyage à la recherche des Livres saints du Bouddhisme, non seulement compagnon facétieux, mais magicien taoïste de grande envergure. Il est vrai encore que l'Inde connaît un singe royal, le **Hanuman** du **Râmâyana**. Encore faut-il remarquer plusieurs traits permanents, transposés par le mythe : l'adresse et la spontanéité de **Hanuman**, l'incorrigible fantaisie, l'agilité encore, et la *dissipation* du Roi-singe **Souen Hing-tchö**. On s'explique par ce qui précède les rapports traditionnels du singe avec le vent. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle chasser les singes est, au Cambodge, un moyen d'obtenir la pluie. En Inde, les femmes stériles se dénudent et embrassent la statue de **Hanuman**, le singe sacré, pour devenir fécondes.

Le Roi-singe atteint finalement à l'état de Bouddha. L'attitude du singe, dans l'art extrême-oriental, est souvent celle de la sagesse et du détachement, peut-être par dérision à l'égard de la pseudo-sagesse des hommes (comme dans l'émouvante peinture de Mon Sosen). Les célèbres singes du Jingoro, au temple de Nikko, qui se ferment, l'un les oreilles, le second les yeux, le troisième la bouche, sont encore une expression de la sagesse, et partant du bonheur. A quoi l'on ajoutera qu'en Egypte le cynocéphale est l'incarnation de **Toth**, la divinité de la Sagesse (GOVM, GRIF, GUES, PORA, SCHP, WOVS). P.C.

2. Le rôle dévolu au singe dans la symbolique égyptienne rejoint dans ses grandes lignes le portrait que s'en feront les Mézo-Américains. Sous la forme du grand cynocéphale blanc, le dieu Thot — figuré par l'Ibis — est le patron des savants et des lettrés ; il est le scribe divin, qui note la parole de Ptah, le Dieu créateur, comme il note le verdict d'Anubis, lorsque celui-ci pèse les âmes des morts. Il est donc à la fois artiste, ami des fleurs, des jardins et des fêtes, magicien puissant capable de lire les plus mystérieux hiéroglyphes, et bien sûr psychopompe. Incarnation de Thot, il gouverne les heures et le calendrier, il est le maître du temps ; mais en tant que dieu Baba, *le mâle d'entre les babouins*, il est querelleur, lubrique et baveux. L'agressivité du cynocéphale avait frappé les Egyptiens : après *le verbe être furieux, on inscrivait un babouin montrant les dents, crispé sur ses quatre mains, et dressant coléreusement sa queue*. Thot était une divinité lunaire, mais le cynocéphale, que l'on entend crier à l'aube, était supposé, à l'horizon du monde, aider le soleil à se lever chaque matin, par ses prières. A Babylone d'Egypte, *le babouin chaleureux était l'image du soleil lui-même, Phoëbus simiesque qui maniait l'arc et la flèche* (POSD, 269).

L'habitude qu'ont certaines espèces de singes de s'assembler en une sorte de cour plénière et de laser bruyamment ensemble, un"-peu avant le lever et le coucher du soleil, justifie presque les Egyptiens d'avoir confié aux cynocéphales la charge de saluer l'astre, chaque matin et chaque soir, lorsqu'il paraît à l'Orient ou qu'il s'efface à l'Occident. (Maspero).

Lors du voyage de l'âme entre la mort et la réincarnation, chez les Egyptiens, Champollion précise que dans la partie de l'espace située entre la lune et la terre — séjour des âmes — le dieu Pooh (la Lune), figuré sous forme humaine, est toujours représenté *accompagné du cynocéphale dont la posture indique le lever de la lune*. (Champollion, *Panthéon égyptien* cité par MAGE, 141).

3. Chez les Aztèques et les Maya, le symbolisme du singe est en quelque sorte apollonien. Les gens nés sous le signe du singe (il est le patron d'un des jours du calendrier) sont experts dans les arts, chanteurs, orateurs, écrivains, sculpteurs, ou bien industriels et doués pour l'artisanat : forgerons, potiers, etc. Sahagun précise que, chez les Aztèques, *ils sont de bon tempérament, heureux et aimés de tous*. La pictographie maya montre

l'association singe-soleil : le soleil, en tant que patron du chant et de la musique, appelé le *prince des fleurs*, est fréquemment représenté sous la forme d'un singe. Le mot singe est employé comme un titre honorifique signifiant *l'homme avisé*, ou *l'homme industriel*. Le même singe a également un caractère sexuel : symbole de tempérament ardent et même incontinent (THOT). Mais, dans plusieurs Codex, le singe est également représenté comme un jumeau du dieu de la mort et de minuit ; le *fond* de la nuit a pour glyphe une tête de singe (BEYM), accompagné des images de Vénus et de la Lune, il représente le ciel nocturne et symbolise donc tout ce qui est sacrifié, à l'aube, pour le retour du soleil.

Dans le zodiaque chinois, le singe gouverne le signe du Sagittaire.

Au Japon la coutume veut que l'on évite de prononcer le mot *singe* au cours d'une noce, ce qui risquerait de mettre en fuite la mariée. Mais en revanche, le singe est réputé chasser les mauvais esprits ; ce pour quoi on donne souvent aux enfants des poupées figurant des singes. On en donne aussi aux femmes enceintes pour faciliter leur accouchement.

L'association singe-forgeron, relevée chez les Aztèques, se retrouve chez les Fali du Nord Cameroun, pour lesquels le singe noir est un avatar du Forgeron voleur de feu (LEBF).

Les indianistes, dit F. Portai, (PORS, 199) s'accordent à dire que le singe est dans l'Inde le symbole de l'âme.

4. Dans un mythe des Indiens Bororo, recueilli par Colbacchini et Albisetti, et cité par C. Lévi-Strauss (LEVC, 135), le singe qui, *en ce temps-là était comme un homme*, apparaît en héros civilisateur : il invente la technique du feu par frottement. Le fait qu'il ruse avec le jaguar* et trompe celui-ci qui l'engloutit, puis le déglutit, est significatif : le jaguar représente ici les forces chthoniennes, sa gueule est la bouche des enfers, le voyage qu'accomplit le singe est typiquement orphique, et fait de lui **un initié**, au moment où il vient de découvrir le feu et de s'en rendre maître. Ce mythe condense donc les éléments essentiels de la symbolique du singe qui est un malin magicien, masquant ses pouvoirs, dont le premier est l'intelligence, sous des aspects caricaturaux. De nombreux autres mythes amérindiens insistent sur le danger qu'il y a pour l'homme à rire des plaisanteries et des farces de son beau-frère le singe, personnage dionysiaque et priapique, qui cache sa science et provoque l'homme à la débauche et à l'ivresse pour mesurer son empire sur lui-même (LEVC, 129 sq). Et ces épreuves, en ce monde, ne sont que le reflet de celles, identiques, qui attendent l'âme dans son voyage post-mortem : là aussi l'homme rencontre le singe, grand initié tentateur. Pour les Egyptiens, les âmes, dans l'autre monde, doivent éviter les singes qui les pêchent au filet (POSD) et, pour les Guarayu de Bolivie, *sur le chemin qui tes conduit au Grand Aïeul, les morts doivent subir diverses épreuves, dont l'une consiste en des chatouillements par un singe aux ongles pointus* (LEVC, 130).

5. Le singe, bandit de grand chemin, aventurier de belle humeur, qui irrite, mais désarme par ses plaisanteries, est illustré par le mythe grec des Cercopes, dont vient le nom de Cercopithèques : *brigands de grande taille, d'une force considérable, Us détroussaient les passants et les mettaient à mort ; Us s'attaquent un jour à Héraclès endormi ; celui-ci se réveille, a facilement raison d'eux et, furieux, les ficelle et les charge sur son épaule, comme des chevreux pour aller les vendre au marché ; mais, par leurs plaisanteries, ils le mirent de si bonne humeur qu'il consentit à les relâcher ; finalement, irrité par leur vie de rapines et de brigandages, 7.eus les transforma en singes* (CRID, 86). C'est dire qu'ils se révélèrent être des singes.

Ces Cercopes de la mythologie grecque sont de bien proches parents du **Trickster**, héros mythologique des Indiens Winebago d'Amérique du Nord, en qui Paul Radin voit le type du Héros dans sa forme la plus primitive : *le cycle de Trickster correspond à la première période de la vie, la plus primitive. Trickster est un personnage dominé par ses appétits. Il a la mentalité d'un enfant. Comme il n'a d'autre but que la satisfaction de ses besoins l*>v plus élémentaires, il eut cruel, cynique, insensible... Mais, simultanément, il se transforme, et à la fin de sa carrière de chenapan, il commence à prendre l'apparence physique d'un homme fait* (Henderson. in JUNS, 112).

Henderson compare justement ce héros, aux motivations tout instinctives, au singe du Théâtre traditionnel chinois. Mais il ne faut pas oublier qu'en Chine, comme ailleurs, cet aspect du singe ne correspond qu'au sens superficiel du complexe symbolique représenté par cet animal. Car le singe chinois, comme tant d'autres, est en réalité un sage initié, qui cache sa véritable nature sous cette apparence bouffonne. *Ce joueur de tours, ce baladin provocant, parent de Thor et d'Hermès, n'est-il pas aussi le Bateleur*, arcane premier du Tarot, qui inaugure la quête de sagesse représentée par ce jeu symbolique, quête qui aboutit à l'arcane du Monde ?*

Ce Trickster est souvent représenté par les Indiens sous la forme d'un Coyote et nous avons vu la parenté symbolique du singe et des canidés.

Henderson précise plus loin (JUNS, 126) que Trickster, dans la mythologie des Navaho, *invente la contingence nécessaire de la mort, et, dans le mythe de l'émersion, aide son peuple à traverser le roseau creux par lequel les hommes passent d'un monde inférieur à un monde supérieur, échappant au danger d'une inondation*. On retrouve bien ici l'image du Maître initiatique, installé comme Hermès au carrefour* du visible et de l'invisible.

Dans l'iconographie chrétienne, il est souvent l'image de l'homme dégradé par ses vices (CHAS, 267) et, en particulier, par la luxure et la malice. A.G.

6. Peut-être la synthèse de ces traditions, à la fois contradictoires et homogènes, se trouverait-elle dans l'interprétation qui fait du singe le symbole des activités de l'inconscient. L'inconscient se manifeste en effet — sans qu'il puisse être dirigé par un régulateur — soit sous une forme dangereuse, en déclenchant des forces instinctives, non contrôlées et en conséquence dégradantes ; soit sous une forme favorable et inattendue, en donnant soudain un trait de lumière ou une inspiration heureuse à agir. Il a, de l'inconscient, le double aspect, maléfique à l'instar du sorcier, bénéfique à l'image de la fée, mais tous les deux aussi irrationnels (CIRD, 202)

Cette interprétation recevrait une singulière illustration de l'histoire tibétaine du singe Mani bka'bum' et de sa femme, la Démone-des-rochers, très joliment présentée et traduite par Ariane Macdonald, (dans SOUN, p. 434-446) : *Longtemps après une inondation originelle, sujette à caution, du Tibet, Avalokitésvara et Tara se sont incarnés en singe et en Démone des rochers. De leur union, six êtres sont issus, mi-hommes, mi-singes. Petit à petit, leurs poils tombent, leur queue raccourcit et ils deviennent des hommes*. Le singe n'avait épousé la Démone aux Rochers que sur le conseil des dieux et mû par la compassion, quand l'habile Démone l'avait menacé :

*... par la force de mes appétits, je t'aime, je brûle pour toi ;
par la force de cet amour, je te poursuis et te supplie ;
si nous devons ne pas vivre ensemble toi et moi, j'irai moi-même
servir de compagne aux démons ;
une multitude de petits démons naîtra,
ils dévoreront chaque matin mille fois mille êtres...
Et moi, lorsque le pouvoir de mes actes antérieurs
me fera mourir,
je tomberai dans le grand enfer des êtres...*

C'est ainsi que l'humanité naquit au Tibet du singe compatissant et de la dédémone-aux-rochers toute d'amour éprise. Ces premiers parents offrirent à leurs enfants les dix vertus des hommes et attirèrent sur eux, de la part des dieux, graines, or et pierres précieuses.

Quand des singes se présentent dans des rêves, l'analyse y voit d'abord une image d'indécence, de lubricité, d'agitation, d'insolence et de vanité ; elle y perçoit aussi un effet d'irritation provenant de la ressemblance du signe à l'homme, *l'ancêtre velu, la caricature du moi, brutale, cupide et lascive* ; le singe du rêve est l'image méprisable de ce que l'homme doit fuir de lui-même. Mais, poursuit justement Ernest Aeppli (AEPR, 263) : *Le singe... a un*

tout autre aspect pour les peuples qui le connaissent comme un animal libre, particulièrement agile et vivant. Ils admirent ses étonnantes capacités ; ils pensent que les dieux ont pour lui une préférence particulière, fis voient même en lui la présence des dieux et des démons. Dans la mythologie hindoue, la grande épopée de Râmâyana fait du singe le sauveur de Dieu au moment du célèbre passage du grand pont. Certains indigènes vont jusqu'à dire que l'orang-outan ne parle pas parce qu'il est trop sage ! Les rêves de singe sont un appel original en faveur d'un développement de la personne, à la fois varié et étroitement lié à la nature.*

SIRÈNE

Monstres de la mer, avec tête et poitrine de femme, le reste du corps étant d'un oiseau, ou suivant des légendes plus tardives et d'origine nordique, d'un poisson. Elles séduisaient les navigateurs par la beauté de leur visage et par la mélodie de leurs chants, puis les entraînaient dans la mort pour s'en repaître. Ulysse dut se faire attacher au mât de son navire pour ne pas céder à la séduction de leur appel. Elles étaient aussi malfaisantes et redoutables que les Harpies et les Erinnyes.



SIRÈNE. — Les sirènes autour d'Ulysse attaché à un mât de son navire. Détail du cratère de Vulci (Londres, British Museum).

On en a fait l'image des dangers de la navigation maritime ; puis l'image même de la mort. Sous l'influence de l'Égypte, qui représentait l'âme des défunts, sous la forme d'un oiseau à tête humaine, la sirène a été considérée comme l'âme du mort, qui a manqué sa destinée et qui s'est transformée en vampire* dévorant. Cependant, de génies pervers et de divinités infernales, elles se sont transformées en divinités de l'au-delà, qui charmaient par l'harmonie de leur musique les Bienheureux parvenus aux Iles Fortunées ; c'est sous cet aspect que les représentent certains sarcophages (GRID, 425). Mais, dans l'imagination traditionnelle, ce qui a prévalu des sirènes c'est le symbolisme de la séduction mortelle.

Si l'on compare la vie à un voyage, les sirènes figurent les embûches, nées des désirs et des passions. Comme elles sortent des éléments indéterminés de l'air (oiseaux) ou de la mer (poissons), on en a fait des créations de l'inconscient, des rêves fascinants et terrifiants, en quoi se dessinent les pulsions obscures et primitives de l'homme. Elles symbolisent l'autodestruction du désir, auquel une imagination pervertie ne présente qu'un rêve insensé, au lieu d'un objet réel et d'une action réalisable. Il faut comme Ulysse s'accrocher à la dure réalité du mât, qui est au centre du navire, qui est Taxe vital de l'esprit, pour fuir les illusions de la passion.

SIX

(Voir : Nombre, Sceau de Salomon)

1. Pour Allendy (ALLN, 150), le sénaire marque essentiellement *l'opposition de la créature au Créateur dans un équilibre indéfini*.

Cette opposition n'est pas nécessairement de contradiction ; elle peut marquer une simple distinction, mais qui sera la source de toutes les ambivalences du six : il réunit en effet deux complexes d'activités ternaires. Il peut pencher vers le bien, mais aussi vers le mal, vers l'union à Dieu, mais aussi vers la révolte. Il est le nombre des dons réciproques et des antagonismes, celui du *destin mystique*. Il est une perfection en puissance ; ce qui s'exprime par le symbolisme graphique de six triangles équilatéraux inscrits dans un cercle : chaque côté de chaque triangle équivaut au rayon du cercle et six est presque exactement *le rapport*

de la circonférence au rayon (2π). Mais cette perfection virtuelle peut avorter et ce risque fait de 6 le nombre de **l'épreuve** entre le bien et le mal.

2. Dans l'Apocalypse, le nombre 6 aurait une signification nettement péjorative ; il serait le nombre du péché. C'est aussi le chiffre de Néron, le sixième empereur. On peut dire ici que l'épreuve a mal tourné.

De même le faux prophète, l'Antéchrist de l'Apocalypse, sera *marqué au nom de la Bête ou au chiffre de son nom... que l'homme doué d'esprit calcule le chiffre de la Bête, c'est un chiffre d'homme : son chiffre c'est 666 (13, 17-18)*, Ce chiffre est la somme des valeurs numériques attachées aux lettres (voir **Di-wah***). Il désigne César-Néron (si l'on prend les lettres hébraïques), César-Dieu (d'après les lettres grecques) ; il est licite d'universaliser la désignation, puisque l'histoire continue après la mort du Néron historique, non sans que de nouveaux Néron surgissent, et de voir dans le chiffre de la Bête le symbole du pouvoir ou de l'État **divinisé**.

3. D'après l'analyse des contes de fées, le six serait l'homme physique sans son élément sauveur, sans cette ultime partie de lui-même qui lui permet d'entrer en contact avec le divin. Aussi le chiffre 6 était-il consacré dans l'Antiquité à Vénus-Aphrodite, déesse de l'amour physique (LOEF, 199). Là non plus, la virtualité n'a pas été couronnée de succès.

4. Le nombre six est encore celui de **l'Hexaameron** biblique : le nombre de la création, le nombre **médiateur** entre le Principe et la manifestation.

Le monde fut créé en six jours. Il le fut, remarque saint Clément d'Alexandrie, dans les six directions de l'espace, les quatre cardinales, le zénith et le nadir. La tradition juive le fait durer pendant six *millénaires*. Comme saint Clément fait correspondre le développement cosmique dans le temps et l'espace, Abu Ya'qûb Sejestani fait correspondre aux six jours de la création, *nombre parfait*, les six *énergies* du monde, les six faces du solide ; ésotériquement, les prophètes (**notaqâ**) des six périodes. L'art hindou, l'art chinois, l'architecture classique selon Vitruve, a noté Luc Benoist, comportent six règles : les reflets de la création divine. Les pains de proposition des Hébreux, rangés six par six, écrit Saint-Martin, nous peignent *les deux lois sériales, sources de toutes les choses intellectuelles et temporelles*.

5. En Chine, pourtant, six est avant tout nombre du Ciel, bien que ce soit seulement du point de vue de la manifestation : c'est, si l'on veut, l'hexagramme **k'ien** du Yi-King, *ce char attelé de six dragons, Ciel en action*. Les influences célestes sont au nombre de six. D'une façon plus générale, l'hexagramme indique bien la caractéristique du nombre 6 ($= 2 \times 3$) : deux triangles imbriqués.

6. Le nombre 6 s'exprime par l'hexagone, ou mieux par l'hexagone étoile qui est la conjonction de deux triangles inversés. En langage hindou, c'est la pénétration de la **yonî** par le linga, l'équilibre de l'eau et du feu, symbole de la tendance expansive (rajas) qui est celle de la manifestation. Cette étoile est en Occident le *sceau* de Salomon*, ou plutôt le *bouclier de David*, emblème d'Israël. Elle exprime toujours la conjonction de deux opposés, un principe et son reflet inversé dans le *miroir des Eaux*. On a pu ainsi considérer le triangle droit comme exprimant la Nature divine du Christ, le triangle inversé sa nature humaine, l'étoile étant l'union des deux natures.

L'étoile à six branches est encore le macrocosme, ou l'homme universel, l'étoile à cinq branches étant le microcosme et l'homme ordinaire (BENA, CORT, DANA, GRAP, GUEC, GUET).
P.G.

7. Pour les Chorti, descendants des Mayas, six est un nombre féminin, en fonction des six révolutions synodiques de la lune, tandis que sept est masculin (GIRP, 280). Six relèverait de la symbolique cyclique de la lune, sept de la symbolique lumineuse du soleil ; l'une marque l'achèvement d'une course, d'un cycle, d'une évolution ; l'autre, sa perfection, ou mieux, la jouissance de sa perfection,

8. Le sixième jour, chez les Mayas, appartient aux dieux de la pluie et de l'orage. Six est un nombre néfaste et ce jour est aussi celui de la mort. On y procède aux divinations concernant les malades. L'animal augurai du jour est le Hibou*, dont la vue est considérée comme un présage de mort (THOH).

Au contraire, comme tous les nombres pairs, exprimant la gémellité de toute création aboutie, six est un symbole faste pour les Bambara ; il est le signe des jumeaux mâles (3 + 3) (DIEB).
A.G.

SOIXANTE-DIX

(Voir : Nombre, Sept)

1. Les dérivés ou les multiples de sept impliquent aussi une idée de totalité. Les traditions turques observent que : 72 est solidaire de 70 (comme nous l'avons vu en rapport avec 36*). 70 est de décuple de 7 (superlatif équivalent à doublement parfait) et 72 est le multiple de 9 nombres ; 2, 3, 6, 8, 9, 12, 18, 24 et 36. C'est aussi une demi-douzaine (une demi-grosse), c'est 8 neuvaines et, surtout, c'est le 5^e de 360, c'est-à-dire un quinaire du Zodiaque... 77 et septante fois sept* s'imposent par eux-mêmes, ainsi que 700, 7000, 70.000 et 700-000. Bref, tous les nombres parfaits ici se rencontrent.

D'après un **hadîth** célèbre, le Prophète a déclaré : *Après moi, ma communauté (umma) se divisera en 73 sectes, dont soixante-douze périront et une sera sauvée* (WASM, 137).

Un autre **hadîth** fait allusion aux 72 *maladies* ; le Prophète aurait dit à Ali : *Commence et termine tes repas par du sel, car c'est là un remède contre les 72 maux*.

Chez les Chiites, même prédilection pour 72 : l'Imama Hosayn périt de soif avec 72 compagnons, dont 19 sont de la famille d'Ali. Il y a 72 témoins dans le **taziye**, pièce de théâtre religieuse équivalant à nos *Mystères* du Moyen Age. Le **sentûr** (psaltérium) persan a 72 cordes (3 par note).

D'après *Commines (Mémoires, Livre 2, chap. 4), Philippe le Bon de Bourgogne, en imposant aux gens de Gand le traité de Gavre (24 juillet 1453), enleva aux corporations d'artisans le droit de porter des bannières. Celles-ci étaient au nombre de 72. Il est intéressant de rapprocher ce nombre conventionnel de corporations de celui des sectes, deux ordres d'idées qui se croisent souvent dans l'histoire* (DENJ, 395 s).

2. La Bible abonde en exemples où l'emploi du septenarium et de ses dérivés sert à désigner superlativement la totalité du réel, voire du possible. Le *décuple septénaire* (saint Augustin) correspond à la totalité d'une évolution, un cycle évolutif étant complètement achevé.

*Le cadeau de l'insensé ne le sert à rien
Car ses yeux sont avides de recevoir le septuple.
(Ecclésiastique, 20, 14).*

Pour un cadeau, il s'attend que vous lui rendiez infiniment plus. *La lumière du Soleil deviendra sept fois plus forte — comme la lumière de sept jours — le jour où Yahvé pansera la plaie de son peuple et guérira les meurtrissures de ses coups. (Isaïe, 30, 26)*. Le prophète décrit ici la prospérité future, qui sera incomparablement plus grande que par le passé, puisque sa source, la lumière du soleil, aura été multipliée à l'infini, sept fois.

Combien de fois, Seigneur, demande Pierre, devrai-je pardonner les offenses que me fera mon frère ? Irai-je jusqu'à sept fois ? — Jésus lui répond : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. Là encore, c'est l'illimité qui est exprimé.

Ce nombre 70 indique toujours dans la Bible **l'universalité**. Le chapitre 10 de la **Genèse** énumère 70 peuples de la terre, dispersés après la construction sacrilège de la tour* de Babel, faute qui retombe sur l'humanité entière.

SOLEIL

1. Le symbolisme du soleil est aussi multivalent que la réalité solaire est riche de contradictions. S'il n'est pas dieu lui-même, le soleil est chez beaucoup de peuples une **manifestation de la divinité** (épiphane ouranienne). Il peut être conçu comme *fil* du Dieu suprême et frère de l'Arc-en-ciel*. Il est *l'œil du Dieu suprême, pour les pygmées Semong, les Fuégiens et les Boschimans*. En Australie, il est regardé comme *fil du Créateur et figure divine favorable à l'homme*... Les Samoyèdes voient dans le soleil et la lune les yeux de Num (= Ciel); le soleil est l'œil bon, la lune l'œil mauvais. Le soleil est aussi considéré comme *fécondateur*. Mais il peut également brûler et tuer.

Le soleil immortel se lève chaque matin et *descend chaque nuit au royaume des morts ; par suite, il peut amener avec lui des hommes et, en se couchant, les mettre à mort ; mais, en même temps, il peut, d'autre part, guider les âmes à travers les régions infernales et les ramener le lendemain, avec le jour, à la lumière. Fonction ambivalente de psychopompe meurtrier et de hiérophante initiatique...* Un simple regard sur le coucher du soleil peut entraîner la mort, selon certaines croyances (ELIT, 124). Le soleil engendre et dévore ses enfants, disent les Upanishad. Dans la *République* (508 bc), Platon en fait *l'image du Bien tel qu'il se manifeste dans la sphère des choses visibles ; pour les orphiques, il est l'intelligence du monde* (voir *Le soleil et les cultes solaires* ELIT, 115-138).

2. Le soleil est la **source** de la lumière, de la chaleur et de la vie. Ses rayons figurent les **influences célestes** — ou spirituelles — reçues par la terre. Guenon a noté que l'iconographie figurait parfois ces rayons sous une forme alternativement rectiligne et ondulée : il s'agit de symboliser la lumière et la chaleur ou, d'un autre point de vue, la lumière et la pluie, qui sont également les aspects yang et yin du rayonnement vivifiant.

Outre qu'il *vivifie*, le rayonnement du soleil *manifeste* les choses, non seulement en ce qu'il les rend perceptibles, mais en ce qu'il figure *l'extension* du point principal, en ce qu'il *mesure* l'espace. Les *rayons solaires* (auxquels on assimile les cheveux de Çiva) sont traditionnellement sept, correspondant aux six dimensions de l'espace et à la *dimension* extra-cosmique, figurée par le centre lui-même. Ce rapport entre le rayonnement solaire et la *géométrie* cosmique est exprimé en Grèce dans le symbolisme pythagoricien. C'est aussi *l'Ancien des jours* de Blake, Dieu solaire mesurant le ciel et la terre à l'aide d'un compas. Les textes hindous font du soleil l'origine de *tout ce qui existe*, le principe et la fin de toute manifestation, le *nourrisseur* (Savitri).

3. Sous un autre aspect, il est vrai, il est aussi le *destructeur*, le principe de la sécheresse — à laquelle s'oppose la pluie fécondante. Ainsi les soleils excédentaires durent-ils, en Chine, être abattus à coups de Mèches. Les rites d'obtention de la pluie comportent parfois — par exemple au Cambodge — la mise à mort d'un animal solaire. Production et destruction cycliques en font un symbole de **Maya**, *mère des formes* et illusion cosmique. D'une autre manière, l'alternance vie-mort-renaissance est symbolisée par le cycle solaire : journalier (symbolisme universel, mais très riche dans les textes védiques) ; annuel (voir **solstice***).



SOLEIL. — Toit d'ore du «Temple d'or» (Amritsar, Inde).

Le soleil apparaît ainsi comme un symbole de **résurrection et d'immortalité**. Les immortels chinois absorbent *Y essence solaire*, et aussi les graines de tournesol*, dont le rapport avec le symbolisme solaire est évident. Le soleil est un aspect de l'Arbre du monde — de l'Arbre de vie — qui s'identifie lui-même, par ailleurs, au rayon solaire.

4. Le soleil est au *centre du ciel*, comme le cœur au *centre* de l'être. Mais il s'agit du *soleil spirituel*, que le symbolisme védique représente immobile au zénith*, et qu'on nomme aussi le *cœur du monde* ou *l'œil du monde*. Il est la demeure de **Purusha** ou de **Brahma** ; il est **Atmâ**, **l'Esprit universel**. Le *rayon solaire* qui relie **Purusha** à l'être correspond à sushumna, **l'artère** coronale subtile du **Yoga**. Il rappelle le symbolisme du fil* et ne peut manquer d'évoquer celui, évidemment solaire, de la toile d'araignée*. Le soleil comme *cœur du monde* est parfois figuré au centre de la roue* du Zodiaque* ; il se manifeste d'une manière analogue par les douze **Aditya**. Si le symbole universel du char* solaire est généralement en relation avec le mouvement cyclique, la roue de ce char (celui de **Surya** n'en comporte qu'une seule) est elle-même avant tout le symbole du soleil rayonnant.

5. Si la lumière rayonnée par le soleil est la connaissance intellectuelle, le soleil est lui-même **l'Intelligence cosmique**, comme le cœur est dans l'être le siège de la faculté connaissante. Le nom de *Citadelle solaire* ou de *Cité du soleil (Héliopolis)* est souvent donné au centre spirituel primordial. **C'est** le siège du Législateur cyclique (Manu), **la Syrie** d'Homère (= **Surya**, soleil), située au-delà d'Ogygie. *où sont les révolutions du soleil*. Du monde hyperboréen est issu **Apollon**, dieu solaire par excellence, et dieu initiateur, dont la flèche est comme un **rayon** de soleil. De même, le soleil est l'emblème de **Vishnu**, celui du Bouddha (*l'Homme d'or*, le *Soleil-Bouddha*, disent certains textes chinois) ; celui aussi du Christ, dont les douze rayons sont les douze apôtres : il est appelé **Sol justitiae** (Soleil de justice), et aussi **Sol invictus** (Soleil invincible) ; *Jésus nous apparaît comme un soleil qui rayonne la justice*, écrit Hésychius de Batos, c'est-à-dire comme le soleil spirituel ou le cœur de monde. Il est, dit encore Philotée le Sinaïte, le *Soleil de vérité*, ce qui évoque la transfiguration *solaire* du Thabor. Le chrisme, monogramme du Christ, rappelle une roue solaire. Ce à quoi il faudrait encore ajouter que le Grand Prêtre des Hébreux portait sur la poitrine un disque d'or, symbole du Soleil divin.

6. Analogiquement, le soleil est un symbole universel du roi, *cœur* de l'empire. Si la mère de l'empereur Wou des Han lui donna naissance, après avoir rêvé que le soleil entraînait en son sein, le soleil n'est pas ici seulement symbole de fécondation ; il est surtout **symbole impérial**.

Le *soleil levant* est non seulement l'emblème du Japon, mais son nom même (**Ninon**). L'ancêtre des dynasties angkoriennes se nomme **Bâlâditya** {*soleil levant*} et son action est expressément assimilée — comme celle de l'empereur chinois dans le **Ming-t'ang** — à une révolution zodiacale. La circumambulation* s'effectue dans le sens *solaire*, partout où les temples s'ouvrent à l'Est, origine du cycle quotidien.

Le principe *solaire* est figuré par un grand nombre de fleurs et d'animaux que nous ne rappellerons ici que pour mémoire (chrysanthème*, lotus*, tournesol* ; aigles*, cerf*, lion*, etc.), ainsi que par un métal, l'or*, al chimiquement désigné comme le *soleil des métaux*.

7. La lune* est toujours yin par rapport au soleil **yang**, car celui-ci rayonne directement sa lumière, tandis que la lune reflète celle du soleil ; l'un est donc principe **actif**, **l'autre** principe passif. Ceci est d'une application symbolique très large : en tant que la lumière est connaissance, le soleil figure la connaissance intuitive, immédiate ; la lune, la connaissance par *reflet*, rationnelle, spéculative. En conséquence, soleil et lune correspondent respectivement à l'esprit et à l'âme (**spiritus** et **anima**), ainsi qu'à leurs *sièges* : le cœur et le cerveau. Ce sont l'essence et la substance, la forme et la matière ; *son père est le soleil, sa mère est la lune*, lit-on dans la **Table d'Emeraude** hermétique. Selon Shabestarî, le soleil correspond au Prophète et la lune au **wali (à l'Imam)**, car le second reçoit la lumière du premier.

La dualité actif-passif, mâle-femelle — qui est encore celle du feu* et de l'eau* — n'est pas une règle absolue. Au Japon, chez les Montagnards du Sud-Vietnam aussi, c'est le soleil qui est féminin, la lune masculine (dans la langue allemande également, il convient de la remarquer). C'est que l'aspect féminin est considéré comme *actif*, en ce qu'il est fécond : c'est, chez les Radhé, la Déesse-soleil qui féconde, couve et donne vie. C'est encore

pourquoi, si les yeux des héros primordiaux (**Vaishvânara, Çiva, P'an-kou, Lao-kiun**) sont soleil et lune (œil droit — soleil ; œil gauche ^ lune) les correspondances sont inversées dans les cas **d'Izanagi**. La correspondance avec les yeux en appelle une autre : l'œil gauche correspond au devenir, l'œil droit au passé ; ainsi le soleil à l'intellection, la lune à la mémoire.

Ces yeux solaire et lunaire correspondent aux deux **nâdi** latérales du **Yoga** : **idâ** lunaire et **pingâla** solaire. Par ailleurs, le *voyage* de l'être délivré, à partir de l'aboutissement de la **nâdi** centrale, se développe, soit en direction de la *sphère du soleil* (c'est la *voie dès-dieux, devayâna*), soit en direction de la *sphère de la lune* (c'est la *voie des Ancêtres, pitri-yâna*) : *sortie du cosmos* dans le premier cas, renouvellement cyclique dans le second. En mode tantrique, **idâ** et **pingalâ** correspondent en tant que lune et soleil, à la **Shakti* et à Civa**, mais la nature *lunaire* de Çiva inverse parfois les perspectives. Le **Yoga** est union du soleil et de la lune (**ha** et **tha**, d'où **Hatha-yoga**), figurés par les *souffles prâna* et *apâna*, ou encore par le souffle et le semen, qui sont le *feu* et *Veau*. La même dualité s'exprime, dans le symbolisme alchimico-tantrique des Chinois, par les trigrammes **li** et **k'an**, que le **Yi-King** fait d'ailleurs effectivement correspondre au soleil et à la lune.

La dualité soleil-lune est encore celle de **Vishnu** et de **Çiva**, des tendances **sattva** et **tamas**. On en trouve l'écho dans les dynasties *solaires* et *lunaires* de l'Inde, du Cambodge, du Champa. L'union du soleil et de la lune, c'est **Harihara**, mi-partie **Vishnu**, mi-partie **Çiva**, symbole favori de l'art préangkorien. Et c'est aussi, en chinois, la *lumière (ming)*, dont le caractère est la synthèse de ceux qui désignent le soleil et la lune (BLAM, DURA, BENA, AVAS, DAMS, DANA, ELIY, ELI F, PHIL, GRIC, GRIF, GUEV, GUEM, GUER, GUET, GUES, KALL, KALT, KEMR, LECC, POR, SAIR, SCHI, SILI, CORT). P.G.

8. Dans les traditions méso-américaines, le symbolisme solaire s'oppose sur un autre point au symbolisme lunaire : *Le coucher (du soleil) n'est pas perçu comme une mon (à l'encontre du cas de la lune pendant les trois jours d'obscurité) mais comme une descente de l'astre dans les régions inférieures, au royaume des morts. A l'encontre de la lune, le soleil jouit du privilège de traverser l'enfer sans subir la modalité de la mort* (ELIT). D'où la qualité proprement solaire de l'aigle dans les attributs chamaniques.

L'opposition Soleil-Lune recouvre généralement la dualité Mâle-Femelle. Ainsi J. Soustelle précise que *selon une ancienne tradition on sacrifiait, à Teotihuacan, des hommes au Soleil et des femmes à la Lune* (souv).

9. Pour les anciens Mexicains, nous vivons un cinquième soleil. Les quatre premiers soleils ont été successivement ceux du tigre*, du vent*, de la pluie* (ou du feu) et de l'eau*. Le premier est celui de Tezcatlipoca, lié au froid, à la nuit, au Nord ; le second celui de Quetzalcóatl sous sa première forme, lié aux sortilèges et à l'Ouest ; le troisième celui de Tlaloc, dieu de la pluie et du Sud ; le quatrième celui de Calchiuhtlicue, déesse de l'eau, à l'Est.

Notre soleil, le cinquième, est placé sous le signe de Xiuhtecutli, une des divinités du **feu** ; il est parfois représenté par un **papillon**. Toutes ces ères, nommées soleil, ont fini par des cataclysmes : les 4 tigres dévorèrent les hommes ; les 4 vents les emportèrent ; les 4 pluies et les 4 eaux les submergèrent ; l'ère présente finira par 4 tremblements de terre = fin du cinquième soleil.

Dans le panthéon aztèque, la grande divinité du soleil de midi, huitzilopochtli, est représentée par un aigle tenant dans son bec le serpent étoile de la nuit.

La dualité symbolique fondamentale sous-tendue par la dyade Soleil-Lune est résumée de façon frappante par les attributs des moitiés exogamiques des Indiens Omaha — matérialisées, dans leur campement, par la séparation des tentes en deux demi-cercles opposés : la première moitié préside aux activités sacrées, associées au Soleil, au Jour, au Nord, au Haut, au principe mâle, au côté droit ; la seconde moitié, aux fonctions

sociologiques et politiques, associées à la Lune, à la Nuit, au Bas, au principe femelle, au côté gauche (LEVS).

10. Chez les Dogons du Mali — dont tout le système cosmogonique est dominé par le symbolisme lunaire — le soleil n'est point mâle, mais femelle. On le décrit comme un pot* de terre chauffé à blanc et entouré d'une spirale* de cuivre* rouge à huit tours. Il est ainsi le prototype de la matrice **fécondée** : le pot de terre représente la matrice féminine contenant le principe vital ; l'hélicoïde de cuivre rouge est la semence mâle qui s'enroule autour de la matrice pour la féconder ; mais cette semence est aussi lumière, eau et verbe. Enfin le nombre des anneaux de cuivre — huit — est celui de la création accomplie, de la parole et de la perfection (GRIE, GRIS). Le prototype de la matrice a été façonné par le Dieu suprême Amma à l'aide d'argile humide, avant qu'il ne place au ciel les deux luminaires.

Chez les Fali du Nord Cameroun, deux vases de terre, l'un plat, l'autre creux, en forme de marmite, représentent le soleil et la lune. Leurs prototypes, doublés extérieurement de fer et intérieurement de cuivre, auraient été dérobés au ciel par la première potière, femme du premier forgeron, avant la descente sur terre de ce couple primordial (FROA).

Dans la tradition Peul, le soleil est l'œil même de Guéno (dieu). *Lorsque la création fut achevée, Guéno sortit le soleil de son orbite pour en faire le monarque borgne*, car son œil unique suffit à voir tout ce qui se passe sur la terre, à la réchauffer et à l'éclairer* (HAMK, 2).

11. Pour les peuples d'Asie centrale et spécialement dans la vallée de l'Amour, il y aurait eu à l'origine trois ou quatre soleils, dont la chaleur extrême et la lumière aveuglante rendaient la terre inhabitable. Un Héros ou un Dieu sauva l'humanité en abattant, à coups de flèches dans la plupart des mythes, les deux ou trois premiers soleils. Selon certains de ces mythes, ces premiers soleils auraient mis le feu à la terre et le charbon proviendrait de cet incendie. Des légendes similaires se retrouvent en Chine (avec 10 soleils), aux Indes (avec 7) et à Sumatra (avec 8).

Une légende bouriate associe le soleil au *cheval du mirage*.

Le soleil est femelle (*mère-soleil*) et la lune mâle (*père-lune*) dans les civilisations pastorales nomades. C'est le cas pour la plupart des tribus turco-mongoles d'Asie centrale (HARA, 130-132).
A.G.

12. Le nom du soleil était féminin en celtique, comme dans toutes les langues indo-européennes anciennes. Sa personnification mythologique est Lug (*lumineux*), qui est dit **grianainech** *visage de soleil*, L'adjectif est appliqué aussi, par analogie ou extension, au dieu de la guerre Ogme qui, par définition, appartient ou commande à la partie sombre du monde. Le soleil est va surtout comme un des éléments **fondamentaux de l'univers**. Il est le témoin le plus important sur lequel s'appuie une des formules usuelles du serment irlandais : *il fit promesse aux gens du Leinster, par le soleil, la lune, l'eau et l'air, etc.*

Un grand nombre d'hagiographes irlandais ont évoqué, ou vitupéré le culte du soleil chez les anciens Gaëls, mais il s'agit sans doute d'une conception assez simpliste et stéréotypée de la tradition préchrétienne. Un glossaire (O'Davoren, ARCL, 3, 477 n° 1569) parle de la *grande science du soleil (imbus gréine)*. Dans tous les textes irlandais et gallois, où il est utilisé pour des comparaisons ou des métaphores, le soleil sert à caractériser, non seulement **le brillant ou le lumineux**, mais tout ce qui est beau, aimable, splendide. Les textes gallois désignent souvent le soleil par la métaphore *œil du jour* et le nom de l'œil en irlandais (**sul**), qui est l'équivalent du nom brittonique du soleil, souligne le symbolisme solaire de l'œil (OGAC, 4 ; ANEI, 5, 63 ; STOG, 25 ; PLUV, 1, cxxxvi).
L.G.

13. En astrologie, le soleil est symbole de la vie, de la chaleur, du jour, de la lumière, de l'autorité, du sexe masculin et de tout ce qui rayonne. S'il semble être *réduit* par les astrologues au rôle d'une 'simple planète*', comparable à un Mars ou à un Jupiter, c'est principalement parce que son influence est, pour ainsi dire, *divisée* en deux domaines bien distincts : influence directe qui est celle de sa position dans le ciel, et indirecte qui est celle

du Zodiaque*. En effet, toute influence des signes du Zodiaque est d'essence solaire ; elle est en réalité l'influence du Soleil, reflétée ou polarisée par l'orbite terrestre. A.V.

En tant que symbole cosmique, le Soleil tient rang de véritable religion astrale, dont le culte domine les anciennes grandes civilisations, avec les figures des dieux-héros géants, incarnations des forces créatrices, et de la source vitale de lumière et de chaleur que l'astre représente (Atoum, Osiris, Baal, "Mithra, Hélios, Apollon, etc.). Chez les peuples à mythologie astrale, le Soleil est le symbole du père, comme il l'est aussi dans les dessins d'enfants et dans les rêves de l'adulte. Depuis toujours, également, pour l'astrologie, le Soleil est le symbole du principe générateur masculin et du principe d'autorité, dont le père est pour l'individu la première incarnation ; il est aussi celui de la région du psychisme instaurée par l'influence paternelle avec le rôle du dressage, de l'éducation, de la conscience, de la discipline, de la morale. Dans un horoscope, le Soleil représente ainsi la **contrainte sociale** de Durkheim, la *censure* de Freud, d'où dérivent les tendances sociales, la civilisation, l'éthique et tout ce qui est grand en l'être. Son clavier de valeurs s'étend du négatif *surmoi*, qui écrase l'être d'interdits*, de principes, de règles ou de préjugés, au positif *idéal du moi*, image supérieure de soi à la grandeur de laquelle on cherche à se hausser. L'astre du jour situe donc l'être dans sa vie policée ou sublimée, il figure le visage qu'offre sa personnalité dans ses plus hautes synthèses psychiques, au niveau de ses plus grandes exigences, de ses aspirations les plus élevées, de sa plus forte individualisation, sinon dans un ratage fait d'orgueil ou de délire de puissance. Il représente aussi cet être dans ses fonctions réalisatrices de mari et de père ; dans le succès vécu comme une augmentation de valeur personnelle ; au faite de sa réussite, dans une incarnation d'autorité ou de pouvoir l'apparentant à la solarisation suprême du guide, du chef, du héros, du souverain... A.B.

14. Selon l'interprétation de Paul Diel, le soleil illuminateur et le ciel* illuminé symbolisent l'intellect et le surconscient ; dans le langage de l'auteur, **l'intellect** correspond à la **conscience** et l'esprit au surconscient. C'est ainsi que le soleil et son rayonnement, anciennement symboles de fécondation, deviennent symboles de l'illumination (DIES, 36-37). Cette clef permet de renouveler, à la lumière de l'analyse, toute l'interprétation des mythes, qui montrent en action les héros et les dieux solaires.

15. Le soleil noir est le soleil dans sa course nocturne, lorsqu'il quitte ce monde pour en illuminer un autre. Les Aztèques représentaient le soleil noir porté sur le dos par le dieu des enfers. Il est l'antithèse du soleil de midi, symbole de vie triomphante, comme l'absolu maléfique et dévorant de la mort.

Chez les Maya, le soleil noir est représenté sous la forme d'un jaguar*.

Aux yeux des alchimistes, le soleil noir est la matière première, non encore travaillée, non encore mise sur la voie d'une évolution. Pour l'analyste, le soleil noir sera l'inconscient dans son état également le plus élémentaire.

16. a) Après le monde de la Lune, dans lequel la lumière n'est qu'un reflet, voici le Soleil, foyer de cette lumière, dix-neuvième arcane majeur du **Tarot** et l'un des plus énigmatiques. *Il exprime le bonheur de celui qui sait être en accord avec la nature* (ENEL) ; *l'union sincère, la joie, la famille unie* (Th. Tereschenko) ; *la concorde, la clarté de jugement et d'expression, le talent littéraire ou artistique, la félicité conjugale, la fraternité ou l'éblouissement, la vanité, la pose, le cabotinisme, la façade simulatrice et les décors prestigieux* (O. Wirth). *Il correspond en Astrologie à la VII^e maison horoscopique* (A. V.).

b) A lire ces diverses interprétations, on se demande si le soleil du Tarot ne signifie pas trop de choses pour en exprimer une quelconque. Essayons toutefois de regarder plus attentivement. La lame est à dominante jaune d'or, couleur solaire par excellence, qui symbolise à la fois les perfections intellectuelles, la richesse du métal et des moissons, ainsi que le grand œuvre alchimique. Le disque solaire est personnifié par un visage de face, d'où partent soixante-quinze rayons : cinquante-neuf sont de simples traits noirs, huit ont la forme d'un triangle allongé à bords rigides (quatre jaunes, deux verts, deux rouges) et ils alternent avec huit autres à bords ondulés (trois rouges, deux blancs, trois bleus) soulignant ainsi la

double action calorifique et lumineuse du rayonnement solaire (WIRT, 236). On peut remarquer que seuls les rayons rouges, couleur de l'esprit tout puissant, participent de cette double action. Treize gouttes pointes en haut, disposées de façon symétrique (cinq bleues, trois blanches, trois jaunes, deux rouges) tombent du soleil vers la terre : le soleil répand à profusion son énergie fécondante, tandis que la lune attire à elle les émanations telluriques, et nous pouvons songer ici à la pluie d'or, en laquelle se métamorphosa Zeus pour séduire Danaé, dans un sens symbolique analogue.

Sur le sol sans végétation se tiennent deux jumeaux couleurs chair, tête nue, un collier autour du cou, se touchant d'une main. Ils rappellent les deux personnages rivés au piédestal du Diable de l'arcane XV, mais alors que ceux-ci étaient nus sous une coiffure diabolique, les jumeaux solaires ont un pagne bleu, comme si, dans la lumière, ils avaient déjà pris conscience de leur différence. On a voulu voir en l'un *l'esprit élément solaire, positif et mâle* et en l'autre *l'âme, élément lunaire, négatif et féminin de l'entité humaine* (RIJT, 256) ou les deux principes opposés et complémentaires de l'actif et du passif.

Quoi qu'il en soit, en tant que jumeaux, ils sont chargés d'une puissance particulière et *en rapport avec le soleil qui distingue les êtres et les choses et les dédouble en leur donnant une ombre... ils sont l'image même de l'analogie, de la fraternité, de la synthèse* (VIRI, 66).

Debout, ils tournent le dos à un mur, fait de cinq rangées de pierres, jaune comme le sol, mais dont le rebord supérieur, au niveau de la ceinture des deux personnages, est rouge. Il marque la limite de leur domaine : *L'élite que représentent les enfants du soleil ne peut fraterniser qu'à l'abri d'une enceinte maçonnée*, dit Oswald Wirth (WIRT, 235), tandis que, pour le Dr Carton, *le mur de pierre figure la pierre philosophale... l'hiéroglyphe de la vérité, de l'absolu et de l'infini* (in MARD, 316),

Ce mur, sur lequel le rebord rouge met la marque de l'esprit, s'arrête à mi-hauteur des jumeaux, comme si l'homme qui a déjà été précipité d'une tour* beaucoup plus haute, avait enfin, sous la clarté solaire, pris l'exacte mesure de lui-même et de ses possibilités. Car le Soleil nous montre enfin, après toutes les illusions, la réalité, la vérité de nous-mêmes et du monde. Après avoir reçu de lui l'illumination aussi bien matérielle que spirituelle, nous pourrions affronter le Jugement*, vingtième arcane majeur. Le soleil aiguise la conscience des limites, c'est la lumière de la connaissance et le foyer d'énergie. M. C.

SOLSTICE

1. Le symbolisme des solstices doit retenir l'attention en ce qu'il ne coïncide pas avec le caractère général des saisons correspondantes. En effet, c'est le solstice d'hiver qui ouvre la phase ascendante du cycle annuel ; le solstice d'été qui ouvre la phase descendante ; d'où le symbolisme gréco-latin des *portes solsticiales* représenté par les deux faces de **Janus** ; ultérieurement par les deux Saint-Jean, d'hiver et d'été. Il est aisé de constater que c'est la porte hivernale qui introduit à la phase *lumineuse* du cycle, la porte estivale à sa phase d'obscurité. On a noté à ce propos la naissance du Christ au solstice d'hiver, celle du Baptiste au solstice d'été, ainsi que la très remarquable formule évangélique : // *faut que lui grandisse et que, moi, je décroisse* (Jean 3, 30).

2. Dans le symbolisme chinois, le solstice d'été correspond au trigramme **li**, au *feu*, au soleil, à la tête ; le solstice d'hiver au trigramme **k'an**, à *l'eau*, à l'abîme, aux pieds ; mais le premier n'en est pas moins, comme ci-dessus, l'origine de la décadence du principe **yang**, le second l'origine de sa croissance. Dans l'alchimie interne, le courant d'énergie monte de **k'an** à **li**, descend de **li** à **k'an**. On dit aussi que la ligne **yang** du trigramme **k'an** tend à se déplacer vers le trigramme **k'ien** qui est le pur **yang**, la *perfection active* ; que la ligne yin de **li** tend vers **k'ouen**, le pur **yin**, la *perfection passive*. Il s'agit bien, dans le premier cas, d'un mouvement ascendant ; dans le second, d'un mouvement descendant ; la tendance lumineuse est préexistante en **k'an**, la tendance obscure en **li**. Par ailleurs, le solstice d'hiver, s'il correspond au pays des morts, est le signe de leur renaissance ; il s'associe à la gestation, à l'enfantement : c'est le temps favorable à la conception.

3. Semblablement, dans la tradition hindoue, le solstice hivernal ouvre la **deva-yâna**, la *voie des dieux*, le solstice estival la **pitri- yâna**, la voie des ancêtres, correspondant bien entendu aux portes des *dieux* et des *hommes* du symbolisme pythagoricien. (GRAP, GRIF, GUES, MAST). P.G.

4. Dans l'iconographie chrétienne, le solstice joue aussi un rôle.

Le solstice d'été (24 juin) marque l'apogée de la course solaire ; le soleil est au zénith, au plus haut point du ciel. Ce jour a été choisi pour célébrer la fête du soleil. Dans la mesure où le Christ est comparé au soleil, il est figuré par le Cancer solsticial. De là tout un symbolisme du Christ chronocrator, qui gouverne le temps, dans l'art roman (CHAS, 407 s.).

SOMA

Jus extrait de la plante du même nom, qui se mua en Inde en une divinité, Soma, à qui des hymnes étaient consacrés et des sacrifices offerts. C'était la sève*, le miel* d'immortalité, apporté par un aigle aux mortels (Sandharva), servi en offrande aux dieux et absorbé par les hommes pour communier avec le divin. Le soma est le symbole de l'ivresse sacrée :

*Nous avons bu le soma
nous sommes devenus immortels
Arrivés à la lumière,
nous avons trouvé les Dieux...
Enflamme-moi comme le feu
qui naît de la friction,
Illumine-nous, fais-nous plus fortunés :...
Boisson qui a pénétré nos âmes,
immortelle en nous mortels, ce soma,
ô Pères, nous voulons le servir par notre ablation
nous voulons être dans son pardon, être dans sa faveur...
en proclamant l'Ordre,
ô toi qui brilles par l'Ordre,
en proclamant le vrai
ô toi qui dont l'œuvre est vraie,
en proclamant la foi,
ô roi Soma, tu es préféré par l'ouvrier.
Coule, ô liqueur, pour Indra tout à l'entour !...
coule avec ta sève vers
le bouquet des grands Dieux
vers le butin et la gloire.*

(extrait de divers hymnes du Rig-Véda, traduction L. Renou, dans VEDV, 77-80).

SON

(Voir aussi : Aum, Oui, Langage)

1. Le son est, dît Littré, *ce qui frappe l'ouïe par l'effet de mouvements vibratoires rythmiques*. C'est sous cet aspect que l'Inde en fait un symbole fondamental. Le son est à l'origine du cosmos. Si la Parole, le verbe (**Vâk**), produit l'univers, c'est par l'effet des vibrations rythmiques du son primordial (**nâda**). **Nâda** est la manifestation du son (**shabda**), de la *qualité sonore*, qui correspond à l'élément Ether (âkâsha). (Voir la prosopopée de la Parole, dans le Rig-Véda 10. 125, VEDV, 339.) Tout ce qui est perçu comme son, disent les textes, est shakti*, c'est-à-dire **Puissance divine**. Ce qui est dépourvu de son est le Principe lui-même. Le son peut être quant à lui, *non manifesté (para) subtil (pashyantî)* ou articulé (**vaikharî**). Le son est perçu avant la forme, l'ouïe est *antérieure* à la vue. De **shabda** naît le **bindu**, ou *germe* de la manifestation. Par analogie, la naissance individuelle est parfois désignée comme un son.

2. La connaissance n'apparaît pas comme une *vision*, mais comme une perception auditive (*lumière auriculaire*, dit le *Traité de la Fleur d'Or*, où l'influence tantrique est patente). C'est la perception des échos de la vibration primordiale manifestée par les mantras, dont le monosyllabe Om est le plus prestigieux, car il reproduit lui-même le processus de la manifestation. Les mantras ou *formules mentales*, dont l'origine est rapportée à Manu, le Législateur primordial, sont chargés de toute la puissance de la shakti*, puissance qui s'exerce même sur le plan physique. Mais ils permettent surtout d'obtenir l'audition dans le *cœur (anâhata)* des *sons inaudibles*, ce qui correspond en d'autres termes à la *vision* de **Brahmâ** par *l'œil du cœur*. Il existe de nombreuses techniques hindoues de perception du son intérieur, comparé au son de la cloche, de la conque, etc., et même un yoga *du son (shabda-yoga)*. De telles auditions sont aussi parfois liées à la pratique musulmane du **dhikr*** (AVAS, DANA, ELIY, GRIF, GUEI, VACG). P.G.

SORCIER (SORCIERE)

1. C. G. Jung considère que les sorcières sont une projection de *ranima* masculine, c'est-à-dire de l'aspect féminin primitif qui subsiste dans l'inconscient de l'homme : les sorcières matérialisent cette ombre haineuse, dont ils ne peuvent guère se délivrer, et se revêtent en même temps d'une redoutable puissance ; pour les femmes, la sorcière est *le bouc émissaire*, sur lequel elles transfèrent les éléments obscurs de leurs pulsions (ADLJ, 18). Mais cette projection est en réalité une participation secrète de la nature imaginaire des sorcières. Tant que ces forces sombres de l'inconscient ne sont pas assumées dans la clarté de la connaissance, des sentiments et de l'action, la sorcière continue de vivre en nous. Fruit des refoulements, elle incarne *les désirs, les craintes et les autres tendances de notre psyché qui sont incompatibles avec notre moi, soit parce qu'ils sont trop infantiles, soit pour toute autre raison* (IBID, 18). Jung a observé que *l'anima est souvent personnifiée par une sorcière ou une prêtresse*, car les femmes ont plus de liens avec les forces obscures et les esprits (JUNS, 176). La sorcière est l'antithèse de l'image idéalisée de la femme.

Dans un autre sens, la sorcière a été considérée comme une dégradation voulue, sous l'influence de la prédication chrétienne, des prêtresses, des sibylles, des magiciennes druidiques. Elles furent déguisées de façon hideuse et diabolique, à rencontre des initiées antiques qui reliaient le Visible et l'Invisible, l'humain et le divin ; mais l'inconscient suscita la fée, dont la sorcière, servante du diable, n'apparut plus que comme une caricature. Sorcière, fée, magicienne, créatures de l'inconscient, sont filles d'une longue histoire, enregistrée dans la psyché, et des transferts personnels d'une évolution entravée, que les légendes ont hypostasiées, habillées et animées en personnages hostiles (LOEF, 240-243).

2. De même, le sorcier est *la manifestation des contenus irrationnels de la psyché* (ibid. 31). Ce n'est pas par une action et des auxiliaires extérieurs que l'on se délivrera du sorcier et de son emprise : c'est par une transformation intérieure, qui se concrétisera d'abord par une attitude positive vis-à-vis de l'inconscient et par une intégration progressive dans la personnalité consciente de tous les éléments qui en émergeront. Le sorcier n'est qu'un symbole des **énergies créatrices instinctuelles non disciplinées**, non domestiquées, et qui peuvent se déployer à rencontre des intérêts du moi, de la famille et du clan. Le sorcier qui est chargé *défi sombres puissances de l'inconscient* sait comment s'en servir et s'assurer, par là, des pouvoirs sur les autres. On ne le désarme qu'en plaçant les mêmes forces sous l'empire de la conscience, les identifiant à soi-même par une intégration au lieu de les identifier au sorcier en les expulsant de soi.

Les sorciers eux-mêmes, d'Afrique ou d'ailleurs, ne feignent pas d'être les animaux dont ils portent le masque, lion, oiseau, reptile ; ils s'identifient seulement à cet animal par une sorte de parenté symbolique, dont toute la force vient de leur propre conviction et du transfert réalisé sur eux des craintes de leur entourage. Le sorcier est l'antithèse de l'image idéale du père et du démiurge : il est la force perverse du pouvoir.

3. Pour Grillot de Givry (GRIA, 35), le sorcier et la sorcière sont prêtre et prêtresse de l'Eglise démoniaque. 31s sont nés en pays chrétien de la croyance en Satan, propagée par la doctrine pastorale.

Aussi l'Eglise prit-elle très au sérieux la sorcellerie, comme une manifestation de Satan. *La principale fonction du sorcier, comme son nom l'indique, était de jeter des sorts sur les gens, auxquels, pour une raison quelconque, il voulait du mal. Il appelait sur eux la malédiction de l'Enfer, comme le prêtre appelait la bénédiction du Ciel ; et, sur ce terrain, il se trouvait en rivalité complète avec le monde ecclésiastique* (ibid. 37). Ou bien, par des pactes avec le diable, le sorcier procurait des biens matériels et des vengeances personnelles, en contradiction avec les lois de **Dieu** ; ou encore, il s'adonnait à la divination par toutes sortes de procédés, à la recherche des secrets de la nature pour obtenir des pouvoirs magiques, et toujours en contradiction avec la loi chrétienne. La frontière entre la science et la magie passait surtout par la conscience morale, et nombre de saints, précurseurs de la recherche scientifique, furent pris selon les apparences pour des sorciers.

SOUFFLE

1. Le souffle a universellement le sens d'un principe de vie : seule l'extension du symbole varie d'une tradition à l'autre. **Ruah**, *l'Esprit de Dieu qui couve sur les eaux* primordiales de la **Genèse**, est le *Souffle*. C'est aussi le sens premier **d'Er-Ruh** (Esprit) en langage musulman. Et **Hamsa**, le cygne qui couve l'Œuf cosmique du **Veda**, est aussi un *souffle*. Nous avons noté à propos de la respiration*, que les deux phases de celle-ci, les deux souffles **yang** et **yin**, étaient évolution- involution, manifestation et résorption, **kalpa et pralaya**. Selon le Taoïsme des Han, à l'origine, étaient neuf Souffles qui, progressivement, se *coagulèrent*, se *nouèrent* pour constituer l'espace physique. L'espace intermédiaire entre le ciel et la terre est rempli d'un *souffle (k'i)*, dans lequel l'homme vit *comme un poisson dans l'eau*. Ce même domaine intermédiaire ou *subtil* est en Inde celui de **Vâyû**, le vent et le souffle vital. **Vâyû** est le *fil (sôtra)* qui relie entre eux tous les mondes ; ce fil est aussi **Atmâ**, l'Esprit universel, qui est littéralement *souffle*.

La structure du microcosme est identique à celle du macrocosme : comme l'univers est *tissé* par **Vâyû**, l'homme est *tissé* par les souffles. Ceux-ci sont au nombre de cinq : **prâna, apâna, vyâna, udâna et samâna**, qui gouvernent les fonctions vitales, et non seulement le rythme respiratoire. En fait, **prânâyâma**, le *contrôle du souffle* yoguique — dont on retrouve l'équivalent en Chine — ne s'applique pas seulement à la respiration matérielle, mais aussi à la respiration *subtile*, dont la première n'est que l'image. La *circulation du souffle* associée à la **Kundalini** tantrique ou à l'embryologie taoïste ne s'applique évidemment pas à l'air — ce qui serait physiologiquement absurde — mais à des énergies vitales contrôlées et *transsubstantiées*. La maîtrise de **prâna** entraîne celle de **manas** (le mental) et de **vîrya** (l'énergie séminale). En mode chinois, le **k'i** (souffle et aussi *esprit*) s'unit au **tsing** (*essence* ou *force*) **pour** procréer l'Embryon d'immortalité (AVAS, CRIF, GUES, ELIF, MAST, SAIR, SILI).
P. G.

2. A un autre niveau du symbole, le souffle sortant des narines de Yahvé (ruah) signifie l'exercice de sa puissance créatrice ; par lui les eaux sont amoncelées ; **comparé** à un torrent, il en possède les vertus. Le souffle et la parole se prêtent une mutuelle assistance, l'un soutenant l'émission de l'autre. La ruah de Yahvé est l'haleine qui jaillit de sa bouche, créant et entretenant la vie. D'où le texte du **Psaume 104**, 29-30 :

*Tu caches ta face, ils sont tremblants
Tu leur retires le souffle, ils expirent
Et retournent à la poussière
Tu envoies ton souffle, ils sont créés,
Et tu renouvelles la force de la terre.*

Lors de la création de l'homme, suivant le récit de la Genèse, Yahvé insuffle dans sa narine un souffle de vie et l'homme auparavant inerte est animé d'une âme vivante

(nephech). La déclaration de Job possède un sens identique quand il dit : *Fait par le souffle (ruah) de Dieu, Vivifié par l'haleine de Shaddai* (43, 4).

Dans l'homme, le souffle de vie donné par Dieu ne saurait périr ; à la poussière retourne à la terre d'où elle provient, le souffle de vie donné par Dieu remonte vers lui (*Ecclésiaste*, 12, 7). Privée du souffle, la chair se détruit.

Dans toutes les grandes traditions, le souffle possède un sens identique, qu'il s'agisse du **pneuma** ou du **spiritus** (GUIB).

3. Le terme hébreu **Ruah** est habituellement traduit par esprit, il correspond au mot grec **pneuma** et au latin **spiritus**. **Ruah, pneuma et spiritus** signifient le souffle sortant des narines ou de la bouche. Ce souffle possède une action mystérieuse, il est comparé au vent *Prov. 30, 4 ; Ecclésiaste, 1, 6 ; Rois, 19, 11*).

Le souffle de Yahvé donne la vie (*Genèse, 6, 3*). Il modifie non seulement spirituellement, mais psychiquement et matériellement, (*Juges, 3, 10*), de Jephté (*Juges, 11, 29*) ou de Gédéon (*Juges, 6, 34*), des hommes deviennent des héros par le souffle de Dieu. L'exemple le plus typique est celui de Samson (*Juges, 13, 25 et 14, 6*) qui, ayant reçu le souffle de **Dieu**, déchire un lion et armé d'une mâchoire d'âne tue mille Philistins (*Juges, 14, 14*).

Les prophètes sont les bénéficiaires de ce souffle divin, tels Saul (1 *Sam, 10, 9*) ; le nabi est nommé par Osée (9, 7) *l'homme de l'Esprit*. De nombreux textes font allusion à la **main*** de Dieu, celle-ci possédant la signification d'esprit. Si l'esprit de Dieu suscite des états passagers, **il peut** aussi se trouver dans un homme l'une façon permanente ; nous en avons des exemples avec Moïse (*Nombres, 11, 17, 25*) et Josué (*Nombres, 27, 18*), David, Elisée, Elie, etc. Le souffle ou esprit de Dieu signifie, d'après *haïe* (11, 2), *la sagesse et l'intelligence, le conseil et la force, la connaissance et la crainte de Yahvé*.

Notons que le mot **ruah est féminin** dans la majorité des cas où ce terme est employé dans l'Ancien Testament. Or, en hébreu, le féminin désigne une chose ou un être impersonnel. Si le terme **ruah** signifie l'esprit, il est aussi en usage pour désigner la Parole. Mais ce souffle-esprit est la manifestation du Dieu unique, non l'attribut d'une personne divine. (Voir Paul van Imschoot. *L'Esprit selon l'Ancien Testament*, dans *Bible et Vie Chrétienne* mai- juillet, 1953, pp. 7-24). M.M.D.

4. Le souffle s'est vu attribuer des propriétés magiques. Dans le récit du *Siège de Druin Damghaire*, le druide Mog Ruith utilise à plusieurs reprises le *souffle druidique*, à la fois symbolique et instrument de la puissance des druides. Une première fois, il souffle sur les guerriers qui l'entourent et le menacent, leur donnant à tous sa propre apparence, si bien qu'ils s'entre-massacrent et qu'il peut s'échapper sans difficulté. Une deuxième fois, il souffle sur une colline que les mauvais druides (adverses) ont édifiée par magie et d'où l'ennemi domine la situation. Tout s'effondre avec fracas. Une troisième fois, le druide Mog Ruith souffle sur ses ennemis et les transforme en pierres (voir **vent***).

C. G. Jung signale la pratique des sorciers zoulous, qui guérissent un malade *en soufflant dans une oreille, avec une corne de bœuf, pour chasser les esprits malins de son corps*. Mais le *bouche à bouche* de la thérapie des noyés n'a certes rien de magique. On voit aussi, dans l'iconographie chrétienne, des scènes de la création par le *souffle* de Dieu ; il est représenté par un jet lumineux, semblable à un jet de salive, qui peut guérir de la maladie et de la mort, et *insuffle* la vie. Le souffle humain, au contraire, est lourd d'impuretés et risque de souiller ce qu'il touche. Dans le culte de Svantevit dieu slave tout puissant, la veille de la cérémonie de fête du Dieu, le prêtre balayait le temple où il avait seul le droit d'entrer *en prenant soin de n'y, point respirer. Alors donc, chaque fois qu'il devait expirer, il courait autant de fois vers la sortie, afin que le souffle humain ne touchât pas le dieu et par cela même, ne le souillât*. (MYTF, 92).

Le soufflet, par son rôle et par son rythme, figure tout naturellement la respiration : c'est un instrument producteur de *souffle*, symbole de la vie, et particulièrement de la vie spirituelle.

Le symbole du soufflet cosmique est une constante de la pensée taoïste. Sa plus célèbre expression est celle du **Tao-te-king** (ch. 5) : *l'entre-Ciel-et-Terre est comme un soufflet de forge. Vide, il ne s'affaisse pas ; mobile, il émet sans cesse.* Il a, précise Houai-nan tseu, *le Ciel pour couvercle et la Terre pour fond.* Cet espace intermédiaire est en effet celui de l'atmosphère (Bhuvas) selon la tradition hindoue, et le domaine du souffle (**k'i**) selon celle du **Tao**. Champ d'action de la Vertu principielle, son rythme est celui même de la vie, producteur des dix mille êtres (LIOT). P.G.

SOUFRE

1. Le soufre est le principe *actif* de l'alchimie, celui qui agit sur le mercure inerte et le féconde, ou le *lue*. Le soufre correspond au *feu* comme le mercure à *l'eau*. Il est le **principe générateur masculin** dont l'action sur le mercure produit souterrainement les métaux. Il manifeste la *Volonté céleste* (ce à quoi la *pluie de soufre* de Sodome correspond d'ailleurs curieusement) et l'activité de l'Esprit. Le *Soufre rouge* de l'ésotérisme musulman désigne l'Homme universel — qui est aussi représenté par un phénix* — donc le *produit* de *l'œuvre au rouge* hermétique.

L'action du soufre sur le mercure le *tue* et, le transmutant, produit le cinabre*, qui est une drogue d'immortalité. Le rapport constant du soufre avec le feu le met parfois aussi en connexion avec le symbolisme infernal (ELIF, GUET). Dans *Job*, 18, 15, le soufre apparaît comme un symbole de stérilité, à la manière d'un désinfectant. Il se répand dans la demeure du *Roi des frayeurs*. C'est l'aspect infernal et destructeur du symbole, son sens positif inversé en sens contraire. P.G.

2. Selon une autre tradition ésotérique, qui rejoint la première, le soufre symbolise le souffle igné et désigne le sperme minéral. Il est donc également lié au principe actif. Il apporte la lumière ou la couleur (ALLA, 245). M.M.D.

3. Le soufre rouge (**kibrît ahmar**, en arabe) qui n'existe presque que d'une façon légendaire, se trouverait à l'ouest, dans le voisinage de la mer, et serait très rare. C'est pourquoi, pour désigner un homme qui n'a pas son égal, on l'appelle le soufre rouge (ENCI).

Le soufre rouge est comparé par Jildâki († 1342) à la transsubstantiation de l'âme par l'ascèse (MASH, 931).

Selon le symbolisme alchimique des mystiques musulmans, l'âme qui se trouve figée dans une dureté stérile doit être *liquéfiée*, puis *congelée*, opérations suivies par la *fusion* et la *cristallisation*. Les forces de l'âme sont comparées aux forces de la nature : chaleur, froid, humidité, sécheresse. Dans l'âme, les forces correspondantes sont en relation avec deux principes complémentaires, analogues au soufre et au mercure de l'alchimiste. Dans le Soufisme, le mercure désigne la plasticité de la psyché, et le soufre l'acte spirituel.

Pour Ibn-ul'Arabî, le soufre désigne l'action divine (**al-Amr**) et le mercure la Nature dans son ensemble (BURD, 109).

On sait que la couleur de la Pierre philosophais est rouge.

E.M.

4. Pour les alchimistes, le soufre était *dans les corps ce que le soleil est dans l'univers* (MONA, 60). L'or, la lumière, la couleur jaune, interprétés dans le sens infernal de leur symbole, *dénotent l'égoïsme orgueilleux qui ne cherche la sagesse qu'en soi, qui devient sa propre divinité, son principe et son but* (PORS, 84). C'est ce côté néfaste du symbolisme du soleil et de la couleur jaune que représente le soufre *satanique* dans la tradition chrétienne : et ceci dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. Sodome est consumée par une pluie de soufre, et le châtement promis aux méchants dans le livre de Job utilise la même image : *la lumière s'obscurcira sous sa tente... Le soufre est répandu sur sa demeure... il est poussé de- la lumière dans les ténèbres* (Job, 18). La flamme jaune enfumée du soufre est pour la Bible cette anti-lumière dévolue à l'orgueil de Lucifer ; la lumière devenue ténèbres : *Prends donc garde que la Lumière qui est en toi ne soit ténèbres* (Luc, 11, 36). Il est un

symbole de **culpabilité** et de **châtiment** ; ce pour quoi *on l'employait dans le paganisme pour la purification des coupables*, selon G. Portal (PORS, 86). A.G.

SOULIER

1. *Marcher avec des chaussures, c'est prendre possession de la terre*, observe Jean Servier, dans *Les Portes de l'Année*, (Robert Laffont, Paris, 1962, p. 123). A l'appui de cette interprétation, le savant sociologue cite des exemples empruntés à la Grèce et à l'Orient ancien, non moins qu'au Nord de l'Afrique.

Il rappelle un passage de la Bible : *Or, c'était autrefois la coutume en Israël, en cas de rachat ou d'échange, pour valider toute affaire : l'une des parties tirait sa sandale et la donnait à l'autre. Telle était en Israël la manière de ratifier devant témoin. Celui qui avait droit de rachat dit donc à Booz : Fais l'acquisition à ton profit et il retira sa sandale (Ruth, 4, 7-8). Les exégètes de la Bible de Jérusalem notent en effet, à ce propos : Ici, le geste sanctionne... un contrat d'échange. Mettre le pied sur un champ ou y jeter sa sandale, c'est en prendre possession. La chaussure devient ainsi le **symbole du droit de propriété**. En le retirant et en le remettant à l'acquéreur, le possesseur lui transmet ce droit.*

Jean Servier remarque aussi que *Hermès**, *protecteur des limites et des voyageurs qui franchissent les limites, est un dieu chaussé, car il a possession légitime de la terre sur laquelle il se tient. De même, ajoute Fauteur, en terre d'Islam, l'étranger dort franchir déchaussé le seuil de la maison de son hôte, montrant par ce geste qu'il n'a aucune pensée de revendication, aucun droit de propriété à faire valoir ; le sol de la mosquée comme celui des sanctuaires n'appartient pas aux hommes, aussi doivent-ils être déchaussés pour y marcher (p. 124 et s.).*

2. Dans les traditions occidentales, la chaussure aurait une signification funéraire : un mourant est *en train de partir*. Son soulier près de lui indique qu'il n'est plus en état de marcher, il révèle la mort.

Mais telle n'est pas sa seule signification. S'il symbolise le voyage, ce n'est pas seulement dans la direction de l'autre monde, mais dans toutes les directions. Il est le **symbole du voyageur**. C'est peut-être de ce symbole que s'inspire inconsciemment la tradition relativement récente des *souliers dans la cheminée*, placés là pour recueillir les cadeaux du Père Noël ; elle indiquerait que le propriétaire est lui aussi considéré comme un voyageur et qu'il n'a besoin d'un viatique ; séparé de ses chaussures, il est arrêté dans sa course ; il attend du ciel les moyens de repartir pour une nouvelle étape.

3. En Chine du Nord, le mot **soulier** se prononce comme celui qui signifie l'entente **réciproque**. Aussi une paire de souliers symbolise-t-elle l'harmonie du couple et on les offrait en cadeaux de mariage.

4. Lorsque Dona Prouhèze part, sur l'ordre de son mari, vers la Catalogne où elle sait qu'elle va faire tout ce qui sera en son pouvoir pour retrouver Rodrigue, celui que son cœur aime, elle est comme saisie d'une inspiration et, debout sur la selle de sa mule, elle met son soulier de satin entre les mains d'une statue de la Vierge :

Alors, pendant qu'il est encore, temps, tenant mon cœur dans une main et mon soulier dans l'autre,

Je me rends à vous ! Vierge mère, je vous donne mon soulier !

Vierge mère, gardez dans votre main mon malheureux petit pied !

Je vous préviens que tout à l'heure je ne vous verrai plus et que je vais tout mettre en œuvre contre vous !

Mais quand j'essaierai de m'élancer vers le mal, que ce soit avec un pied boiteux ! La barrière que vous avez mise,

Quand je voudrai la franchir, que se soit avec une aile rognée !

J'ai fini ce que le pouvais faire, et vous, gardez mon pauvre soulier,

Gardez-le contre votre cœur, ô Grande Maman effrayante !

Dona Prouhèze témoigne ici de son déchirement par deux symboles, qui sont des **symboles d'identification**. Son cœur, c'est son amour pour Don Rodrigue ; c'est cet attrait auquel clic ne se sent plus capable de résister. Son soulier symbolise une autre partie d'elle-même : *Je me remets à vous*, dit-elle, en le tendant à la Vierge Mère ; il représente toutes les fidélités à son mari, à la Vierge, à son idéal chrétien, toutes les censures qui lui interdisent de céder à son amour. C'est un soulier de satin, précieux mais fragile, symbole de sa conscience. Si elle le donne, si elle le confie à la Vierge, c'est afin de le préserver pour l'éternité. En le remettant à la *grande Maman effrayante*, elle montre que toute une partie d'elle-même se refuse à cette marche vers l'amour et qu'elle la désavoue. Son pied nu lui rappellera à chaque instant sa blessure et ses liens abandonnés. Sa conscience la condamne et Dona Prouhèze accepte cette condamnation., en n'allant vers Rodrigue qu'avec la moitié de ses moyens, la moitié d'elle-même., *d'un pied boiteux, avec une aile rognée*. Elle ira cependant, mais elle ira moins vite. Dans cette situation, le soulier donné à la Vierge symbolise d'une part la personnalité de Dona Prouhèze et, en particulier, sa conscience ; et d'autre part, une autopunition pour son amour illégitime, puisque la jeune femme se prive des services d'un soulier et accepte de devenir boiteuse. La scène rejoint l'ensemble de la symbolique traditionnelle, où le *boiteux* a toujours désigné une faiblesse d'ordre psychique. En remettant son soulier à la Vierge, Dona Prouhèze reconnaît ne plus pouvoir assurer par elle-même sa défense contre elle-même : son geste prend la valeur d'une supplication ; il est à la fois un défi et un appel au secours.

Mais dans la mesure où Dona Prouhèze symbolise la femme et dans la mesure où, liée à Rodrigue par un amour voué au sacrifice, elle symbolise l'humanité entière, ce sont la femme et l'humanité, par le symbole du petit soulier, qui sont jetées entre les bras de la Vierge, la Femme sublime par excellence. Le symbole prend la dimension théologique et claudélienne de la Communion des Saints. En acceptant ce don, qui est à la fois un gage de fidélité, un appel au secours et un défi de la passion, la Vierge accueille cette figure de l'humanité tourmentée, l'infidèle fidèle.

5. La sandale de Cendrillon, dans sa première version, qui remonte à Elien, rhéteur et conteur romain du III^e siècle, confirme cette identification du soulier et de la personne. Alors qu'une courtisane, Rhodopis, prenait son bain, un aigle déroba sa sandale et la porta au pharaon. Frappé par la finesse du pied, celui-ci fit rechercher partout la jeune femme ; elle fut naturellement retrouvée et il la prit pour épouse. De même, la pantoufle qu'abandonné Cendrillon dans le palais du prince, lorsqu'elle s'enfuit aux coups de minuit, s'identifiait à la jeune fille. Revenant du bal, ses sœurs lui dirent qu'*c/le s'était enfuie, lorsque minuit avait sonné, si promptement qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de voir, la plus jolie du monde; que le fis du Roi l'avait ramassée, et qu'il n'avait fait que la regarder pendant tout le reste du Bal, et qu'assurément il était fort amoureux de la belle personne à qui appartenait la petite, pantoufle. Elles dirent vrai, car peu de jours après, le fils du Roi fit publier à son de trompe, qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux Princesses, ensuite aux Duchesses, et à toute la Cour, mais inutilement. On l'apporta chez, les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle dit en riant : Que je voie si elle, ne me serait pas bonne. Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le Gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était juste, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, et approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entra sans peine, et qu'elle y était juste comme de cire.* (Cendrillon).

L'étonnement fut complet, quand Cendrillon tira de sa poche le signe de reconnaissance, la preuve irréfutable, *l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied* : la preuve de l'identité de la personne. Le prince, qui se mourait de langueur depuis son départ, l'ayant enfin retrouvée, en dépit de sa pauvreté et de ses haillons, pour sa seule beauté l'épousa. Certains interprètes ont fait de ce symbole d'identification un symbole sexuel, ou tout au moins du

désir sexuel éveillé par le pied*. Ceux qui considèrent le pied comme un symbole phallique verront aisément dans la chaussure un symbole vaginal et, entre les deux, un problème d'adaptation qui peut engendrer l'angoisse.

SOURCE

1. La sacralisation des sources est universelle, du fait qu'elles constituent la bouche de *l'eau vive* ou de *Veau vierge*. Par elles se fait la première manifestation, sur le plan des réalités humaines, de la matière cosmique fondamentale, sans laquelle ne pourraient être assurées la fécondation et la croissance des espèces. L'eau vive qu'elles répandent est, comme la pluie*, le *sang divin*, la *semence du ciel*. Elle est un symbole de la maternité. Aussi les sources sont-elles souvent protégées par des tabous : chez les descendants des Maya-Quiche (Amérique centrale), il est interdit d'y pêcher et d'ébrancher les arbres qui les ombragent. L'eau de source est l'eau lustrale, la *substance même de la pureté* (durs).

Les sources sont, chez les Gaulois, des divinités, qui ont surtout comme propriétés de guérir les blessures et de ranimer les guerriers morts.

2. Dans une sorte de court poème ésotérique, dont l'interprétation symbolique serait inépuisable, tant il est riche, notamment pour un analyste, les Tablettes Orphiques présentent une source, dont l'eau fraîche conduit ceux qui la boivent dans le royaume des héros ; mais il faut bien se garder de la confondre avec toute autre source : *Tu trouveras dans la maison d'Hadès, à gauche, une source ; près d'elle*se dresse un cyprès blanc ; de cette, source, garde-toi même de t'approcher. Tu en trouveras une autre, une eau fraîche qui s'écoule du marais de Mémoire : des gardiens se tiennent devant elle. Dis-leur : je suis l'enfant de la Terre et du Ciel étoilé ; vous le savez bien vous-mêmes. Je suis desséché par la soif et je me meurs : donnez-moi donc immédiatement de l'eau fraîche qui s'écoule du marais de Mémoire. Et alors ils te donneront à boire de la source divine et tu iras régner ensuite parmi les héros*, (fragment 32a, trad. J. Defracadas). On sait que, dans les cultures traditionnelles, la source symbolise l'origine de la vie, et, d'une façon plus générale, **toute origine**, celle du génie, de la puissance, de la grâce, celle de tout bonheur. Si la source découle elle-même du *marais de la Mémoire*, comment ne pas évoquer ici l'inconscient ? C'est que la Mémoire était adorée comme le réceptacle de toute science. La source, dont il s'agit ici, est bien la source de la connaissance, mère de cette connaissance qui conduit à la perfection et qui dérive de la Mémoire, lieu sacré du Savoir. *Comme épouse de Zeus, la Mémoire est devenue la mère des Muses. Selon la conception courante, les morts, en absorbant Veau du Léthé, l'Oubli, perdent tout souvenir de la vie antérieure. Dans un système religieux où l'initiation reçue pendant la vie, et qui consiste en partie en la possession des formules du passé qui permettent de trouver la bonne voie dans l'autre monde, doit être conservée pour accéder à la béatitude, on comprend que le rôle de la mémoire soit primordial.* (J. Defracadas, 300). La première source dont parle le texte orphique et dont il faut se garder est celle du Léthé, qui endort dans le sommeil de la mort ; l'autre source est celle de la Mémoire, qui assure un éveil immortel. C'est à celle-ci qu'il faut se désaltérer, si l'on est *l'enfant de la Terre et du Ciel étoilé*, c'est-à-dire l'élu des Immortels.

3. C'est ce même symbolisme de la source archétypale que traduit Jung, en la considérant comme une image de l'âme, en tant qu'origine de la vie intérieure et de l'énergie spirituelle.

SOURIS

Les souris sont utilisées pour la divination par de nombreux peuples de l'Ouest africain. Chez les Bambara, elles sont doublement liées au rite de l'excision. On leur donne les clitoris des jeunes filles excisées et une croyance veut que le sexe du premier né de la jeune fille soit déterminé par celui de la souris qui a mangé son clitoris. On dit aussi que les souris véhiculent la partie de l'âme des excisées (la partie mâle du sexe féminin), qui doit retourner à Dieu pour attendre une réincarnation. Les Bambara pensent également que les souris se transforment en crapauds pendant la saison des pluies (ZAHB). Animaux chthoniens, elles symbolisent la phase souterraine des communications avec le sacré. A.G.

SPHÈRE

1. Même symbolisme que le cercle* ; elle est le cercle dans l'ordre des volumes. Elle donne le relief, la troisième dimension aux significations du cercle et correspond mieux à l'expérience perçue : *La totalité céleste-terrestre s'exprime merveilleusement dans le couple cube*-sphère. En architecture, nous les trouverons sous la forme, de quadrilatère surmonté fie la sphère. Celle-ci est d'ordinaire réduite à la demi-sphère comme dans le cas des coupoles, ou en quart de sphère, comme dans les cas de cul s-de-four des absides* (CHAS, 32). On le constate dans les basiliques byzantines, les mosquées, l'art de la Renaissance, par exemple à Saint-Pierre du Vatican.

Dans certaines figures de l'art chrétien, on voit un personnage surmonté d'une voûte et les pieds posés sur un escabeau rectangulaire : c'est le symbole de Dieu descendant de son trône céleste sur la terre. Le passage de la sphère, du cercle, de l'arc aux formes rectangulaires symbolise aussi l'Incarnation (CHAS, 79), la même Personne tenant les deux natures, la divine et l'humaine, faisant le lien, le pont, l'union, entre le ciel et la terre. A l'inverse, le passage du carré au cercle symbolise le retour du créé à l'incrée, de la terre au ciel, la plénitude de l'achèvement, la **perfection du cycle accompli**.

2. Dans la tradition grecque, et notamment chez Parménide et dans les textes orphiques, deux sphères concentriques représentaient le monde terrestre et l'autre monde ; la mort fait passer d'une sphère à l'autre : *Je suis sorti du cercle où l'on est sous le poids des terribles deuils, lit-on sur une tablette orphique ; je suis entré dans le cercle désirable, à pas rapides. J'ai pénétré dans le sein de la Maîtresse, de la reine infernale*, (FRAG. 32c, trad. J. Defradas).

3. La cosmogonie exposée par Platon dans le Timée présente l'univers sous forme de sphère. En fait de forme, Il (le Créateur) lui a. donné (à l'Univers) celle qui lui convient et qui lui est connaturelle ; or, ait vivant qui doit envelopper en soi tous les vivants, ce qui peut convenir comme figure, c'est celle qui comprend en soi tout ce qu'il y a de figures ; aussi est-ce en forme de sphère, le centre équidistant de tous les points superficiels, qu'il l'arrondit, le travaillant au tour : ce qui est de toutes les figures la plus parfaite et la plus complètement **semblable à soi-même** ; car il jugea qu'il y a nulle fois plus de beauté dans le semblable que dans le dissemblable (PLAO, 2, 488). De même, d'après le Banquet, avant la division des sexes, l'homme originel était sphérique.

4. L'androgyné* originel était fréquemment conçu, en effet, comme sphérique. Or, c'est un trait bien connu, la sphère a symbolisé dès le niveau des cultures archaïques, la **perfection et la totalité** (ELIT, 355).

En tant que *figure de symétrie par excellence*, la sphère est **un** symbole d'ambivalence. Des populations australiennes archaïques croient, comme le faisait Platon, que *l'androgyné originel (image d'ambivalence) est sphérique (symétrie). Cette même association de l'origine, de la bisexualité et de la sphère se retrouve dans Le Banquet de Platon* (VIRI, 99).

5. D'après les prophètes, de Dieu émanent trois sphères qui remplissent les trois cieux ; la première, ou sphère de l'amour, est rouge ; la seconde, ou sphère de sagesse, est bleue ; la troisième, ou sphère de création, est verte (PORS, 181-182).

6. La cosmogonie islamique recourt constamment à l'idée de sphère. Une tradition rapportée par Ibn'Abbâs, décrit la création de l'Eau*, comme d'une perle blanche ayant les dimensions du ciel et de la terre. Les sept cieux se présentent sous la forme de tentes rondes superposées.

Voici comment al-Fûrâbî († 950) décrit le processus de la création .selon sa théorie des émanations : Après l'émanation de la Sphère. Supérieure, l'émanation se poursuit par la production, conjointement, d'un Intellect et d'une Sphère. C'est ainsi que, du Deuxième Intellect, se produit un Troisième et la Sphère des Etoiles fixes: ; du Troisième Intellect, un Quatrième et la Sphère de Saturne ; du Quatrième Intellect, un Cinquième et la Sphère de Jupiter ; du Cinquième Intellect, un Sixième et la Sphère de Mars ; du Sixième Intellect, un

Septième et la Sphère du Soleil ; du Septième-Intellect, un Huitième et la Sphère de Vénus ; du Huitième Intellect un Neuvième et la Sphère de Mercure ; du Neuvième Intellect, un dixième et la Sphère de la Lune (FAHN, 237).

L'essentiel de cette théorie se retrouve chez Avicenne. Selon d'autres doctrines émanatistes, comme celle des Frères de la Pureté, l'univers est composé de sphères, depuis la Sphère périphérique jusqu'à celle qui se trouve au centre de la terre. La notion de sphère et de mouvement orbiculaire domine toujours et exprime la perfection. Si un être est conçu comme parfait, on l'imaginera symboliquement comme une sphère.

SPHINX

1. En Egypte, prodigieuses constructions de pierre, en forme de lion accroupi, avec une tête humaine, au regard énigmatique, émergeant de la crinière. Le plus célèbre se trouve dans le prolongement de la pyramide de Chéphren, près du Temple de la Vallée dans l'environnement des mastabas et des pyramides* de Gizeh, qui allongent leurs ombres sur l'immensité du désert. *Le Sphinx veille toujours sur ces nécropoles géantes ; sa face peinte en rouge contemple le seul point de l'horizon où le soleil se lève. C'est le gardien des seuils interdits et des momies royales ; il écoute le chant des planètes ; il veille, au bord, des éternités, sur tout ce qui fut et sur tout ce qui sera ; il regarde couler au loin les Nils célestes et voguer les barques solaires (cham, 10).* En réalité, ces lions divins porteraient des têtes de pharaons et représenteraient, selon Jean Yoyotte, *une puissance souveraine, impitoyable aux rebelles, protectrice des bons. Par sa face barbue, il est roi ou dieu-solaire, il possède les attributs mêmes du lion*. Etant félin, il est irrésistible au combat (POSD, 272).* Plutôt qu'une angoisse, inventée par le lyrisme romantique, les traits et la position solidement accroupie du sphinx exprimeraient la sérénité d'une certitude. Georges Buraud a noté dans *Les Masques : Nulle inquiétude, nul effroi sur ces traits comme sur ceux des masques grecs. Ils ne fixent pas une énigme dont la grandeur fatale les bouleverse, mais ils arrivent intérieurement à une vérité absolue dont la plénitude les comble.*

2. En Grèce, il existait des lionnes ailées à tête de femmes, énigmatiques et cruelles, sorte de monstres redoutables, dans lesquelles on pourrait voir le symbole de la féminité perversie.

Dans les légendes grecques, un sphinx ravageait la région de Thèbes, un monstre moitié lion-moitié femme *qui posait des énigmes aux passants et dévorait ceux qui ne pouvaient y répondre.* (GRID, 324). Il symboliserait la *débauche et la domination perverse* et, comme *fléau dévastant un pays... les suites destructrices du règne d'un roi pervers... Tous les attributs du sphinx sont les indices de la banalisation : il ne peut être vaincu que par l'intellect, par la sagacité, contrefort de l'abêtissement banal. Il est assis sur le rocher, symbole de la terre : il y adhère, il y est comme rivé, symbole de l'absence d'élévation (pies, 152, 155).* Il peut avoir des ailes, mais elles ne portent pas ; il est destiné à s'engloutir dans l'abîme. Au lieu d'exprimer une certitude, au reste mystérieuse, comme le sphinx d'Egypte, le sphinx grec ne désignerait, selon Paul Diel, que la vanité tyrannique et destructrice.

3. Le sphinx, au cours de son évolution dans l'imaginaire, en est venu à symboliser aussi l'inéluctable. Le mot sphinx fait surgir l'idée d'énigme, il évoque le sphinx d'Œdipe : une énigme lourde de contrainte. En réalité, le sphinx se présente au départ d'une destinée, qui est à la fois mystère et nécessité. M.M.D.

SPIRALE

La spirale, dont la formation naturelle est fréquente dans le règne végétal (vigne, volubilis) et animal (escargot, coquillages, etc.). évoque l'évolution d'une force, d'un état.

1. Dans toutes les cultures, cette figure se rencontre, chargée de significations symboliques : *La spirale est un motif simple : il s'agit d'une ligne qui s'enroule sur elle-même, à l'imitation peut-être des nombreuses spirales que l'on rencontre dans la nature, sur les coquillages par exemple. C'est un motif ouvert, et optimiste : rien n'est plus facile, lorsque l'on est parti d'une extrémité de cette spirale que d'atteindre l'autre extrémité (BRIL, 198).*

Elle manifeste l'apparition du mouvement circulaire sortant du point originel ; ce mouvement, elle l'entretient et le prolonge à l'infini : c'est le type de lignes sans fin qui relient incessamment les deux extrémités du devenir... (La spirale est et symbolise) émanation, extension, développement, continuité cyclique mais en progrès, rotation créationnelle (CHAS, 25).

La spirale se rattache au symbolisme cosmique de la lune*, au symbolisme érotique de la vulve, au symbolisme aquatique de la coquille*, au symbolisme de la fertilité (double volute, cornes*, etc.) ; elle représente en somme les rythmes répétés de la vie, le caractère cyclique de l'évolution.

2. Il s'agit en fait de la spirale hélicoïdale, mais le symbolisme est peu différent de celui de la spirale plane. Celle-ci s'apparente plutôt au labyrinthe*, *évolution* à partir du centre, ou *involution*, retour au centre. La spirale double symbolise simultanément les deux sens de ce mouvement, la naissance et la mort, **kalpa** et **pralaya**, ou la mort initiatique et la renaissance en un être transformé. Elle indique l'action en sens inverse de la même force autour des deux pôles, dans les deux moitiés de l'Œuf du monde. La double spirale est le tracé de la ligne médiane du **yin-yang***, celle qui sépare les deux moitiés noire et blanche de la figure. Le rythme alternatif du mouvement n'en est que plus précisément exprimé, de même qu'il l'est par l'antique caractère **chen**, figurant par une double spirale l'expansion alternante du **yin** et du **yang**.

La double spirale, c'est encore le double enroulement des serpents autour du caducée*, la double hélice autour du bâton brahmanique, le double mouvement des **nâdi** autour de l'artère centrale **sushûmna** : polarité et équilibre des deux courants cosmiques contraires. Le même symbole peut ainsi s'exprimer par la rotation alternative de la spirale dans les deux sens : ainsi du serpent **Vasûki**, tiré à tour de rôle par les **déva** et les **asura**, dans le mythe hindou du Barattage de la Mer de Lait ; ainsi du *briquet à archet*, qu'on a tenté de rapprocher de la double spirale celtique et des fonctions de Jupiter comme maître du feu. On utilise toujours, en Asie, des perceuses à archet très semblables. Ce qu'il faut remarquer ici, c'est que la production du feu n'est pas différente de celle de **l'amrita**. Elle est le résultat de l'alternance et de l'équilibre des deux énergies de sens contraire. La double spirale s'apparente encore à certaines figurations du dragon*.

D'autre part, le dragon s'enroule en spires hélicoïdales autour des colonnes des temples. Le serpent de la Kundalini aussi, autour du **svayambhuva-linga**, à la base de la colonne vertébrale, mais la spirale est ici *non-développée*, embryonnaire. Et le yin-yang peut être considéré comme la trace descriptive, sur le plan horizontal, de l'hélice évolutive. Cette hélice, de pas infinitésimal, symbolise le développement et la continuité des états de l'existence ; ceux aussi des degrés d'initiation, comme c'est le cas dans l'usage symbolique de l'escalier* en spirale (AVAS, BENA, EPEM, GUED, GUEC, GUET, GUES, LIOT, MATM, VARG, WIEC).
P.G.

3. La spirale est un symbole de fécondité, aquatique et lunaire. Marquée sur les idoles féminines paléolithiques, elle homologue tous les centres de vie et de fertilité (ELIT). Vie, parce qu'elle indique le mouvement dans une certaine unité d'ordre, ou, inversement, la permanence de l'être sous sa mobilité.



SPIRALE. — Argile polie et gravée (Athènes, Institut allemand d'archéologie).

On la découvre dans toutes les cultures. *La spirale est un leitmotiv constant... Le symbolisme de la coquille spiralée est renforcé par des spéculations mathématiques, qui en font le signe de l'équilibre dans le déséquilibre, de l'ordre de l'être au sein du changement. La spirale, et spécialement la spirale logarithmique, possède cette remarquable propriété de croître d'une manière terminale, sans modifier la forme de la figure totale et d'être ainsi permanente dans sa forme malgré la croissance asymétrique (GHYN). Les spéculations arithmologiques sur le Nombre d'Or, chiffre de la figure logarithmique spiralée, viennent naturellement compléter la méditation mathématique du sémantisme de la spirale. C'est pour toutes ces raisons sémantiques et leurs prolongements sémiologique et mathématique que la forme hélicoïdale de la coquille de l'escargot terrestre ou marin constitue un glyphe universel de la temporalité, de la permanence de l'être à travers les fluctuations du changement (DURS, 338).*

Chez les Indiens Pueblo de Zuni, lors de la grande fête du solstice d'hiver, qui est aussi la fête du Nouvel-An, le premier jour, après avoir allumé sur un autel le feu du Nouvel-An, on entonne des *chants-spirales* et on danse des *danses-spirales* (MURL, 292). Cette coutume pourrait donner la clé symbolique de l'origine de toutes les danses giratoires, dont la plus fameuse, celle des Mevlevi ou *derwiches-tourneurs* turcs : comme le dit Gibert Durand, *assurer la permanence de l'être à travers les fluctuations du changement*. Le solstice d'hiver est en effet, symboliquement, le moment zéro de la cosmologie Maya, qui a la spirale pour symbole. C'est l'instant critique où il faut assurer le re-départ du cycle annuel, sans lequel ce serait la fin du monde. Sous la terreur provoquée par cette menace, on sait les sacrifices humains démentiels que pratiquaient les Aztèques pour donner force et sang au soleil, afin qu'il recommence sa course.

La double spirale à enroulement opposé (en S) est un symbole des changements lunaires et du tonnerre, l'orage étant souvent associé aux changements de lune. Elle est donc une expression graphique du symbolisme de fécondité, associé au complexe orage-tonnerre-éclair. A ce titre, elle peut représenter le rhombe* (HENL).

4. Pour de nombreux peuples d'Afrique Noire, la spirale ou l'hélicoïde symbolisent la dynamique de la vie, le mouvement des âmes, dans la création et dans l'expansion du monde. Le glyphe solaire des Dogons et des Bambaras est à cet égard révélateur : il est fait d'une poterie (matrice originelle) qu'entouré une spirale de cuivre rouge à trois tours (symbole de masculinité) ; celle-ci symbolise le verbe originel, la *première parole* du Dieu Amma, c'est-à-dire l'esprit, semence de divinité. Chez les Bambaras, le *Moniteur Faro*, maître de la Parole, est figuré par une spirale au centre des points cardinaux. On le matérialise par un couvre-chef de vannerie à huit spires, dont l'usage était autrefois réservé aux rois. Selon la spirale qu'il a empruntée lors de la réorganisation du monde. *Faro se déplace tous les quatre siècles, pour inspecter les confins, puis revient au point central, d'où il surveille et régit l'univers* (DIEB). De même, dans le mécanisme de la procréation, la liqueur séminale de l'homme et sa parole, pénétrant la femme par le sexe, mais aussi par l'oreille qui est un autre sexe, s'enroulent en spirale autour de la matrice pour féconder le germe, etc. (GRIE, 38, 51, 62 ; DIED, 40, 43 ; GRIG, ZAHD).

Plus au Sud, un symbolisme analogue régit l'emploi de la spirale dans la pensée cosmogonique des Lulua et BaluBa, tribus Bantou du Kasai (Congo). Le mouvement des âmes, esprits, génies, entre les quatre plans de l'univers, dessine une spirale ou une hélicoïde. Dans la glyptique de ces peuples, une grande spirale flanquée de deux plus petites représente le Dieu Suprême créant le Soleil et la Lune. Une spirale seule représente le serpent python lové et bigarré, image du Créateur et du mouvement cyclique de la vie. Elle représente aussi le Ciel, et encore la pérégrination cyclique des âmes, successivement incarnées, désincarnées et réincarnées. Une spirale aux spires régulièrement striées signifie *le mouvement de la vie de l'homme, passant alternativement par le bien et le mal*. Par analogie, la coquille* du gros limaçon terrestre, également spiralée et striée, *entre dans la composition de médecines à usage double, bénéfique et maléfique* (FOUA, 66).

Dan, grande divinité vaudou, symbole de continuité, représenté généralement au Dahomey sous la forme du serpent qui se mord la queue, assimilé d'autre part à l'arc-en-ciel, est considéré comme un être double bisexué et jumeau en lui-même, les deux en un *enroulés en spirale autour de la terre qu'ils préservent de la désintégration*. La spirale revêt clairement ici sa signification fondamentale de mouvement originel, c'est la *vibration créatrice* des Dogons, qui est à la base de toute création, et Paul Mercier a cette phrase frappante : *de lui-même il ne fait rien ; mais sans lui rien ne peut être fait* (MERD).

Graphiquement, les Lulua représentent la terre, la lune et le soleil par des séries de cercles concentriques ou des spirales, qui ne se distinguent que par leur taille, le plus petit de ces signes étant celui de la terre, le plus grand celui du soleil, respectivement deux spires ou cercles concentriques pour la terre, trois pour la lune, quatre pour le soleil (FOUA). A.G.

5. Avec sa double signification d'involution et d'évolution, la spirale rejoint le symbolisme de la roue* qu'elle égale et dépasse en fréquence dans les représentations figurées ou les motifs celtiques ornementaux (métallurgie, céramique, monnaies, etc.). La science moderne a voulu y voir un équivalent du foudre latin et un symbole celtique de la foudre, mais cette explication est insuffisante, car la spirale est en fait un symbole cosmique. C'est un motif que l'on trouve souvent gravé par les Celtes, sur les dolmens ou monuments mégalithiques (OGAC, 11, 307 sqq.). L.G.

6. La spirale symbolise aussi le voyage de l'âme, après la mort, le long des chemins inconnus d'elle, mais la conduisant par leurs détours ordonnés vers le foyer central de l'être éternel : *Je crois que dans fouies les civilisations primitives dans lesquelles on la rencontre, depuis le Cap Nord jusqu'au Cap de Bonne Espérance, et dans maintes civilisations d'Amérique et d'Asie, voire aussi de Polynésie, la spirale représente le voyage qu'accomplit l'âme du défunt, après sa mort, et jusqu'à sa destination finale* (BRIL, 198).

7. Chez les Germains, une spirale cerne l'œil du cheval qui, monté sur le char du Soleil, symbolise la source de la lumière.

SQUELETTE

Personnification de la mort et parfois du démon. Dans l'alchimie, symbole du noir, de la putréfaction, de la décomposition, couleurs et opérations qui préludent aux transmutations. Il ne représente pas une mort statique, un état définitif, mais une mort dynamique, si l'on peut dire, annonciatrice et instrument d'une nouvelle forme de vie. Dans l'image ici dessinée, le squelette, avec son sourire ironique et son allure pensive, symbolise le savoir de celui qui a franchi le seuil de l'inconnu, celui qui a percé par la mort le secret de l'au-delà. Dans les rêves, il indique l'imminence d'un événement qui transformera la vie, en brisant avec une certaine accoutumance, dont le sujet pressent avec angoisse la disparition, sans savoir encore ce qui lui succédera.

Dans l'Antiquité, si l'on en croit Apulée, circulaient des cachets ou statuettes figurant un squelette et servant à des opérations magiques. Ces squelettes étaient censés être des images de Mercure (voir Hermès*), dieu psychopompe, qui jouissait du privilège de pouvoir descendre aux Enfers et d'en remonter, ainsi que de conduire les âmes des défunts. On pourrait voir là comme une tentative d'identification symbolique du mort au dieu, pour que celui-là participe au même privilège que celui-ci de pouvoir sortir des Enfers ou, à l'inverse, pour vouer et conduire telle personne aux Enfers.

Dans le *Satiricon* de Pétrone un squelette d'argent aux articulations mobiles fait son apparition dans un banquet, pour symboliser, non plus un dieu ou un mort particulier, mais la mort en général et la brièveté de la vie. Cette vue du squelette en pleine orgie devait exciter les convives à jouir plus intensément de ces *instants éphémères du plaisir*. Le squelette des agapes n'était pas une exception dans l'Antiquité, non plus que les danses macabres ne le furent dans l'art médiéval.

STATUETTES

1. Les statuettes africaines ne visent pas à représenter exactement un ancêtre ou un être déterminé ; elles sont supposées, d'après Jean Laude, *contenir sa force vitale et assurer la prospérité de la famille*. Elles sont liées souvent à des restes du mort, ou émergent de paniers et de sacs à ossements. Quand les familles se subdivisent, une nouvelle statuette est exécutée et emportée par ceux qui s'éloignent, afin que soit maintenue **la relation avec l'ancêtre** du groupe. L'objet sculpté ne porte pas, en sortant des mains de l'artiste, sa charge d'affectivité. *Il ne sera consacré, imprégné de forces religieuses qu'à la suite de, rites appropriés. Une sculpture désaffectée peut être vendue, donnée ou jetée au rebut : elle est Inerte. Jamais un Africain ne confond l'image et ce dont elle est image.*

Les Ba-Kongo ont sculpté, d'abord dans le bois, puis dans la pierre, des mintardi (gardiens), statuettes censées incarner l'esprit du chef défunt, manifester la continuité de sa présence et veiller sur la destinée de sa famille ou de son peuple. Symbole de **protection ancestrale** sur la descendance.

2. Les Dogons interprètent parfois les statuettes comme une prière pour obtenir la **pluie fertilisante** (protection) ou comme une figuration, quand les membres en sont quelque peu détachés, du mythe expliquant *comment le corps humain a été articulé pour permettre le travail* (cosmogonie). On retrouve ici les sens éthique et cosmique du symbole. *Une statuette ne possède pas un sens unique et défini qui permettrait d'en interpréter les gestes, les altitudes et de la rapporter à un événement précis d'un mythe fixé et rigide. Elle possède plusieurs significations dont la connaissance est, semble-t-il, progressive : liée aux étapes d'une initiation qui dure jusqu'à la mort.*

3. Support de la connaissance initiatique, le symbole s'imprègne parfois, aussi, d'un pouvoir magique. Certaines tribus établissent une corrélation entre une **force magique** et les aspects des statuettes. Quelques-unes d'entre elles, aux formes excessivement allongées, ou crispées et tendues comme dans un violent effort, sont portées pour favoriser la croissance et augmenter **la vigueur physique**. Le symbole devient ici instrument efficace, à l'instar du sacrement dans la théologie chrétienne. Il est conçu cependant de façon plutôt matérialisante, comme *l'habitable de la force d'un ancêtre ou d'un génie* (Voir **masque***) (LAUA, 138, 140, 153, 381, 185, 280, 286).

4. Les Dogus, idoles de la période Jōmon de la préhistoire japonaise, sont de petites statuettes abstraites qui, selon les archéologues, seraient des symboles, chargés de forces magiques, de **fécondité et de foi** en des puissances surnaturelles.

STERNUM

La base du sternum est un des quatre *centres* de l'interprétation microcosmique de l'Homme, chez les Bambaras, qui appellent ce point *Vos de la tête du cœur*. Il commande la partie du corps comprise entre la base de la tête et le diaphragme, c'est-à-dire les membres supérieurs, les organes respiratoires et le cœur. La poterie représentant ce *centre*, sur l'autel de la société initiatique Koré, contient un fragment de matière résineuse, non identifiée, dite *l'os* du bras* du génie*, et qui symbolise l'essence de l'esprit divin associé aux membres supérieurs. La fonction de *carrefour** du sternum est soulignée par la présence, dans la même poterie, de deux branchettes disposées en croix, évoquant le carrefour originel, d'où proviennent toute vie et toute connaissance. Ces deux branchettes symbolisent le cœur et les poumons : carrefour du verbe où celui-ci se matérialise, à base d'air, à partir de l'impulsion envoyée par le cerveau. Ce point commande aussi la zone sterno-cleido-omotrappézoïde, base ou soutien du cou pour les Bambaras, et donc fondement du savoir. Graphiquement, cette zone est représentée par un losange*, ce qui souligne la fonction matricielle du cerveau.

En profondeur, l'extrémité du sternum correspond aux *cordes* qui commandent les organes du ventre, lesquelles ont pour équivalent macrocosmique les canaux invisibles par lesquels circule la vie, entre ciel et terre (ZABH).
A.G.

STUPA

Les empereurs Açoka, en Inde, au III^e siècle avant notre ère, Wen, en Chine, au VII^e siècle de notre ère, édifièrent d'innombrables **stupas**, le long des routes et aux carrefours, comme d'élégant et massifs reliquaires, symbolisant *la fidélité du Pouvoir au Bouddha et appelant la fidélité des sujets au Pouvoir*. Mais le symbolisme de stupa dépasse cette utilisation politico-religieuse.



STUPA, — Petit stupa en pierre sculptée. Art indien. Période Kouchon (Calcutta, Musée d'art indien).

Le stupa, monument caractéristique et capital de l'Inde bouddhique, est originellement un tumulus édifié sur les reliques du Bouddha. Le stupa est en conséquence le symbole aniconique du Bouddha lui-même, et plus précisément de son **parinirvâna**.

Mais le stupa est aussi un symbole cosmique. Il est l'Œuf du monde (**anda**), figuré par la demi-sphère, ou encore la *matrice* (**garbha**) contenant le germe (**biju**), figuré par les reliques. Le **stupa** est le plus souvent posé sur un piédestal carré, ou bien expressément *orienté* : nous retrouvons là le symbolisme du dôme* (voir aussi **sphère***), dans lequel la terre *supporte* et le ciel *couvre*. L'axe du monde est toujours figuré dans le **stupa** et en dépasse le sommet : c'est la *sortie du cosmos*, l'élan spirituel hors des limitations contingentes de la manifestation. Ce symbolisme cosmique est encore précisé par le rite de la circumambulation*, effectué autour du monument. Il existe une analogie certaine entre le **stupa** et le corps du Bouddha, les étages, comme les parties du corps, signifiant la hiérarchie des niveaux d'existence ou les degrés du ciel, et la *sortie* s'effectuant par le sommet de la tête. Au Tibet, les différents étages s'identifient d'ailleurs respectivement au carré, au cercle, au triangle, à la coupe et à la *goutte flamboyante*, correspondant de bas en haut aux cinq éléments : terre, eau, feu, air, éther, ainsi qu'aux cinq principaux **chakra** de la réalisation tantrique.

Les parasols*, étages le long de l'axe qui dépasse la demi-sphère, figurent une hiérarchie céleste, extra-cosmique, supra-humaine (BURA, GOVM, SECA). P.G.

SUBSTITUTION

L'humain demeure, l'image varie. Ou du moins, elle change plus vite que l'homme. Il est des images comme celles du train*, de l'avion*, de l'automobile*, qui n'ont apparu que depuis deux ou trois générations et qui ont pris dans notre imagination une valeur aussi forte que, jadis, le cheval, le serpent, le char, pour exprimer notre vie psychique. Ils constituent un type de symboles de substitution. Ils sont réductibles à des archétypes de l'inconscient collectif, dont ils remplacent les images, quand celles-ci sont trop étroitement liées à des phénomènes de civilisation et, en conséquence, vouées à s'effacer et à disparaître à l'égal de ces derniers. Le symbole subsiste, mais ses supports verbaux, visuels, sonores, affectifs vivent et meurent ou s'endorment. Sans prétendre en donner un tableau complet, on peut dresser une liste d'exemples de ces symboles en formation, qui deviennent des substituts d'anciennes images. Mais il ne peut jamais y avoir en ce domaine d'adéquation parfaite entre les symboles, pas plus qu'entre des synonymes, ni d'accord décisif sur leur interprétation. D'après C.G. Jung et d'autres analystes, voici quelques symboles en cours de substitution :

- Locomotive, auto, avion → dragon ;
- Tamponnement ferroviaire ou collision aérienne → combat de dragons ;
- Ascenseur → envol et spiritualisation ;

Mitrailleuse près d'une ouverture → cerbère ;
 Seringue hypodermique → glaive sacrificiel ;
 Réservoir d'essence fuyant → blessure saignante ;
 Prêtre, professeur, chauffeur de taxi → vieux sage ;
 Carte routière, grand magasin → labyrinthe ;
 Avion → l'aigle de Zeus ;
 Marchande foraine de légumes → la mère chthonienne ;
 Phares d'un camion dans la nuit → réveil et appel de l'Anima.

Ce phénomène de substitution mérite d'être signalé pour marquer surtout le devenir des symboles, un devenir qui peut affecter les représentations collectives aussi bien que les images individuelles, et qui ne peut être interprété en fonction de schémas figés.

SUDATION

Le bain de vapeurs fait partie des techniques élémentaires visant à augmenter la chaleur mystique, la sudation ayant parfois une valeur créatrice par excellence ; dans nombre de traditions mythologiques, l'homme primordial a été créé par Dieu à la suite d'une forte, sudation (ELIC, 302, note). Le bain de vapeurs dans le Nord asiatique et européen, et chez les Indiens de la Prairie, revêtirait une signification analogue.

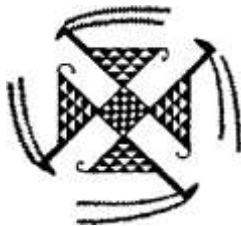
La maîtrise du feu, l'insensibilité à la chaleur et, partant, la chaleur mystique qui rend supportable aussi bien le froid extrême que la température de la braise, est une vertu magico-mystique qui, accompagnée d'autres qualités non moins prestigieuses (ascension, vol magique, etc.) traduit en termes sensibles le fait que le Chaman a dépassé la condition humaine et qu'il participe déjà de la condition des esprits (ELIC, 303).

Dans les anciennes civilisations d'Amérique Centrale, le bain de vapeur a un sens sacrificiel : l'Indien offre sa sueur au dieu solaire (GIRP, 190). Le geste a une valeur à la fois purificatrice et propitiatoire.

A.G.

SVASTIKA

Le **svastika** est l'un des symboles les plus répandus et les plus anciens qui soient. On le trouve en effet de l'Extrême-Asie à l'Amérique centrale, en passant par la Mongolie, l'Inde et l'Europe du nord, il fut familier aux Celtes, aux Etrusques., à la Grèce antique, l'ornement appelé *grecque*, en dérive.



SVASTIKA. — Céramique de Samarra. Terre cuite. Art mésopotamien, V^e millénaire.

Certains ont voulu le faire remonter aux Atlantes, ce qui est une façon d'en indiquer la haute antiquité, en rapport, peut-être, avec des significations traditionnelles primordiales. *Symbole des plus riches que d'innombrables civilisations ont adopté comme emblème majeur. Le svastika symbolise l'axe vertical d'un manège à quatre bras, dont le mouvement de rotation est exprimé par le retour de chacun des bras, comme autant de rubans flottant au vent ou de pieds imprimant l'impulsion motrice... Les Christs romans sont souvent conçus autour d'une spirale ou d'un svastika : ces figures rythment l'altitude, organisent les gestes, les plis des vêtements. Par là se trouve réintroduit le vieux symbole du tourbillon créationnel autour duquel s'étagent les hiérarchies créées qui en émanent...* (CHAS, 25).

Quel qu'en soit le sens, le **svastika** indique manifestement un mouvement de rotation autour du centre, autour du *moyeu immobile*, qui est le *pôle* du monde manifesté, C'est le symbole de la génération des cycles universels, des courants d'énergie : non du monde,

mais de l'action du Principe à l'égard de la manifestation. C'est dans ce sens qu'il a pu être longtemps considéré comme un emblème du Christ (voir croix*), des catacombes à l'Occident médiéval et au Nestorianisme des steppes ; qu'il est aussi un emblème du Bouddha, car il figure la Roue de la Loi (**Dharmachakra**) tournant autour de son **centre** immuable. **Agni** figure parfois en son centre. Dans le symbolisme maçonnique, le centre du **svastika** figure l'étoile polaire, et les quatre **gamma** qui le constituent, les quatre positions cardinales de la Grande Ourse autour d'elle.

Les deux sens de rotation du **svastika** paraissent n'avoir pas l'importance qu'on a souvent cherché à leur donner. Mais ils évoquent les deux enroulements de la double spirale*, le double courant **yin** et **yang** de l'énergie cosmique, la rotation du monde *vue respectivement de l'un et l'autre des deux pôles* (Guenon).

Dans l'iconographie hindoue, le **svastika** remplace parfois purement et simplement la roue, par exemple comme emblème des **nâga***. Mais il est aussi l'emblème de **Ganesha**, divinité de la connaissance, et parfois manifestation du Principe suprême. Les branches de la croix du **svastika** correspondent bien au symbolisme général exposé plus haut, mais les branches torsées sont censées indiquer que les formes extérieures du monde ne conduisent pas directement au *moyeu*, au **bindu**. La voie Principe est *tordue* (**vakra**).

En Chine, le **svastika** est le signe du nombre dix mille, qui est la totalité des êtres et de la manifestation. C'est aussi la forme primitive du caractère **fang** : il indique en ce cas les quatre directions de l'espace carré, de la terre, expansion horizontale à partir du centre. Il pourrait être aussi en rapport avec la disposition des nombres du **Lo-chou**, qui évoque en tout cas le mouvement de giration cyclique.

Il existe encore des formes secondaires du svastika, telle la forme à branches courbes, utilisée au Pays Basque, qui évoque avec une netteté particulière la figure de la double spirale (voir dodécaèdre*). Telle aussi celle du svastika *clavigère*, dont chaque branche est constituée par une clef : c'est une expression très complète du symbolisme des clefs*, l'axe vertical correspondant à la fonction sacerdotale et aux solstices*, l'axe horizontal à la fonction royale et aux équinoxes (CHAE, CHOO, DANA, GRAP, GUEM, GUEC, GUET, GUES, VARG).
P.O.

SYCOMORE

1. Arbre sacré en Egypte, dans les jardins des rives du Nil, comme dans les champs de lalou. Il s'agit ici du figuier-sycomore (urticées). Les âmes sous forme d'oiseaux venaient se placer sur ses branches. Sa ramure et son ombrage symboliseraient la sécurité et la protection dont jouissent les âmes outre-tombe.

2. Sycomore, **ficus fatua**, écrit Grégoire le Grand dans ses *Moralia* (27, 79). Zachée se perche sur un sycomore, car la foule l'empêche de voir le Christ. Monter sur un sycomore signifie participer spirituellement d'une certaine *folie*, celle-ci consistant à se dégager de tout intérêt terrestre, de tout ce qui est créé. Ce geste symboliserait ici la folie du détachement et un certain mépris de l'opinion, voire l'anticonformisme. Si l'arbre est signe de vanité (**fatua**), l'escalader c'est faire fi de la vanité.
M.M.D.

SYMÉTRIE

Symbole de l'unité par la synthèse des opposés. Elle exprime la réduction du multiple à l'un, qui est le sens profond de l'action créatrice. Après une phase d'expansion, l'univers découvre sa signification dans le retour à l'unité de la pensée : la manifestation du multiple aboutit à mettre l'un en relief, l'un qui est à l'origine et à la fin de toutes choses. La symétrie naturelle, comme la symétrie artificielle, témoigne de l'unité de la conception. Mais la symétrie trahit parfois l'artifice et un manque d'esprit créatif : elle indique une certaine conceptualisation dans l'idée de l'œuvre à accomplir ou réalisée. En conséquence, elle *signifie* une *rationalisation*, qui discipline et peut-être étouffe les forces spontanées de l'intuition et de l'imagination pures. L'unité qui est ainsi atteinte n'est plus qu'une unité de

façade. Au lieu d'une synthèse des opposés, ce n'est plus qu'une duplication, un effet de miroir*.